@

Antoine BAZIN

LE SIÈCLE DES YOUÊN

ou

TABLEAU HISTORIQUE
de la
LITTÉRATURE CHINOISE

à partir de :

LE SIÈCLE DES YOUÊN, ou

TABLEAU HISTORIQUE DE LA LITTÉRATURE CHINOISE

depuis l'avènement des empereurs mongols
jusqu'à la restauration des Ming

par Antoine BAZIN (1799-1863)

Imprimerie Nationale, Paris, 1850, 512 pages.

Mise en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos

PREMIÈRE PARTIE, LANGUE SAVANTE.

Notices bibliographiques sur les principaux monuments de la langue savante, extraites du catalogue abrégé de la bibliothèque impériale de Péking, et traduites du chinois.

- Première classe. Notices sur les *Kīng-poú*, livres canoniques.
- Deuxième classe. Notices sur les *Sse-poú*, Histoire.
- Troisième classe. Notices sur les *Tseu-poú*, Sciences et Arts.
- Quatrième classe. Notices sur les *Tsi-poú*, Belles-lettres.

DEUXIÈME PARTIE, LANGUE COMMUNE.

Notices et extraits des principaux monuments littéraires de la dynastie des Youên.

Romans. San-koue-tchi [1].

Chouï-hou-tchouen [2] : Table des matières. Extraits :

- Peste de Khaï-fong-fou.
- Mœurs de la cour impériale, sous les Song de la décadence.
- Éducation de Sse-tsin.
- Profession de Lou-ta.
- Chasteté de Wou-song.

Pièces de théâtre

— Introduction.

— Examen des cent pièces de théâtre contenues dans le répertoire intitulé Youên-jîn-pĕ-tchong. Avec notamment une analyse détaillée et des extraits des pièces suivantes :

- 2. *Kin-thsièn-ki* ou le Gage d'amour, comédie composée par Kiao-meng-fou.
- 4. *Youen-yang-pi*, ou la Couverture du lit nuptial.
- 18. *Laï-seng-tchái*, ou la Dette (payable dans) la vie à venir, comédie bouddhique sans nom d'auteur.
- 19. *Sié-jîn-koueï*, Drame historique, composé par la courtisane Tchang-koŭe-pin.
- 29. *Tiĕ-khouaï-li*, ou la Transmigration de Yŏ-cheou, drame tao-sse, composé par Yŏ-pĕ-tchouen.
- 32. *Thsieou-hou-hi-thsi*, ou le Mari qui fait la cour à sa femme, comédie composée par Ché-kiun-pao.

---

[1] Histoire des trois royaumes.

[2] Histoire des rives du fleuve. [c. a. : cf. aussi, aujourd'hui, Au bord de l'eau pour le Shui-hu-zhuan :]

- 41. *Thsièn-niù-li-hoen*, ou le Mal d'amour, comédie composée par Tching-tĕ-hoei.
- 45. *Hoang-liang-mong*, ou le Songe de Liu-thong-pin, drame tao-sse, composé par Ma-tchi-youèn.
- 48. *Hao-thien-tha*, ou la Pagode du ciel serein, drame historique, sans nom d'auteur.
- 57. *Tchao-li-jang-feï* , ou le Dévouement de Tchao-li, drame composé par Thsin-kièn-fou.
- 61. *Jîn-tseu-ki*, ou Histoire du caractère *Jîn*, drame bouddhique composé par Tchin-thing-yŭ.
- 78. *Ou-jï-thao-youên*, ou la Grotte des pêchers, opéra-féerie composé par Wang-tseu-yĭ.
- 84. *P'ao-tchoang-hŏ*, ou la Boîte mystérieuse, drame historique sans nom d'auteur.

TROISIÈME PARTIE. NOTICES BIOGRAPHIQUES SUR LES AUTEURS

Catalogue alphabétique des principaux écrivains, chinois et mongols, qui ont fleuri dans le siècle des Youên, depuis l'an 1260 jusqu'à l'an 1368 après J.-C. **Notamment** :

- Hiu-heng 許衡, ministre.
- Kouan-han-king 關漢卿, auteur dramatique.
- Kouo-cheou-king 郭守敬, astronome.
- Li-hao-wen 李好文, géographe.
- Ou-t'ching 吳澄, philosophe, critique.
- Tchang-koue-pin 張國賓, courtisane, actrice, poète dramatique.
- Tchang-tchu 張翥, poète lyrique.
- T'chin-li 陳櫟, philosophe.
- Tchu-tchin-heng 朱震亨, philosophe, médecin.
- Yéliu-thsou-tsaï 耶律楚材, ministre, astronome, poète, littérateur, moraliste.

[c.a. : le livre ne contenant pas de table, les titres des sections ont été repris]

AVANT-PROPOS

@

p.005 Le travail dont je commence la publication est moins un tableau complet qu'une tentative, un essai d'histoire littéraire. Dans ce genre, une tentative peut encore paraître estimable, car l'histoire littéraire de la Chine est, de l'aveu de M. Abel-Rémusat, un sujet qui n'a pas même été effleuré parmi nous [1].

Si mon tableau historique n'est pas tout ce qu'on pouvait espérer, un jour on fera mieux, j'en suis certain.

J'ai choisi l'époque des Youên, parce que la littérature chinoise a été poussée à sa perfection sous les Mongols, depuis l'avènement de Khoubilaï-khan, petit-fils de Gengis-khan, l'an 1260 de notre ère jusqu'à la restauration des Ming, en 1368.

> « Sous la dynastie Yven (Youên), a dit Voltaire, et sous celle des restaurateurs, nommée Meng (Ming), les arts qui appartiennent à l'esprit et à l'imagination furent plus cultivés que jamais [2].

Voltaire, qui jugeait si bien de ces sortes de choses, ne s'est pas trompé. On cultiva les arts de l'esprit sous les Ming, mais l'époque des Youên a été le p.006 grand siècle de la Chine, le siècle distingué par les plus grands talents.

Mon travail sera divisé en trois parties.

La première est consacrée à la langue savante. On y trouvera des notices bibliographiques sur les principaux monuments de la dynastie des Youên et sur les ouvrages qui méritent le plus d'estime. Ces notices sont extraites du catalogue abrégé de la bibliothèque impériale de Peking, intitulé :

Le grand catalogue a pour titre :

---

[1] Mélanges asiatiques, t. II, p. 385.
[2] Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, chap. CLV.

Le catalogue abrégé ne fait pas connaître tous les ouvrages qui se trouvaient en 1775 dans la bibliothèque impériale de Khièn-long, mais il indique les meilleurs sur chaque matière. On y aperçoit, dans l'ordre des divisions bibliographiques et presque d'un seul coup d'œil, tous les sujets qui ont exercé la claire intelligence et la perspicacité des écrivains de la dynastie mongole.

Les Chinois sont les premiers bibliographes du monde ; cependant, à la Chine, comme en Europe, on avait trop multiplié dans l'origine les classes principales de la bibliographie. Sous les Youên, par exemple, on rapportait bibliographiquement toutes les connaissances à quatorze et souvent à vingt classes principales. Des vues autrement profondes distinguent la bibliographie moderne des Thsing. Aujourd'hui les bibliographes admettent, comme on le verra, quatre classes principales (*poú*), à savoir : les livres canoniques avec leurs commentaires (*Kīng*-poú), l'histoire (*Sse-poú*), les sciences et les arts (*Tseù-poú*), les belles-lettres (*T'sĭ-poú*) ; puis quarante-quatre subdivisions ou sections bibliographiques (*Louí*). Il y a dix sections pour la première classe, quinze pour la seconde, quatorze pour la troisième et cinq pour la quatrième [1]. Sur ces quatre classes principales, la dernière p.007 ou la classe des belles-lettres est à elle seule plus étendue que les trois autres réunies [2].

Quant au nombre des ouvrages et à l'étendue des notices, la différence du grand catalogue au petit est très marquée. Il y a quatorze cent cinquante commentaires du *Y-king* dans le grand catalogue, cent soixante-cinq dans le catalogue abrégé ; trois cent trois ouvrages encyclopédiques dans le grand catalogue, soixante-deux dans le catalogue abrégé ; huit cent cinquante-trois ouvrages de Mélanges dans le grand catalogue, cent trente-neuf dans le catalogue abrégé. Pour la littérature légère, la différence est de trois cent dix-huit à cent treize ; pour le bouddhisme, de vingt-cinq à treize ; pour la doctrine du

---

[1] Il n'est pas inutile de remarquer que, suivant le système adopté par les bibliographes de la Chine, il n'existe aucune classe, aucune section pour ce que l'on appelle de nos jours la philosophie.

[2] En exceptant toutefois les encyclopédies.

Tao, de cent quarante à vingt-quatre.

Ce n'est donc pas le catalogue abrégé, ce n'est même pas le grand catalogue qu'il faut lire, pour prendre une idée juste et complète de l'immense littérature des Chinois, et cela pour deux raisons :

En premier lieu, parce que la bibliothèque de Khièn-long, comme toutes les bibliothèques impériales et toutes les bibliothèques publiques, ne renferme que des monuments de la langue savante ; on n'y a point admis les monuments de la langue commune ou vulgaire, au nombre desquels on doit compter les romans, les pièces de théâtre, les nouvelles et presque tous les ouvrages d'imagination. Il est difficile de se défaire des préjugés ; mais c'est trop en vérité, beaucoup trop que d'exclure d'une bibliothèque précisément les ouvrages que tout le monde peut lire. On trouve donc, dans la bibliothèque impériale de Péking, une foule d'excellents livres, pour lesquels on a beaucoup d'estime, mais qu'on lit rarement [1] ; quant aux ouvrages qu'on aime à lire, ils ne s'y trouvent pas.

p.008 En second lieu, parce que la bibliothèque de Khièn-long est une bibliothèque choisie, dont l'importance a été singulièrement exagérée. La vérité est qu'elle renferme en tout 10.500 ouvrages. Le plus considérable est l'encyclopédie des Ming, intitulée : *Yong-lo-ta-tièn*, qui n'a pas moins de vingt-deux mille huit cent soixante et dix livres.

Les notices du grand catalogue de cette bibliothèque sont les résultats d'un travail immense, pour lequel l'empereur Khièn-long avait choisi ce qu'il y avait de plus savant et de plus éclairé parmi les membres du *Han-lin-youên* ou de l'Académie impériale de Péking. Il y a une notice pour chaque ouvrage. Dans le petit catalogue, ces notices sont fort abrégées ; elles m'ont paru néanmoins et me paraissent encore de petits morceaux pleins d'intérêt. Quoiqu'on n'y trouve, en général, ni des réflexions très fines ni des aperçus très délicats, elles

[1] La preuve de ce que j'avance est dans les Notices du Catalogue abrégé. Quand on voulut réimprimer, conformément aux ordres de l'empereur Khièn-long, les ouvrages dont se compose aujourd'hui la Bibliothèque impériale de Péking, il se trouva plus d'une fois que les éditions de ces ouvrages avaient disparu depuis longtemps. On fut obligé de recourir à la collection des Ming (*Yong-lo-ta-tièn*), et d'en tirer des copies.

n'ont point le défaut ordinaire des notices bibliographiques d'être sèches, monotones et ennuyeuses. Pour la connaissance des antiquités, l'histoire de la littérature, la critique des textes, on y voit partout les traces de la plus singulière érudition qui fût jamais. Quand le sujet en vaut la peine, chaque notice fait connaître succinctement :

Le titre de l'ouvrage et souvent les circonstances qui y ont donné lieu ;

Les particularités relatives à la publication ;

Les noms de l'auteur exactement écrits ;

L'école à laquelle il se rattache ;

Les divisions de l'ouvrage par livres ou chapitres, et les subdivisions par sections ;

Les matières dont traite l'écrivain, comment il les traite et l'étendue qu'il leur accorde.

p.009 Enfin, les auteurs de ces petites notices ne se bornent pas à confirmer ou à infirmer les jugements qu'avaient portés avant eux d'autres critiques, sur les écrivains dont il est fait mention dans leur catalogue ; ils jugent eux-mêmes ; ils caractérisent tous les travaux, et, dans leurs équitables jugements, on ne trouve aucun éloge outré, aucun blâme sans restriction ; on n'y aperçoit rien qui ressemble à la prévention ou à la jalousie.

On ne saurait contester aux notices que j'ai extraites du Catalogue abrégé et qui émanent du premier corps littéraire de la nation, le mérite d'un style académique très élégant ; mais cette élégance même est un écueil où le plus habile traducteur peut faire naufrage. La langue des notices ne diffère pas de la langue des préfaces. Or, à la Chine, quand on dit d'un auteur qu'il *a composé lui-même* la préface de son livre, on fait l'éloge de cet auteur. Ce n'est point que l'on trouve habituellement, dans ces sortes de compositions, les grandes qualités de l'art d'écrire ; une préface n'est pas toujours un morceau supérieur ; cela vient uniquement de ce que la plupart des auteurs ignorent la langue dans laquelle elles sont écrites.

Mais s'il est difficile de les écrire, il est encore plus difficile de les

traduire. Pour ce qui concerne les notices du Catalogue, quoique professeur moi-même et voué depuis longtemps à la philologie chinoise, j'avoue sincèrement que j'y aurais renoncé, si M. Stanislas Julien n'eût pas entrepris d'expliquer au Collège de France plusieurs morceaux tirés du *Wen-hien-thong-kao*, de Ma-touan-lin et du Catalogue abrégé de la bibliothèque impériale. Le résultat de ses inestimables leçons a été d'ouvrir aux compositions de ce genre un accès plus libre. Dans le nombre des morceaux expliqués par M. Julien, et je lui dois pour cela une extrême reconnaissance, figurent les notices des ouvrages sur le *Chu-king* et le *Chi-king*, notices qui se trouvent dans la première partie de mon travail.

A la tête du Catalogué abrégé (1e sect. bibliogr.), on trouve p.010 des notices sur les commentaires du *Y-king*, le plus obscur et le plus impénétrable de tous les livres canoniques des Chinois. Je n'ai pas voulu traduire ces notices, dont personne, assurément, ne parcourrait une ligne. Ce serait attacher trop d'importance à des études qui finissent toujours par dégénérer dans une métaphysique incompréhensible, quand elles n'aboutissent pas à la sorcellerie.

Dans la huitième section de la première classe, j'ai omis, par une autre raison, les notices sur les quatre livres classiques ou les *Sse-chu*. Les quatre livres classiques des Chinois ont été mis à la portée de tous les lecteurs. C'est un sujet trop rebattu ; il m'a paru inutile d'y revenir.

La seconde section de la quatrième classe, d'une étendue immense dans le grand Catalogue, renferme les œuvres complètes des poètes et des littérateurs célèbres, et non seulement des poètes et des littérateurs, mais encore des antiquaires, des commentateurs, des historiographes, des géographes, des bibliographes, des agronomes, des médecins qui ont reçu de la nature le don, moins rare à la Chine qu'ailleurs, d'écrire bien en vers et en prose. On y trouve des notices sur les œuvres complètes de Ou-t'ching, de Hiu-kien, de Tong-ting et des plus fameux commentateurs des King sous les Youên. De telles notices ne pourraient trouver place que dans un ouvrage complet sur ces matières. Mon plan est circonscrit, et d'ailleurs je n'aurais pas voulu

pousser la témérité jusqu'à traduire intégralement cent soixante et quinze notices, où de perpétuelles allusions sont faites à des ouvrages que je ne connais point ; mais j'y ai puisé des indications et des renseignements littéraires pour la troisième partie.

A la suite de chaque section, j'ai cru devoir placer un tableau comparatif des principaux ouvrages du même genre, publiés sous chaque dynastie. On y prendra quelque idée du nombre et de la succession des écrivains chinois ; on y verra la préférence qu'ils accordent à telle ou telle branche du savoir. C'est une petite statistique, à l'aide de laquelle bien p.011 des jugements arbitraires peuvent être réformés, si l'on veut.

La seconde partie de mon travail est infiniment plus étendue que la première ; cela paraîtra naturel dans un tableau de la littérature chinoise, puisque je consacre la seconde partie aux monuments de la langue commune ou vulgaire, qui sont des ouvrages d'imagination. J'ajouterai que ces ouvrages, au-dessus de toute comparaison avec les autres, occupent une place éminente dans la littérature chinoise. Tout tendait à la perfection sous les Youên. Outre les trois grands monuments de cette époque, le *San-koue-tchi*, ou l'Histoire des trois royaumes, roman historique, dont M. Théodore Pavie a dignement traduit les trois premiers livres, le *Chouï-hou-tchouen*, ou l'Histoire des rivages, le *Si-siang-ki*, ou l'Histoire du pavillon occidental, composition gracieuse, chef-d'œuvre de la poésie lyrique à la Chine, on distingue, dans la littérature dramatique, cent pièces de théâtre du premier ordre ; dans la littérature légère, des ouvrages pleins de charmes et de naïveté.

On remarquera que je me suis arrêté sur les monuments inconnus aux Européens, et qui attendent des traducteurs. Ainsi, pour le *Chouï-hou-tchouen*, on trouvera une notice sur cet ouvrage, la table des trente-quatre premiers livres, l'analyse du premier chapitre, qui sert de prologue au roman, et qui n'est pas de l'auteur du *Chouï-hou-tchouen*, des extraits du premier, du quatrième et du vingt-troisième livre. Dans cette vaste composition, qui offre des incidents plus nombreux

qu'aucune des compositions du même genre, où l'on rencontre des scènes bien conçues, bien écrites, j'ai choisi un tableau des mœurs de la cour impériale des Song, à l'époque de la décadence, quelques scènes de la vie bouddhique, quelques descriptions. Le *Journal asiatique* est spécialement consacré à des matières d'érudition. Aurais-je pu multiplier ces extraits sans nuire au *Journal* ? Je ne le pense pas.

Si l'on me reproche d'avoir accordé trop de place aux drames, je répondrai que les drames, du genre de ceux que l'on appelle *Tsa-ki*, les drames en cinq actes, appartiennent p.012 exclusivement à la littérature des Youên ; car c'est à la Chine comme ailleurs, et dans cet immobile pays, où le présent est l'image du passé, suivant le langage du jour, où l'avenir n'existe pas, quand le public est las d'un genre, on lui en offre un autre. Les pièces des Ming et des Thsing n'ont pas la moindre ressemblance avec les drames des Youên. J'ajouterai encore que ces pièces, à l'exception d'un très petit nombre, n'ont pas été traduites. Qui connaît aujourd'hui le *Souvenir d'amour*, la *Pagode du ciel*, la *Courtisane savante*, les *Contrats*, la *Transmigration de Yo-cheou*, l'*Académicien amoureux*, le *Mari qui fait la cour à sa femme*, etc. ?

On trouvera dans la troisième partie, avec des notices biographiques sur les principaux auteurs, un résumé de l'Histoire de la littérature chinoise, depuis l'an 1260 de notre ère, jusqu'en 1368. Je reviens, classe par classe, et section par section, aux écrivains que j'ai nommés dans la première et la seconde partie, aux ouvrages que j'ai déjà fait connaître. Dans l'histoire, la critique historique, la médecine, l'agriculture, j'indique les progrès, dont il est permis de faire honneur aux écrivains de la dynastie des Youên ; pour les arts de l'esprit, je montre que l'originalité a été le caractère des compositions de cette époque. Telle était, je crois, la marche naturelle dans un travail du genre de celui-ci. Pour en donner l'intelligence, j'ai placé au commencement ce qu'on met d'ordinaire à la fin.

@

PREMIÈRE PARTIE

LANGUE SAVANTE

Notices bibliographiques sur les principaux monuments de la langue savante, extraites du catalogue abrégé de la bibliothèque impériale de Péking, et traduites du chinois.

Première classe

經 部
Kīng-poú, livres canoniques

§ 1. 易 類
***Y-louí*, Y-Kīng**

Tableau comparatif des principaux ouvrages sur le Y-kīng, publiés depuis les Han jusqu'à nos jours [1]. [2]

Depuis les Han jusqu'aux Thang	4
Sous les Thang	4
Sous les Song	56
Sous les Youên	23
Sous les Ming	24
Sous la dynastie actuelle	54
	165

@

[1] Jusqu'à la trente-neuvième année du règne de Khièn-long (1775).

[2] D'après le Catalogue général (Thsong-moŭ), il y avait, en 1775, quatorze cent cinquante ouvrages sur le *Y-king* dans la Bibliothèque impériale de Péking.

§ 2. 書 類

Chū-louí, Livre des Annales.

書 纂 言

Chū-tsouàn-yên, Choix d'opinions sur le *Chū-king*, par Ou-t'ching, quatre livres (*Catal. abrégé*, liv. II, fol. 5).

Dans cet ouvrage, qui n'est qu'une compilation, l'auteur se borne à expliquer le *Livre des Annales*, d'après le nouveau [1] texte. Il dit dans sa préface : « On trouvera plus bas le texte complet du *Chu-king*, tel qui il a paru fort tard sous la dynastie des Thsin ; » mais la vérité est qu'il n'a point commenté l'ancien [2] texte. Il y a évidemment là une assertion controuvée ; car, pour peu que l'on examine les nouveaux et les anciens textes de la dynastie des Han, on reconnaîtra que, dès l'origine, ces textes ont toujours circulé à part [3]. Or, l'ouvrage de Ou-t'ching ne renferme que le commentaire du nouveau texte. D'ailleurs, cet écrivain est resté fidèle aux traditions de son école [4] ; il ne ressemble pas toutefois à Wang-pĕ, et à tant d'autres commentateurs qui ont mutilé les King. p.015

尙 書 集 傳 纂 疏

Chang-chū-tsĭ-tchouen-tsouàn-sou, Paraphrase et Extraits du Commentaire de Tsaï-chin [5] sur le *Livre des Annales*, par T'chin-yo, six livres (*Catal. abrégé*, liv. II, fol. 5).

Au moyen d'une paraphrase, l'auteur explique le sens du commentaire de Tsaï [6] ; de là vient qu'il a intitulé son ouvrage *Sou* « Paraphrase », et comme en même temps il a compilé et recueilli les opinions de tous les écrivains, il ajoute à ce titre le mot *Tsouan*

---

[1] Le texte écrit sous la dictée du vieillard Fou-seng.

[2] Le texte de Kong-ngan-kouĕ.

[3] En chinois Piĕ-hîng (Bas. 771-9658).

[4] Il était pour le syncrétisme ou la conciliation des doctrines de Confucius, de Lao-tseu et de Bouddha. Dans son commentaire sur le *Tao-tĕ-king*, il explique le texte de Lao-tseu, d'après les idées bouddhiques.

[5] Tsai-chin est un commentateur de la dynastie des Song. L'ouvrage qu'il a publié sur le *Chu-king* est intitulé : *Tsĭ-tchouen* « Commentaires réunis ». Il se compose de six livres.

[6] Tsaï-chin.

« extraits ou compilation ». C'est un ouvrage complet ; on y trouve une foule de choses qui ne sont point dans le commentaire de Tsaï-chin, et, parmi les opinions particulières de celui-ci, il n'est guère possible d'en citer une seule que T'chin-yŏ n'ait ou réformée, ou combattue. Traducteur exact, compilateur habile, il adopte le système de Yen-yeou. Dans le premier chapitre du texte, il a cru devoir ajouter au titre les caractères *Tchū-tseù-tìng-t'chìng* « Revu et corrigé par Tchu-hi ». Quand il cite les opinions de ce commentateur célébré, il ne manque jamais de les placer [1] avant les autres. Je pense qu'il a fait cela dans l'intérêt de sa publication, et pour s'attirer la confiance du lecteur. p.016

讀書箋說

Toŭ-chū-thsou-chouĕ, Recueil d'interprétations pour servir à l'étude du *Chu-king*, par Hiu-kien, six livres (*Catal. abrégé*, liv. II, fol. 5).

Ce livre est plein de recherches curieuses sur les règlements, les usages et les principaux objets dont il est fait mention dans le *Livre canonique des Annales*. L'auteur a suivi partout l'ancien texte. Si l'on prend ses explications une à une, on regrettera qu'il n'ait pas toujours apporté des autorités ; mais, en général, son ouvrage est un livre fort utile pour les recherches d'érudition. Hiu-kien n'est pas de la classe des auteurs qui dissertent sur les King sans avoir rien appris [2].

L'ouvrage est incomplet ; dans le troisième, le cinquième et le sixième chapitre, il manque depuis longtemps quatorze feuillets. Toutes les éditions sont semblables ; celle-ci ne diffère pas des autres.

尚書輯錄纂註

Chang-chū-tsĭ-lŏ-tsouàn-tchú, Choix de commentaires sur le Livre des Annales, avec des notes de Tchu-hi, par Tong-ting, six livres (*Catal. abrégé*, liv. II, fol. 5).

Le commentaire de Tsaï-chin est la partie principale de cet ouvrage. Les notes ou explications que l'auteur a placées après le commentaire, et qu'il p.017 appelle *Tsĭ-lŏ* « Notes recueillies », sont de Tchu-hi ; mais,

---

[1] Le caractère *kouan* (Bas. 655) signifie « mettre en tête ».

[2] *Hiao-fŏ* (Bas. 4.146-8.568).

comme il rapporte ensuite les opinions de tous les écrivains, il a intitulé son livre Tsouàn-tchù « Choix de commentaires ». Dans la préface, qu'il a composée lui-même, il affirme que le commentaire de Tsaï-chin, intitulé *Chū-tsĭ-tchouen* « Commentaire général sur le *Chu-king* », est un ouvrage que Tchu-hi a revu et corrigé.

La vérité est que Tong-ting s'est attaché aux interprétations de Tchu-hi, préférablement à toutes les autres ; son ouvrage offre parfois des ressemblances avec le commentaire de Tsaï-chin, mais, parfois aussi, les commentaires de Tsaï-chin et de Tong-ting n'ont pas la moindre analogie. Telle était d'ailleurs l'opinion de Ou-t'ching ; cet auteur s'exprime ainsi dans sa préface en parlant de Tong-ting : « Comme il voulait passer pour un homme profond, il a puisé à dessein *dans les bonnes sources* » [1].

尚書通考

Chang-chū-thong-kào, Examen général du *Livre canonique des Annales*, par Hoang tchin-t'ching, dix livres
(*Catal. abrégé* liv. II, fol. 6).

L'auteur a rassemblé les opinions des anciens. Il soumet à un examen approfondi les lois, les p.018 usages et les principaux objets [2] dont il est parlé dans le *Livre canonique des Annales*. Il nous semble, à cet égard, d'autant plus digne d'éloges qu'il ne se borne pas à rapporter les faits ; il les explique et les juge. Il va quelquefois jusqu'à chercher des analogies dans l'histoire des dynasties postérieures. Malheureusement, il n'est pas exempt de prolixité, et, dans les recherches auxquelles il se livre, il insiste sur les moindres choses. En parlant des empereurs et des rois de l'antiquité, il s'exprime ainsi dans sa préface : « Rien n'est plus facile que de savoir ce qu'ils ont dit, mais le difficile, c'est de savoir ce qu'ils ont fait [3]. » L'auteur comparait son livre à une aiguille chirurgicale (*pièn*) ; il voulait qu'il pût servir

---

[1] C'est-à-dire dans les ouvrages de Tchu-hi. Ou-t'ching parle ironiquement, car il a toujours combattu le système de ce commentateur.

[2] Ming-wĕ (Bas. 1,142-5,653) « les objets les plus remarquables ».

[3] La raison en est toute simple, c'est que dans le *Chu-king* les sentences, les harangues et les discours tiennent infiniment plus de place que les récits historiques.

d'instruction à ceux qui dissertent à perte de vue et ne s'appuient jamais sur les réalités.

書蔡傳旁通

Chū-tsaï-tchouen-pang-thong, Explication générale du Commentaire de Tsaï-chin sur le *Chu-king*, par T'chin Sse-kaï, six livres (*Catal*. liv. II, fol. 6).

L'auteur a restitué et expliqué, article par article, les règlements administratifs, les usages et les objets les plus remarquables qui avaient été omis dans p.019 le commentaire de Tsaï-chin. Depuis le commencement jusqu'à la fin de son livre, Sse-kaï est en général très explicité. Quant aux passages du commentaire de Tsaï, qui sont ambigus ou erronés, il les laisse de côté sans y revenir pour les discuter. Comme Kong-yng-ta, dans l'ouvrage intitulé : « Sens exact des cinq King », l'auteur s'attache à l'explication du texte du commentaire ; il ne s'applique pas à la correction de ce texte.

讀書管見

Toŭ-chū-kouan-kién, Examen minutieux pour servir à la lecture du *Chu-king*, par Wang Tchong-yun, deux livres (*Catal.* liv. II, fol. 6).

Il y a souvent une grande ressemblance entre cet ouvrage et le commentaire de Tsaï-chin, mais souvent, aussi, la ressemblance n'y est pas. Les interprétations exactes et les fautives s'y trouvent mêlées par moitié. Dans le chapitre intitulé *Y-hiun* « Instructions d'Y-yn [1] », l'auteur change les caractères *Youen-sse* « la première année du règne de Taï-kia », et laisse subsister les caractères *Che-yeou-eul-yuĕ* « à la douzième lune », sans combattre le moins du monde les opinions des auteurs, relatives à ce passage important et difficile ; ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est qu'il conserve et maintient dans la phrase les caractères cycliques *Y-tcheou* « au p.020 second jour ». Dans un autre ouvrage du même auteur, sur les Annales du royaume de Lou, l'article qui se rapporte au changement de la lune est encore plus erroné ;

[1] Ministre de Tching-fang et de Taï-kia. (Voyez le *Chu-king*, édition impériale, *Chang-chu*, chap. IV.)

cependant, nous reconnaîtrons volontiers que Wang Tchong-yun a développé ses propres opinions : il n'est ni plagiaire, ni compilateur.

書義斷法

Chŭ-y-touan-fă, Art de fixer le sens du *Chu-king*, par T'chin Youĕ-tao, six livres (*Catal.* liv. II, fol. 6).

On lit sur le frontispice de cet ouvrage les quatre caractères *Ko-tchang-pi-yong* « Manuel des aspirants aux grades supérieurs ». Il a été composé pour ceux qui veulent subir les examens où l'on est interrogé sur le sens des King. L'ouvrage ne contient pas entièrement le texte du *Livre canonique des Annales*. C'est à peine si l'auteur en a extrait les passages qui peuvent devenir la matière d'une argumentation ; mais ces passages sont expliqués et commentés phrase par phrase. En un mot, Youĕ-tao a travaillé pour les étudiants. Sous la dynastie des Ming, les élèves qui, sans méthode certaine et en tâtonnant, s'essayaient à écrire des argumentations, commençaient toujours par puiser dans cet ouvrage, et cependant, sous la dynastie des Youên, un commentateur, du nom de Sse-fong-hing, avait combattu avec succès les interprétations de l'auteur. Toutefois, les explications de Youĕ-tao nous paraissent p.021 concises, quelquefois très solides, et l'emportent de beaucoup, à notre avis, sur les plagiats de la dynastie des Ming.

尚書纂傳

Chang-chū-tsouàn-tchouen, Choix de Commentaires sur le *Livre canonique des Annales*, par Wang Thien-hing, quarante-six livres (*Catal*. liv. II, fol. 6).

Quoique l'auteur ait placé à la tête de son livre les mots : « Commentaire et paraphrase du *Livre canonique des Annales* », son dessein a été de reproduire les explications de Tchu-hi, qui sont évidemment la partie principale et comme le fond de son ouvrage ; mais, à l'aide du commentaire de Tchin-te-sieou, il y a joint un bon supplément. C'est donc en s'appuyant sur les principes des deux écoles [1] qu'il a publié un commentaire et une paraphrase. Wang Thiĕn-

[1] De Tchu-hi et de Tchin-te-sieou.

hing est un homme qui avait conservé précieusement les traditions du « soleil violet » *Tseu-yang* [1].

尙書句解

Chang-chū-kiu-kiaï, Explication, phrase par phrase, du *Livre canonique des Annales*, par Tchu Tsou-y, treize livres (*Catal.* liv. II, fol. 7).

En composant cet ouvrage, l'auteur n'a eu d'autre but que de faciliter les premières études et de diriger les jeunes étudiants. Faut-il s'étonner qu'il ait suivi, avec une servilité vraiment puérile, le commentaire de Tsaï-chin, et n'ait point recherché le sens fourni par les anciens commentateurs ? Il s'attache au texte, il l'explique caractère par caractère, il le commente, et ses interprétations sont en général claires et lucides. Il y a plus, c'est que dans son ouvrage les expressions inintelligibles *Tcheou-kao, Yn-pan, Ki-kio, Ngao-ya* [2], présentent un sens â l'esprit. A voir le mérite incontestable de l'auteur, on ne peut pas regarder son ouvrage comme mauvais, mais il a hérité de ceux qui, en s'écartant du texte des King, expliquent les phrases difficiles d'après leurs idées particulières. p.023

Tableau comparatif' des principaux ouvrages sur le *Chu-king*, publiés depuis les Song jusqu'en 1775.

Sous les Song	22
Sous les Youên	10
Sous les Ming	10
Sous la dynastie actuelle	16
	58

[1] Je dois à l'obligeance de M. Stanislas Julien la communication de la note suivante. Cette note explique parfaitement l'origine de cette locution.

« On lit dans le *Tseu-yang-chu-youen-ki* (Mémoire sur le cabinet d'étude, appelé *Tseu-yang*) :

Le lettré qui avait été nommé mandarin de première classe, puis lecteur impérial (*chi-kiang*), à qui l'empereur avait conféré les titres honorifiques de *Taï-sse* (grand maître) et de *Weng-kong* (prince de la littérature), Tchu-hi était originaire de la ville de Hï-kiun. Or, comme le mont Tseu-yang est situé à cinq lis au sud de la porte de Hi-kiun, Tchu-hi avait donné à son cabinet d'étude le nom de *Tseu-yang-chu-youen* (cabinet du mont Tseu-yang ou du soleil violet) ». (Extrait du *Ping-tseu-louï-pien*, liv. CXLII, fol. 5 r.)

[2] Ce sont des expressions du *Chu-king*, dont le sens n'est pas encore connu.

§ 3. 詩 類

Chi-louí, Livre des vers.

Chi-tsĭ-tchouen-ming-wĕ-tchao, Extraits concernant les objets remarquables, dont il est parlé dans l'ouvrage de Tchu-hi, intitulé : *Chi-tsĭ-tchouen* (commentaires réunis sur le *Chi-king*), par Hiu-kièn, huit livres (*Catal. abr.* liv. II, fol. 16).

Quoique cet auteur ait étudié sous Wang-pé, cependant, pour l'exactitude et la sévérité, pour la fidélité, la sincérité, Hiu-kièn l'emporte de beaucoup sur son maître. Comme il avait pénétré à fond tous les King, il saisit admirablement le sens antique des mots, sur lesquels il jette, en passant, de précieuses lumières. Quant aux intonations [1] qu'il assigne aux caractères, quant aux objets remarquables dont il est parlé dans le *Chi-king*, et qui p.024 sont l'objet particulier de ses recherches, on peut dire en général qu'il a de la méthode et des principes. A la fin de chaque chapitre, il émet des conjectures sur l'époque où ont vécu les auteurs des odes ou des chansons populaires (qu'il commente et explique). Il annonce d'abord qu'il ne fera point usage du catalogue généalogique de Tching ; mais, bientôt, changeant d'avis, il suit pas à pas le commentaire de Tchu-hi : telle est la mobilité des écrivains de cette école. Quoi qu'il en soit, on trouve dans l'ouvrage de Hiu-kien un très grand nombre de faits curieux ; il donne des extraits du *Che-wen* « Texte expliqué », de Lo-ki et du *Tching-y* « Sens exact » de Mao-kong ; du reste, il ne s'attache pas servilement au commentaire général [2].

詩 傳 通 釋

Chī-tchouen-thong-chĕ, Explication générale du Commentaire de Tchu-hi sur le *Livre des vers*, par P'iao-kin, vingt livres (*Catal. abr.* liv. II, fol. 16).

Le but principal de l'auteur a été de signaler et de mettre en lumière les points de rapport qui existent entre l'ouvrage de Fou-kouang, intitulé *Chi-tong-tseu-wen* « Questions sur le *Chi-king*, à l'usage des jeunes élèves », et le commentaire de Tchu-hi, ainsi que les notions, vraies ou

---

[1] Dans les monuments de l'antiquité, les intonations servent à fixer le sens des mots.
[2] C'est-à-dire au commentaire de Tchu-hi, intitulé : *Chi-tsĭ-tchouen.*

fausses, que l'on p.025 trouve dans la préface du *Chi-king* (*Siao-siu*) [1]. Il se contente d'établir les faits, et les discute en général fort peu, quoique, par son système d'interprétation, autant que par sa méthode, il diffère passablement de Fou-kouang et de Tchu-hi. En examinant l'ouvrage de Tchin-ki-youen, intitulé *Mao-chi-ki-kou* « Recherches sur les antiquités, d'après le *Chi-king* de Mao », il indique bien les erreurs que ce livre renferme, et dont Tchu-hi a fait justice dans son commentaire général ; mais dans quelques passages il laisse apercevoir son opinion particulière (*sin*), et l'envie qu'il aurait de les défendre. Sous ce rapport, tous les commentateurs se ressemblent ; chacun défend énergiquement son école. Si l'on est fondé à reprocher quelque défaut à P'iao-kin, ce n'est pas celui-là, car il est commun à tous.

詩傳旁通

Chi-tchouen-p'ang-thong, Interprétation générale du Commentaire de Tchu-hi sur le *Livre des vers*, par Liang-ў, quinze livres (*Catal.* liv. II, fol. 16).

Comme Tchu-hi, dans son commentaire sur le *Chi-king*, se borne à expliquer la pensée des auteurs, et que, parmi les objets remarquables (dont il est parlé dans ce livre canonique) il en est beaucoup sur lesquels le célèbre commentateur ne fournit aucune lumière, Liang-ў (pour combler ces p.026 lacunes) a imité le système de Kong-kou, écrivain, qui avait publié une paraphrase du *Chi-king*. Il s'attache, en général, aux faits rapportés dans le commentaire de Tchu-hi ; il les cite, l'un après l'autre, mais, puisant dans les sources, il explique tout ce qu'il y a de plus subtil et de plus ambigu dans l'étude de l'antiquité. Tel est le plan de l'interprétation générale ; on peut mettre cet auteur à côté de Tchin Sse-kaï.

詩經疏義

Chi-king-sou-y, Sens et paraphrase du *Livre des vers*, par Tchu Kong-tsien, vingt livres (*Catal*. liv. II, fol. i6).

Ce que l'on trouve dans cet ouvrage, que l'auteur a composé pour

[1] C'est un petit ouvrage qui renferme des arguments sur toutes les pièces du *Chi-king*.

éclaircir le commentaire général (le commentaire de Tchu-hi sur le *Chi-king*), c'est une paraphrase conforme à la glose (*Ju-tchu*) ; de là vient le titre *sou-y* « Sens paraphrasé ». Par rapport au système général d'interprétation, il ne diffère point de l'ouvrage de P'iao-kin ; il y a autant d'érudition dans l'un que dans l'autre, mais le style de Kong-tsien est un peu plus serré. Quelque temps après sa publication, un compatriote de l'auteur, nommé Wang-pong, associa ses talents à ceux de Ho-yng, jeune écrivain de mérite, qui était son disciple ; tous deux publièrent une nouvelle édition de cet ouvrage, revu et corrigé, avec un supplément en deux parties. La première partie, qui fut traitée par Wang-pong, a pour titre *Tsĭ-lŏ* « Matériaux p.027 réunis » ; la seconde, écrite par Ho-yng, est intitulée *Tseng-chĕ* « Explication ajoutée ». Quant au sens général, il est le même dans le commentaire et le supplément.

詩疑問

Chi-y-wén, Questions sur les passages douteux du *Chi-king*, avec le Supplément de Tchao-chin, par Tchu-tcho, sept livres (*Catal.* liv. II, fol. 17).

On trouve dans cet ouvrage quelques citations sur l'origine et le but principal du *Chi-king*. L'auteur y pose des questions ; il donne ensuite, pour commentaire, les réponses qu'il fait lui-même à chaque question. Comme il y avait quelques passages défectueux, des lacunes et des omissions, on y a joint un supplément qui forme un livre. Ce supplément n'est autre chose qu'un mémoire sur le *Chi-king*, composé par Tchao-chin, de la dynastie des Song. Pour la disposition des sujets, la manière, le style, Tchu-tcho et Tchao-kin ont des traits de ressemblance ; on voit qu'ils appartiennent à la même école. Quelques auteurs prétendent que l'ouvrage de P'iao-kin est postérieur à celui de Tchu-tcho ; mais si l'on a cru devoir associer ce dernier à Tchao-chin, et publier dans le même recueil les « Questions sur les passages douteux » et le « Mémoire pour servir à l'explication du *Chi-king* », c'est uniquement parce que Tchao-chin fut un ministre fidèle, et Tchu-tcho un magistrat vertueux. p.028

詩纘緒

Chi-tsouan-siù, Clef du *Livre des vers*, par P'iao Yo-ju, dix livres (*Catal*. liv. II, fol. 17).

Cet ouvrage n'est point cité dans les catalogues des divers auteurs ; on le trouve seulement dans la grande collection des Ming (*Yong-lo-ta-tien*). Comme il s'attache principalement à l'explication du Commentaire général [1], il a intitulé son ouvrage *Tsouan-siù* « Fil continu ». Soit qu'il adopte, soit qu'il rejette une opinion du commentaire de Tchu-hi, il indique toujours quel a été son motif ; il remonte aux principes, examine la nature des choses, puis, avec une pénétration d'esprit singulière, il découvre le vrai sens de chaque phrase, de chaque caractère, et non seulement le sens des mots, mais encore les intentions de l'auteur.

詩演義

Chi-yèn-y, Paraphrase du *Livre des vers*, par Liang-yu, quinze livres (*Catal.* liv. II, fol. 17).

Les anciennes éditions de cet ouvrage sont usées et défectueuses. Ainsi, à partir du chapitre intitulé *Thiao-tchi-hoa* du livre *Siao-ya* jusqu'à la fin, il n'y a pas moyen de comparer les textes et de rétablir les parties qui manquent. On a donc été obligé de passer par-dessus ces défauts dans l'édition actuelle. p.029 Le titre seul, *Yèn-y* « sens développé », indique que l'ouvrage n'est qu'une paraphrase du Commentaire général. Tel est, au fond, le caractère des auteurs de la dynastie des Youên. Il y en a beaucoup qui ne s'écartent pas le moins du monde de l'école du « Soleil violet » (de Tchu-hi).

Tableau comparatif des principaux ouvrages sur le *Chi-king*, publiés depuis les Han jusqu'au règne de Khièn-long.

Sous les Han	3
Sous les Thang	1
Sous les Song	18
Sous les Youên	7
Sous les Ming	10
Sous la dynastie actuelle	22
	61

@

[1] Du commentaire de Tchu-hi.

§ 4. 禮 類

Li-louí, Livres des Rites

1° 周 禮

Tcheou-li, Rituel de la dynastie des Tcheou

周 官 集 傳

Tcheou-kouan-tsĭ-tchouen, Commentaire général [1] sur le Tcheou-li, par Mao Yng-long, seize livres (*Catal.* liv. II, fol. 25).

L'édition originale de cet ouvrage était perdue depuis longtemps ; on en a imprimé une copie tirée p.030 de la grande collection des Ming (*Yong-lo-ta-tien*). Les parties défectueuses sont uniquement celles qui se rapportent au *Ti-kouan* « Ministère du revenu » et au *Hia-kouan* « Ministère de la guerre ». On trouve en abondance, dans l'ouvrage de Yng-long, les explications fournies par les auteurs, auteurs qu'il cite avec le plus grand soin, et dont il invoque l'autorité. Souvent il y ajoute ses propres explications dans le commentaire qu'il a composé lui-même. On ne saurait l'accuser de négligence ; il se garde bien de suivre les imaginations d'une foule d'écrivains qui, pour n'avoir pas examiné à fond le sens antique des mots, ont introduit des opinions erronées. A partir de la dynastie des Song, il a recueilli tout ce qui restait alors des opinions des lettrés, et de savantes dissertations dont on avait méconnu le prix ; il en offre le résumé.

2° 儀 禮

Y-li, Manuel des rites et des cérémonies.

儀 禮 逸 經 傳

Y-li-ў-king-tchouen, Texte restitué du *Y-li* (Manuel des rites et des cérémonies), avec un Commentaire, par Ou-t'ching, deux livres (*Catal*. liv. II, fol. 28).

Le texte original du *Y-li* était incomplet et usé par le temps. Ou-t'ching a recueilli avec soin toutes les citations éparses dans les auteurs, et a restitué fort heureusement les morceaux qui manquaient. Il p.031 y a en tout huit sections pour le texte (King) et dix pour le commentaire (Tchouen).

---

[1] Littéralement : Commentaires réunis.

儀禮集說

Y-li-tsĭ-chouĕ, Explication générale du *Y-li*, par Ngao-ki, dix-sept livres (*Catal.* liv. II, fol. 28).

Il y a dans le commentaire de Tching-chi [1] des opinions que l'auteur adopte, d'autres qu'il abandonne ; mais il n'en combat aucune. Toutes les fois qu'une phrase du commentaire présente un sens caché, Ngao-ki examine et scrute la pensée (de Tching-chi), puis il l'explique et la développe. Aussi, que l'on compare son ouvrage à la paraphrase de Kou [2], on trouvera que l'explication générale est infiniment plus claire. Quand l'auteur a reconnu la nécessité de mettre à une autre place le commentaire sur les funérailles et le deuil, il a classé ce commentaire après le Mémoire [3], et n'a point osé intervertir l'ancien ordre établi par Tching-chi. On voit qu'il adopte la méthode sévère et scrupuleuse des écrivains de la dynastie des Han et de la dynastie des Thang ; il ne ressemble pas à ceux qui ont mutilé le texte des Livres canoniques sans aucun ménagement. p.032

經禮補逸

King-li-poù-ÿ, Restitution du *Y-li*, d'après le texte des livres canoniques, par Wang Ke-kouan, neuf livres (*Catal. abr*. liv. II, fol. 29).

Quoique cet ouvrage porte le titre de *King-li-poù-ÿ* « Restitution du *Y-li*, d'après le texte des Livres canoniques », il diffère cependant du *Y-li* restitué de Ou-t'ching. Au fond, l'auteur a recueilli et rassemblé tout ce que l'on trouve dans le texte du *San-li* « Des trois rituels », du *San-tchouen* « Des trois commentaires historiques sur le *T'chun-thsieou* de Confucius » et des Livres canoniques en général (*tchu-king*) ; puis, après avoir formé des cinq espèces de rites (*où-li*) cinq classes principales, il a distribué sous ces cinq classes tous les matériaux qu'il avait réunis. Ce n'est pas tout : il subdivise encore les cinq classes principales en cent quatre-vingt-quatre sections (*louì*), et place sous chaque section les matières qui s'y rapportent.

---

[1] Écrivain de la dynastie des Han. Il a fait un commentaire sur le *Y-li*.

[2] Kou-kong-yen, auteur de la dynastie des Thang, a paraphrasé le commentaire de Tching-chi.

[3] Le texte du *Y-li* est composé de mémoires qu'on appelle *Ki*.

Quant aux parties du sujet qui n'entraient pas dans son cadre (*li*) ou répugnaient à la forme (*thi*) de son ouvrage, il n'a pu les expliquer ; mais il a traité de ces matières dans un appendice et donné ses propres jugements. Comme on ne saurait contester à cet appendice le mérite d'un style toujours pur et correct, nous l'avons conservé et mis au nombre des anciens monuments de la dynastie des Youên.p.033

3° 禮記

Li-ki, Mémorial des rites.

禮記纂言

Li-ki-tsouàn-yen, Choix d'opinions sur le *Li-ki*, par Ou-t'ching, trente-six livres (*Catal.* liv. II, fol. 32).

L'explication du texte est très concise et très substantielle, mais l'auteur a bouleversé de fond en comble les quarante-neuf chapitres du *Li-ki* ; il a fait, en outre, de nombreuses coupures, et a établi une classification absolument nouvelle, qui diffère, sous tous les rapports, de la division du célèbre Taï-ching [1] des Han. A de tels procédés, on ne reconnaît plus la méthode respectueuse et sévère des anciens lettrés ; toutefois, à le juger indépendamment de ces circonstances, l'auteur a du mérite et les défauts que l'on aperçoit dans son ouvrage n'en effacent pas les beautés.

禮記集說

Li-ki-tsĭ-chouĕ, explication générale du *Li-ki*, par T'chin-hao, dix livres (*Catal.* liv. II, fol. 32).

Depuis la période *yong-lo* des Ming (l'an 1403 p.034 après J.-C.), il y a un livre dont on s'est toujours servi pour examiner les aspirants à la licence, c'est celui-ci.

[1] Il existe deux textes du *Li-ki*, le grand et le petit, *Ta-taï-li* et *Siao-taï-li*. Le texte de Taï-te n'a pas moins de quatre-vingt-cinq chapitres ; celui de Taï-ching n'en contient que quarante-neuf., Les deux Taï vivaient nous les Han.

Tableau comparatif des principaux ouvrages sur les Rituels, publiés depuis les Han jusqu'à la fin du règne de Khièn-long.

Sous les Han	3
Sous les Song	17
Sous les Youên	6
Sous les Ming	8
Sous la dynastie actuelle	28
	62

@

§ 5. 春 秋 類

T'chun-thsieou-louí, Le printemps et l'automne [1].

春 秋 集 傳 釋 義 大 成

T'chun-thsieou-tsĭ-tchouen-chĕ-y-tá-t'ching, Explication générale des Commentaires du *T'chun thsieou* (édition complète), par Yu-kao, douze livres (*Catal*. liv. III, fol. 9).

Après le texte du *T'chun-thsieou*, l'auteur a réuni et placé les trois commentaires historiques [2] (*San-tchouen*) et le commentaire de Hou-ngan-kouè. Ou-t'ching dit, dans sa préface « que Yu-kao a inséré à la fin de son livre le commentaire de Hou-chi (Hou-ngan-kouè) pour observer l'ordre chronologique [3]. » p.035 Quoi qu'il en soit, il marque trop de partialité pour les opinions de ce commentateur, et, dans cette édition, il y a une foule de choses que les éditeurs ont cru devoir corriger.

春 秋 纂 言

T'chun-thsieou-tsouàn-yen, Choix de dissertations sur le *T'chun-thsieou*, par Ou-t'ching, douze livres (*Catal.* liv. III, fol. 9).

L'auteur a recueilli et rassemblé dans cet ouvrage toutes les opinions sur le *T'chun-thsieou*, opinions qu'il juge d'après ses propres idées. Il est, en général, très concis et très substantiel. Il a placé en tête de son livre une table générale des matières ; on y trouve sept divisions principales (*kang*) et quatre-vingt-une sections (*moŭ*). C'est évidemment Ou-t'ching qui a établi les deux sections particulières consacrées à l'astronomie et à l'histoire ; quant aux sections qui concernent les bons et les mauvais augures, l'art militaire, les cinq rites usités dans les mariages, elles ressemblent d'une manière trop frappante aux sections admises par T'chang-ta-heng dans son ouvrage [4] ; il est même permis de soupçonner que les deux auteurs avaient des intelligences secrètes.

---

[1] Chronique rédigée par Confucius.
[2] C'est-à-dire, les trois chroniques de Tso-khieou-ming, de Kong-yang et de Kou-liang.
[3] Hou-ngan-kouè vivait sous les Song.
[4] Cet ouvrage est intitulé : *T'chun-thsieou-thong-hiun* (Explication générale du *T'chun-thsieou*).

春秋三傳辨疑

T'chun-thsieou-san- tchouen-pien-y, Examen critique des passages douteux qui se trouvent dans les trois commentaires historiques du *T'chun-thsieou*, par Tching Touan-hio, vingt livres (*Catal*. liv. III, fol. 10).

p.036 Le premier chapitre de l'édition originale était usé par le temps et contenait beaucoup de lacunes. On l'a collationné sur le texte du *Yong-lo-ta-tien* « Encyclopédie des Ming », et on a restitué tous les passages défectueux. Dans son explication du *King* (*T'chun-thsieou*), cet écrivain est certainement inférieur à Sun-feou et à P'iao-t'chang ; pour la connaissance de l'antiquité, il est fort au-dessous de Ye-mong-te [1]. Dans son examen des trois chroniques ou des trois commentaires, il s'oublie au point de dire qu'il est impossible d'en croire un mot (*woû-ỳ-tséu-khò-sin*). Quant aux événements rapportés dans le *Tso-tchouen* « Le commentaire historique de Tso-khieou-ming », il ne craint pas d'affirmer que tout y est faux et controuvé. Lorsqu'il se trouve en présence de ces trois grands chroniqueurs (*yu-san-jîn*) [2], sa haine redouble (*peï*). Néanmoins, nous avons jugé à propos de conserver cet ouvrage dans la bibliothèque impériale, d'abord pour signaler ici les opinions étranges de Yen-tsou et de tous ceux qui ont refusé d'ajouter foi aux commentaires historiques ; p.037 puis encore pour montrer comment, après tant de siècles, ces opinions, qui n'étaient originairement que des travers d'esprit, ont fini par dégénérer en extravagances et en folies. Il en a été de même au sujet du *Y-king* ; nous avons conservé le commentaire de Thseu-hou, afin de conduire pas à pas le lecteur par tous les excès, toutes les exagérations du système de Wang-pĕ, commentateur singulier, qui, en expliquant le *Y-king*, n'avait oublié que les figures (*siang*) de ce livre canonique.

春秋讞義

T'chun-thsieou-nien-y, Conférences sur le sens du *T'chun-thsieou*, par Wang Youen-kiĕ, neuf livres (*Catal.* liv III, fol. 10).

L'édition originale comprenait douze livres ; les trois derniers sont maintenant perdus. Youen-kiĕ a rassemblé dans cet ouvrage les

---

[1] Ces auteurs vivaient sous la dynastie des Song.

[2] Tso-khieou-ming, Kong-yang et Kou-liang.

dissertations de T'ching-tseu et de Tchu-tseu (Tchu-hi) sur le *T'chun-thsieou*; elles forment ensemble un chapitre auquel l'auteur ajoute le commentaire historique de Hou-ngan-koué, en remplissant les lacunes qui s'y trouvaient alors. Ngan-kouĕ est antérieur à Tchu-hi ; si Youên-kiĕ l'a placé après ce commentateur illustre, c'est qu'il voulait faire des dissertations de T'ching-tseu et de Tchu-hi l'objet principal de son livre. p.038

春秋經傳闕疑

T'chun-thsieou-king-tchouen-khuĕ-y, Recherches sur les passages douteux et les lacunes qui se trouvent dans le texte et dans les commentaires du *T'chun-thsieou*, par Tching-Yŏ, quarante-cinq livres (*Catal*. liv. III, fol. 10).

Le texte du *T'chun-thsieou* forme la partie principale (*kang*) de cet ouvrage ; les commentaires sont l'accessoire (*moŭ*) qui suit le principal. Dans la narration des faits, l'auteur adopte le Commentaire historique de Tso-khieou-ming ; mais il le complète par celui de Kong-liang. Dans la discussion des faits, ii commence par Kong-liang ; mais, néanmoins, il s'appuie de l'autorité de tous les écrivains qui se sont succédé d'âge en âge. Au fond, c'est un auteur très consciencieux et qui raisonne toujours avec calme (*p'îng-sîn*) : il ne s'attache pas, indifféremment et sans y avoir réfléchi, aux opinions particulières d'une école.

春秋師說

T'chun-thsieou-sse-chouĕ, Leçons sur le *T'chun-thsieou*, recueillies et publiées par T'chao-fang, trois livres (*Catal*. liv. III, fol. 11).

L'auteur a pris pour base de son ouvrage les opinions de son maître Hoang-tsĕ, opinions qu'il explique et développe ; de là vient qu'il a intitulé son livre *Sse-chouĕ* « Opinions du maître ». C'est à l'aide p.039 du *Tso-tchouen* « Commentaire de Tso-khieou-ming », que Hoang-tsĕ explique le *T'chun-thsieou* ; il fait de ce commentaire historique le principal objet de ses recherches, et corrige une foule de fautes qui se trouvaient dans les anciennes éditions. Cependant, il n'est pas toujours d'accord avec Hiu-theng, écrivain dont le mérite est incontestable.

Tableau comparatif des principaux ouvrages sur le *T'chun-thsieou* de Confucius, publiés depuis les Tcheou jusqu'à nos jours.

Sous les Tcheou	3
Sous les Han	1
Sous les Thsin	1
Sous les Thang	5
Sous les Song	35
Sous les Youên	15
Sous les Ming	21
Sous la dynastie actuelle	29
	110

@

§ 6. 孝經類

Hiao-king-louí, Livre de la piété filiale.

孝經定本

Hiao-king-ting-pen, Le livre de la Piété filiale (édition revue et corrigée) par Ou-t'ching, un livre (*Catal*. liv. III, fol. 22).

Cet ouvrage contient le Livre de la Piété filiale (nouveau texte), revu et corrigé. Il y a un *tchang* p.040 (*article*) [1] pour le texte et douze *tchang* pour les commentaires. C'est ainsi que l'auteur a bouleversé de fond en comble l'ordre et la disposition de l'ouvrage. On n'y reconnaît guère le *Hiao-king* ; car, dans l'ancien comme dans le nouveau texte, Ou-t'ching a tout changé.

Tableau comparatif des principaux ouvrages sur le *Hiao-king*, publiés depuis les Han jusqu'à nos jours.

Sous les Han	1
Sous les Thang	1
Sous les Song	2
Sous les Youên	1
Sous les Ming	2
Sous la dynastie actuelle	3
	10

@

[1] Le *tchang* « article » est une subdivision du *kiuen* « livre ».

§ 7. 五經總義類

***Où-king-tsong-y-louí*, Traités généraux sur les cinq *King*.**

五經說

Où-king-chouě, Explication des cinq *King*, par Hiong P'ong-laï, sept livres (*Catal*. liv. III, fol. 25).

Dans tous ses travaux, P'ong-laï est resté fidèle aux traditions de la grande école des Song, école pour laquelle il a beaucoup de vénération. Il arrive donc souvent qu'il attaque les opinions des anciens commentateurs sur le sens et la prononciation des p.041 caractères. En générai, quand il s'agit de mettre en lumière quelques passages obscurs des King, son système est tout à fait irréprochable, particulièrement dans les rituels, où il est encore plus clair et plus explicite. Il va sans dire qu'un tel ouvrage peut être d'un grand secours aux étudiants.

十一經問對

Chě-y-kīng-wen-touí, Dialogues sur les onze *King*, par Ho Y-sun, cinq livres (*Catal*. liv. III, fol. 25).

Les onze King, dont parle l'auteur, sont : 1° le *Lun-yu*, ou le Livre des Entretiens ; 2° le *Hiao-king*, ou le Livre de la Piété filiale ; 3° *Meng-tseu*, ou *Mencius* ; 4° le *Ta-hiŏ*, ou la Grande Étude ; 5° le *Tchong-yong*, ou l'Invariabilité dans le milieu ; 6° le *Chu-king*, ou le Livre des Annales ; 7° le *Chi-king*, ou le Livre des Vers ; 8° le *Tcheou-li*, ou le Rituel de la dynastie des Tcheou ; 9° le *Y-li*, ou Manuel des rites et des cérémonies ; 10° le *T'chun-thsieou*, ou le Printemps et l'Automne, avec les trois Commentaires historiques ; 11° le *Li-ki*, ou Mémorial des rites. Il y a dans cet ouvrage beaucoup de choses que l'on doit à Tou (collaborateur de Y-sun). Avant comme après chaque livre canonique, on n'a placé aucun discours, aucune dissertation. L'auteur a imité la forme des dialogues de Tchu-hi, intitulés Hoě-wen. On trouve parfois, dans son livre, des explications évidemment controuvées, mais parfois aussi des explications nouvelles. p.042

§ 8. 四 書 類

***Sse-chu-louí*, les quatre Livres moraux.**

Tableau comparatif des principaux ouvrages sur les *Sse-chu*, publiés depuis les Han jusqu'à nos jours.

Sous les Han	1
Sous les Weï	2
Sous les Thang	1
Sous les Song	22
Sous les Youên	10
Sous les Ming	10
Sous la dynastie actuelle	15
	61

@

§ 9. 樂 類

Yò-louí, Musique.

瑟 譜

Sĕ-pou, Traité complet du luth (sĕ) [1], par Hiong P'ong-laï, six livres (*Catal.* liv. IV, fol. 12).

L'auteur expose méthodiquement les principes du luth (*sĕ*) et du tambour (*koù*). On trouve d'abord deux planches mises par l'auteur à la tête de son ouvrage, puis quatre monographies complètes. La première est un traité de l'art de jouer du luth et p.043 du tambour ; la seconde comprend, en douze chapitres, un traité de la poésie lyrique, d'après les anciens : ce traité ne diffère pas de celui que Tchao-yen-siao a composé. La troisième offre un traité de la poésie lyrique, d'après les modernes ; il est de la composition de l'auteur et occupe treize chapitres. La quatrième, enfin, est un traité des morceaux de musique, ou des airs composés pour le luth ; l'auteur s'attache principalement aux morceaux exécutés par Kong-che-tsun. Cet ouvrage est terminé par une revue générale, où P'ong-laï examine les morceaux composés pour le luth depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

韶 舞 九 成 樂 譜

Chaô-wou-kieoù-t'ching-yŏ-poù, Catalogue des morceaux de musique composés pour la danse *chaô* [2], par Yu-tsaï, un livre (*Catal.* liv. IV, fol. 12).

L'édition originale était perdue depuis longtemps ; on en a imprimé une copie, extraite de la grande Encyclopédie des Ming (*Yong-lo-ta-tien*). Quant aux planches chorégraphiques que l'on trouve dans cet ouvrage, elles tirent leur origine des figures du *Ho-tou* et du *Lo-chu* [3]. « On s'en servit, dit Yu-tsaï, pour fixer le nombre des danseurs. » Mais, du temps de Yao et de Chun, est-ce qu'il y avait des tables p.044 chorégraphiques ? Évidemment, l'imagination a entraîné l'auteur. Pour

---

[1] Voyez la description de cet instrument dans la Chrestomathie de M. E. C. Bridgman. (*A chinese Chrestomathy in the Canton dialect*, p. 362.)

[2] *Chao* est le nom d'une musique inventée par le roi Chun. (Voy. Bas. au caractère *Chao*, 12,172.)

[3] Voyez le *Chou-king* du P. Gaubil, pl. IV, p. 352.

ce qui concerne les six morceaux lyriques recueillis par Chŏ-tchi, et les six *Hia* (autres compositions lyriques) que Pi-ye-hieou a complétés, quoique ces deux écrivains ne se trouvent pas d'accord avec l'antiquité, on doit reconnaître cependant que Tseu-hie parie, dans son Répertoire musical, des compositions qu'ils nous ont transmises.

Après tout, comme cet ouvrage, sous le rapport du style (qui approche de l'élégance), a été écrit avec beaucoup de soin, il n'y avait pas d'inconvénient à le conserver dans notre catalogue.

律呂成書

Liŭ-liù-t'chîng-chū, Traité complet de l'art musical, par Lieou-kin, deux livres (*Catal.* liv. IV, fol 12).

L'édition originale était perdue depuis longtemps ; on en a imprimé une copie tirée de la grande collection des Ming (*Yong-lo-ta-tien*). Cet ouvrage a pour origine et pour fondement les deux Traités publiés par Tsaï-chi et P'ong-chi ; l'auteur y a joint un commentaire fort étendu. Ce n'est pas un chef-d'œuvre que ce commentaire ; mais, sous la dynastie des Youên, on ne s'occupait guère à expliquer les traités de l'art musical : aussi, en l'inscrivant sur notre Catalogue, n'avons-nous d'autre but que de compléter une section. p.045

Tableau comparatif des principaux ouvrages sur la musique publiés depuis les Song jusqu'à nos jours.

Sous les Song	3
Sous les Youên	3
Sous les Ming	3
Sous la dynastie actuelle	12
	21

@

§ 10. 小學類

Siào-hiŏ-louí, Instruction élémentaire.

六書統

Loŭ-chū-thong, Classification générale des caractères, d'après le système des *Loŭ-chū* [1] par Yang-hiouen, vingt livres (*Catal.* liv. IV, fol. 22).

L'auteur a divisé et classé tous les caractères d'après le système des *Loŭ-chū* ; mais, dans beaucoup de cas, il admet des divisions de fantaisie, pour placer, à côté les uns des autres, certains caractères dont la forme offre quelque ressemblance. Quand il trouve, dans une classe particulière, des caractères qui n'ont point d'analogie, il invente à plaisir une division nouvelle ; et si le même fait se reproduit dans cette division, il établit encore une subdivision. Après plusieurs divisions et subdivisions, il arrive que chaque classe de caractères ressemble p.046 à un écheveau dont on ne peut démêler les fils ; c'est un mode de classification qui consiste à embrouiller les caractères.

Nous avons néanmoins conservé cet ouvrage, pour montrer que, si un tel système a commencé avec Tsaï-tong, il a été achevé par Yang-hiouen.

周秦刻石釋音

Tcheou-thsin-khĕ-chĕ-chĕ-yn, Traité de la prononciation des caractères qui se trouvent sur les pierres gravées de la dynastie des Tcheou et de la dynastie des Thsin, par Ou-kieou-yèn, un chapitre (*Catal.* liv. IV, fol. 22).

Ce petit livre a pour origine et pour fondement l'ouvrage de Yang Wen-ping, ouvrage qui fut publié pendant les années *tchun-hi* (1174 à 1190 après J.-C.) de la dynastie des Song. Kieou-yèn l'a revu avec beaucoup de soin et y a mêlé ses propres idées..Les prononciations qu'il assigne aux deux caractères 詛 *tsoù* et 楚 *thsou* diffèrent dans la dernière édition ; nous supposons qu'il n'en est pas ainsi dans les autres.

---

[1] Les *Loŭ-chū*, ou les six sortes de caractères, sont les caractères figuratifs, combinés, indicatifs, inverses, métaphoriques et syllabiques. (Voyez la Grammaire chinoise de M. Abel-Rémusat, p. 1, 2, 3 et 4.)

字鑑

Tséu-kién, Miroir des caractères, par Li Wen-tchong, cinq livres (*Catal.* liv. IV, fol. 22).

Dans l'examen qu'il fait des caractères chinois, l'auteur distingue, sous le rapport des traits, les caractères douteux (*y*), les caractères qui se ressemblent (*sse*), les caractères défectueux (*t'chouen*),, les caractères erronés (*mieou*) ; puis, en admettant quatre p.047 intonations (*sse-ching*), il divise et classe tous ces caractères sous deux cent six clefs ou radicaux (*poù*). Habile dans la critique, il pèse toutes les autorités. Quand il disserte sur quelque point de lexicographie, il ne s'attache pas superstitieusement aux opinions des anciens, et n'adopte pas, sans y avoir réfléchi, les opinions des modernes.

說文字原

Chouĕ-wen-tseú-youen, Origine des caractères du *Chouĕ-wen,* par Tcheou Pe-ki, six livres (*Catal.* liv. IV, fol 22).

Dans la première partie, intitulée *Chouĕ-wen-tseú-youen* « Origine des caractères du *Chouĕ-wen* », l'auteur de cet ouvrage admet, avec Hiu-chin, cinq cent quarante clefs ou radicaux ; il y ajoute et en retranche dix-sept. Dans quatre sections (*poú*), il place les caractères sous un autre radical. Enfin, il renverse l'ordre établi par Hiu-chin et imagine un ordre nouveau. Son système est comme le cylindre qui fait sortir le grain des épis : les caractères naissent, pour ainsi dire, les uns des autres ; aussi l'auteur a-t-il fondé une école particulière.

Dans la seconde partie, intitulée *Loŭ-chu-tching-'ó* « Art de rectifier les caractères fautifs », Pe-ki, enthousiasmé de son propre système, est vraiment inaccessible à la raison. En établissant des distinctions qui n'ont aucun fondement, il augmente à plaisir deux classes de caractères. En général, quoiqu'il adopte le système de Hiu-chin, il s'abandonne p.048 à ses idées dans la moitié de son ouvrage, et dans l'autre moitié il mêle le faux à l'utile.

Tableau comparatif des principaux ouvrages sur l'instruction élémentaire, publiés depuis les Song jusqu'à nos jours.

Sous les Song	22
Sous les Youên	6
Sous les Ming	9
Sous la dynastie actuelle	25
	62

@

Deuxième classe

史 部
Sse-poú, Histoire

§ 1. 正 史 類
***Tching-sse-louí*, Histoire officielle**

三 國 志 辨 誤

San-koue-tchi-pièn-ou, Erreurs contenues dans le San-koue-tchi [1] « l'Histoire dés trois royaumes », par un anonyme, un chapitre (*Catal.* liv. V, fol. 3).

L'auteur de cet ouvrage signale et corrige toutes les erreurs contenues dans le Commentaire de p.049 Peï-song [2] sur l'histoire de T'chin [3] intitulée *San-koue-tchi* « Histoire des trois royaumes ». Il consacre vingt et une sections à l'histoire du royaume de Weï, sept à l'histoire du royaume de Chŏ, et quatorze à l'histoire du royaume de Ou.

宋 史

Song-sse, Histoire des Song, par Thŏ-khĕ-thŏ [4] et autres historiographes [5] de la dynastie des Youên, quatre cent quatre-vingt-seize livres (*Catal.* liv. V, fol. 7).

Le but principal des auteurs a été de répandre la lumière sur la doctrine du Tao [6] ; ils n'ont donné les autres choses que pour faire nombre. Il y a, en effet, dans cette histoire tant de lacunes, tant de contradictions, tant de passages obscurs et confus, que nous ne pourrions les compter. Quant aux mots appartenant à la langue des Liao et des Kin, ce n'est pas que Thŏ-khĕ-thŏ n'ait été capable de les expliquer, mais il n'en a examiné aucun à fond, c'est-à-dire il n'a indiqué l'étymologie exacte d'aucun mot, d'où il est résulté que notre

---

[1] Le *San-koue-tchi* contient l'histoire du temps où la Chine fut partagée en trois royaumes.

[2] Écrivain de la dynastie précédente.

[3] C'est T'chin-cheou, l'auteur du *San-koue-tchi.* Cet écrivain, qui fut ministre, vivait sous la dynastie des Thsin.

[4] Cet auteur est désigné sous le nom de *Toto* dans l'Histoire générale de la Chine du P. Mailla.

[5] Voyez l'Histoire générale de la Chine, t. IX, p. 581, à la note.

[6] Cette doctrine était en vogue sous la dynastie des Song.

AUGUSTE SOUVERAIN (Khien-long) a du prendre la peine de les retraduire tous (dans une deuxième édition, qui est terminée par des vocabulaires *Liao* et *Kin*).

p.050 D'après cela, que l'on juge du reste. Depuis Ko-weï-ki, quelques auteurs ont corrigé le texte de ce grand ouvrage ; mais au bout du compte ni Thsaï-sié, ni San-tchang n'ont encore pu effacer les historiographes de la dynastie des Youên, et aujourd'hui même, quiconque veut étudier sérieusement l'histoire des Song est obligé de s'appuyer sur ces documents officiels.

遼史

Liao-sse, Histoire des Liao [1], par Thŏ-khĕ-thŏ et autres historiographes de la dynastie des Youên, cent seize livres (*Catal.* liv. V, fol. 7).

Un auteur indigène écrivit et publia l'histoire des Liao ; malheureusement, cet ouvrage ne put parvenir jusqu'à la frontière chinoise. Tous les exemplaires furent saisis et livrés aux flammes par les soldats que le gouvernement avait mis dans les principales villes ; il n'en resta pas un seul, et quand Thŏ-khĕ-thŏ voulut à son tour écrire une histoire des Liao, les secours lui manquèrent pour discuter les témoignages ; c'est à peine s'il eut à sa disposition les ouvrages de Yé-liu-yen et de Tchin-ta-jîn. Aussi ne dira-t-on pas que l'histoire des Liao pèche par l'abondance des détails, car tout y est en raccourci et véritablement les auteurs n'y donnent que des abrégés. Ainsi le vocabulaire, qui aurait dû comprendre l'explication de tous les mots de la langue, ne forme p.051 qu'un chapitre. Il est vrai que Thŏ-khĕ-thŏ s'est conformé au *Yn-y* « vocabulaire » des anciens et que son système est excellent ; mais il y a néanmoins beaucoup d'erreurs et de contradictions. C'est pourquoi,

> « Après avoir reçu avec respect la décision de notre AUGUSTE SOUVERAIN, nous avons corrigé, d'après ses ordres, toutes les interprétations fautives qui se trouvaient dans le vocabulaire des deux histoires des Kin et des Youên, puis

[1] Peuple d'origine tongouse.

nous l'avons placé dans la nouvelle édition. On peut s'en fier à nos soins, nous garantissons l'exactitude de ce vocabulaire. »

金史

Kin-sse, Histoire des Kin [1], par Thŏ-khĕ-thŏ et autres historiographes de la dynastie des Youên, cent trente-cinq livres (*Catal.* liv. XV, fol. 7).

C'est une histoire complète de la dynastie des avec des cartes et des tableaux généalogiques : comme on y trouve des fragments de Hao-wen et de Lieou-khi et des notes que ces deux écrivains de la dynastie des Youên avaient recueillies pour leurs travaux particuliers, les auteurs ont donné à cet ouvrage un fondement très solide et un mérite réel. Si l'on compare l'histoire des Kin à l'histoire des Liao, on trouvera que la première est plus riche en faits et contient une foule de particularités. Les collaborateurs de Thŏ-khĕ-thŏ étaient évidemment p.052 de la grande école des historiens. Quant au style et à l'exécution, l'ouvrage est à la fois grave, sévère et d'une élégance continue dans les narrations.

Tableau comparatif des principaux ouvrages des historiographes publiés depuis les Han jusqu'à nos jours.

Sous les Han	2
Sous les Thang	11
Sous les Song	9
Sous les Youên	4
Sous les Ming	1
Sous la dynastie actuelle	4
	31

@

[1] Les Kin sont les ancêtres des Mandchous.

§ 2. 編年類

Pien-nien-louí. Annales.

資治通鑑釋文

Tse-tchi-thong-kien-che-wen-pien-ou, Explication du *Tse-tchi-thong-kien* [1] (Miroir universel à l'usage de ceux qui gouvernent), suivie d'observations critiques, par Hou San-seng, douze livres (*Catal.* liv. XV, fol. 10).

Du temps des Song méridionaux, il existait pour l'explication du *Thong-kien* « Miroir universel » trois écoles (*San-kia*) ou trois systèmes différents. Le premier était celui de Haï-lo, le second celui de Long-tchaò ; mais Haï-lo et Long-tchaò étaient tous p.053 les deux des plagiaires ; ils ont composé leurs livres en s'appropriant ce qu'ils avaient pillé dans les ouvrages historiques de Tchaò. Il y a autre chose encore, c'est que les ouvrages historiques de Tchaò fourmillent d'inexactitudes, d'incohérences et de contradictions. San-seng, après avoir expliqué et commenté le texte du *Thong-kien*, signale toutes les erreurs que l'on trouve dans l'histoire de Tchaò ; il prend les opinions de cet auteur une à une et les soumet à une critique approfondie. Dans un appendice placé à la fin de son livre, il reproduit les textes de Haï-lo et de Long-tchaò, du moins ceux qui sont identiques, et les accompagne aussi d'un ample commentaire.

Tableau comparatif des principales annales publiées depuis les Han jusqu'à nos jours.

Sous les Han	1
Sous les Thang	2
Sous les Song	13
Sous les Youên	1
Sous les Ming	4
Sous la dynastie actuelle	7
	28

@

[1] Le *Tse-tchi-thong-kien* fut composé sous la dynastie précédente par Sse-ma-kouang, l'un des historiens les plus célèbres de la Chine.

§ 3. 紀事本末類

Ki-sse-pen-mŏ-louí, Chroniques particulières.

Il n'a paru aucun ouvrage de ce genre sous la dynastie des Youên.p.054

Tableau comparatif des principales Chroniques publiées depuis les Song jusqu'au règne de Khièn-long.

Sous les Song	4
Sous les Ming	3
Sous la dynastie actuelle	12
	19

@

§ 4. 別 史 類

Piĕ-sse-louí, Histoires supplémentaires.

續 後 漢 書

Sŏ-heou-han-chu, Supplément à l'histoire des Han postérieurs, par Hŏ-king, quatre-vingt-dix livres (*Catal.* liv. V, fol. 23).

Sun-tsong-tao a fait un Commentaire sur cet ouvrage, dont l'édition originale est perdue depuis longtemps ; on en a imprimé une copie, tirée de la grande Encyclopédie des Ming (*Yong-lo-ta-tien*). L'auteur et Siao-tchang [1] s'étaient proposé tous deux le même but. On remarquera seulement que Ho-king a restitué ce qui nous manquait dans l'ouvrage de T'chin-cheou [2] ; il a écrit à ce sujet huit chapitres supplémentaires ; il donne, en outre, son jugement sur plusieurs points d'histoire que Siao-tchang n'avait pu éclaircir. En général, cet auteur a de la hardiesse p.055 et de la sagacité ; son ouvrage peut être lu avec fruit par tous les instituteurs. Quant à Tsong-tao, son système d'interprétation est excellent : soit qu'il adopte, soit qu'il rejette une opinion, ii fournit toujours de précieuses lumières.

Tableau comparatif des principaux ouvrages de ce genre, publiés depuis les Song jusqu'à la fin du règne de Khien-long.

Sous les Song	8
Sous les Youên	1
Sous les Ming	2
Sous la dynastie actuelle	5
	16

@

[1] Écrivain de la dynastie des Song. Il a publié un ouvrage qui porte le même titre.
[2] T'chin-cheou est l'auteur du *San-koue-tchi* « Histoire des trois royaumes ».

§ 5. 雜 史 類

Tsă-sse-louí, Histoires diverses.

戰 國 策 校 注

Tchen-kouĕ-tsĕ-hiao-tchu, Examen critique des Commentaires sur l'Histoire de la féodalité, par Ou Sse-tao, dix livres (*Catal*. liv. V, fol. 26).

L'auteur confère l'ouvrage de Yao-hong, intitulé Tchen-kouĕ-tsĕ- tchu « Commentaire sur l'Histoire de la féodalité » avec le Commentaire de Pao-pieou ; il cite pêle-mêle une foule de livres, pour corriger les défauts des deux Commentaires. Quant au texte et à l'ordre des chapitres, il se conforme uniquement à l'ancienne édition de Pao-pieou ; mais il supplée aux lacunes et aux omissions. Afin de maintenir p.056 dans son intégralité l'ordre des divisions établies par Lieou-hiang [1], il place, avant la table des chapitres, l'index de l'édition originale, index qui n'a pas moins de trente-trois feuillets et de quatre cent quatre-vingt-six articles. En cherchant à éclaircir et à expliquer ce qui est trop concis ou quand ii abrège des digressions trop longues, cet auteur s'écarte un peu du texte de Pao-pieou.

Tableau comparatif des principaux ouvrages de ce genre, publiés depuis les Thang jusqu'à nos jours.

Sous les Thang	4
Sous les Song	9
Sous les Youên	4
Sous les Ming	2
Sous la dynastie actuelle	1
	20

@

[1] Auteur qui vivait sous la dynastie des Song.

§ 6. 詔令奏議類

***Tchao-ling-tseou-y-louí*, Diplomatique.**

Il n'a paru aucun ouvrage de ce genre sous la dynastie des Youên.

Tableau comparatif des principaux Recueils de documents officiels, publiés depuis les Song jusqu'à nos jours.

Sous les Song	7
Sous les Ming	19
Sous la dynastie actuelle	15
	41

@

§ 7. 傳 記 類

Tchouen-ki-louí, Biographie.

唐 才 子 傳

Thang-thsaï-tseu-tchouen, Histoire des beaux-esprits de la dynastie des Thang, par Sin Wen-fang, huit livres (*Catal.* liv. VI, fol. 6).

p.057 L'édition originale de cet ouvrage est perdue depuis longtemps ; elle comprenait, en dix livres, des Notices biographiques sur trois cent quatre vingt-dix-sept écrivains de la dynastie des Thang. On en a imprimé une copie tirée de la grande collection des Ming (*Yong-lo-ta-tien*). Les Notices qui subsistent encore sont au nombre de deux cent soixante et dix-huit ; on les a fondues ensemble dans cette édition, et on a réduit l'ouvrage primitif à huit livres, dans lesquels on trouve, sous la forme de résumés, ce qu'il y a de plus substantiel dans les Notices. Comme les faits recueillis par Wen-fang s'étaient, pour ainsi dire, multipliés, on ne doit pas s'étonner qu'il ait commis quelques légères erreurs ; mais, au bout du compte, son ouvrage est rempli de tant de choses, qu'il faut lui savoir gré de ce qu'il y a de bon et d'exact ; car il a rendu un véritable service à l'histoire de la poésie sous les Thang. Si l'on voulait lui assigner un rang comme historien, je remarquerais qu'il a une fort belle manière de composer : à chaque notice biographique, il ajoute ses propres p.058 observations, il prononce des jugements ; et quand il examine les qualités et les défauts des poètes, il est toujours dans le vrai.

元 朝 名 臣 事

Youên-t'chao-ming-t'chin-sse-liŏ, Histoire abrégée des mandarins illustres de la dynastie des Youên, par Sou Thien-tsiŏ, quinze livres (*Catal*. liv. VI, fol. 6).

Cet ouvrage contient l'histoire des mandarins illustres de la dynastie des Youên. L'auteur commence à Mô-hou-li et finit à Liou-yng. On y trouve en tout quarante-sept notices historiques. Les dates des événements, la physionomie des personnages, le caractère des actions, les détails biographiques, rien n'y manque, et les faits sont nombreux. Pour le but général, cet ouvrage ne manque pas d'une certaine analogie

avec le *Ming-t'chin-peï-tchouen* « Histoire des mandarins illustres » de Tou Ta-koueï ; mais Ta-koueï est complet, tandis que Thien-tsiŏ a retranché beaucoup de choses.

Tableau comparatif des principaux ouvrages de ce genre, publiés depuis les Thang jusqu'à nos jours.

Sous les Thang	2
Sous les Song	23
Sous les Youên	3
Sous les Ming	11
Sous la dynastie actuelle	18
	57

@

§ 8. 史 鈔 類

Sse-t'chao-louí, Résumés historiques.

p.059 Il n'a été publié aucun ouvrage de ce genre sous la dynastie des Youên [1].

[1] Le Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale de Péking ne comprend que trois résumés historiques.

§ 9. 載 記 類

Tsaï-ki-louí, Histoire des pays tributaires.

安 南 志

Ngan-nan-tchi-liŏ, Abrégé de l'histoire des Tonquinois, par Li-tse, dix-neuf livres (*Catal.* liv. VI, fol. 26).

Durant la période *tchi-youên* (1335 à 1341 après J.-C.), l'auteur, qui était lui-même un homme du Ngan-nan (un Tonquinois), accompagna Tchin-kien jusque dans les principautés intérieures (centrales) du Tong-king. Tchin-kien fut arrêté et mis à mort par les indigènes. Quant à Li-tse, il prit la fuite et revint à la cour. Ce fut pour retracer l'histoire du Tong-king qu'il publia cet ouvrage. Ses récits offrent parfois de la ressemblance avec les Mémoires (*Lie-tchouen*) des historiographes de la dynastie mongole ; mais quelquefois ils en diffèrent sensiblement. On n'a qu'à parcourir la table générale des matières, on s'apercevra sur-le-champ que cet auteur n'a parlé p.060 ni de Thsouï-y, ni de Song-lien, ni de bien d'autres encore.

Tableau comparatif des principaux ouvrages de ce genre, publiés depuis les Han jusqu'à la fin du règne de Khièn-long.

Sous les Han	2
Sous les Thsin	4
Sous les Thang	2
Sous les Song	11
Sous les Youên	1
Sous les Ming	1
Sous la dynastie actuelle	3
	24

@

§ 10. 時 令 類

Che-ling-louí, Météorologie.

Il n'a paru aucun ouvrage de météorologie sous la dynastie des Youên [1].

[1] Le Catalogue abrégé n'en cite que deux pour toute la section.

§ 11. 地理類

Ti-li-louí, Géographie.

禁扁

Kin-pien, Vocabulaire des palais impériaux, par Wang Sse-tien, cinq livres (*Catal*. liv. VII, fol. 1).

Cet ouvrage renferme en tout quinze chapitres, divisés en cent seize sections. On y trouve les noms p.061 des palais impériaux, des belvédères, des pagodes, des lacs artificiels, des parcs et des jardins, sous chaque dynastie et par ordre chronologique. Les deux caractères du titre (*Kin-pien*) ne doivent pas être pris dans le sens qu'ils ont habituellement ; ils font allusion à une phrase de l'ouvrage intitulé *Fŏ-tien-fou*, et qui a pour auteur Ho-yen-khing.

至元嘉禾志

Tchi-youên-kia-ho-tchi, Description géographique de Kia-ho (Kia-hing-fou [1]) pendant les années *tchi-youên* (1335 à 1341 après J.-C.), par Su-hien, trente-deux livres (*Catal.* liv. VII, fol. 6).

L'auteur s'appuie sur l'ancien texte de la géographie des Song ; mais, traitant les sujets avec plus d'abondance et d'étendue, il en fait la matière de trente-trois sections. Il a compris, dans sa Description géographique, le district de Hoa-thing « du département de Song-kiang-fou [2] ». Cela n'est pas tout à fait exact ; car, du temps des Youên, le district de Hoa-thing relevait de la juridiction de Kia-hing-fou. D'ailleurs, la disposition de son ouvrage ne laisse rien à désirer ; son argumentation est excellente. La section qu'il a consacrée aux inscriptions contient à elle seule plus de onze chapitres. Comme l'auteur était versé dans la lecture des caractères gravés sur la p.062 pierre et sur le métal, il a discuté la valeur relative de tous les témoignages écrits, avec infiniment de sagacité, de clarté et de précision. Toutefois, en omettant d'établir une section particulière pour la magistrature, il a abrégé ce qu'il devait étendre ; et, en consacrant trois sections aux pavillons de plaisance, aux palais et aux hôtels, aux portiques et aux belvédères, il a étendu ce qu'il devait abréger.

---

[1] C'est le nom d'un département dans la province du Tche-kiang.
[2] Province du Kiang-nan.

大德昌國州圖志

Ta-tĕ-tchang-kouĕ-tcheou-ou-tchi, Description géographique de l'arrondissement de Tchang-kouĕ pendant les années *ta-tĕ* (1397 à 1408 après J.-C.), avec des cartes, par Pong Feou-king, Kouŏ-tsien et autres, sept livres (*Catal*. liv. VII, fol. 6).

Il y avait trois cartes géographiques à la tête de l'édition originale ; c'est de là qu'est venu le titre de *Tou-tchi* « Description géographique avec des cartes ». Aujourd'hui les cartes sont perdues : il ne reste plus que la Description, qui est divisée en huit parties. Le principal but des éditeurs a été de châtier l'ouvrage primitif et d'en élaguer toutes les expressions parasites. Le nouveau texte est serré, précis, et dit beaucoup de choses en peu de mots. Assurément les auteurs ne sont point au-dessous de Han Pang-thsing, de Khang-haï et des autres écrivains du même genre. p.063

延祐四明志

Yen-yeou-sse-ming-tchi, Description de Sse-ming pendant les années *yen-yeou* (1314 à 1321 après J.-C.), par Ngaï-kiŏ, dix-sept livres (*Catal*. liv. VII, fol. 6).

Cet ouvrage est divisé en douze sections. La forme en est grave et sévère, le fond très substantiel. L'édition originale se composait de vingt livres ; aujourd'hui, le neuvième, le dixième et le onzième livre ne subsistent plus.

齊乘

Thsi-ching, Description topographique de Thsi [1] (Thsi-nan-fou [2]), par Yu-kin, six livres (*Catal.* liv. VII, fol. 6).

L'ouvrage embrasse la topographie des trois Thsi (c'est-à-dire des trois districts Thsi-ho-hien, Thsi-tong-hien et Thsi-yang-hien). Il est divisé en huit sections. Ce qui en constitue la beauté, c'est la parfaite harmonie de toutes les parties. Dans la narration, l'auteur a su éviter la superfluité des détails, et cependant il n'omet rien de ce qui peut

---

[1] C'est le nom d'un département dans la province du Chan-tong.

[2] Cette ville devint, sous la troisième race, la cour des princes tributaires de Thsi, qui l'appelèrent Thsi-nan, à raison de sa position au midi de la rivière de Thsi. (*Histoire générale de la Chine*, t. XII, suppl. p. 51.)

intéresser. De tous les ouvrages géographiques de la dynastie des Youên, c'est le plus élégant et le plus correct, sous p.064 le rapport du style. Il est vrai que Yen-wou, dans son livre intitulé *Chan-tong-khao-kou-lŏ* « Histoire dans laquelle on examine les antiquités du Chan-tong », a extrait de la Description de Thsi un ou deux passages qui sont erronés ; mais, en vérité, cela ne fait aucun tort à l'ensemble de l'ouvrage.

至正金陵新志

Tchi-tching-kin-ling-sin-tchi, Description nouvelle de la Colline d'or (Nanking), pendant les années *tchi-tching* (1341 à 1368 après J.-C.), par Tchang-youên, quinze livres (*Catal*. liv. VII, fol. 6).

Tchang-youên a pris pour base de son ouvrage le plan général de la Description géographique de Kien-khang « Kiang-ning-fou ou Nanking », par Tcheou-yng-ho des Song, et a travaillé sur ce plan ; mais il a extrait de l'Histoire supplémentaire de Thsi-kouang une foule de documents à l'aide desquels ii expose les faits postérieurs à la dynastie des Song. Cet auteur dit beaucoup de mal de Thsi-kouang et de sa description. Il en a retranché les cartes géographiques et il a bien fait ; mais, d'un autre côté, en prenant à Tcheou-yng-ho ses tables généalogiques et chronologiques, il a, pour ainsi dire, ajouté des pieds à un serpent (des choses inutiles). Au fond, les retranchements qu'il a faits dans la description de Thsi-kouang convenaient parfaitement à la forme et au plan de son ouvrage ; son unique tort a été de critiquer tout, indistinctement et mal à propos. p.065

治河圖略

Tchi-ho-tou-liŏ, Principes généraux pour diriger le cours du fleuve Jaune, avec des cartes, par Wang-hi, un livre (*Catal*. liv. VII, fol. i4).

L'édition originale de ce petit ouvrage était perdue depuis longtemps ; on en a imprimé une copie tirée de la grande encyclopédie des Ming (*Yong-lo-ta-tien*). L'auteur a placé à la tête de son livre six cartes hydrographiques ; au bas de chacune d'elles, on trouve des explications (*Choue*), puis un précis intitulé *Tchi-ho-fang-liŏ* « Art de diriger le cours du fleuve Jaune », et enfin deux chapitres renfermant

des considérations générales sur les débordements du fleuve Jaune, aux diverses époques de l'histoire.

長安志圖

Tchang-ngan-tchi-tou, Histoire de Tchang-ngan, avec des cartes, par Li Hao-wen, trois livres (*Catal.* liv. VII, fol. 21).

Cet ouvrage avait pour titre unique : *Tchang-ngan-tou-choue* « Explication des cartes de Tchang-ngan », et ce titre était venu de ce que Hao-wen, pendant la quatrième année *Tchi-tching* (l'an 1344 après J.-C.), c'est-à-dire à une époque où il était secrétaire (de Chun-ti) et moniteur impérial, avait publié son travail primitif ; lequel se composait alors des ancienne cartes de Tchang-ngan, de Liu-ta-fong. Ces p.066 cartes, revues et soigneusement corrigées, étaient au nombre de vingt-deux. Elles contenaient toutes des explications. Plus tard l'auteur, dans la vue d'être utile, y ajouta la description de Tchang-ngan, de Song-ming-kieou ; mais on reconnut bientôt que les cartes ne s'accordaient guère avec la description, pour laquelle elles n'avaient pas été faites. Toutefois, on a cru devoir se conformer à la deuxième édition et on a publié dans le même ouvrage les cartes et la description.

吳中舊事

Ou-tchong-kieou-sse, Histoire ancienne de la province de Ou-kiun (aujourd'hui Sou-tcheou-fou), par Mŏ Yeou-jîn, un livre (*Catal.* liv. VII, fol. 25).

Pour combler les lacunes de la géographie, Mŏ Yeou-jîn a recueilli sur l'ancienne province de Ou-kiun les faits que la tradition nous a appris. Cet auteur n'est pas un simple compilateur ; il ne s'en rapporte pas à tous les témoignages, mais il les examine avant de les admettre.

平江紀事

P'ing-kiang-ki-sse, Description historique de P'ing-kiang (Sou-tcheou-fou), par Kao Te-ki, un livre (*Catal.* liv. VII, fol. 25).

L'ouvrage contient une description historique de l'ancien royaume de Ou, mais une description où p.067 l'histoire des événements se trouve

mêlée avec le merveilleux et les récits les plus fantastiques. A vrai dire, cette composition n'est précisément ni une description historique, ni un roman ; c'est une composition d'un genre mixte, à laquelle nulle autre ne ressemble, et comme il n'y a pas de section bibliographique spéciale pour ces sortes d'ouvrages, on a classé la Description de P'ing-kiang dans la Géographie, article des Mélanges.

眞臘風土記

Tchin-la fong-thou-ki, Description géographique du pays de Tchin-la (royaume de Camboge), par Tcheou Ta-kouan, un livre (*Catal*. liv. VII, fol. 28).

La première année *youên-tching* (l'an 1295 après J.-C.), on chargea un officier chinois de se rendre dans le pays de Tchin-la, pour y publier un édit (de l'empereur Tching-tsong). Le choix désigna Ta-kouan, qui partit immédiatement et mit trois ans pour aller et revenir. Il tint note des renseignements qu'il avait recueillis et publia cet ouvrage [1].

島夷志

Tao-y-tchi-liŏ, Abrégé de l'histoire des Barbares des îles, par Wang Ta-youên, un livre (*Catal*. liv. VII, fol. 29).

Dans les années *tchi-tching* (1341 à 1368 après p.068 J.-C.), Ta-youên publia un supplément au Haï-pĕ-king « Histoire de la navigation », et donna la description de vingt à trente royaumes environ. Malheureusement, on n'y rencontre pas la moitié de ce que l'on voudrait savoir sur les montagnes et les rivières de chaque pays, sur les distances géographiques, les productions du sol, les mœurs des peuples, et, quant aux renseignements qu'on y trouve, ils se réduisent à fort peu de chose, car on y chercherait en vain l'explication détaillée de ce que cet auteur avait vu personnellement.

---

[1] Il a été traduit par M. Abel-Rémusat, et inséré dans le t. I, des *Nouveaux mélanges asiatiques*, p. 71-153. Le texte, lithographié, fait partie de la Chrestomathie chinoise de M. Klaproth.

Tableau comparatif des principaux ouvrages de géographie, publiés depuis les Thang jusqu'à la fin du règne de Khièn-long.

Sous les Thang	6
Sous les Song	37
Sous les Youên	15
Sous les Ming	30
Sous la dynastie actuelle	44
	132

@

§ 12. 職官類

Tchĭ-kouan-louí, Histoire du mandarinat.

祕書志

Pi-chu-tchi, Statistique des archives, par Wang Sse-tien
et Chang Tchi-hong, onze livres (*Catal.* liv. VIII, fol. 2).

C'est l'histoire de l'administration (sous les Mongols) depuis la première année *tchi-youên* (1335) p.069 jusqu'à la première année *tchi-tching* (1341). Tous les faits que l'on trouve dans les archives et qui se rapportent à l'institution, au changement ou à l'abrogation des lois et des règlements, sont exposés, dans cet ouvrage, un à un et d'une façon particulière. Les auteurs ont imité jusqu'à un certain degré le plan et la forme du *Nan-song-kouan-kŏ-lŏ* « Histoire de l'administration politique sous les Song méridionaux ». Ils indiquent avec soin les noms et les titres affectés au président du bureau des astronomes, aux mandarins et aux officiers du gouvernement.

Tableau comparatif des principaux ouvrages de ce genre, publiés depuis les Thang jusqu'à nos jours.

Sous les Thang	2
Sous les Song	7
Sous les Youên	2
Sous la dynastie actuelle	4
	15

@

§ 13. 政書類

Tching-chu-louí, Politique.

文獻通考

Wen-hien-thong-kao, Examen général des monuments écrits, par Ma Touan-lin [1], trois cent quarante-huit livres (*Catal. abr.* liv. VIII, fol. 6).

Cet ouvrage a pour origine et pour fondement p.070 le *Thong-tien* de Thou-yeou [2], que Ma Touan-lin a amplifié. Des huit classes ou sections dont se composait le *Thong-tien*, l'auteur en a fait dix-neuf ; il y ajoute cinq autres classes, dans lesquelles il offre une série de mémoires sur les livres canoniques et la littérature ancienne, sur la succession et la généalogie des empereurs, sur l'institution des principautés et des fiefs, sur l'astronomie et les phénomènes célestes, sur les événements extraordinaires et les prodiges. Avec cette addition, l'ouvrage forme vingt-quatre classes. L'histoire de Ma Touan-lin commence avec le *Thong-tien*, mais au lieu de finir comme cet ouvrage (l'an 755 après J.-C.), l'auteur l'a continuée jusqu'au règne de Ming-tsong, de la dynastie des Song méridionaux. Quoiqu'il ait multiplié ses divisions, arrangé ses extraits avec un certain ordre, il n'a pas su, comme l'auteur du *Thong-tien*, compiler avec intelligence, fondre les matériaux qu'il avait sous les yeux, puis, en se les appropriant, achever un ouvrage unique et particulier à son auteur. Au fond, si on le compare à Thou-yeou, il est véritablement d'un ordre inférieur ; mais si on lui oppose Tching-t'siao, c'est lui qui a tout l'avantage. p.071

Tableau comparatif des principaux ouvrages de politique et d'administration publiés depuis les Thang jusqu'à nos jours.

Sous les Thang	2
Sous les Song	12
Sous les Kin	2
Sous les Youên	1
Sous les Ming	8
Sous la dynastie actuelle	25
	50

[1] Voyez la Notice de M. Abel-Rémusat dans les *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 166 et suiv. ; la Table sommaire des matières dans les *Mélanges asiatiques*, t. II, p. 406. Voyez aussi la Notice de M. Klaproth dans le *Journal asiatique*, cahiers de juillet et d'août 1832.

[2] Thou-khieou ou Thou-yeou, célèbre auteur de la dynastie des Thang.

§ 14. 目 錄 類

Mŏ-lŏ-louí, Bibliographie.

Il n'a paru aucun ouvrage de bibliographie sous la dynastie des Youên.

Tableau comparatif des principaux ouvrages de bibliographie, publiés depuis les Song jusqu'à nos jours.

Sous les Song	21
Sous les Youên	10
Sous la dynastie actuelle	16
	47

@

§ 15. 史 評 類

Sse-ping-louí, Critique historique.

歷 朝 通

Li-tchao-thong-liŏ, Abrégé de l'histoire critique des différentes dynasties, par Tchin-li, quatre livres (*Catal.* liv. VIII, fol. 30).

On trouve dans cet ouvrage des dissertations (*lun*) et des jugements (*touan*) sur les vertus et les p.072 vices, sur les causes de l'élévation et de la chute de toutes les dynasties qui se sont succédé. Il y a un chapitre pour chaque dynastie ; mais l'Histoire générale de la Chine, depuis Fou-hi jusqu'aux cinq petites dynasties appelées postérieures (c'est-à-dire jusqu'à l'an 907 après J.-C.), occupe à peine deux livres, tandis que l'Histoire des Song méridionaux et septentrionaux en remplit un à elle seule. Du reste, dans les explications qu'il donne, l'auteur est plus superficiel que profond.

古 今 通 要

Kou-kin-thong-yao, Principes généraux de l'histoire ancienne et moderne, par Hou Y-kouei, dix-sept livres (*Catal*. liv. VIII, fol. 30).

Dans le récit des événements, l'auteur suit pas à pas les historiens, qui étaient au nombre de dix-sept à l'époque où il vivait. Adoptant l'ordre chronologique, il présente une série de mémoires sur chaque époque, à partir de Fou-hi. Il reproduit le Sou-yn « Recherche des choses cachées », de Sse-ma-tching [1]. Il y ajoute même le *San-hoang-pen-ki* [2]. p.073

Tableau comparatif des principaux ouvrages de ce genre, publiés depuis les Thang jusqu'à nos jours.

Sous les Thang	1
Sous les Song	13
Sous les Youên	2
Sous les Ming	3
Sous la dynastie actuelle	3
	22

@

[1] Cet historien vivait à la fin du VIe siècle et au commencement du VIIe.

[2] Petite chronique, où Sse-ma-tching a réuni les principales traditions qui se rapportent aux personnages mythologiques des Chinois.

Troisième classe

子部

Tseu-poú, Sciences et Arts.

§ 1. 儒家類

***Ju-kia-louí*, Doctrine des lettrés.**

讀書分年日程

Toŭ-chu-fen-nien-jĕ-tching, Cours de lecture, avec des exercices pour chaque jour de l'année, par Tching Touan-li, trois livres. (*Catal.* liv. IX, fol. 13.)

L'auteur a reproduit le texte de l'ouvrage intitulé : *Art de lire les livres de Tchu-hi*, publié sous la dynastie précédente par deux disciples de ce commentateur ; mais il l'a corrigé et amélioré. Les six sections de l'*Index* primitif forment la partie principale de son traité ; il a divisé le texte en autant de parties qu'il y a de jours dans l'année ; chaque partie est un modèle d'exercice. On voit dans l'histoire de la dynastie des Youên, article des écoles, que Touan-li p.074 est cité avec éloge ; on y vante son habileté et les résultats de sa méthode. Le *Koue-tseu-kien* « grand collège impérial » a mis son livre au nombre des ouvrages d'éducation ; il a été adopté, d'après ses ordres, pour les écoles d'arrondissement et de district.

辨惑編

Pien-hŏ-pien, Erreurs populaires dévoilées, par Sie Yng-fang, quatre livres. (*Catal*. liv. IX, fol. 14.)

On sait que le vulgaire, livré a tous les genres de superstition, croit aux bons et aux mauvais génies [1], éprouve à chaque instant des terreurs imaginaires, ne laisse échapper aucune occasion de violer les rites et pervertit l'éducation des enfants. Ce fut pour combattre de pareilles erreurs, aussi bien que pour rétablir l'autorité des principes, que Sie Yng-fang publia ce livre, dans lequel il rapporte les belles actions des anciens, les maximes et les préceptes des lettrés des

[1] L'auteur de la notice ne condamne pas précisément cette croyance, dont l'orthodoxie est certaine, mais l'abus que le peuple en fait.

dynasties antérieures. C'est un traité de morale complet ; il est divisé en quinze sections ; il y a, en outre, un appendice et huit pages de notes sur divers sujets. Le style de l'auteur est généralement clair, facile et à la portée de tous les esprits. Comme il n'y a rien dans son ouvrage dont un lettré puisse rougir, nous n'avons pas hésité à le p.075 comprendre dans la section Yu-kia « Doctrine des lettrés ».

治世龜鑑

Tchi-chi-kouei-kien, Méthode infaillible pour gouverner les hommes, par Sou Thien-tsiŏ, un livre (*Catal. abr.* liv. IX, fol. 14).

C'est un ouvrage que Thien-tsiŏ composa, pendant qu'il exerçait les fonctions de gouverneur général de la province du Tche-kiang. Le livre est divisé en six sections. Dans la première, l'auteur traite de l'*importance et de l'observation des rites* ; dans la seconde, du *choix des employés* ; dans la troisième, de l'*obéissance* ; dans la quatrième, de l'*amour du peuple* ; dans la cinquième, de l'*art d'administrer* ; et dans la sixième, de la *nécessité de réprimer les malversations*. Les excellentes maximes que l'auteur a recueillies dans son ouvrage sont tirées des bons écrivains, tant de la dynastie des Song que des temps antérieurs. Le but principal de Thien-tsiŏ a été de remonter aux premiers principes.

Tableau comparatif des principaux ouvrages de ce genre, publiés depuis les Han jusqu'à nos jours.

Sous les Han	9
Sous les Thang	4
Sous les Song	38
Sous les Youên	4
Sous les Ming	23
Sous la dynastie actuelle	18
	96

@

§ 2. 兵 家 類

Ping-kia-louí, Art militaire.

p.076 Il n'a paru aucun ouvrage sur l'art militaire pendant le règne des empereurs mongols.

Tableau comparatif des principaux ouvrages de ce genre, publiés depuis les Tcheou jusqu'à nos jours.

Sous les Tcheou	6
Sous les Thang	1
Sous les Song	5
Sous les Ming	5
	17

@

§ 3. 法 家 類

Fă-kia-louí, Législation.

Il n'a paru aucun ouvrage de législation sous la dynastie des Youên.

Tableau comparatif des principaux ouvrages de législation, publiés depuis les Tcheou jusqu'à nos jours.

Sous les Tcheou	4
Sous les Song	2
Sous les Ming	1
	7

§ 4. 農 家 類

Nong-kia-louí, Agriculture.

農 桑 輯 要

Nong[1]*-sang*[2]*-tsiĕ-yao*. Principes généraux de l'agriculture et de la fabrication des étoffes (publication officielle), sept livres (*Catal*. liv. X, fol. 3).

Cet ouvrage a été publié officiellement (Kouan-tchouen) pendant la dixième année (*tchi-youên*) du règne de Chi-tsou, de la dynastie des Youên (1274 après J.-C.). L'édition originale est perdue depuis longtemps ; quant à l'édition que nous avons sous les yeux, elle a été faite d'après une copie tirée de la grande collection des Ming (*Yong-lo-ta-tien*).

Les auteurs de l'Histoire des Youên (*Youên-sse*) parlent avec éloge d'un édit sur l'agriculture que publia l'empereur Chi-tsou (Khoubilaï-khan, petit-fils de Tchinggis-khan) quand il monta sur le trône, l'an 1260 de notre ère. Or ce traité fut précisément l'ouvrage que l'on composa pour satisfaire au vœu de Khoubilaï et répandre dans toutes les parties de l'empire les principes généraux de l'agriculture et de la fabrication des étoffes. Il est divisé en dix sections. Comme on n'a eu d'autre but en le publiant p.078 que d'instruire le peuple, on s'est attaché surtout aux procédés essentiels et aux règles de la pratique ; on en a retranché l'histoire de l'art dans l'antiquité et les temps modernes, et une foule de passages (*Tchu*) qui ne contenaient que des minuties (*So-siao*) ou des répétitions (*Fan-tchong*). On en a fait un livre concis et substantiel, très commode et très portatif.

---

[1] Le caractère *Nong* (labourage) a presque toujours, dans les travaux de ce genre, et particulièrement dans les titres, un sens plus large que dans les vocabulaires. Il signifie l'art de cultiver la terre en général.

[2] Le caractère *Sang* (mûrier) désigne tout à la fois la culture du mûrier, l'éducation des vers à soie et la fabrication des étoffes.

農桑衣食撮要

Nong-sang-y-chĕ[1]*-thsô-yao*, Notions générales sur l'agriculture et la fabrication des étoffes, par Tseng Ming-chen, deux livres (*Catal*. liv. X, fol. 3).

L'édition originale de ce petit livre est perdue depuis longtemps ; on en a imprimé une copie tirée de la grande collection des Ming (*Yong-lo-ta-tien*). L'auteur, qui écrivait pour le peuple, a divisé toutes les opérations de l'agriculture (*Nong*) et de l'horticulture (*Pou*) [2] en douze sections, dont chacune correspond à un mois de l'année. A cette époque, le *Nong-sang-tsiĕ-yao* « Principes généraux de l'agriculture et de la fabrication des étoffes » [3], ne renfermait pas encore toutes les indications nécessaires. On n'y trouvait pas le chapitre intitulé : *Souï-youĕ-tsa-sse* p.079 « Opérations diverses pendant tous les mois de l'année ». L'auteur a voulu combler cette lacune ; il y a réussi.

農書

Nong-chu, Traité de l'agriculture, par Wang-tching, vingt-deux livres (*Catal.* liv. X, fol. 3).

Il y avait bien des fautes dans l'édition originale ; on les a corrigées d'après le texte de la grande collection des Ming (*Yong-lo-ta-tien*). Voici le plan de l'auteur : il consacre six livres à l'exposition des principes généraux de l'agriculture, quatre livres à l'histoire des céréales, et douze livres à l'explication des planches qui représentent les instruments. Le Nong-cha est le traité d'agriculture le plus complet qui existe. On y trouve, sur les machines hydrauliques et sur les instruments d'irrigation, des notions aussi exactes qu'elles sont utiles. L'auteur avait de la littérature et connaissait l'antiquité ; son ouvrage abonde en citations ; mais au bas de chaque planche on a cru devoir ajouter une pièce de vers ou une composition élégante. Assurément,

---

[1] *Y* (les vêtements) se rapporte à Sang ; *Chĕ* (la nourriture) se apporte à Nong. Le titre signifie mot à mot : « Notions générales sur le labourage (*Nong*) et le mûrier (*Sang*), d'où proviennent la nourriture et les vêtements.

[2] Il s'agit principalement de la culture des mûriers.

[3] C'est l'ouvrage qui précède.

de toutes les manières d'instruire le peuple, c'est la pire [1].

Tableau comparatif des principaux ouvrages d'agriculture, publiés depuis les Song jusqu'à nos jours.

Sous les Song	1
Sous les Youên	3
Sous les Ming	4
Sous la dynastie actuelle	1
	9

@

[1] Les vers chinois sont rarement à la portée du peuple. Rien n'est plus vrai ; malgré cela, par une bizarrerie que l'amour des lettres ne saurait justifier, dans presque tous les Traités d'agriculture publiés sous la dynastie actuelle, les descriptions de procédés qui accompagnent les planches ou les figures ont été mises en vers.

§ 5. 醫 家 類

Y-kia-louí, Médecine.

醫 壘 元 戎

Y-louí-youên-jong, Traité de nosologie, d'après un nouveau système, par Wang Hao-kou, douze livres (*Catal.* liv. X, fol. 13).

Les douze traités médicaux (*King*) forment le texte principal (*Kang*) de cet ouvrage. L'auteur commence par l'histoire des phlegmasies (*Chang-han*) ; il y ajoute, sous la forme d'un appendice, un certain nombre d'observations (*Tsa-tching*). Il remonte (*Tsou*) jusqu'à la théorie de Tchang-ki [1], théorie qu'il admet en général ; mais il la développe à l'aide des préceptes de Tchang Youên-sou et de Li-kao [2], dont il avait été le disciple. Dans quelques endroits de son ouvrage, la thérapeutique de Yong-ho [3] se confond avec p.081 celle de Tchu Tchin-heng [4]. Partisan des remèdes extrêmes, ii s'écarte un peu de la tradition. Aussi a-t-il intitulé son ouvrage : *Y louí-youên-jong* « Qui primus pro vallo medicinæ pugnat ». Il dit lui-même dans sa préface : « Le médecin doit user des médicaments comme le militaire use de ses armes, quand il fond sur l'ennemi. »

此 事 難 知

Thseu-sse-nan-tchi, Traité des cas difficiles, par le même, deux livres (*Catal.* liv. X, fol. 13).

Dans cet ouvrage, Wang Hao-kou jette une vive lumière sur la méthode de Li-kao et sur l'art de traiter les phlegmasies Chang-han-tching. Malheureusement, l'exposition générale qu'il avait faite du système de cet auteur, avec une exactitude si minutieuse, est perdue depuis longtemps. Dans l'intérêt de la science, on a recueilli les parties qui en restent ; elles sont l'unique objet de ce petit ouvrage.

---

[1] Auteur de la dynastie des Han. On a de lui un Traité des phlegmes, intitulé : *Chang-han-lan*.
[2] Ces deux médecins ont laissé des traités généraux.
[3] Auteur de la dynastie des Song.
[4] On trouvera plus bas des notices sur les ouvrages de cet auteur.

湯液本草

Tang-yĕ-pen-thsao, Manuel de thérapeutique, par le même, trois livres. (*Catal*. liv. X, fol. 13.)

Dans le premier livre de cet ouvrage, l'auteur expose toutes les méthodes thérapeutiques ou l'art d'employer les médicaments. Dans le deuxième livre et dans le troisième, qui est le dernier, il signale p.082 le rapport des signes diagnostiques légués par les douze *King* « Traités médicaux » avec l'indication thérapeutique fournie par le *Pen-thsao* « Materia medica ». Il classe les remèdes méthodiquement et par ordre, d'après l'action appréciable qu'ils exercent sur les maladies, distinguant d'abord les remèdes souverains (*Kian*), puis les remèdes ministres (*T'chin*), les remèdes auxiliaires (*Tso*), et enfin les remèdes agents (*Sse*) [1]. Pour la plupart des remèdes dont l'efficacité a été reconnue (il invoque l'expérience traditionnelle) et ne s'attache pas servilement au texte des anciens livres.

經驗方

King-nien-fang, Traité des médicaments dont l'efficacité a été reconnue, par Cha-tou-mŏ-sou, cinq livres (*Catal.* liv. X, fol. 14).

On a rétabli le véritable nom de l'auteur, qui s'appelait Cha-tou-mŏ-sou et non pas Sa-li-mi-che. Cette édition n'est qu'une copie tirée de la grande encyclopédie des Ming (*Yong-lo-ta-tien*) ; quant à p.088 l'édition originale, elle est perdue depuis longtemps. Les prescriptions de Cha-tou-mŏ-sou sont véritablement une mine inépuisable. L'illustre auteur a des trésors *Thsien-kin* « mille lingots d'or » [2] qu'il répand d'une main prodigue. Depuis le temps où il a écrit jusqu'à nos jours, les médecins ont constamment pris

---

[1] C'est là une étrange théorie, qui a été poussée à sa perfection dès les premiers temps, et s'est toujours soutenue depuis. De toutes les combinaisons pharmaceutiques des Chinois, la meilleure, à ce qu'ils prétendent, est celle où l'on trouve un souverain, deux ministres, trois auxiliaires et cinq agents.
Mais voici une classification moins savante et plus naturelle. Les remèdes pharmaceutiques, indépendamment de l'action qu'on leur suppose sur les humeurs, sont encore distingués par leurs qualités élémentaires ; de là les remèdes chauds, froids, rafraîchissants, dissolvants, etc.

[2] *Thsien-kin* « mille lingots d'or ». Il y a ici un jeu de mots et une allusion au célèbre Manuel de thérapeutique publié sous les Thang par Sun-sse-mo, et dont le titre fut *Thsien-kin* « Mille lingots d'or ». Ce grand ouvrage, qui n'a pas moins de QUATRE-VINGT-TREIZE LIVRES, est plus qu'un *Codex medicamentarius*, c'est une véritable somme pharmaceutique, léguée par la dynastie des Thang.

son ouvrage pour guide. Toutefois, quelques-uns prétendent que, dans les maladies des enfants (*Yeou-ko*), les moyens thérapeutiques indiqués par l'auteur ne sont pas toujours d'une grande efficacité.

世醫得效方

Chi-y[1]*-tĕ-hiao-fang*, Remèdes légués par l'expérience traditionnelle, et dont l'efficacité a été reconnue, par Weï Y-lin, vingt livres (*Catal*. liv. X, fol. 14).

L'auteur a réuni et consigné dans cet ouvrage les remèdes pharmaceutiques éprouvés par ses ancêtres [2] et dont l'efficacité a été reconnue de père en fils pendant cinq générations [3]. Il admet la division des p.084 maladies en sept classes ; mais il complète [4] cette division par un appendice tiré de l'ouvrage de Sun-sse-mo, intitulé : *Yang-seng-fa* « Traité d'hygiène ». Dans la table générale des matières (*Tsong-mo*), il est fait mention d'une classe particulière de maladies ; ce sont les affections qui exigent l'emploi de l'acupuncture et du moxa ; cependant, on n'aperçoit dans tout le corps de l'ouvrage aucune trace de ce qu'annonce la table des matières. Ils est vraisemblable que le texte d'un chapitre a été perdu. Dans la septième partie, qui traite des maladies de la septième classe, on a suppléé ce qui manquait à l'auteur. Cette édition n'est donc ni fautive, ni incomplète comme les autres.

外科精義

Waï-ko[5]*-thsing-y*, Examen critique des principaux traités sur les maladies externes, par Tsi Te-tchi, deux livres (*Catal*. liv. X, fol. 15).

Après avoir exposé les systèmes de tous les auteurs qui ont fait des recherches sur les maladies cutanées (Yang-tsĭ), Tĕ-tchi, avec beaucoup de discernement et d'après les principes *Yn* « materia »,

---

[1] *Chi-y*. Cette expression désigne la médecine traditionnelle.

[2] A la Chine, la séméiotique et une foule de choses qui concernent l'art de guérir, se transmet de génération en génération dans les familles des médecins.

[3] Pour être honoré de quelque estime, et inspirer de la confiance il faut que l'homme de l'art compte *trois* générations de médecins dans sa famille.

[4] Aujourd'hui l'Académie de médecine de Peking (*Thaï-y-youên*) admet *neuf* classes de maladies.

[5] On désigne par cette expression les maladies externes.

Yang « forma », *Jo* « debile », *Kiang* « forte », etc. [1], pèse la valeur des moyens curatifs proposés. Par son plan p.085 et sa méthode, il se rapproche beaucoup de l'école de Tong-youên ; il s'en rapproche à tel point, que les éditeurs qui vinrent après lui n'ont pas hésité à comprendre dans les œuvres de Tong-youên l'examen critique de Tsi Te-tchi. Quelques-uns affirment dans leurs préfaces que le *Waï-ko-thsing-y* est au nombre des dix ouvrages composés par Tong-youên ; c'est une erreur.

醫經溯洄集

Y-king-sou-hoeï-tsĭ, Dissertation nouvelle sur les aphorismes contenus dans les traités de médecine, par Wang-feou, un livre (*Catal.* liv. X, fol. 15).

L'auteur de cet opuscule soumet à une critique judicieuse trois cent quatre-vingt dix-sept aphorismes ou préceptes médicaux (fă) que l'on trouve dans le Traité des phlegmasies de Tchang-ki. Il en élague les redondances, les répétitions ; d'autres fois, au contraire, il supplée à ce qui leur manque et remplit des lacunes. C'est ainsi qu'il réduit les aphorismes de Tchang-ki au nombre de trois cent quatre-vingt-dix-sept. Il discute en même temps la valeur des signes symptomatiques dans les maladies, tels que la douleur en général, le frisson (*Tchong-fong*), la chaleur interne (*Tchong-chu*), etc. Cet écrit comprend en tout vingt et un feuillets. p.086

Tableau comparatif des principaux ouvrages de médecine, publiés depuis les Han jusqu'à nos jours.

Sous les Han	3
Sous les Thang	3
Sous les Song	28
Sous les Kin	8
Sous les Youên	12
Sous les Ming	23
Sous la dynastie actuelle	11
	88

@

[1] Ce sont les premiers principes ou les idées absolues des Chinois.

§ 6. 天文算法類

***Tien-wen-souan-fă-louí*. Arithmétique et astronomie.**

革象新書

Ke-siang-sin-chu, Nouveau traité de la science des nombres, d'après le *Y-king*, par Tchao Yeou-kin, cinq livres (*Catal*. liv. XI, fol. 1).

Cet ouvrage portait sur le frontispice les noms de Tchao Youên-to ; Youên-to était le titre honorifique de l'auteur. L'édition originale est perdue depuis longtemps ; celle-ci a été faite sur une copie tirée de la grande encyclopédie des Ming (*Yong-lo-ta-tien*). Si l'on trouve dans le titre les mots *Ke-siang* « Figure du Kĕ », c'est-à-dire du quarante-neuvième hexagramme du *Y-king*, c'est que l'auteur reproduit et explique le texte du *Y-king*, relatif à la figure du quarante-neuvième hexagramme ; mais dans ses explications, il est tout à la fois concis et serré, abondant et prolixe. Sous la dynastie des Ming, un éditeur nommé p.087 Wang-y, qui reprochait à cet ouvrage des longueurs et des détails inutiles, en supprima une bonne partie. Il s'attacha plus à l'examen et à la vérification des calculs qu'au mérite du style, et ne rechercha point si l'auteur avait bien ou mal écrit. Quoi qu'il en soit, comme Yeou-kin se distingue de la foule par son originalité, on a cru devoir conserver les deux éditions dans le catalogue abrégé.

重修革象新書

Tchong-sieou-ke-siang-sin-chu, Nouveau traité de la science des nombres, d'après le *Y-king*, par le même, ouvrage revu et corrigé, par Wang-y, deux livres. (*Catal*. liv. XI, fol. 2.)

C'est l'ouvrage qui précède, revu et corrigé par Wang-y, de la dynastie des Ming. Un des caractères particuliers du traité de Yeou-king est d'être écrit avec beaucoup d'élégance ; dans l'édition de Wang-y, le style, au contraire, est dénué de grâce et d'ornement. Il en est de cet ouvrage, par rapport au traité primitif, comme de la nouvelle histoire des cinq dynasties postérieures comparée à l'ancienne.

Tableau comparatif des principaux ouvrages d'arithmétique et d'astronomie, publiés depuis les Song jusqu'à nos jours.

Sous les Thang	2
Sous les Song	5
Sous les Youên	5
Sous les Ming	16
Sous la dynastie actuelle	20
	48

@

§ 7. 術 數 類

p.088 ***Chu-sou-louí*, Art divinatoire.**

易 象 圖 說

Y-siang-tou-choue, Explication des figures du *Y-king*, avec des planches, par Tchang-li, six livres (*Catal.* liv. XI, fol. 14).

Il y a trois livres de divination orthodoxe et trois autres de divination hétérodoxe. Généralement, l'auteur expose les rapports des constellations avec tous les événements de la vie. Il entre à ce sujet dans les plus grands détails. Son système est fondé sur le *Ho-tou* et le *Lo-chu* [1] ; il dérive du *Hoang-ki-king-chi* [2].

Tableau comparatif des principaux ouvrages de ce genre, publiés depuis les Han jusqu'à nos jours.

Sous les Han	4
Sous les Thang	5
Sous les Song	14
Sous les Youên	1
Sous les Ming	3
Sous la dynastie actuelle	3
	30

@

[1] On a déjà parlé de ces deux figures mythologiques.

[2] Cet ouvrage, qui n'a pas moins de douze volumes, fut publié sous la dynastie des Song. C'est le Traité le plus complet de l'art divinatoire.

§ 8. 藝 術 類

p.089 ***Y-chu-louí*, Beaux-arts.**

畫 鑑

Hoa-kien, Miroir de la peinture, par Tang-keou, un livre (*Catal.* liv. XII, fol. 7).

Cet ouvrage est une histoire de la peinture, depuis l'époque des San-kouě, ou des trois royaumes (221 après J.-C.), jusqu'aux années *tchi-youên* (1335 à 1341). On y trouve de judicieuses dissertations, non seulement sur les peintures qui ornaient les palais de Kong-tcheou, Khaï-tcheou, Tchin-tcheou et Lin-tcheou, mais encore sur les peintures des royaumes étrangers (pays tributaires). En général, l'auteur s'attache à discerner le vrai et le faux. Son livre est du même genre que le *Hoa-sse* « Histoire de la peinture », de Mi-fei [1] ; il ne ressemble guère au *Hao-po* « Principes de la peinture », de Tong-yeou [2], car il discute les témoignages, article par article, avec une grande érudition.

衍 極

Yen-kĭ, Histoire de l'écriture, par Tching-cho, deux livres (*Catal*. liv. XII, fol. 7).

L'édition originale était fautive ; on a conféré celle-ci avec le texte de la grande collection des p.090 Ming (*Yong-lo-ta-tien*). L'auteur expose en dix pages l'origine et les progrès de l'écriture. C'est Lieou-yeou-ting qui a fait le commentaire de cet ouvrage ; il contient aussi quelques détails pleins d'érudition.

圖 繪 寶 鑑

Tou-hoeï-pao-kien, Précieux miroir de la peinture, par Hia Wen-yen, avec un supplément, six livres (*Catal*. liv. XII, fol. 7).

L'auteur a recueilli dans cet ouvrage les noms des peintres célèbres. Depuis Hien-youên [3] (la plus haute antiquité) jusqu'à la dynastie mongole, le nombre des peintres célèbres, en y comprenant ceux des

---

[1] C'est un écrivain de la dynastie des Song.
[2] Auteur contemporain de Mi-fei.
[3] C'est le nom de l'empereur Hoang-ti.

royaumes étrangers (pays tributaires), monte à plus de quinze cents. Quant au supplément, il a été composé par Han-mao, de la dynastie des Ming. Cet écrivain compte cent sept peintres célèbres depuis la première année *hoang-wou* des Ming (l'an 1368 après J.-C.), jusqu'à la première année *tchong-te* (l'an 1506). Il place en tête de sa liste les empereurs Hiouen-tsong, Hien-tsong et Hiao-tsong [1].

Tableau comparatif des principaux ouvrages sur les beaux-arts, publiés depuis la dynastie des Thang jusqu'à nos jours.

Sous les Thang	9
Sous les Song	23
Sous les Youên	5
Sous les Ming	18
Sous la dynastie actuelle	24
	79

@

[1] L'auteur vivait sous le règne de Hiao-tsong.

§ 9. 譜 錄 類

p.091 ***Pou-lŏ-louí*, Monographies.**

墨 史

Mĕ-sse, Histoire de l'encre, par Lŏ-yeou, deux livres.
(*Catal.* liv. XII, fol. 19.)

L'auteur se livre à des recherches sur les personnages célèbres qui, depuis l'antiquité jusqu'au temps où il écrivait (la dynastie des Youên), ont excellé à composer de l'encre ; il en trouve plus de cent cinquante ; mais il ne se borne pas à l'encre de la Chine, il parle dans son ouvrage de l'encre du Kao-li (de la Corée), des Khi-tan (des anciens Tartares orientaux), et du Si-yu (des pays occidentaux voisins de la Chine). A la fin de son livre, il a placé quelques notices sur vingt-cinq procédés différents pour obtenir de l'encre. C'est une monographie complète ; il y a même des détails surabondants.

Tableau comparatif des principaux ouvrages de ce genre, publiés depuis la dynastie des Thang jusqu'à nos jours.

Sous les Thang	1
Sous les Song	35
Sous les Youên	1
Sous les Ming	5
Sous la dynastie actuelle	7
	49

@

§ 10. 雜 家 類

p.092 ***Tsă-kia-louí*, Variétés.**

Tableau comparatif des principaux ouvrages de ce genre, publiés depuis les Tcheou jusqu'à nos jours.

Sous les Tcheou	6
Sous les Han	6
Sous les Thang	9
Sous les Song	58
Sous les Youên	14
Sous les Ming	24
Sous la dynastie actuelle	22
	139

@

§ 11. 類書類

Louí-chu-louí, Encyclopédies.

韻府羣玉

Yun-fou-kiun-yŏ, Dictionnaire universel des rimes, par Yn Chi-fou, vingt livres (*Catal.* liv. XIV, fol. 8).

La glose est de Tchong-fou, frère cadet de l'auteur. Le système de classification dans lequel les caractères sont assujettis à la rime (c'est-à-dire arrangés d'après l'ordre des sons finaux) a commencé avec l'auteur du dictionnaire intitulé : *Yun-haï-king-youên* ; mais ce dictionnaire n'est point parvenu jusqu'à nous. Tous les lexicographes, sans exception, regardent le *Yun-haï* comme le plus ancien dictionnaire des rimes.

Quant aux caractères qui servent de types, et sous lesquels on comprend aujourd'hui toutes les rimes, ils ont été recueillis pour la première fois par p.093 Lieou-youên ; l'ouvrage de cet auteur a éprouvé le même sort que le *Yun-haï.* On n'en a que des fragments, d'où sont tirés les cent-huit caractères typiques généralement en usage.

C'est pour signaler les origines du *Yun-fou*, « Magasin des rimes », et du *Chi-yun*, « Rimes des vers », que nous avons inscrit cet ouvrage dans notre Catalogue abrégé.

純正蒙求

Chun-t'ching-mong-khieou, Encyclopédie de la jeunesse, revue et corrigée avec soin, par Hou Ping-wen, trois livres (*Catal. abrégé*, liv. XIV, fol. 8).

Ping-wen avait d'abord fait du *Mong-khieou*, « Encyclopédie de la jeunesse », de Li-han [1], la base d'un travail particulier, auquel il avait ajouté des phrases de quatre caractères, ou des périodes à antithèses [2] ; mais, voyant qu'elles ne renfermaient pas toutes les expressions relatives aux lois et aux règlements, il publia cet ouvrage à part. Il expose, dans le premier livre, les principes de la morale et de

[1] Écrivain de la dynastie des Thsin.
[2] Voyez Prémare, *Notitia linguæ sinicæ*, p. 254.

l'éducation ; dans le second, le moyen et la conduite qui mènent au bonheur ; dans le troisième, les règles de la civilité et de la politesse. Chaque livre contient cent vingt phrases (*kiu*), avec un commentaire fait par l'auteur.

p.094 Tableau comparatif des principaux ouvrages encyclopédiques, publiés depuis les Thang jusqu'à nos jours.

Sous les Thang	6
Sous les Song	29
Sous les Youên	2
Sous les Ming	15
Sous la dynastie actuelle	10
	62

@

§ 12. 小說家類

***Siao-chouĕ-kia-louí*, Littérature légère.**

東南紀聞

Tong-nan-ki-wen, Histoire populaire des Song, sans nom d'auteur (*Catal*. liv. XIV, fol. 26).

L'édition originale a disparu depuis longtemps ; celle-ci a été imprimée d'après une copie tirée de la grande collection des Ming (*Yong-lŏ-ta-tien*). Un écrivain, du nom de Hĕ, avait conçu le plan de cet ouvrage ; mais il a été rédigé par un auteur de la dynastie des Youên. C'est ce qui explique pourquoi cet auteur, voulant désigner les Song, s'est servi de l'expression *Tong-nan*, « le Midi et l'Orient ». On trouve dans son livre le récit de plusieurs événements qui appartiennent à l'histoire des Song du Nord ; ces récits sont amenés avec beaucoup d'art.

歸潛志

p.095 *Koueï-tsien-tchi*, Histoire populaire des Kin, par Lieou-khi, quatorze livres (*Catal*. liv. XIV, fol. 27).

Cet ouvrage portait autrefois le titre plus correct de *Kin-jîn-tchi*, « Histoire des Kin » ; aussi est-ce par erreur qu'on l'a intitulé *Koueï-tsien-tchi*, car Lieou-khi n'a exercé aucune charge du temps des Youên. On a dit qu'après son mandarinat il avait fixé sa résidence sur le mont Si-chan ; c'est encore une assertion controuvée. Les six premiers livres contiennent une biographie populaire (*Siao-tchouen*) de tous les personnages qui ont joué un rôle à la fin de la dynastie des Kin. Dans le septième, le huitième, le neuvième et le dixième, l'auteur décrit pêle-mêle (*tsă-ki*) les combats les plus mémorables de cette époque. Le onzième livre offre le tableau du règne de Ngaï-tsong [1], et de la fin de l'empire des Kin. Le douzième, consacré tout entier à l'histoire de Tsouï-li [2], nous représente, avec les couleurs les plus vives, la révolte de ce grand criminel, sa férocité froide et sombre, les supplices qu'il infligeait aux mandarins, dont il convoitait l'or et

[1] Empereur des Kin.
[2] Fameux général des Kin.

l'argent [1], sa mort, l'exposition de sa tête sur un poteau [2], et toutes les circonstances qui se rattachent à ce drame sanglant. Ce n'est p.096 pas tout : Lieou-khi a joint à ce chapitre un supplément dans lequel il fait connaître le nombre exact des personnes mises à mort par Tsouï-li. Le treizième et le quatorzième chapitre renferment divers morceaux en prose et en vers, de la composition de l'auteur. Plus tard, les lettrés de la dynastie des Youên, qui ont écrit l'histoire des Kin, ne se sont fait aucun scrupule de puiser dans cet ouvrage ; néanmoins, à ne voir que ce qu'il renferme, c'est du *siao-chouĕ* (c'est-à-dire un ouvrage de littérature légère).

山房隨筆

Chang-fang-souï-pĭ, Les délassements d'un montagnard, par Tsiang Tseu-ching, un livre (*Catal*. liv. XIV, fol. 27).

Cet ouvrage offre le récit des événements qui se sont succédé les uns aux autres vers la fin de la dynastie des Song et le commencement de la dynastie des Youên. Il est plein de variété ; mais il y en a encore plus dans l'ouvrage de Kia-sse-tao, intitulé *Ou-kouĕ-chi-mŏ*, « Commencement et fin du royaume de Ou ».

山居新語

Chan-kiu-sin-yu, Nouveaux discours d'un montagnard, par Yang-yu, quatre livres (*Catal*. liv. XIV, fol. 27).

A voir le caractère générai de cet ouvrage, il ne manque pas d'une certaine analogie avec le Tchuĕ-keng-lŏ ou « Les loisirs d'un laboureur », de p.097 Tao-tsong-y [3] ; on y trouve de longues dissertations sur la politique et l'art d'administrer. L'auteur cherche à prémunir le peuple contre les superstitions et les mauvaises doctrines ; mais, loin d'atteindre Tsong-y, il n'en approche même pas.

---

[1] Voyez l'histoire générale de la Chine, par le P. de Mailla, t. IX, p. 186.
[2] Voyez l'Histoire générale de la Chine, t. IX, p. 209.
[3] Cet auteur vivait sous la dynastie des Ming.

Tableau comparatif des principaux ouvrages de littérature légère, publiés depuis les Han jusqu'à nos jours.

Sous les Han	5
Sous les Thang	27
Sous les Song	68
Sous les Youên	6
Sous les Ming	6
Sous la dynastie actuelle	1
	113

@

§ 13. 釋家類

Chĕ-kia-louí, Bouddhisme.

釋氏稽古

Che-chi-ki-kou-liŏ, Abrégé de l'Histoire du Bouddhisme dans l'antiquité, par le bouddhiste Kiŏ-ngan, quatre livres (*Catal*. liv. XIV. fol. 37).

L'auteur a suivi l'ordre de Annales (*Pien-nien*). Le tableau généalogique et chronologique des empereurs forme le texte principal (*kang*) de cet ouvrage, dans lequel Kiŏ-ngan expose l'origine et les progrès du bouddhisme. Il puise à son aise p.098 (*souï-cheou*) et abondamment dans les sources. Son histoire commence au règne de Fŏ-hi et finit à Tchao-yu, prince de Yng [1], de la dynastie des Song méridionaux. On y trouve une érudition très recherchée.

佛祖通載

Foĕ-tsou-tsong-tsaï, Histoire générale des patriarches de la religion de Bouddha, par le bouddhiste Nien-tchang, vingt-deux livres (*Catal.* liv. XIV, fol. 37).

Cet ouvrage renferme l'histoire ancienne du bouddhisme, depuis le septième Bouddha jusqu'à la première année *Youên-tong* du règne de Chun-ti des Youên (l'an 1333 après J.-C.). L'auteur suit les annales pas à pas et arrive au temps où la religion bouddhique atteint le plus haut degré de splendeur et d'élévation. Il montre comment les patriarches ont reçu et se sont transmis de main en main le dépôt de la doctrine.

Tableau comparatif des principaux ouvrages sur le bouddhisme, publiés depuis les Thang jusqu'à nos jours.

Sous les Thang	4
Sous les Song	7
Sous les Youên	2
	13

@

[1] C'est l'empereur Chin-tsong, qui monta sur le trône l'an 1068 après J.-C.

§ 14. 道家類

p.099 ***Tao-kia-louí,* Doctrine du Tao.**

道德眞經註

Tao-tĕ-tchin-king-tchu, Commentaires sur le véritable livre de la voie et de la vertu, par Ou-t'ching, quatre livres (*Catal*. liv. XIV, fol. 13).

Son système d'interprétation ressemble assez à celui de Sou-tche [1]. Il est le premier des commentateurs et (selon toutes les apparences) le seul qui ait divisé le texte de Lao-tseu en soixante-huit chapitres. Dans ses commentaires sur le *Y-king*, le *Chu-king*, le *T'chun-thsieou*, le *Li-ki* et le *Hiao-king*, Ou-t'ching a également changé et corrigé les textes ; il ne s'est pas borné au texte de Lao-tseu [2].

Tableau comparatif des principaux ouvrages sur la doctrine du Tao, publiés depuis les Song jusqu'à nos jours.

Sous les Song	13
Sous les Youên	2
Sous les Ming	3
Sous la dynastie actuelle	3
	24

@

[1] Sou-tche ou Sou-tseu-yeou est un des écrivains les plus célèbres de la dynastie des Song. On peut voir sa biographie dans les Mémoires des missionnaires de Péking, t. X, p. 70-104.

[2] Le texte du *Tao-tĕ-king* est divisé en quatre-vingt-un chapitres.

Quatrième classe

集部
Tsi-poú, Belles-lettres

§ 1. 楚詞類
p.100 *Thsou-thse-louí*, Poésies du royaume de Thsou.

Il n'a paru aucun ouvrage sur les Thsou-thse pendant le règne des empereurs mongols.

Tableau comparatif des principaux recueils de ce genre, publiés depuis les Han jusqu'à nos jours.

Sous les Han	1
Sous les Song	3
Sous la dynastie actuelle	2
	6

@

§ 2. 別集

Piĕ-tsĭ, Poésie et littérature (œuvres complètes).

Tableau comparatif des principaux ouvrages de poésie et de littérature, écrits dans un style analogue à celui des anciens et publiés depuis les Han jusqu'à la fin du règne de Khièn-long.

	Œuvres complètes	Livres
— Depuis les Han (l'an 202 avant J.-C.) jusqu'à la première année *khien-long*, du règne de Taï-tsou des Song (l'an 960 après J.-C.).	111	1.518
— Depuis les Song (l'an 960 après J.-C.) jusqu'à la première année *kien-yen*, du règne de Kao-tsong, des Song (l'an 1127 après J.-C.).	122	1.370
— Depuis la première année *kien-yen* (l'an 1127 après J.-C.) jusqu'à la première année *tĕ-yeou*, du règne de Ti-hien, des Song (l'an 1275 après J.-C.).	277	4.978
— Depuis la première année *tĕ-yeou* (l'an 1275 après J.-C.) jusqu'à la fin de la dynastie mongole (l'an 1368).	275	2.112
— Depuis la première année *hong-wou*, du règne de Taï-tsou, des Ming (l'an 1368 après J.-C.) jusqu'à la fin de la dynastie des Ming (l'an 1644 après J.-C.).	240	4.254
— Sous la dynastie actuelle	42	1.615
	967	15.847

@

§ 3. 總集

Tsong-tsĭ, Collections.

Tableau comparatif des principales collections publiées depuis les Thang jusqu'à nos jours.

Sous les Thang	9
Sous les Song	46
Sous les Kin et les Youên	23
Sous les Ming	45
Sous la dynastie actuelle	26
	149

@

§ 4. 詩文評

p.102 ***Chi-wen-p'ing*, Critique littéraire.**

文說

Wen-chouĕ, Traité des compositions en prose, par T'chin Y-tseng, un livre (*Catal. abrégé*, liv. XX, fol. 9).

L'édition originale est perdue depuis longtemps. On en a imprimé une copie, tirée de la grande collection des Ming. Pendant les années *yen-yeou* du règne de Jin-tsong, de la dynastie des Youên (1314 à 1321), l'examen de maturité, appelé *Ko-kiu* [1], ayant été remis en vigueur, ce petit ouvrage sembla fait pour servir de règle et de modèle aux étudiants ; on l'adopta. Mais Y-tseng était l'élève de Taï-piao-youên [2] et, tout en travaillant pour les amphithéâtres des concours, il ne laissa pas d'écrire, comme il avait fait auparavant, des vers pleins d'élégance et de charme.

修詞鑑衡

Sieou-thse-kien-heng, Miroir de l'éloquence, par Wang-keou, deux livres (*Catal. abrégé*, liv. XX, fol. 9).

L'auteur traite, dans le premier livre, des p.103 compositions en vers (*chi*) ; dans le second, des compositions en prose (*wen*). Il a rassemblé et publié les anciens traités élémentaires ; mais comme il a choisi, élagué à dessein, on trouve partout la substance la plus pure (*thsing*) de ce que les meilleurs auteurs ont écrit sur la matière. Dans la revue générale qu'il fait des poètes et des prosateurs, il a toujours soin d'indiquer ses sources. Quant aux poètes Hien-po-chi, Man-tchaï-lo et à une foule d'autres qu'il cite, les hommes de notre temps n'ont pas encore vu leurs ouvrages.

金石例

Kin chĕ-li, Histoire des textes gravés sur pierre et sur métal, par P'an Mao-siao, dix livres (*Catal. abrégé*, liv. XX, fol. 9).

Dans les cinq premiers livres, l'auteur nous montre les

---

[1] L'examen de capacité ou de maturité, appelé *Ko-kiu*, est une épreuve qui ne confère aucun grade, mais constate la capacité requise pour subir le second examen.

[2] Poète célèbre de la dynastie des Youên ; il a composé trente livres de poésie et de littérature. Le recueil de ses œuvres a pour titre : *Yen-youen* « La source lumineuse ».

commencements des *Tables historiques* et de la gravure des textes. Il signale l'origine de cet art ; il expose à ce sujet toutes les méthodes des anciens, avec un détail exact et minutieux de chaque procédé. Depuis le sixième jusqu'au huitième chapitre, Mao-siao reproduit les textes gravés sur des tables de pierre, d'après les dessins et la composition de Han-hiu [1], textes qu'il présente au lecteur comme un modèle accompli dans ce genre. Le neuvième livre renferme des considérations diverses sur le style et l'écriture. Dans le dixième, enfin, p.104 l'auteur traite de l'histoire en général. Toutes ses explications sont suivies d'appendices ; mais, dans les textes de Han-hiu qu'il cite, quoiqu'il s'attache naturellement aux règles de l'art, on trouve néanmoins des passages où il n'y a ni art ni méthode, et ces passages ne laissent pas que d'être nombreux.

Tableau comparatif des principaux ouvrages de ce genre, publiés depuis les Thang jusqu'à nos jours.

Sous les Thang	2
Sous les Song	39
Sous les Youên	4
Sous les Ming	6
Sous la dynastie actuelle	9
	60

@

[1] Célèbre écrivain de la dynastie des Thang. Prémare en fait l'éloge.

§ 5. 詞曲類

Thse-kiŏ-louí, Odes et chansons.

蛻巖類

Thoui-yen-thse, Les chants de la cigale, par Tchang-tchu, deux livres (*Catal. abrégé*, liv. XX, fol. 21).

Ses compositions sont des chefs-d'œuvre de grâce, de sentiment et d'élégance. On y trouve le style et la manière de Kiang-kouéï et de Ou-wen-yng [1]. Comme p.105 l'auteur fut témoin des malheurs de la dynastie des Youên, il en résulte que ses poésies offrent presque toujours des images tristes. Il a écrit un grand nombre de petits poèmes sur la guerre civile et les calamités publiques.

Tableau comparatif des principaux recueils d'odes et de chansons, publiés depuis les Song jusqu'à nos jours.

Sous les Song	62
Sous les Youên	2
Sous les Ming	2
Sous la dynastie actuelle	4
	70

@

[1] Célèbres poètes lyriques. Ils vivaient sous la dynastie des Song, et ont composé chacun cinq volumes de poésie. D'après les Notices du Catalogue, ce sont presque autant de modèles achevés dans le genre lyrique.

DEUXIÈME PARTIE

LANGUE COMMUNE

Notices et extraits des principaux monuments littéraires
de la dynastie des Youên.

§ 1. ROMANS

Dans le nombre de ces productions agréables que les Chinois appellent 小說 « romans », il faut distinguer particulièrement le San-koue-tchi, ou « l'Histoire des trois royaumes », et le *Chouï-hou-tchouen*, ou « l'Histoire des rivages », chefs-d'œuvre brillants légués par la dynastie des Youên.

Le San-koue-tchi 三國志 est un roman dont p.106 le sujet est pris dans l'histoire d'une guerre civile qui dura près d'un siècle, depuis l'an 168 jusqu'à l'an 265 de notre ère. M. Théodore Pavie a mis en français les trois premiers livres de cette grande épopée 大奇書. Sa traduction, publiée en 1841, sous les auspices d'un homme illustre [1] se fait lire avec intérêt et ne mérite que des éloges. Scrupuleusement exacte, souvent élégante, elle paraît quelquefois un peu rude, parce qu'elle est trop fidèle. M. Pavie, qui a pourtant une excellente plume, modifie très peu les images de son texte et l'on dirait qu'il a moins travaillé pour le public que pour les étudiants. Ce n'est pas un reproche, on le comprendra, que je lui adresse, car je l'en félicite. Quand il s'agit d'une langue savante extrêmement difficile, la traduction littérale n'est jamais un système vicieux. M. Théodore Pavie a lu le *San-koue-tchi* depuis le commencement jusqu'à la fin ; il a cherché à saisir la physionomie des principaux personnages ; puis, pénétré de son sujet et jetant de côté tous les détails de cet immense ouvrage, il en présente l'analyse dans la seconde partie de son introduction. Cette analyse est faite avec une grande habileté.

On regrettera peut-être que M. Théodore Pavie n'ait pas transmis au lecteur quelques notions bibliographiques sur cette vaste et célèbre composition. Le premier auteur du *San-koue-tchi* « Histoire des trois royaumes » fut un écrivain, appelé p.107 T'chin-cheou, qui vivait sous la dynastie des Thsin, dans le IVe siècle de notre ère. Son ouvrage subsiste encore tel qu'il a été originairement publié. On en trouve une

[1] M. Villemain.

notice dans le Catalogue abrégé de la bibliothèque impériale de Peking, IIe classe 史部 « Histoire », 1e section 正史類 « Histoire officielle ». Vers la fin de la dynastie des Song, c'est-à-dire huit cents ans après T'chin-cheou, un autre écrivain, du nom de P'eï-song, publia le texte de cet ouvrage ancien, avec un long commentaire mêlé de merveilleux, de légendes et d'aventures fabuleuses. Sous la dynastie des Youên, un auteur anonyme composa l'ouvrage intitulé : *San-koue-tchi-pien-ou* « Erreurs contenues dans le *San-koue-tchi*, ou l'Histoire des trois royaumes, de P'eï-song », ouvrage qui fournit à Lo-kouan-tchong le sujet du roman *San-koue-tchi.*

Ainsi l'Histoire des trois royaumes de T'chin-cheou et le commentaire de Peï-song furent les sources principales où Lo-kouan-tchong puisa le fonds de son roman. Si on pouvait lire T'chin-cheou et P'eï-song, on jugerait avec connaissance de cause ; on verrait comment Lo-kouan-tchong a travaillé ce fonds. J'ignore ce qu'il a tiré de l'histoire du premier et des légendes fabuleuses du second ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a su attacher et émouvoir. Je crois que l'intéressant épisode de Tiao-tchan est de son invention.

> « Le *San-koue-tchi*, dit M. Théodore Pavie, moins concis que les ouvrages anciens, moins p.108 diffus que les textes modernes, représente le style moyen, sévère, soutenu, qui convient à l'histoire. S'il était permis de hasarder une comparaison, on pourrait dire que l'auteur du *San-koue-tchi* ressemble par sa diction aux écrivains français de la première moitié du XVIIe siècle, en ce sens surtout qu'il incline vers les formes anciennes.

Cette comparaison est fort juste ; j'ajouterai que le style moderne, plus abondant, plus coulant, plus périodique, mieux pourvu de liaisons grammaticales, convient parfaitement aux romans de mœurs ; il est approprié aux situations paisibles. Dans un ouvrage comme le *San-koue-tchi*, dont le sujet est l'histoire d'une grande guerre, où les batailles tiennent naturellement beaucoup de place, le style moderne ne répond pas aussi bien que le style intermédiaire aux mouvements

brusques et rapides que demande le récit des combats. De là vient que toutes les versions du *San-koue-tchi* sont inférieures à l'original. La première traduction du *San-koue-tchi* en style moderne ne remonte pas au delà des Thsing ; ce fut l'an 1644, sous le règne de l'empereur Chun-ti, qu'un spirituel écrivain, appelé Kin-ching-than, mit le roman de Lo-kouan-tchong à la portée de tous les lecteurs. Sa version est très estimée.

Après le *San-koue-tchi* de Lo-kouan-tchong vient le *Chouï-hou-tchouen* de Chi-nai-ngan.

Le *Chouï-hou-tchouen* 水滸傳, ou « l'Histoire des rivages », est un roman célèbre, où figurent plus p.109 de cent personnages principaux, sans compter les agents subalternes, un roman d'une énorme et volumineuse prolixité, car il n'a pas moins de soixante et dix livres. Tous les chapitres se divisent régulièrement en deux parties et l'ouvrage présente la singulière complication de cent quarante intrigues différentes. Cet ouvrage, que Fourmont avait pris pour une histoire de la Chine au IIIe siècle, M. Klaproth pour un roman historique, et M. Abel-Rémusat pour un roman semi-historique de la même nature que le *San-koue-tchi*, est presque tout entier d'invention ; c'est le premier roman comique des Chinois. Quoiqu'on le réimprime tous les jours à mi-page avec le *San-koue-tchi*, on aurait tort de le regarder comme le pendant de l'Histoire des trois royaumes. Toutes les parties du livre sont traitées trop plaisamment pour être historiques. Il ne me semble point que Chi-naï-ngan ait voulu imiter Lo-kouan-tchong et lutter avec l'Histoire des trois royaumes dans le roman *Chouï-hou-tchouen*, qui contient pourtant une foule de tableaux analogues et dont le sujet est pris dans l'histoire d'une guerre sociale. A l'exception du prologue, le *Choaï-hou* n'est point imité du *San-koue* ; Chi-naï-ngan a travaillé d'après lui-même. Sa manière est plus naturelle que celle de Lo-kouan-tchong, plus agréable. Lo-kouan-tchong se borne à raconter les faits ; Chi-naï-ngan cherche à peindre les mœurs ; il a plus de scènes à effet, mais il s'arrête sur des détails trop minutieux, quelquefois même sur des puérilités. Il ne faut pas comparer, p.110 quant au style, le *Chouï-*

hou-tchouen au *San-koue-tchi*. Le ton du *San-koue-tchi*, roman héroïque, est plus noble que celui du *Chouï-hou-tchouen*, qui n'est qu'un roman comique. Avec le style concis et serré du *San-koue*, l'auteur du *Choaï-hou* n'aurait jamais pu descendre, comme il l'a fait, au ton naïf du badinage et de la conversation familière.

Il y a donc une grande différence entre le *San-koue-tchi* et le *Chouï-hou-tchouen*. La variété des épisodes, des tableaux et des portraits, la multiplicité des aventures et un dialogue animé recommandent particulièrement le *Chouï-hou-tchouen*. Un tel ouvrage convenait surtout aux imaginations actives et mobiles. Il est aimé des jeunes gens.

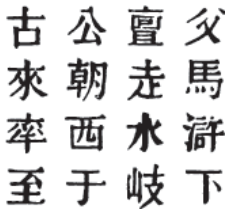
> « Les jeunes gens ne lisent pas le *San-koue*, dit un proverbe chinois, les vieillards ne lisent pas le *Chouï-hou*.

Mais l'amusement que ce livre procure à la jeunesse chinoise n'est pas son seul mérite ; il peut servir à donner une idée très exacte du caractère et des mœurs des Chinois, au XIIe siècle de notre ère, dans un temps ou la grande dynastie des Song penchait vers son déclin, où le pays, avant de subir la domination des Mongols, était ravagé par la peste, la famine et le brigandage.

Le *Chouï-hou-tchouen* est un monument précieux du Kouan-hoa ou de la langue commune. Ce célèbre ouvrage, qui parut pour la première fois sous le règne des empereurs mongols, fut réimprimé vers l'an 1650, avec un commentaire perpétuel 外書 par Kin-ching-than 金聖歎, auteur p.111 d'une version du *San-koue-tchi*, écrivain d'un grand mérite et dont j'ai déjà parlé. Il a intitulé ce roman 施耐菴古本水滸傳 *Chi-naï-ngan-kou-pen-chouï-hou-tchouen* « Histoire des rivages, conforme à l'ancienne édition de Chi-naï-ngan ». Depuis Kin-ching-than, on a publié une édition du *Chouï-hou-tchouen*, intitulée 水滸全書 *Chouï-hou-thsuen-chu* « Édition complète de l'Histoire des rivages », et qui contient cent vingt chapitres au lieu de soixante et dix. J'ai lu avec beaucoup d'attention le nouveau *Chouï-hou-tchouen* (c'est-à-dire les cinquante chapitres ajoutés à l'ancien), et j'ose affirmer qu'on n'y trouve pas le même fond d'intérêt, ni dans les caractères, ni dans les situations.

C'était d'ailleurs l'opinion du P. Prémare, qui recommandait aux missionnaires la lecture du *Chouï-hou-tchouen* ; il préférait l'édition de Kin-ching-than, « Sed ut secretus hujus libri sapor melius sentiatur, emendus erit qualis ab ingenioso Kin-ching-than fuit editus, cum notis, quibus mirum authoris artificium primas detexit » [1]. — Cependant le *Chouï-hou-tchouen*, quelque excellent qu'il fût jugé d'ailleurs, sous le rapport de la composition et du style, fut mis à l'index, quelque temps après la publication de Kin-ching-than (1695), par l'illustre empereur Khang-hi, comme capable de pervertir les inclinations les plus douces et les plus bienfaisantes. C'est précisément à ce titre que le roman paraîtra plus remarquable. Pour que des personnages comme p.112 Song-kiang, Tseou-ming et tant d'autres, qui ne sont que des chefs de brigands, inspirent un intérêt si vif, il faut que Chi-naï-ngan ait du mérite, et même beaucoup de mérite.

On a souvent parlé d'une habitude prise par les écrivains chinois et qui sent le pédantisme, c'est de faire de perpétuelles allusions à certains passages des *King* et des principaux ouvrages de l'antiquité, lorsqu'ils intitulent un ouvrage. Or une difficulté de cette nature se présente dans l'explication du titre *Chouï-hou-tchouen*, ou « Histoire des rivages ». Ce titre est pris dans une phrase du livre des vers que M. Abel-Rémusat a parfaitement indiquée [2]. Voici le texte du passage auquel il est fait allusion. C'est la deuxième strophe de la IIIe ode *Ta-ya* du *Chi-king*.



« Tan-fou, titulo Kou-kong, die sequenti equum conscendit ; iter habuit juxta ripam occidentalis fluvii, ad radices (montis) Ki pervenit, etc. » [3].

Le titre du *Chouï-hou-tchouen* se retrouve visiblement dans le

---

[1] *Notitia linguæ sinicæ*, p. 39.
[2] *Mélanges asiatiques*, t. II, p. 361.
[3] Lacharme, *Confucii Chi-king, sive liber carminum,* p. 145.

troisième vers 卒西水滸 p.113 *Sŏu-si-chouï-hou* « il suivit la rive occidentale du fleuve » [1] ; c'est une allusion au voyage précipité de cet ancien prince, dont parle le *Chi-king*, de Tan-fou, qui se sauva avec une grande partie de ses sujets, pour échapper à une incursion des Tartares occidentaux ; or, pour comprendre l'allusion, il faut savoir que le *Chouï-hou-tchouen* offre l'histoire d'une guerre sociale qui affligea l'empire, sur la fin de la dynastie des Song, mais une histoire mise en roman, et si plaisamment écrite, que les Chinois regardent encore aujourd'hui le *Chouï-hou-tchouen* comme le plus divertissant de tous les livres. Il faut savoir en outre que dans une pareille histoire, comme on peut s'y attendre, on rencontre à chaque moment d'infortunés personnages qui prennent la fuite, qui émigrent, comme Tan-fou, non pour échapper à une incursion de Tartares, mais aux mauvais traitements des insurgés. Voilà tout le mystère ; les Chinois attachent de l'importance à ces bagatelles, qui n'en ont pas du tout pour les Européens.

Le *Chouï-hou-tchouen* est une composition qui échappe à toute analyse. Le lecteur jugera de la variété des tableaux et de la multiplicité des épisodes par la table des matières que je vais présenter. Il y a peut-être dans ce roman une trop grande multitude d'aventures ; mais comme l'intérêt se concentre sur quelques personnages, l'attention n'est point fatiguée. p.114

@

[1] Dans quelques éditions, le roman est intitulé : *Si-chouï-hou-tchouen.*

Table des matières contenues dans les deux premiers volumes du *Chouï-hou-tchouen*. (Édition de la Bibliothèque nationale.)

PROLOGUE.

Peste de Khaï-fong-fou. Décret de l'empereur. Mission du gouverneur du palais. Un pèlerinage à la montagne *des Dragons et des Tigres*. Conférence du gouverneur avec les *Tao-sse*. Comment il laisse échapper, dans sa méprise, des démons et des êtres surnaturels. Le grand maître de la doctrine conjure, par des prières et des sacrifices, une maladie pestilentielle.

CHAPITRE PREMIER.

Mœurs de la cour impériale des Song, à l'époque de la décadence. Jeunesse d'un premier ministre. Histoire et aventures de Kao-khieou. Portrait de Siao-wang-tou, gouverneur du palais impérial. Histoire du prince de Touan. Par quel hasard Kao-khieou gagne la faveur du prince et comment il devint premier ministre. Histoire de Wang-tsin. De quel stratagème il use pour prendre la fuite. Le village *Sse-kia* ou « des familles Ssé ». Aventures de Sse-tsin, surnommé le *dragon à neuf raies*. Histoire des brigands du mont Chao-hoa. Tchou-wou, Yang-tchun et Tchin-ta. Combat de Sse-tsin et de Tchin-ta. Quelles en furent les suites.

CHAPITRE II.

Conférence de Sse-tsin avec les chefs militaires. Meurtre de Wang-sse. De la résolution que prend Sse-tsin de mettre le feu à sa ferme. Comment il se venge de Li-ki. Il accompagne les brigands sur le mont Chao-hoa. Voyage de Sse-tsin. Il fait connaissance avec Lou-ta dans une caverne du Hoeï-tcheou. Quel homme c'était que Lou-ta. Histoire de Li-tchong. De la rencontre que Lou-ta et ses compagnons firent d'une jeune femme qui pleurait. Histoire de Kin-lao et de p.115 sa fille Tsouï-lien. Du dessein que forme Lou-ta de venger l'injure faite à la jeune femme. Meurtre du boucher Tchin-tou. Fuite de Lou-ta.

CHAPITRE III.

Par quel hasard Lou-ta reconnaît Kin-lao. Histoire de Tchao, le youên-wai (titre honorifique). Description d'un repas. Lou-ta se retire dans le village *des Sept-Diamants*. Quels motifs l'engagent à embrasser

la profession religieuse. Histoire du monastère de Mañdjous'rî. Ordination de Lou-ta. Description des cérémonies de la tonsure, de la prise d'habits et de l'imposition des mains. Comment le néophyte quitte son nom et s'appelle en religion *Savoir-profond*. Horrible scandale dans le monastère. Représentations faites par les bonzes au supérieur. De quelle manière *Savoir-profond* viole les préceptes et les règles du bouddhisme. Marché public. Comment les habitants d'un village relevaient du supérieur d'un monastère. Nouveaux scandales. Intempérance de *Savoir-profond*. Il brise, dans son ivresse, les statues des saints et détruit un belvédère. *Savoir-profond* est exclu de la communauté.

CHAPITRE IV.

Départ de *Savoir-profond* pour le monastère de Tong-king. il passe par le village *Tao-hoa* ou des fleurs de pêcher.. Quelle personne il trouva dans une ferme. Conversation de *Savoir-profond* avec le fermier Lieou. Un mariage forcé. Des préparatifs qui se firent dans la ferme et ailleurs pour ce mariage. Cortège et toilette du fiancé. Quel homme c'était que ce fiancé. Important service que *Savoir-profond* rendit au fermier. Par quelle singulière aventure les noces furent tout à coup interrompues. De l'étonnement où fut Tcheou-thong de trouver un homme extraordinaire sur le lit de sa fiancée. Orage de coups de poing dans la chambre nuptiale. Frayeur des brigands. Comment *Savoir-profond* reconnut Li-tchong parmi les chefs. Le fermier et le religieux acceptent une p.116 invitation de Li-tchong et accompagnent les brigands sur la montagne. Réconciliation de Tcheou-thong avec *Savoir-profond*. Comment on prêtait serment, sous les Song. De quelle manière *Savoir-profond* fut traité par les brigands, et des sages réflexions qu'il fit à ce sujet. Belle conduite du religieux. Il se brouille avec les brigands et continue son voyage.

CHAPITRE V.

Description d'un monastère abandonné et quelles choses y vit *Savoir-profond*. De la rencontre qu'il fit d'un bonze qui chantait une romance. Une jeune femme, réduite au désespoir, se jette dans un puits. Par quel hasard *Savoir-profond* trouva Sse-tsin dans une forêt. Comment ils se séparent. *Savoir-profond* prend la route du Tong-king, arrive dans la capitale et se présente au couvent *des ministres d'État*.

De quelle façon et avec quel costume il est introduit par les bonzes dans la cellule du supérieur. Organisation des services dans le monastère. Mode d'avancement. *Savoir-profond* est nommé régisseur du potager.

CHAPITRE VI.

Quelles mauvaises gens *Savoir-profond* trouva dans le potager du monastère. Histoire de Tchang-san, surnommé *le rat des rues*, et de Li-sse, surnommé *le serpent des prairies*. De la singulière aventure qui leur arriva, lorsqu'ils voulurent plaisanter avec *Savoir-profond*. Portrait de Lin-tchong. Comment Kao, membre du conseil d'État et fils du gouverneur du palais impérial, aperçut la femme de Lin-tchong dans le temple des cinq montagnes et en devint amoureux. Quel parti prit Lin-tchong après cette aventure. Mauvais succès des intrigues de Kao ; tentatives d'enlèvement. Le gouverneur du palais impérial se montre favorable aux amours de son fils et ordonne le meurtre de Lin-tchong. Par quel accident Lin-tchong entra, sans le savoir, dans la salle du conseil.p.117

CHAPITRE VII.

Jugement de Lin-tchong ; probité de Sun-ting. Comment la justice s'administrait sous les Song, dans le tribunal de Khaï-fong-fou. Lin-tchong reçoit la bastonnade ; il est condamné à l'exil. De la conversation touchante que Lin-tchong eut avec sa femme et du conseil qu'il lui donna. Il quitte la capitale pour se rendre à Tsang-tcheou. Comment les deux archers qui conduisaient Lin-tchong l'attachèrent à un arbre dans une forêt ; ce qu'ils voulaient faire.

CHAPITRE VIII.

Par quel hasard Lin-tchong aperçut *Savoir-profond* dans la forêt, au moment où les archers se disposaient à exécuter les ordres du gouverneur impérial. Conversation de *Savoir-profond* avec les archers. Générosité de Lin-tchong ; il sauve la vie à ses assassins et reprend la route de Tsang-tcheou. Ferme de Tchaï-lin. Quel homme c'était que Tchaï-lin. Histoire du commandant Hong. Une partie d'escrime. De quelle manière Lin-tchong fut reçu et traité dans le camp de Tsang-tcheou. Corruption des fonctionnaires. De l'embarras où se trouve Lin-tchong et comment il en sort.

CHAPITRE IX.

Lin-tchong rencontre Li-tchaï. De la curieuse conversation qu'ils eurent ensemble. Comment Lin-tchong obtint du gouverneur du camp la permission de faire une promenade dans les environs de Tsang-tcheou. Relation de cette promenade. Lin-tchong s'arrête dans une chaumière. Description d'un ancien temple, qui était consacré au génie de la montagne de Tsang-tcheou et dont la façade représentait d'un côté un juge et de l'autre un petit démon. De ce qui se passa dans le camp de Tsang-tcheou, après le départ de Lin tchong. Incendie du magasin à fourrage. De ce qui empêcha trois hommes d'exécuter une abominable résolution. Vengeance de Lin-tchong. Il retourne dans le temple et dépose trois p.118 têtes sur la table des sacrifices, au pied de la statue du génie. De quelle façon les paysans éteignirent l'incendie du camp. Retour de Lin-tchong à Tsang-tcheou.

CHAPITRE X.

Comment Lin-tchong est accusé d'avoir mis le feu au magasin de Tsang-tcheou. Fuite de Lin-tchong. Dans quel accoutrement il partit pour le mont Liang-chan. Histoire des brigands du mont Liang-chan ; Wang-lun, Thou-thsièn et Song-wan. Un bachelier sans place. De l'accueil que les brigands firent à Lin-tchong. Portrait de Tchu-kouei. Quel homme c'était que Tchu-kouei. Lin-tchong fait connaissance avec un personnage extraordinaire.

CHAPITRE XI.

Histoire de Yang-tchi. Curieuse conversation de Wang-lun et de Yang-tchi. Une entrevue avec le premier ministre. Quel homme Yang-tchi rencontra et de quel événement cette rencontre fut suivie. De quelle façon Yang-tchi se constitua prisonnier, après avoir commis un meurtre. Histoire de Liang, commandant en chef de l'armée de Ta-ming-fou.

CHAPITRE XII.

Description d'un grand tournoi dans le faubourg de l'Est. Le commandant et les principaux officiers de la garnison assistent à cette fête. Combat à cheval de Yang-tchi et de Tcheou-kin. Costumes militaires du temps des Song. Histoire d'un magistrat du Chan-tong. Portraits de Tchu-tong, commandant de la cavalerie, et de Louï-hong,

commandant de l'infanterie. La pagode de Ling-kouan. Comment les soldats de Louï-hong emmenèrent un homme qui dormait dans la pagode.

CHAPITRE XIII.

Histoire de Lieou-tang, surnommé *le démon aux cheveux rouges*. Par quel hasard il se trouvait clans la pagode, quand p.119 il fut arrêté par les soldats de Louï-hong. Quel homme c'était que Tchao-khaï. De la réputation dont il jouissait dans son district. Comment il accueillit Lieou-tang et du service qu'il lui rendit.

CHAPITRE XIV.

Conversation de Tchao-khaï avec Ou-yong. Histoire des trois frères Youên. Costume des pécheurs. Des exactions commises par les brigands dans les villages. Du projet important que Tchao-khaï forma et de quelle manière il fut exécuté par Ou-yong. Réception amicale que Tchao-khaï fit aux trois frères Youên. Entretien secret de trois pécheurs, de Tchao-khaï, de Lieou-tang et de Ou-yong sur la politique et l'administration. Comment et par qui cet entretien fut interrompu. Quel homme c'était que le *Tao-sse* Kong-sun-tching.

CHAPITRE XV.

Conciliabule de Tchao-khaï, Ou-yong, Kong-sun-ching, Lieou-tang et des trois pêcheurs. De la résolution qu'ils forment ensemble. Comment ils se séparèrent. Conversation avec Yang-tchi. Yang-tchi est chargé d'une mission dangereuse. De quelle manière il rencontra dans une forêt sept marchands qui vendaient des jujubes. Des inquiétudes de Yang-tchi.

CHAPITRE XVI.

Yang-tchi continue son voyage. De la rencontre qu'il fit dans une hôtellerie. Histoire de Tsao-tching. Le monastère *des Perles précieuses* ou *de la Montagne des deux Dragons*. Comment les bonzes de ce monastère, au nombre de cinq cents, laissent croître leurs cheveux et renoncent à la vie religieuse. Ils pillent les villages. Combat de *Savoir-profond* et de Yang-tchi. Reconnaissance. De quelle manière *Savoir-profond*, Tsao-tching et Yang-tchi s'introduisirent dans le couvent *des Perles précieuses*. Aventures de Ho-tsing et de son frère. p.120

CHAPITRE XVII.

Où mène la passion du jeu. Ho-tsing perd son argent et devient teneur de livres chez un marchand. Histoire de Song-kiang et de sa famille. Entretien de Song-kiang avec Ho-thao. Par quel incident Tchao-khaï, Ou-yong, Kong-sun-ching et Lieou-tang se trouvent dans la nécessité de prendre la fuite. Des provisions de voyage qu'ils firent, avant de se mettre en route et de ce qui se passa, quand ils arrivèrent dans le village des rochers.

CHAPITRE XVIII.

Exploits de Tchao-khaï et de Kong-sun-ching. Comment ils se dérobent aux poursuites des archers. Incendie d'une ferme. Fidélité des trois frères Youên. Préparatifs dans le port des rochers. Le commandant Ou-tao interroge un villageois. De quelle façon Ou-tao fut jeté dans un fleuve par des pêcheurs. De l'entretien de Tchao-khaï et de ses camarades avec Lin-tchong, et de la résolution qu'ils forment ensemble. Lin-tchong tue Wang-lun.

CHAPITRE XIX.

Comment Lin-tchong reçut des nouvelles de la capitale et apprit que la femme de Tchang-tsing s'était pendue. Violence dont le gouverneur du palais impérial voulait user envers cette femme. Curieuse conversation de Tchao-khaï avec Kong-sun-ching. Inquiétudes et vigilance des mandarins. Histoire d'une veuve (madame Yen) qui n'avait pas le moyen d'acheter un cercueil pour son mari. Charité de Song-kiang. Il entretient et prend à bail la fille de la veuve. Des suites fâcheuses de ce contrat. District de la Chine où les hommes et les femmes observaient la fidélité conjugale. Quelle réception Song-kiang fit à Lieou-tang.

CHAPITRE XX.

Intrigues de madame Yen et de sa fille Pŏ-si. De la p.121 chasteté de Song-kiang et de quelle manière il passait les nuits avec sa concubine. Singulier entretien qu'il eut avec un employé du tribunal. Amours de Tchang-san et de Pŏ-si. Song-kiang refuse de juger Pŏ-si sur les apparences. Comment Pŏ-si trouva dans un portefeuille la correspondance de Song-kiang avec Tchao-khaï et du parti qu'elle voulut en tirer. Injustes procédés de Pŏ-si. Song-kiang, dans un accès

de colère, tue sa concubine. De quelle façon madame Yen se consola de la mort de sa fille.

CHAPITRE XXI.

Procès intenté à Song-kiang ; plainte de madame Yen. Interrogatoire de Tang-nieou-eul. Le juge décerne un mandat d'amener contre Song-kiang. De quelle manière et sous quel costume Song-kiang prit la fuite avec son frère Song-tsing. Perquisitions faites à la campagne dans la ferme du père de Song-kiang. De ce qui se passa dans la ferme de Tchaï-tsin.

CHAPITRE XXII.

De la rencontre que fit Song-kiang dans la ferme de Tchaï-tsin. Histoire de Wou-song. Entretien de Song-kiang avec Tchaï-tsin. Wou-song retourne dans son pays natal. Comment il aperçut un placard affiché sur la porte d'un temple en ruine et contenant un avis du gouverneur aux habitants du district. Force extraordinaire de Wou-song. Il terrasse un tigre dans une forêt et le tue avec son cimeterre. Honneurs rendus à Wou-song ; il est nommé major de la garde du district.

CHAPITRE XXIII.

Histoire de Wou-ta, frère de Wou-song. Comment il épouse Kin-lièn. De la curieuse réception que Kin-lièn fit à son beau-frère. Chasteté de Wou-song. Mission délicate conférée par un gouverneur. Histoire de Si-men-khing, célèbre débauché de la dynastie des Song. Ses liaisons avec une entremetteuse de p.122 bas étage. Quelle femme c'était que madame Wang. Amours de Kin-lièn et de Si-men-khing.

CHAPITRE XXIV.

Suite des amours de Kin-lièn et de Si-men-khing ; ils s'abandonnent à la volupté. De quelle manière Wou-ta, étant tombé malade, fut traité par sa femme Kin-lièn, et du poison qu'elle lui administra. Derniers moments de Wou-ta ; sa mort. Hypocrisie de Kin-lièn.

CHAPITRE XXV.

Obsèques de Wou-ta. Toilette du mort ; cérémonial funèbre ; office religieux ; convoi. Kin-lièn, vêtue d'une longue robe de deuil,

marche à la tête du cortège. Fausse incinération du corps. Ho-kieou-chŏ dérobe le cercueil de Wou-ta. Retour de Wou-song. Comment il apprend la mort de son frère. Du chagrin qu'il en ressentit et de la conversation qu'il eut avec sa belle-sœur. Il offre un sacrifice ; apparition de Wou-ta. Révélations faites par un enfant. Entretien de Wou-song avec Ho-kieou-chŏ. Étrange festin auquel il convie Kin-lièn et madame Wang. Il venge la mort de son frère par le meurtre de Kin-lièn et de Si-men-khing. Condamnation de Wou-song.

CHAPITRE XXVI.

Départ de Wou-song pour la prison de Mong-tcheou-fou. Il prend la route de Mong-tcheou et arrive à l'hôtellerie de la Croix. Description de cette hôtellerie. Quelles gens il y trouva. Histoire du maraîcher Tchang-tsing. Anthropophagie.

CHAPITRE XXVII.

Arrivée de Wou-song à Mong-tcheou-fou. Le directeur de la prison le reconnaît et le traite avec magnificence. De l'entretien qu'ils eurent ensemble. Histoire de Chĕ-nghen et de son père. Singulières occupations des prisonniers. p.123

CHAPITRE XXVIII.

Entretien secret de Chĕ-nghen avec Wou-song. De la résolution que Chĕ-nghen et Wou-song formèrent après cet entretien. lis quittent la prison de Mong-tcheou-fou. Histoire de l'aubergiste Tsiang-tchong, surnommé Tsiang-men-chin. De quelle manière Wou-song venge, dans son ivresse, le tort fait à Chĕ-nghen. Combat de Wou-song avec Tsiang-men-chin.

CHAPITRE XXIX.

Réinstallation de Chĕ-nghen dans son auberge. Stratagème de Tsiang-men-chin. Wou-song reçoit une invitation de Tchang, gouverneur militaire de Mong-tcheou-fou. Quel accueil on lui fait dans l'hôtel de ce gouverneur. Une jeune musicienne, appelée *Yŏ-lan* « chrysanthème de jade », chante une romance. Ruses que le gouverneur met en usage pour s'emparer de l'argent et des présents de Wou-song. Nouvelle incarcération de Wou-song. Comment Chĕ-nghen, pour sauver son bienfaiteur, parvient à corrompre les employés du tribunal. Il offre cent taels au greffer.

CHAPITRE XXX.

Wou-song revient à Mong-tcheou-fou. De quelle manière il s'introduit dans l'hôtel du gouverneur Tchang. Pavillon du youên et du yang (oiseaux fabuleux). Orgie du gouverneur. Mémorable vengeance de Wou-song ; il extermine tous ceux qu'il rencontre dans l'hôtel. Fuite de Wou-song. Par quel hasard il entre la nuit dans l'hôtellerie de la Croix et reconnaît T'chang-tsing. Singulier déguisement que la fille de l'aubergiste propose à Wou-song. Il quitte l'hôtellerie, revêtu du costume d'un bonze que T'chang-tsing avait égorgé. Comment il délivre une jeune femme, à laquelle un bachelier voulait faire violence. p.124

CHAPITRE XXXI.

Montagne des Scolopendres. Comment Wou-song fut pris par des paysans, qui l'attachèrent à un arbre. Conversation des paysans. Wou-song est délivré par Song-kiang. Reconnaissance et entretien secret des deux amis. Ils voyagent ensemble et se séparent, après avoir traversé le village *du Vent-Pur*. Song-kiang est arrêté par des brigands dans une forêt. De quel caractère étaient ces brigands. Histoire de Wang-yong et de Yen-chun. Ils rencontrent la femme d'un officier qui portait une cassolette d'argent. Comment Song-kiang empêcha Wang-yong de commettre un adultère.

CHAPITRE XXXII.

Description du village de Thsing-fong ou « du Vent pur ». Camps ou stations gouvernés par un mandarin civil et un mandarin militaire. De la réception que Hoa-yong fit à Song-kiang. Quel homme c'était que Hoa-yong. Une représentation théâtrale. Singulière aventure de Song-kiang. Mission de Lieou-kao. Arrestation de Hoa-yong.

CHAPITRE XXXIII.

Voyage de Hoang-sin et quel en fut le motif. Il rencontre les brigands dans une forêt. Comment ils délivrèrent la femme et la sœur de Hoa-yong. Portrait de Tseou-ming, gouverneur militaire de Thsing-tcheou-fou. Hoa-yong provoque Tseou-ming. Belle conduite de Tsong-kiang. Attaque nocturne de Thsing-tcheou-fou par les brigands. Retour de Tseou-ming à Thsing-tcheou-fou. Dans quel état il retrouve cette

capitale. Ce qu'il aperçoit en montant sur les décombres des faubourgs, qui avaient été incendiés. On lui refuse l'entrée de la ville. Singulière conférence de Tseou-ming avec les autorités. Il reconnaît la tête de sa femme suspendue à une pique.

CHAPITRE XXXIV.

Extermination de la famille de Lieou-kao. Song-kiang et p.125 Hoa-yong rencontrent dans une expédition deux militaires, dont l'un était habillé de rouge et l'autre habillé de blanc. Quels étaient ces deux hommes. Histoire de Liu-fang et de Kouo-tching. Chĕ-yong remet à Song-kiang une lettre, par laquelle celui-ci apprend la mort de son père. Piété filiale de Song-kiang. Histoire de Lin-tchong et de Lieou-kiun. Assemblée générale des chefs Hoa-yong, Tseou-ming, Hoang-sin, Yen-chun, Wang-yong, Tchin-ta, Liu-fang, Kouŏ-tching, Chĕ-yong. Conférence dans laquelle on lit une lettre de Song-kiang, après avoir brûlé des parfums. Serment prêté par les chefs. Comment Song-kiang retrouve son père, qu'il croyait mort.

Obligé de me renfermer dans les limites les plus étroites, j'ai cru devoir m'arrêter au XXXVe chapitre, c'est-à-dire à la moitié du roman, dans l'édition de Kin-ching-than. On jugera mieux du *Chouï-hou-tchouen* par les extraits qui suivent et qui offrent des tableaux de mœurs. J'ai choisi les morceaux qui m'ont paru avoir quelque chose d'original et de piquant, soit par les opinions, soit par les coutumes ou les superstitions qu'ils nous font connaître. Ainsi le prologue lui-même contient, à travers une foule de puérilités, quelques détails intéressants. On y présente les mœurs et les usages des Tao-ssé sous un jour très naïf et probablement très vrai. C'est le motif qui m'a engagé à extraire de ce prologue plusieurs fragments. Quant au dernier extrait, il suffira de remarquer que ce morceau se retrouve tout entier dans le 1er chapitre du fameux *Kin-p'ing-meï* [1] ; p.126 j'ai voulu montrer

[1] « Le *Kin-p'ing-mei* est un roman célèbre, qu'on dit au-dessus, ou pour mieux dire au-dessous de tout ce que Rome corrompue et l'Europe moderne ont produit de plus licencieux. Je ne connais que de réputation cet ouvrage, qui, quoique flétri par les cours souveraines de Pe-king, n'a pas laissé de trouver un traducteur dans la personne d'un des frères de l'empereur Ching-tsou, et dont la version que ce prince en a faite en mandchou passe pour un chef-d'œuvre d'élégance et de correction. (Voy. *le Livre des récompenses et des peines*, traduit du chinois par M. Abel-Rémusat, p. 59.)

qu’on pouvait, sans pécher contre la bienséance, faire passer dans notre langue quelques pages du Kin-p’ing-meï.

@

Extraits du *Chouï-hou-tchouen*

ou de l'Histoire des rives du fleuve.

I

Peste de Khaï-fong-fou

Prologue (où l'on voit comment) Tchang, le grand maître de la doctrine, conjure par des prières et des sacrifices une maladie pestilentielle (et comment) Hong, le gouverneur du palais impérial, laisse échapper, dans sa méprise, des démons et des êtres surnaturels.

... [1] A la mort de Tchin-tsong, de la grande dynastie des Song, lorsque son fils (Jîn-tsong) prit possession du trône impérial, la Chine, calme et prospère, jouissait d'une tranquillité profonde. Il existait alors deux sages ministres, qui assistèrent l'empereur régnant de leurs lumières et de leurs p.127 conseils. Le premier était le grand chancelier Pao-tching, gouverneur de Khaï-fong-fou ; le second était Ti-thsing, le commandant en chef des armées impériales, celui qui subjugua le royaume de Hia, situé à l'ouest de la Chine... Jîn-tsong régna quarante-deux ans et changea plusieurs fois le nom des années de son règne. Depuis la première année *thien-ching* (l'an 1023 après J.-C.), où il monta sur le trône, jusqu'à la neuvième année de la même période, la récolte des céréales fut abondante ; les hommes du peuple se livraient à leurs travaux avec joie. Sur les routes, il n'y avait pas de voleurs (littéralement : on ne ramassait pas les objets perdus) ; la nuit, on ne fermait pas ses portes.

... Qui eût dit que l'excès de la joie amènerait la tristesse ? Dans le printemps de la troisième année Kia-yeou (l'an 1058), une maladie pestilentielle ravagea l'empire. Du Kiang-nan aux deux capitales, ce fléau terrible se répandit partout. Dans chaque province, dans chaque département, les rapports des autorités se succédaient les uns aux autres, comme des flocons de neige. On raconte même que, dans la

[1] Ce prologue est écrit d'un style assez laconique et concis. L'auteur a cherché toutefois à imiter le ton du *Chouï-hou-tchouen* ; il n'y a guère réussi.

capitale de l'Est (Tong-king) et dans ses faubourgs, la mortalité fut si grande, que l'épidémie enleva plus de la moitié de la population et des troupes. Le gouverneur de Khaï-fong-fou, Pao-tching, publiait p.128 des règlements de police et prescrivait des mesures sanitaires, pour maintenir l'ordre dans la classe inférieure et arrêter les progrès de l'épidémie ; il levait des impôts, achetait des substances médicinales ; mais hélas, ce fut inutilement qu'on épuisa toutes les ressources de l'art. La contagion se propageait avec une rapidité inexprimable. Les mandarins de l'ordre civil et militaire résolurent d'en délibérer ; ils s'assemblèrent dans la grande cour du palais et bientôt après sollicitèrent une audience du fils du Ciel.

. . . . . .

Dans cette assemblée générale des cours suprêmes, on vit un grand ministre franchir tout à coup les rangs. C'était Fan-tchong-yen, qui avait le titre de *Tsan-tchi-tching-ssé*. Après le cérémonial prescrit, Fan-tchong-yen se leva et s'exprima en ces termes :

> — Sire, l'épidémie s'étend aujourd'hui dans toutes les provinces. L'armée souffre, le peuple souffre. On ne rencontre plus que des malheureux abandonnés et sans secours. Des nouvelles désespérantes arrivent coup sur coup. Dans un tel état de choses, l'humble avis de votre ministre est qu'il faut conjurer par des sacrifices cet épouvantable fléau et appeler au secours du peuple le grand maître de la doctrine des Tao-ssé ; il faut en outre que l'on offre, dans les temples et les pagodes de la capitale, à tous les esprits du Ciel sans exception, un grand sacrifice propitiatoire, et que Votre Majesté présente elle-même une supplique au Chang-ti p.129 (souverain seigneur du Ciel). Alors, je n'en doute pas, le peuple sera délivré du fléau qui l'accable.

Jîn-tsong, le fils du Ciel, frappé de la sagesse de cet avis, ordonna sur-le-champ à un membre de l'Académie des Han-lin de jeter sur le papier le brouillon d'un ordre impérial, qu'il mit au net de sa propre

main ; puis, après avoir demandé quelques bagues d'encens, il chargea Hong-sin, qui exerçait alors la charge de Taï-oueï (gouverneur du palais) de porter cette missive écrite sur papier rouge...

Hong-sin exécuta l'ordre impérial et prit congé du fils du Ciel. Il serra la missive dans un étui, l'encens dans une cassolette, monta sur un cheval de poste et emmena avec lui une trentaine d'hommes. Accompagné de son escorte, il s'éloigna de la capitale de l'Est (Tong-king) et suivit la route de Sin-tcheou, sans s'arrêter un jour.

Arrivé à Sin-tcheou, dans le Kiang-si, tous les mandarins sortirent de la ville et vinrent à sa rencontre. Hong-sin dépêcha aussitôt un officier du gouvernement vers les Tao-ssé, qui demeuraient dans le palais *de la Pureté suprême*, sur la montagne *des Dragons et des Tigres*, pour les avertir de son arrivée.

Le lendemain, les mandarins accompagnèrent le Taï-oueï jusqu'au bas de la montagne. Le gouverneur vit alors tous les Tao-ssé du palais *de la Pureté suprême*. Ils étaient en grand nombre. Les uns p.130 agitaient leurs clochettes de cuivre ou battaient du tambour ; les autres tenaient à la main des baguettes d'encens, des bouquets de fleurs ou des flambeaux allumés ; ceux-ci portaient les bannières sur lesquelles étaient peintes les images des génies, ceux-là des parasols éclatants de perles et de pierres précieuses. Une troupe de musiciens suivait le cortège.

Ils descendirent processionnellement de la montagne pour recevoir le messager de l'empereur. Quant au Taï-oueï, lorsqu'il fut arrivé vis-à-vis du palais *de la Pureté suprême*, il mit pied à terre. Ce fut alors que tous les Tao-ssé, suivis des novices du monastère, vinrent le féliciter. Après les compliments d'usage, les religieux le conduisirent dans le temple des *Trois-Purs*, l'invitèrent à tirer la missive de l'étui où elle était renfermée et à offrir un sacrifice dans le temple.

Sur ces entrefaites, le Taï-oueï, interrogeant le vénérable, qui avait la surintendance du palais, lui demanda où était le maître de la doctrine.

— Gouverneur, répondit le vénérable, ce grand anachorète, qui est *l'aïeul des générations*, a pour titre honorifique *Hiu-thsing-thien-ssé*, ou « le divin instituteur parvenu au vide et à la quiétude ». Dégagé de tous les liens (passions), souverainement pur ; comme il n'aime pas à entretenir des relations p.131 avec les hommes, il s'est construit une cabane de roseau sur le sommet de la montagne *des Dragons et des Tigres* ; c'est dans cette cabane qu'il cultive la vertu ; il ne demeure pas dans notre palais.

— Mais le fils du Ciel l'appelle à la capitale ; il faut que je m'acquitte de ma mission.

— Permettez-moi, reprit en souriant le vénérable, une seule observation. S'il existe une missive de l'empereur, il faut, avant toutes choses, la déposer dans le temple, sur un autel ; c'est là une formalité de rigueur et sans laquelle ni moi, ni aucun des vénérables ici présents, nous n'oserions jamais ouvrir la missive. Veuillez donc accepter une collation dans notre couvent. Nous aviserons ensuite à ce que vous aurez à faire et nous offrirons un sacrifice dans le temple des *Trois-Purs.*

Le Taï-oueï, escorté des magistrats, suivit les vénérables et entra dans le monastère. Après qu'il se fut assis au milieu des Tao-ssé, les novices lui offrirent d'abord du thé et ensuite du poisson, des légumes et des fruits. Quand la collation fut achevée, le Taï-oueï, revenant à la charge, interrogea le vénérable et lui dit :

— Puisque le maître de la doctrine a établi son séjour sur le sommet d'une montagne, dans une cabane de roseaux, que ne chargeriez-vous quelqu'un d'inviter ce grand anachorète à descendre ; j'aurais une entrevue avec lui ; il ouvrirait la missive...

— Ce grand anachorète, interrompit le p.132 vénérable, bien qu'il demeure sur le sommet d'une montagne, n'en est pas

moins doué de facultés extraordinaires ; il monte, quand il veut, sur les nuages, qu'il dirige à son gré ; on chercherait inutilement les traces de ses pas. Si nous-mêmes, pauvres bonzes du Tao, nous avons de la peine à le voir, comment voulez-vous qu'on dépêche vers lui un messager ?

— Hélas, répliqua le Taï-oueï, comment donc faire ? Une maladie pestilentielle exerce maintenant ses ravages dans la capitale ; et, comme elle s'étend partout, l'empereur veut que, pour sauver les hommes et conjurer le fléau du ciel, le grand maître de la doctrine récite des prières et offre un sacrifice propitiatoire, conformément aux règles de votre liturgie. Je tiens à exécuter les volontés de l'empereur ; éclairez-moi donc de vos lumières.

— Prenez garde, répliqua vivement le vénérable, il y a ici quelques difficultés. Si le fils du Ciel veut sauver les hommes, il faut pour cela que Votre Excellence se convertisse à notre foi, qu'elle ne livre plus son esprit au doute, son cœur à la crainte. Gouverneur, pratiquez les saintes abstinences, observez les jeûnes, faites vos ablutions ; quittez ensuite cet habit de parade ; laissez là votre escorte ; suspendez à vos reins (l'étui qui renferme) la missive impériale ; brûlez des parfums sur votre route, gravissez à pied la montagne ; accomplissez le cérémonial prescrit, vous verrez alors le grand p.133 maître de la doctrine et, après avoir frappé la terre de votre front, vous lui adresserez votre supplique ; mais si, manquant de foi, votre courage vient par suite à défaillir, c'est en vain que vous graviriez la montagne sur laquelle demeure le grand anachorète, vous ne le verriez pas.

— Hélas, s'écria le Taï-oueï, après avoir entendu ces paroles, mon cœur doit être inaccessible à la crainte ; car, pour vous dire la vérité, depuis la capitale jusqu'ici, j'ai régulièrement jeûné aux racines et à l'eau. Je m'en repose donc sur vos paroles ; demain, à l'aube du jour, je gravirai la montagne.

Quand le soir fut venu, on se retira. Le lendemain, à la cinquième veille, les Tao-ssé se levèrent pour apprêter des parfums ; ils invitèrent le Taï-oueï à faire ses ablutions. Les ablutions achevées, Hong-sin revêtit une longue tunique de chanvre et mit à ses pieds des sandales de paille. Après avoir mangé quelques racines cuites à l'eau, il enveloppa la missive impériale dans un morceau de soie jaune, la replaça dans son étui, qu'il suspendit à ses épaules, prit sa cassolette d'argent, se baissa jusqu'à terre et brûla l'encens du fils du Ciel.

Alors les Tao-ssé, toujours en grand nombre, le conduisirent jusqu'au pied de la montagne ; là, p.134 ils lui indiquèrent du doigt les chemins et les sentiers, et le vénérable, qui avait la surintendance du palais, prenant la parole, dit au Taï-oueï :

> — Seigneur, de vous dépend aujourd'hui le salut du peuple ; fermez donc votre cœur au découragement et au regret ; mais fortifiez-vous dans votre résolution et partez.

Le Taï-oueï prit congé des Tao-ssé ; puis, après avoir invoqué le nom du maître du Ciel, il se mit à gravir à pied la colline. Sans aucune escorte, seul, il marcha pendant quelque temps dans les sentiers tortueux de la montagne, qui était coupée d'un nombre infini de tours et de détours, saisissant parfois les plantes grimpantes, qu'il entrelaçait l'une dans l'autre et auxquelles il se cramponnait comme à une corde, pour soutenir sa marche. Il parvint jusqu'au sommet de plusieurs collines ; mais, après avoir fait deux ou trois milles (*li*), insensiblement ses pieds se gonflèrent ; il était déjà si faible qu'il ne pouvait plus proférer une parole ; le doute s'empara de son esprit. Alors, réfléchissant, il se dit à lui-même : « Quand j'étais à la capitale, je dormais sur des coussins moelleux ; on me servait à mes repas une foule de mets délicats et recherchés, et encore je m'en lassais ! D'où vient donc qu'ils m'ont mis aux pieds des sandales de paille pour marcher ? Il y a sur cette montagne tant de chemins qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts ; comment p.135 découvrir la retraite du grand maître de la doctrine ? Oh, que je suis malheureux ! que je suis malheureux ! » Toutefois, il se remit en marche ; mais, à peine eut-il

fait quarante à cinquante pas que, épuisé déjà et manquant d'haleine, il fut contraint de se reposer derrière un bouquet de grands arbres. Tout à coup un tourbillon de vent s'éleva de l'antre de la montagne ; un instant après, il entendit les cris des bêtes féroces qui retentissaient comme le bruit du tonnerre et aperçut un tigre qui accourait vers lui. Ce tigre avait une belle crinière, la face blanche, les yeux hagards, étincelants. Hong, le Taï-oueï, fut saisi de frayeur et cria *a-ya* ! Il tomba la face contre terre. Le tigre fixa les yeux sur lui, fureta à droite, à gauche, grinça des dents, se mit à rugir et, après s'être couché sur l'herbe, sauta au bas de la colline et disparut. Hong, le Taï-oueï, qui n'avait pas quitté les racines des arbres, était si effrayé que ses dents claquaient, s'entre-choquaient ; le cœur lui bondissait dans la poitrine ; son corps ne pouvait se comparer qu'à un arbrisseau que le vent agite, et ses jambes ressemblaient véritablement à celles d'un coq, qui revient d'un combat, après avoir été battu. Aussi ne cessait-il d'exhaler des plaintes. Au bout de quelques instants, son cœur p.136 se ranima. Il apprêta sa cassolette, brûla des parfums et gravit de nouveau la montagne. Il espérait que, après de longs efforts, il découvrirait enfin la demeure du grand anachorète. Lorsqu'il eut encore fait quarante à cinquante pas, il s'écria avec amertume :

— L'auguste empereur, usant de sa prérogative céleste, m'a envoyé sur ces collines. Mais l'épouvante m'a saisi...

Il n'avait pas achevé ces paroles, qu'une nouvelle bouffée de vent, qui ébranla tous les arbres, répandit dans l'air des vapeurs malfaisantes. Comme il regardait avec attention, il entendit dans le fond des broussailles, puis sous les plantes rampantes qui tapissaient les flancs de la montagne, un murmure sourd et une espèce de bruissement. A l'instant même une couleuvre monstrueuse, blanche comme la neige, sortit du milieu des herbes et des broussailles, comme un seau sort du puits. Le Taï-oueï est frappé de stupeur ; il laisse tomber sa cassolette ;

— Oh, cette fois, je suis mort ! s'écria-t-il.

Il parvint cependant à gagner la cime d'une roche escarpée ; mais la

monstrueuse couleuvre s'élança avec force sur la roche, s'approcha de Hong, le Taï-oueï, et, décrivant plusieurs circuits tortueux, se replia sur elle-même. Ses yeux lançaient des éclairs ; elle ouvrit sa gueule, darda sa langue au dehors et humecta de p.137 sa salive venimeuse tout le visage du gouverneur. La couleuvre finit par s'éloigner ; bientôt on ne la vit plus. Alors le Taï-oueï ramassa péniblement ses forces et se souleva avec lenteur.

— J'en rougis de honte, s'écria-t-il, mais la frayeur m'a tué.

Puis, il maudissait dans le fond de son cœur tous les Taossé.

— Non, disait-il, je ne puis supporter de pareilles irrévérences. Les misérables ! ils se sont joués de moi ... [1] p.138

Le lendemain les vénérables, les Tao-ssé et tous les assistants invitèrent le Taï-oueï à faire une promenade autour du palais ; cette proposition combla de joie le messager de l'empereur. Il partit à pied du monastère, suivi d'une foule considérable de bonzes et précédé de deux novices. On lui montra les sites les plus intéressants ; mais on ne saurait figurer par la parole le magnifique spectacle qui s'offrit à ses regards du haut du palais des *Trois-Purs.* On découvrait d'un côté le temple des *Neuf-Cieux*, le temple du *Soleil-Levant*, le temple du *Pôle-Boréal* ; ces trois temples, séparés par des cours spacieuses, formaient l'aile gauche de l'édifice ; à droite, on apercevait le temple de la *Grande-Unité*, le temple des *Trois-Conseillers*, le temple des

[1] On ne trouvera, j'imagine, dans ce récit que des puérilités, rien que des puérilités. Cependant que le lecteur y prenne garde. Dans les compositions de ce genre, dans les romans, dans les pièces de théâtre, on peut certainement juger du degré d'intérêt qu'offre un récit ou un tableau, mais à une condition indispensable et raisonnable ; c'est qu'on n'ignore pas tout à fait les mœurs que l'auteur a voulu peindre, les usages dont il connaît mieux que les autres l'origine, les motifs et l'esprit. Il est question dans ce passage des épreuves singulières que les Tao-sse font subir au messager impérial. Quoi de plus naturel que l'auteur s'inspire des chapitres L et LV du Tao-tĕ-king, où Lao-tseu dit : « ... Or, j'ai appris que celui qui sait gouverner sa vie ne craint sur sa route ni le rhinocéros, ni le tigre... Le rhinocéros ne saurait où le frapper de sa corne, le tigre où le déchirer de ses ongles, le soldat où le percer de son glaive. Quelle en est la cause ? il est à l'abri de la mort !... Celui qui possède une vertu solide ressemble à un nouveau-né, qui ne craint ni la piqûre des animaux venimeux, ni les griffes des bêtes féroces, ni les serres des oiseaux de proie. » (Stan. Julien, Livre de la voie et de la vertu, p. 184 et 201). Ce sont là des choses qu'il faut avoir présentes à l'esprit, si l'on veut saisir les allusions contenues dans un morceau et apprécier le talent du romancier. En général, un récit semble d'autant plus extravagant qu'on s'est moins familiarisé avec les mœurs et les usages qu'il dépeint.

Purifications ; ces trois temples composaient l'aile droite.

Après avoir examiné tous les édifices, le Taï-oueï revenait au monastère avec les Tao-ssé, lorsque derrière l'aile droite, sur une place déserte, il aperçut un palais dont l'architecture était plus simple que celle des autres et qu'il observa avec beaucoup d'attention. Les murs de ce palais étaient couverts d'un enduit rouge, dans lequel on avait jeté du poivre pilé. La façade principale offrait deux portes d'entrée ; au bas des degrés de chaque perron, on avait rangé des vases de porcelaine peinte. Ces portes, à deux battants, étaient fermées par des serrures d'airain, et l'ouverture en était interdite par des scellés, sur lesquels on remarquait un amas considérable de cachets rouges. A la partie saillante du p.139 toit était suspendu un vaste écusson servant de frontispice au palais. On y lisait les quatre caractères suivants :

伏魔之殿

PALAIS DES DÉMONS SUBJUGUÉS.

— Qu'est-ce donc que ce palais ? demanda le Taï-oueï, montrant le frontispice.

— Ce palais, répondit le vénérable en souriant, est celui des démons que les maîtres de la doctrine, nos vénérables ancêtres des dynasties éteintes, ont subjugués et mis sous les verroux.

— Mais que signifient, répliqua le Taï-oueï, tous ces scellés apposés sur les portes et cette prodigieuse quantité de cachets rouges ?

— Le prince des démons, reprit le vénérable, toujours en souriant, a été incarcéré dans ce temple par un de nos vénérables ancêtres, qui vivait sous la grande dynastie des Thang ; c'est ce divin instituteur qui le premier a mis le scellé sur les portes ; et depuis cette époque, à chaque génération qui s'est écoulée, le grand maître de la doctrine y a apposé son sceau de ses propres mains, afin que ses fils et ses

> petits-fils n'osassent pas témérairement ouvrir les portes de ce palais. Si le roi des démons parvenait à s'échapper, ce serait pour l'empire une calamité effroyable ; et d'ailleurs qui peut savoir ce qui se passe dans l'intérieur de ce palais, dont les portes sont étroitement fermées ? p.140

A ces mots, Hong, le Taï-oueï, éprouva un sentiment de surprise mêlée d'effroi. Néanmoins, après quelques réflexions, il se dit à lui-même : « Je voudrais bien voir le roi des démons » ; puis, prenant un ton d'autorité, il s'écria :

> — Quoi qu'il en soit, ouvrez la porte de ce palais, je veux voir comment est le roi des démons.
>
> — Gouverneur, répondit aussitôt le vénérable d'un air inquiet, je vous jure que je n'oserai jamais l'ouvrir. Pourrais-je faire si peu de cas des exhortations paternelles de notre vénérable aïeul et d'un salutaire commandement qui jusqu'à présent n'a été enfreint par personne !
>
> — Vous débitez des extravagances, répliqua le Taï-oueï souriant ; vous autres, Tao-ssé, vous créez à plaisir des fantômes ; abusant de la crédulité du peuple, vous opérez de faux miracles ; vous enflammez les imaginations. Il y a ici un dessein prémédité. C'est vous qui avez érigé ce palais, que vous avez appelé mensongèrement le palais du roi des démons. Voilà comme vous exercez au grand jour votre art détestable. Je connais l'histoire ; j'ai lu des livres qui sont le miroir de la vérité. Ces livres disent-ils qu'il y ait des démons incarcérés quelque part, de grands réceptacles ou des cavernes obscures habitées par des êtres surnaturels et malfaisants ? Je ne crois pas que le roi des démons soit p.141 renfermé dans ce palais ; vite, vite, ouvrez-moi la porte ; s'il y est, je serais curieux de voir sa figure...

... Le vénérable, redoutant l'influence et l'autorité du Taï-oueï, se vit contraint d'ordonner à plusieurs artisans Tao-ssé d'enlever à coups de

marteaux les serrures d'airain. Après que ceux-ci eurent ouvert les portes, le Taï-oueï et les Tao-ssé entrèrent ensemble dans l'intérieur du palais ; mais il y régnait une obscurité si profonde qu'ils s'y trouvèrent comme au milieu des ténèbres, sans pouvoir distinguer un seul objet. Le Taï-oueï fit allumer des torches. Lorsque les bonzes les apportèrent, on ne trouva que les quatre murs ; il y avait seulement dans le milieu un monument, haut d'environ cinq à six pieds et à la base duquel on remarquait une tortue de pierre, recouverte en partie par une eau bourbeuse. On aperçut sur ce monument une inscription, en caractères *t'chouen*, imitant des phénix et un livre céleste contenant des talismans. Tous ceux qui étaient là essayèrent inutilement d'en lire quelques mots ; ils n'y comprenaient rien. Mais quand on examina ce monument à la lueur des torches, on découvrit sur l'un des côtés quatre caractères exacts, d'une belle dimension et gravés en creux ; on lisait :

遇洪而開

Hong, que je rencontrerai par hasard, ouvrira (ce monument)... p.142

En apercevant ces quatre caractères, Hong, le Taï-oueï, fut ravi de joie.

> — Eh bien, dit-il au vénérable, tout à l'heure vous mettiez des obstacles à mon projet ; comment se fait-il donc qu'on ait gravé mon nom sur ce bloc de pierre, il y a quelques centaines d'années : « Hong, que je rencontrerai par hasard, ouvrira ce monument ? » Vous le voyez, c'est un ordre, c'est un ordre. Je crois maintenant que le roi des démons est renfermé sous ce monument. Vite, qu'on le démolisse, que l'on creuse partout.

... Le vénérable répéta quatre ou cinq fois qu'il appréhendait des malheurs ; mais comment aurait t-il pu fléchir le Taï-oueï ? Les bonzes rassemblés en grand nombre se mirent à l'œuvre ; ils commencèrent par abattre, à coups de pioches, le monument de pierre, soulevèrent, à force de bras, la tortue qui était à sa base et finirent par déblayer le sol. Ils creusèrent pendant une demi-journée environ. On était à peine parvenu à une profondeur de trois à quatre pieds, lorsqu'on trouva une

dalle de jaspe vert plus large que la chambre du supérieur. Le Taï-oueï ordonna aux bonzes de soulever cette dalle. Le vénérable, dans sa vive inquiétude, avait beau s'écrier :

— Il ne faut pas creuser plus avant,

Hong-sin n'écoutait rien. On soulève la dalle et l'on aperçoit un précipice de dix mille *tchang* de profondeur. Un bruit perçant se fait d'abord entendre dans les cavités de ce gouffre immense ; c'était une voix, une voix dont l'éclat pénétrait partout et p.143 qui ne ressemblait pas à celle des mortels. Tout à coup une vapeur noire sort avec impétuosité du fond de cet abîme et atteint bientôt les toits du palais qui disparaissent à l'instant ; elle s'élève jusqu'à la moitié de la hauteur du ciel ; puis, en se dispersant dans les airs, elle fait jaillir par dizaines et par centaines des étincelles semblables à des étoiles brillantes et des jets de feu qui illuminent tout l'horizon.

Les assistants, saisis d'épouvante, sont comme frappés de vertige ; l'air retentit de leurs cris tumultueux ; les bonzes, tremblants, jettent leurs pioches, leurs outils et s'élancent hors du palais ; dans leur précipitation, ils se heurtent et tombent les uns sur les autres. Quant au Taï-oueï, ii était plus mort que vif. Le regard immobile, la bouche béante, il n'avait pas quitté sa place. A la fin, il s'élança comme les autres hors du palais et rencontra bientôt le vénérable, qui ne cessait de proférer des cris. Alors il lui demanda quels étaient les démons qui venaient de prendre la fuite.

— Je n'en sais rien, répondit le vénérable ; tout ce que je puis vous dire, c'est que notre grand ancêtre, le divin instituteur, lorsqu'il transmit à ses disciples ses préceptes et ses talismans, leur adressa la recommandation suivante : « Dans l'intérieur de ce temple sont renfermés les génies qui président p.144 à cent huit étoiles de sinistre présage [1]. Le roi des démons est au milieu d'eux. Un monument s'élève sur

[1] La réponse du vénérable montre comment cette narration sert de prologue ou de préface au roman. Les principaux personnages du *Chouï-hou-tchouen* sont les cent huit démons incarnés.

son corps. Souvenez-vous bien que si jamais il parvenait à s'échapper, il poursuivrait de sa haine et de ses méchancetés toutes les créatures vivantes. » Gouverneur, maintenant que vous l'avez mis en liberté, à quels effroyables malheurs ne devons-nous pas nous attendre ?

A ces mots, le Taï-oueï fut consterné ; une sueur froide coula de tout son corps ; il s'éloigna du vénérable, tenant sa tête inclinée dans ses deux mains, prépara ses bagages avec empressement et, suivi de son escorte, il descendit de la montagne pour retourner à la capitale... La consternation était générale dans l'escorte. Sur la route, on ne prononça pas une parole... En entrant dans la ville de Pien-liang, le Taï-oueï apprit par la rumeur publique que le grand maître de la doctrine avait offert, pendant sept jours et sept nuits, des sacrifices aux génies du Ciel dans les temples et les pagodes de la capitale, et que l'épidémie avait entièrement disparu du milieu du peuple et de l'armée.

@

II

Mœurs de la cour impériale, sous les Song de la décadence

p.144 Jeunesse d'un premier ministre. Histoire et aventures de Kao-khieou. Portrait de Siao-wang, gouverneur du palais impérial. Histoire du prince de Touan. Par quel hasard Kao-khieou gagne la faveur du prince et comment il devient premier ministre. Infortune de Wang-tsin. (Extrait du Ier chapitre du *Chouï-hou-tchouen*).

On rapporte que sous le règne de l'auguste empereur Tchi-tsong, de l'ancienne dynastie des Song, longtemps après la mort de Jîn-tsong, fils du Ciel, il y avait dans la garnison militaire de Khaï-fong-fou un jeune homme de famille, livré au plaisir et aux folles dépenses. Son nom était Kao ; et, comme il excellait surtout à jouer du ballon, les habitants de la capitale [1], amateurs de sobriquets, l'appelaient toujours Kao-khieou « Kao-ballon »...

Ce jeune homme jouait des instruments à vent aussi bien que des instruments à cordes ; il connaissait la musique vocale, la danse, l'escrime ; il était du reste amoureux de tous les plaisirs. Cette vie désordonnée ne l'empêchait pas cependant d'étudier le *Chi-king*, le *Chu-king*, les poètes anciens p.146 et modernes ; quant à la charité, la justice, l'observation des rites, la sagesse, la sincérité, ce sont là des choses qu'il ignorait absolument. Aussi le voyait-on, tantôt dans la capitale, tantôt dans la banlieue, s'abandonner partout au luxe et à la mollesse. Il avait contracté avec le fils d'un officier supérieur, appelé Wang, une liaison qui aurait pu être préjudiciable à la fortune de celui-ci (car chaque jour amenait pour eux des intrigues et des dépenses nouvelles), si Wang n'eût porté sa plainte au premier magistrat de la capitale. Kao-khieou fut condamné à la bastonnade et au bannissement ; défense fut faite à tous les habitants de la capitale de lui accorder un asile dans leurs maisons.

Kao-khieou, réduit à cette extrémité, prit le parti de se retirer dans le Hoaï-si. Arrivé à Lin-hoaï (chef-lieu de l'arrondissement de ce nom),

---

[1] Khaï-fong-fou était la capitale de l'Est ; on l'appelait *Tong-king* « cour orientale ».

il implora l'assistance d'un homme de mauvaise compagnie qui avait ouvert depuis longtemps une maison de jeu. Cet homme, qui s'appelait Lieou-ta-lang, était connu dans la ville sous le nom de Lieou-chi-kiouen. Il se plaisait non seulement à recevoir et à nourrir dans son tripot tous les fainéants de la ville, mais il y avait encore attiré ces individus de bas étage qui viennent des quatre parties de l'empire et qui travaillent à la construction des digues. Kao-khieou trouva un refuge dans la maison de Lieou-ta-lang, où il demeura pendant trois années consécutives.

p.147 A cette époque, l'empereur Tchi-tsong offrit un grand sacrifice dans le Nan-kiao, ou la banlieue du midi. Pour remercier le Ciel de la sérénité de la saison, il donna un libre cours à sa magnanimité et publia une amnistie générale. Kao-khieou, qui vivait dans l'exil, profitant du bénéfice de l'amnistie, forma le projet de retourner dans la capitale. Or Lieou-chi-kiouen, son hôte, avait un parent à Khaï-fong-fou ; c'était un apothicaire, nommé Thong-tsiang-sse, dont la pharmacie était située au bout du pont aux piles d'or. Il lui écrivit donc une lettre de recommandation qu'il remit avec des provisions de voyage à Kao-khieou, en lui assurant que, s'il allait à Khaï-fong-fou, il trouverait un bon accueil dans la maison de Thong-tsiang-sse.

Kao-khieou prit alors congé de Lieou-ta-sang et quitta Lin-hoaï. Parvenu à la capitale, après avoir voyagé à petites journées, il se rendit directement à la pharmacie Thong et remit sa lettre de recommandation.

Thong-tsiang-sse, après avoir salué Kao-khieou, lut la lettre de Lieou-chi-kiouen ; mais, réfléchissant, il se dit à lui-même : « Comment pourrais-je, sans me compromettre, recevoir Kao-khieou dans ma maison ? Si c'était un homme d'un caractère honorable, non équivoque, un de ces hommes à qui l'on porte naturellement du respect, mes enfants ne pourraient que profiter avec lui, mais c'est p.148 une espèce d'aventurier. D'ordinaire, on ne change pas facilement son naturel. Malgré cela, je ne puis pas lui fermer ma porte, par considération pour Lieou-ta-lang, qui est mon parent. »

Thong-tsiang-sse fut donc forcé de s'accommoder à la circonstance ; il accueillit Kao-khieou de la manière du monde la plus honnête et, avec une joie affectée, lui offrit une chambre dans sa maison.

Dix jours à peine s'étaient écoulés que l'apothicaire songea aux moyens de se débarrasser de Kao-khieou. Il tira d'abord de son armoire une robe neuve, écrivit une lettre de recommandation, puis, s'adressant à Kao-khieou :

> — Ma maison est pauvre, lui dit-il, nous vivons dans l'obscurité et, comme je craindrais de nuire à vos intérêts, en vous retenant ici, mon intention est de vous introduire dans la maison de Siao-sou, le ministre d'État. Qui sait ? par la suite, vous pourrez vous faire un nom. Du reste, je vous demande votre avis. Qu'en pensez-vous ?

Kao-khieou, au comble de la joie, remercia Thong-tsiang-sse. Sur quoi celui-ci, remettant la lettre d'introduction à un commissionnaire, le chargea de conduire Kao-khieou chez le ministre d'État. Arrivés à l'hôtel, Siao-sou vint au devant d'eux, salua Kao-khieou, lut la lettre de Thong-tsiang-sse et se dit à lui-même « Est-ce qu'il s'imagine par hasard que je vais recevoir Kao-khieou dans mon hôtel ? Au surplus, faisons le généreux pour aujourd'hui ; demain, p.149 je le proposerai comme valet de pied au gouverneur du palais impérial. Il aime les gens de cette espèce. »

Alors il envoya sa réponse à Thong-tsiang-sse et garda Kao-khieou dans son hôtel, où cet aventurier passa la nuit. Le lendemain, il écrivit un placet et chargea un de ses domestiques, homme adroit et intelligent, de présenter Kao-khieou au gouverneur du palais.

Ce gouverneur était le gendre de l'empereur défunt (Chin-tsong) et par conséquent le beau-frère de l'empereur Tchi-tsong. Il avait un goût fin et délicat et recherchait les élégants. Dès qu'il aperçut le messager de Siao-sou, le ministre d'État, il prit le placet et, après l'avoir lu, s'approcha de Kao-khieou, qu'il accueillit avec joie (à cause de la noblesse de sa taille et de la politesse de ses manières). Il écrivit sur-

le-champ sa réponse et accorda à Kao-khieou une place de valet de pied. A partir de ce jour, celui-ci fut installé dans l'hôtel du gouverneur et finit par y jouir d'une si grande liberté, que l'on eût dit que le prince et lui étaient de la même famille.

Un jour Siao-wang, gouverneur du palais impérial, voulant célébrer l'anniversaire de sa naissance, fit préparer dans son hôtel un grand festin auquel il invita son beau-frère, le prince de Touan.

Ce prince de Touan était le onzième fils de l'empereur Chin-tsong et le frère cadet de Tchi-tsong. Il avait sous son inspection les chariots de la cour et les étendards de guerre. On lui avait conféré le p.150 titre de vice-roi. C'était un homme d'une beauté remarquable et d'une grande perspicacité. Aimé des femmes, courant sans cesse après les aventures, il était des plus renommés de ce temps-là pour les galanteries. Au fait, il n'y avait pas une finesse, pas une ruse qu'il ignorât, pas un artifice qui n'eût pour lui des attraits. Il savait tirer du *kin* (instrument de musique) les accords les plus mélodieux ; il jouait aux échecs, traçait les caractères avec élégance ; il était habile dans l'art du dessin. On n'a pas besoin de dire qu'il connaissait tous les jeux, jouait de tous les instruments, chantait et dansait à merveille.

Au jour fixé pour le banquet, après qu'on eut achevé les préparatifs de la fête, le prince de Touan arriva dans l'hôtel de Siao-wang, le gouverneur. Siao-wang invita le prince à s'asseoir. Au second service, le prince de Touan, s'étant levé de table pour faire quelque chose, entra par hasard dans la bibliothèque, où il aperçut sur le bureau du gouverneur un presse-papiers à sujet, représentant deux petits lions en jade, admirablement sculptés. C'était en fait d'art un ouvrage parfait que ce presse-papiers, à voir la finesse du poli et la rare élégance du travail. Le prince de Touan, qui avait pris ces deux petits lions pour les examiner avec soin, ne pouvait plus s'en dessaisir ; il les tenait dans ses deux mains ; il s'extasiait à les considérer et répétait p.151 sans cesse :

— C'est un chef-d'œuvre, c'est merveilleux !

— J'ai encore quelque part un porte-pinceaux, dit le gouverneur, remarquant que le prince de Touan prenait tant de plaisir à regarder son presse-papiers ; il est en jade et représente un dragon ; c'est le même artiste qui l'a sculpté. Je ne sais vraiment pas où je l'ai mis ; mais demain matin je le chercherai et je vous l'enverrai avec les lions.

— Je vous remercie infiniment de votre intention obligeante, répondit le prince de Touan, transporté de joie. J'imagine que ce porte-pinceaux est d'une beauté ravissante.

— Vous le verrez demain matin dans votre palais, répliqua le gouverneur ; je le chercherai, je le chercherai. C'est un petit présent que je veux vous offrir.

Le prince de Touan réitéra ses remercîments [1] ...

Le lendemain, sans plus tarder, Siao-wang acheta un porte-pinceaux, le mit avec le presse-papiers p.152 dans une boîte d'or, enveloppa la boîte d'un morceau de soie jaune, écrivit un billet et chargea Kao-khieou de le porter avec la boîte.

Kao-khieou exécuta les ordres du gouverneur et s'achemina tout droit vers le palais du prince, où il demanda à parler à l'intendant. L'huissier, qui était de garde à la porte, alla donc chercher l'intendant. Un instant après, celui-ci arriva et adressa à Kao-khieou les questions d'usage :

— Qui êtes-vous et d'où venez-vous ?

— Le prince, dit alors l'intendant, est dans le cirque, au bout du temple des Ancêtres ; il joue au ballon avec des eunuques de la cour ; allez-y, vous le trouverez.

---

[1] Tous ces détails sont d'une grande fidélité historique. On représente Tchao-ki, prince de Touan, qui devint empereur, sous le titre de Hoeï-tsong, « comme un prince naturellement curieux ; amateur des choses rares et bien travaillées. On dit qu'une bagatelle de cette nature l'occupait des jours entiers. Les courtisans, qui avaient reconnu ce faible dans le monarque, cherchaient dans le pays les peintures les plus intéressantes, les pierres les plus curieuses et les ouvrages de mécanique les plus rares pour les offrir à l'empereur. » (Voyez l'*Histoire générale de la Chine*, par le P. de Mailla, t. VIII, p. 334 et 335.)

— Veuillez prendre la peine de m'y conduire, ajouta Kao-khieou.

L'intendant conduisit Kao-khieou dans le cirque. Celui-ci aperçut alors le prince de Touan. Il portait sur sa tête un bonnet de crêpe, à la mode des Thang. Son vêtement se composait d'une robe violette à dragons brodés ; sa ceinture était une belle écharpe, sur laquelle on découvrait une foule d'emblèmes, signes caractéristiques de ses grades dans l'ordre civil et dans l'ordre militaire ; il avait sur sa robe, à dragons brodés, un petit manteau sans manches, d'un magnifique tissu, qui descendait jusqu'à la ceinture ; sa chaussure consistait en une paire de bottines, ornées de petites pierres p.153 précieuses ; on avait brodé sur chacune un phénix, aux ailes déployées. Quatre à cinq eunuques de la cour jouaient au ballon avec lui. Kao-khieou n'osa pas pénétrer dans le cirque ; il se tint debout derrière les domestiques, attendant la fin de la partie.

On se rappelle que Kao-khieou avait fait ses preuves comme joueur de ballon. Or il arriva que le prince de Touan manqua son coup. Le ballon, frappé à faux par le prince, vint tomber au milieu de la foule des domestiques, justement à côté de Kao-khieou ; mais celui-ci, qui l'avait vu venir, le reçut avec le pied, sans se déconcerter le moins du monde. Au même instant, le ballon, volant avec rapidité, retourna vers le prince, comme l'oiseau Youên retourne auprès de sa femelle.

Le prince de Touan, émerveillé de l'adresse de Kao-khieou, s'approcha de lui en riant et lui demanda qui il était.

— Votre serviteur, répondit Kao-khieou, prosterné à genoux devant le prince, votre serviteur est attaché à la personne de Siao-wang. Je viens ici de sa part vous offrir des curiosités.

A ces paroles, le prince de Touan fut ravi de joie. Après avoir examiné les objets, il les remit entre les mains d'un valet de pied, qui alla les serrer ; puis, s'adressant à Kao-khieou :

— Vous jouez fort bien au ballon, lui dit-il, comment vous appelez-vous ?

— Mon nom est Kao-khieou, répondit celui-ci, p.154 d'un ton timide et humble ; autrefois je jouais au ballon dans mes moments de loisir.

— Bien, répliqua le prince, venez donc dans le cirque faire une partie avec moi !

— Un homme de ma classe ! s'écria Kao-khieou, s'inclinant profondément ; comment oserais-je faire une partie avec votre altesse impériale ?

Le prince de Touan insista ; mais à chacune de ses instances Kao-khieou répondait par un salut et par ces mots :

— Je n'oserai jamais.

A quatre ou cinq reprises, il sollicita du prince la permission de se retirer ; enfin, voyant que celui-ci persévérait obstinément dans sa fantaisie, Kao-khieou frappa la terre de son front, demanda mille fois excuse et se traîna à genoux dans le cirque.

La partie commença ; toutes les fois que Kao-khieou recevait le ballon, le prince jetait un cri d'enthousiasme. Kao khieou développa comme à son ordinaire toute son adresse et toute son habileté. Les grâces de sa personne charmèrent le prince de Touan ; dès lors ils s'attachèrent l'un à l'autre par un lien qui devait durer éternellement. Le prince était dans un contentement inexprimable ; il garda Kao-khieou dans son palais, et le lendemain fit apprêter un grand festin auquel il invita Siao-wang, le gouverneur.

Or, on raconte que celui-ci, ne voyant pas revenir Kao-khieou, formait des conjectures à ce sujet, quand un huissier de la porte entra tout à coup p.155 et dit à son maître qu'un messager du prince de Touan venait d'arriver et apportait une lettre d'invitation. Le gouverneur prit la lettre, et monta à cheval aussitôt. Le prince l'accueillit avec cordialité, vanta beaucoup les objets qu'il avait reçus et lui en témoigna sa reconnaissance.

Les deux convives se mirent à table ; la conversation s'engagea.

> — Savez-vous, dit le prince de Touan à son hôte, que Kao-khieou lance le ballon aussi bien du pied droit que du pied gauche ? Que je serais heureux d'attacher cet homme à mon service, comme valet de pied ! Y consentiriez-vous ?
>
> — Si tel est votre désir, répondit le gouverneur en souriant, je ne demande pas mieux. Gardez-le dans votre palais.

Cette réponse combla de joie le prince de Touan ; il prit sa tasse à deux mains et remercia le gouverneur. Les deux amis passèrent encore un certain temps à causer et à badiner. Quand le soir fut venu, ils quittèrent la table et le gouverneur retourna dans son hôtel.

A partir de ce moment, Kao-khieou fut installé dans le palais, comme valet de pied. Il n'en resta pas là et finit par devenir confident intime. Le prince de Touan le suivait partout ; il ne s'éloignait pas de lui de la distance d'un pied.

Deux mois à peine s'étaient écoulés que l'empereur Tchi-tsong mourut sans laisser de postérité, p.156 sans avoir même désigné son successeur. Il y eut une assemblée générale des mandarins de l'ordre civil et militaire, où l'on délibéra (sur le choix à faire du monarque). Le prince de Touan fut élu empereur et prit pour titre *Hoeï-tsong.*

Après qu'il se fut assis sur le trône, un jour qu'il avait du loisir, il dit à Kao-khieou :

> — Moi, l'empereur, je veux vous élever à un poste éminent. Vous avez rendu des services, quand vous étiez aux frontières ; il est juste que vous montiez en grade. Et d'abord, je vais ordonner à mon conseil privé de vous admettre dans son sein ; il faut que vous preniez en main les rênes de l'État.

Six mois tout au plus après cette promotion, l'empereur nomma Kao-khieou commandant en chef de l'armée et gouverneur de la ville impériale.

Kao-khieou, devenu commandant en chef, fit choix d'un jour heureux et alla dans l'hôtel du gouverneur pour y prendre possession

de sa charge. Dès qu'il fut installé, les conseillers des cours souveraines, les grands mandarins, le commandant en second de l'armée, les inspecteurs militaires, les officiers de cavalerie et d'infanterie vinrent le complimenter. Tous lui présentèrent leurs cartes, sur lesquelles ils n'avaient pas manqué d'inscrire fastueusement leurs titres. Kao, le gouverneur de la ville impériale, prit toutes ces cartes et les marqua, une à une, avec son pinceau. Dans le nombre, il se trouva qu'un nom manquait ; c'était celui de p.157 Wang-tsin, commissaire d'armée. Quand on représenta à Kao-khieou que depuis quinze jours ce fonctionnaire, retenu chez lui par une maladie grave, dont il souffrait encore, n'avait pas mis le pied dans son bureau :

> — Mensonge ! s'écria le gouverneur de la ville impériale, enflammé de colère, il savait qu'il y avait aujourd'hui présentation de cartes à l'hôtel ; c'est un misérable qui veut se mettre en opposition avec moi. On doit réprimer l'orgueil des subalternes. Vite, qu'on l'arrête et qu'on l'amène ici.

Wang-tsin n'avait ni femme, ni enfants ; il demeurait seul avec sa mère, qui était âgée de plus de soixante ans. Quand le chef des huissiers se présenta chez lui pour l'arrêter, il vit bien qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de se mettre en route. Il s'arma de courage et de patience contre son mal. (Suivant à pied les huissiers), il entra dans l'hôtel du gouverneur de Khaï-fong-fou, fit quatre révérences, s'inclina de nouveau et donna encore d'autres marques de respect ; puis il se leva et par humilité se tint debout à l'entrée de la salle.

> — Ah, coquin, s'écria Kao-khieou, n'êtes-vous pas le fils de Wang, l'ancien commandant en second de l'armée ?
>
> — Oui, je suis son fils, répondit Wang-tsin.
>
> — Dans les rues comme sur les places de la capitale, continua Kao-khieou d'un ton courroucé, votre père n'avait de relations qu'avec les femmes publiques, les bâtonnistes (spadassins) et les marchands de drogues (charlatans des rues) ; c'est sous p.158 les auspices d'un pareil homme que vous avez appris l'art

militaire. Dites-moi, les conseillers de l'administration précédente avaient donc perdu les yeux pour nommer un drôle tel que vous commissaire d'armée ? Je comprends, après cela, que, dédaigneux et fier, vous n'ayez pas voulu fléchir le genou devant moi. Mais, pour braver avec tant d'audace les lois de la discipline, sur quelle puissance, sur quelle autorité comptez-vous donc ? Quoi, avec une figure de santé comme la vôtre, vous feignez d'être malade et vous restez chez vous !

— Pardonnez-moi, répliqua Wang-tsin d'un air suppliant, la vérité est que je souffre d'une maladie grave et que je ne suis pas encore rétabli.

— Ô vaurien astucieux, dit alors Kao-khieou, si vous souffrez d'une maladie grave, comment avez-vous pu venir à pied dans mon hôtel ?

— Le gouverneur m'appelait, répondit Wang-tsin, pouvais-je désobéir à ses ordres ?

A cette réponse, Kao-khieou, tout à fait hors des gonds, se mit à crier :

— Huissiers, qu'on le saisisse ; prêtez-moi main-forte ; frappez-le à coups de verges !

Tous les généraux présents, qui portaient de l'affection à Wang-tsin, implorèrent sa grâce.

— Gouverneur, lui dirent-ils, le jour où vous prenez possession de votre charge est un jour heureux. Veuillez pardonner à cet homme !

— Malheureux ! répondit le gouverneur de Khaï-fong-fou, s'adressant à Wang-tsin, par considération pour ces vaillants généraux, je vous pardonne p.159 aujourd'hui ; mais, demain, j'aurai une explication avec vous.

Wang-tsin avoua qu'il était coupable et se releva. Il regarda le gouverneur et reconnut Kao-khieou. Il sortit alors de la salle et,

poussant un soupir :

— Oh ! maintenant, s'écria-t-il, c'en est fait de ma vie. Je me disais toujours : Mais qu'est-ce donc que ce nouveau gouverneur qu'on appelle Kao ? et justement c'est Kao-ballon, cet aventurier ; si connu dans la capitale, qui m'apprenait autrefois à faire des armes et qui fut condamné, sur la plainte de mon père, à la bastonnade et au bannissement. Sans doute il voudra venger ses injures. Oh, pour le coup, je ne m'attendais guère que je dusse un jour me trouver sous ses ordres.

@

III

Éducation de Sse-tsin

Fuite de Wang-tsin. De l'hospitalité qu'il reçoit dans une ferme. Village dont les habitants portent tous le même nom. Histoire du jeune Sse-tsin, surnommé *le dragon à neuf raies*. (Extrait du Ier chapitre du *Chouï-hou-tchouen*.)

... Le générai Wang-tsin et sa mère, en quittant la capitale, avaient pris la route de Ting-ngan-fou. Il y avait un mois environ qu'ils étaient sur cette route, lorsqu'un soir, après le soleil couché, Wang-tsin, portant toujours sur son épaule son sac de voyage et marchant derrière le cheval, dit à sa p.160 mère :

> — Il y a une providence pour les innocents ; n'est-ce pas une chose miraculeuse que nous ayons échappé tous deux aux filets du Ciel et de la Terre ! Maintenant nous approchons de Ting-ngan-fou. Quand Kao, le gouverneur, enverrait tous les archers de la police pour m'arrêter, les archers perdraient leur peine.

Le fils et la mère s'abandonnaient à la joie, si bien qu'ils passèrent à côté d'une hôtellerie sans la voir et, comme cette hôtellerie servait de station entre deux villages fort éloignés, ils marchèrent ensuite toute la soirée, sans découvrir ni le plus petit hameau, ni la plus petite auberge. A la fin, regardant de toutes parts, ils aperçurent dans le lointain, au milieu d'un bois, une lumière comme celle d'une lanterne, qui paraissait et disparaissait aussitôt.

> — Quel bonheur, s'écria Wang-tsin, allons dans cet endroit chercher un gîte ; demain matin, de bonne heure, nous continuerons notre route.

Ils se dirigèrent vers le bois et s'approchèrent du lieu où brillait la lumière. Ils reconnurent en arrivant que c'était une grande métairie, dont la cour et les dépendances étaient entourées d'un mur épais. Il y avait derrière ce mur un rideau de grands arbres.

Wang-tsin frappa à la porte de la ferme, et assez longtemps après, le métayer vint ouvrir... Après p.161 avoir traversé une grande cour, ils

entrèrent dans une chaumière, où ils virent le maître de la ferme. C'était un homme d'un vénérable aspect et qui approchait alors de la soixantaine. Il avait les cheveux blancs, la barbe blanche. Wang-tsin le salua, dès qu'il l'aperçut.

> — Ne vous arrêtez-pas aux cérémonies, dit le maître de la ferme avec empressement ; vous êtes des voyageurs ; vous devez être fatigués, asseyez-vous, asseyez-vous.

Et aussitôt il demanda à Wang-tsin d'où il venait et où il allait.

> — Mon nom de famille est Tchang, répondit Wang-tsin ; Khaï-fong-fou est mon pays natal. Par la plus grande des fatalités, j'ai perdu tous mes capitaux dans une faillite, et, comme je n'ai pas d'état pour gagner ma vie, je vais implorer l'assistance d'un de mes parents qui demeure à Ting-ngan-fou.

Le maître de la ferme ordonna sur-le-champ au métayer d'apprêter un repas pour les voyageurs. Un instant après on tira la table, sur laquelle le métayer servit quatre plats de légumes et un plat de bœuf rôti. Il apporta ensuite du vin chaud.

> — Dans les villages, on ne trouve pas tout ce qu'on veut, dit le maître de la ferme ; vous m'excuserez si je vous traite sans façon.
>
> — Sans façon, reprit Wang-tsin, se levant par respect ; mais c'est trop, beaucoup trop ; comment pourrons-nous vous témoigner notre reconnaissance ? p.162
>
> — Ne parlez pas de reconnaissance, répliqua le maître de la ferme.

... Après avoir bu et mangé, Wang-tsin et sa mère ôtèrent leurs assiettes, pour montrer qu'ils avaient fini leur repas... Ils suivirent le maître de la ferme, qui les conduisit dans une chambre à coucher. Le métayer alluma une lampe, sortit et revint bientôt après, apportant une terrine d'eau chaude, pour laver les pieds des voyageurs. Alors le maître de la ferme se retira.

... Le lendemain, Wang-tsin, après avoir fait ses préparatifs, descendit dans la cour de la ferme ... Il y rencontra un jeune garçon de dix-huit à dix-neuf ans qui, tenant un bâton à la main, s'exerçait en plein air à faire des armes. Il était nu de la tête à la ceinture et avait sur son corps tant de piqûres et de mouchetures que, à regarder sa peau toute bariolée, on s'imaginait voir un de ces magots de métal qui représentent des dragons à raies noires. Wang-tsin ne put s'empêcher de rire, en passant près de lui.

— Pas trop mal pour un débutant, murmura-t-il ; il y a des intentions dans ce jeu-là.

A ces mots, le jeune homme furieux se tourna vers Wang-tsin.

— Et qui êtes vous donc, reprit-il, pour trouver à redire à mon jeu ? Savez-vous bien que j'ai fait crier merci à une demi-douzaine des maîtres les plus habiles et les plus renommés ? Vous n'oseriez-pas, vous qui parlez, jouer du bâton avec moi.

p.163 Il n'avait pas achevé ces paroles que le maître de la ferme arriva tout à coup, et réprimanda le jeune homme.

— On doit, s'écria-t-il, témoigner du respect aux étrangers.

— Il ne fallait pas qu'il se moquât de mon jeu, répliqua vivement le jeune homme.

— Est-ce que vous connaissez l'escrime ? dit en souriant le maître de la ferme à Wang-tsin.

— Oui, c'est un art que j'ai passablement étudié ; mais oserai-je vous demander quel est ce jeune garçon ?

— Ce jeune garçon est mon fils, reprit le maître de la ferme.

— Votre fils [1] ! Eh bien, s'il a du goût pour l'escrime, je puis lui enseigner les principes de cet art.

Le maître de la ferme accueillit avec plaisir cette proposition et ordonna à son fils de saluer Wang-tsin comme son maître ; mais la

[1] Littéralement : « le jeune maître de la maison ».

jeunesse est présomptueuse.

— Quoi, mon père, vous l'écoutez, s'écria le jeune bretailleur, dont le dépit semblait augmenter, et vous ne voyez pas que cet homme vous fait des mensonges ? Qu'il commence par se battre avec moi, je le saluerai ensuite comme mon maître.

— Me battre avec vous ! répliqua Wang-tsin, p.164 en souriant, fi donc ! et que dirait votre père de vos procédés et de mon ingratitude ? mais, jouer du bâton, par manière d'amusement, sans chercher à vous faire du mal...

A ces mots, le jeune homme, enflammé de colère, saisit un bâton à escrime qu'il fit mouvoir aussi vite que le vent fait tourner une meule de moulin ; puis, regardant Wang-tsin :

— Approchez, lui dit-il d'un ton courroucé, ou vous n'êtes pas un vrai Chinois ?

Wang-tsin, souriant toujours, ne bougeait pas de sa place.

— Puisqu'il le veut, dit le père, battez-vous, battez-vous ; si vous lui cassez un bras ou une jambe, il ne pourra s'en prendre qu'à lui seul.

Alors Wang-tsin tira du fourreau un bâton à escrime qu'il se mit à brandir, comme pour donner à son adversaire le signal du combat. La lutte s'engagea. Wang-tsin, parant toujours et ne frappant jamais, s'amusa beaucoup de ce jeune homme, qui ne connaissait pas les vrais principes. A la fin, Sse-tsin tomba aux pieds du commissaire et s'avoua vaincu.

— C'est donc inutilement, lui dit-il, que tant d'escrimeurs ont passé par mes mains. Ces gens-là n'avaient pas la moitié de votre talent. Mon maître, je vous en supplie, donnez-moi des leçons.

— Très-volontiers, répondit Wang-tsin ; votre père a eu tant de bontés pour nous que je serais heureux de lui montrer ma reconnaissance. p.165

Le maître de la ferme, au comble de la joie, ordonna à son fils de s'habiller et de se rendre dans la salle, où le métayer, qui avait tué une brebis, servit le repas du matin. La mère de Wang-tsin étant descendue, les quatre convives se mirent à table.

> — Maître, dit à Wang-tsin le propriétaire de la ferme, se levant et tenant sa tasse à la main, avec un pareil talent, vous devez être pour le moins général d'armée. Quelle simplicité ! je n'ai donc pas reconnu le mont Taï-chan, qui me crevait les yeux.
>
> — Mon nom de famille n'est pas Tchang, répondit Wang-tsin en souriant ; je suis le général Wang-tsin, commissaire d'armée.

Puis, il raconta en détail au maître de la ferme l'histoire de sa jeunesse, sa liaison avec Kao-khieou, la nomination de celui-ci au poste de commandant en chef, et enfin l'aventure de l'hôtel.

> — Puisque vous avez parlé le premier, reprit le maître de la ferme, s'adressant à Wang-tsin, je vous dirai à mon tour que mes ancêtres étaient originaires de ce district, qu'on appelle *Hoa-yin-hien*, la montagne que vous voyez d'ici est le mont Chao-hoa et le village que nous habitons est le village *Sse-kia*, ou « des familles Sse ». Il peut y avoir dans ce village quatre cents familles, dont les chefs portent tous le même nom, c'est-à-dire Sse. Mon fils, dès sa plus tendre enfance, n'a jamais voulu se livrer aux travaux des champs ; c'était un paresseux, p.166 qui n'aimait qu'â faire des armes et à jouer du bâton. Sa mère, voyant qu'il devenait incorrigible, mourut un jour d'un accès de colère. Resté veuf, je n'avais d'autre parti à prendre que de l'abandonner à son naturel. Vous ne sauriez croire tout l'argent qu'il m'a coûté. Je lui ai d'abord donné un maître d'escrime ; puis, comme il avait envie de se faire tatouer, j'ai chargé un artiste habile de figurer sur ses bras et sur ses épaules des fleurs de toute espèce et sur sa poitrine un beau dragon à raies bariolées. C'est pour cela que

> tous les habitants du district l'appellent Sse-tsin ou le dragon à neuf raies.

Wang-tsin fut charmé d'entendre tous ces détails. A partir de ce moment, il s'installa dans la ferme avec sa mère, et chaque jour le fils de la maison, Sse-tsin, lui demandait, comme une grâce, de lui enseigner un des dix-huit exercices militaires. Sous un maître aussi habile, Sse-tsin apprit bien vite à se servir des armes qui étaient en usage (du temps des Song).

Nous ne sommes pas à la fin de l'histoire. Six mois à peine s'étaient écoulés, que le jeune Sse-tsin connaissait à fond tous ses exercices. Il savait croiser la hallebarde, frapper du marteau, tirer de l'arc aussi bien que de l'arbalète, lancer des pierres avec la baliste, déchirer avec le fouet, ajuster un coup d'épée, percer avec la lance ou la javeline, couper avec la hache ou la cognée et enfin jouer p.167 du bâton et battre du tambour. Il avait fait tant de progrès que Wang-tsin, n'ayant plus rien à lui apprendre, crut qu'il était de son devoir de quitter la ferme et d'aller à Ting-ngan-fou. Sse-tsin essaya inutilement de le détourner de ce projet.

> — Maître, lui disait-il, restez donc avec nous ; je m'engage à vous servir, vous et votre mère, jusqu'à la fin de vos jours.
>
> — Mon sage disciple, répondait Wang-tsin, je vous remercie de vos bons sentiments. Rester ici ! ah, ce serait pour moi le comble de la félicité ; mais songez que si Kao, le gouverneur de la ville impériale, parvenait à découvrir le lieu de ma retraite, on ne manquerait pas de vous arrêter avec moi. N'est-ce pas assez d'un malheur ? faut-il en chercher deux ? Non, mon parti est pris ; je vais à Ting-ngan-fou.

Sse-tsin et son père, à bout de raisonnements et de vaines tentatives, furent contraints d'apprêter le repas du départ. Ils offrirent à Wang-tsin, comme un témoignage de leur reconnaissance, un petit coffre à double fond, renfermant cent taels d'argent [1]. Le lendemain,

---

[1] Environ 750 francs.

Wang-tsin, après avoir fait ses préparatifs de voyage, prit congé de son hâte et partit avec sa mère. Sse-tsin ordonna au métayer de porter le sac de voyage et reconduisit son maître jusqu'à dix milles de la ferme. La séparation fut pénible pour ce jeune homme ; il salua Wang-tsin, p.168 versa des larmes en abondance, étendit les bras et retourna à la ferme avec le métayer.

... Or, on raconte que, revenu à la ferme, Sse-tsin ne songea plus qu'à entretenir ses forces. Il était alors dans toute la vigueur de la jeunesse. Dormant peu, il se levait chaque jour à la troisième veille pour étudier ses exercices. On le voyait derrière la métairie courir à cheval, en plein soleil, et tirer des flèches.

A quelque temps de là, le père de Sse-tsin tomba malade. Comme il y avait déjà plusieurs jours qu'il gardait le lit, son fils envoya chercher un médecin ; mais hélas ! les secours de l'art furent impuissants. Quel sujet de tristesse et de lamentations ! Sse, le maître de la ferme, mourut.

Sse-tsin pensa tout d'abord aux funérailles de son père. Il acheta un magnifique linceul, commanda un cercueil intérieur et un cercueil extérieur. Il invita des religieux, du culte de Bouddha, à offrir un grand sacrifice et à jeûner pendant sept jours, afin de délivrer l'âme de son père des souffrances expiatoires. Il pria en outre des religieux, du culte des *Tao-sse*, de réciter des prières aux mêmes intentions, et de célébrer un service funèbre. Après qu'il eut fait choix d'un jour heureux, on procéda à l'inhumation. Tous les habitants du village, sans en excepter un seul, assistèrent aux funérailles et suivirent le corps du défunt jusqu'à la colline où il fut déposé à côté des tombeaux de ses ancêtres.

La mort de cet homme avait laissé dans la ferme p.169 un vide irréparable. Sse-tsin, son fils, qui n'aimait pas l'agriculture, mit à la tête de l'exploitation une espèce d'intendant et joua du bâton comme par le passé.

@

IV

Profession de Lou-ta

Lou-ta se retire dans le village des Sept-diamants. Quels motifs l'engagent à embrasser la profession religieuse. Histoire du monastère de Mañdjous'rî. Description des cérémonies bouddhiques de la tonsure, de la prise d'habits et de l'imposition des mains. Comment le néophyte quitte son nom et s'appelle en religion Savoir-profond. (Extrait du IIIe chapitre du *Chouï-hou-tchouen*.)

Le lendemain, dès l'aube du jour, Tchao, le youên-waï, dit à Lou-ta :

— Je crois que ce pays-ci ne vous convient pas ; vous n'y êtes pas en sûreté. Je vous invite, mon cher brigadier [1], à venir passer quelque temps à ma ferme.

— Où est située votre ferme, demanda Lou-ta ?

— A dix milles d'ici, répondit le youên-waï, dans le village des Sept-diamants.

— Très-volontiers, reprit Lou-ta.

Tchao, le youên-wai, chargea sur-le-champ un domestique d'aller dire au fermier de seller deux chevaux et de les amener à la ville. Vers midi, quand on annonça que les chevaux étaient à la p.170 porte, le youên-waï invita le brigadier à monter et ordonna au fermier de porter les valises sur ses épaules. Lou-ta prit congé de Kin-lao et de sa fille, et monta à cheval avec Tchao, le youên-waï. Ils arrivèrent au village des Sept-diamants. Parvenus à la ferme, Tchao, le youên-waï, conduisit Lou-ta dans une chaumière, où il établit sa demeure.

... Or, un jour que les deux amis étaient à causer tranquillement dans la bibliothèque, ils aperçurent de loin Kin-lao, qui accourait à la ferme. Le vieillard dirigea ses pas vers la bibliothèque, y entra précipitamment et voyant qu'il n'y avait pas d'étrangers :

— Mon libérateur, dit-il au brigadier, je ne suis pas méfiant ; mais je dois vous avertir que trois ou quatre officiers de police

[1] En chinois : Ti-hia. Sous la dynastie des Song, il commandait les archers, administrait la bastonnade et présidait aux exécutions capitales.

sont venus hier soir dans le quartier, pour y faire une information sur votre compte. S'il arrivait un malheur, quel parti aurions-nous à prendre ?

— Aucun, répondit Lou-ta, il vaut mieux que je m'en aille.

— Je connais une maison, ajouta le youên-waï, où vous trouveriez un refuge assuré contre les recherches de la police ; mais peut-être que cette maison ne vous serait pas agréable ?

— Comment donc ! reprit vivement Lou-ta, tout m'est agréable. Songez qu'il y va de ma tête [1].

— Très-bien, très bien, continua le youên-waï, vous voilà dans d'excellentes dispositions. p.171 Écoutez-moi. Il existe à trente milles d'ici une montagne, appelée Ou-taï-chan ou « la montagne des cinq tours ». Sur cette montagne est le monastère de Mañdjous'rî, qui n'était dans l'origine qu'un petit oratoire, consacré au bodhisattva Mañdjous'rî et qui renferme aujourd'hui sept cents religieux environ du cuite de Bouddha. Le supérieur du monastère a pour nom de religion *Sagesse-éminente*. Dans cette maison, que mes ancêtres ont toujours soutenue par leurs pieuses libéralités, on me regarde moi-même comme un bienfaiteur et comme un homme avide de gagner les œuvres de miséricorde. Il n'y a pas longtemps encore, j'avais promis au supérieur d'amener un néophyte dans le couvent pour y faire sa profession ; j'ai même acheté une licence sur papier à fleurs que je puis vous montrer ; mais les vocations sont rares ; on ne les rencontre pas toujours. Brigadier, il dépend de vous que j'accomplisse mon vœu ; quant aux frais, tout me regarde. Voyons, parlez avec franchise, vous sentiriez-vous de l'inclination pour la vie religieuse ? Y a-t-il dans la cérémonie de la tonsure quelque chose qui vous répugne ?

[1] Il avait tué un boucher.

« Maintenant, quand je voudrais partir, se dit à lui-même Lou-ta, où trouverais-je un asile ? il vaut mieux que j'accepte sa proposition. »

— Eh bien, répliqua-t-il, puisque le youên-waï veut bien me prendre sous sa protection, moi, qui ne suis qu'un ivrogne, je fais vœu d'être bonze.

Alors ils délibérèrent ensemble sur ce projet. La p.172 nuit suivante, on prépara les bagages et l'on partit à la pointe du jour.

Les deux amis prirent la route du monastère, suivis du fermier, qui portait les valises. Il était environ sept heures du matin, quand ils arrivèrent au couvent. Plusieurs bonzes, de ceux qu'on appelle Tou-sse et Kien-sse, vinrent à leur rencontre. Tchao, le youên-waï, et le brigadier se reposèrent pendant quelque temps sous le portique extérieur ; puis, le supérieur du monastère, *Sagesse-éminente*, suivi des desservants de l'autel, se présenta pour les recevoir.

— Oh, oh ! c'est un de nos bienfaiteurs, s'écria *Sagesse-éminente*, apercevant le youên-waï ; la fatigue du chemin...

— N'en parlons pas, répliqua celui-ci ; je vous demande un moment d'audience, car j'ai quelques affaires à vous recommander.

— Entrez dans la grande pagode, dit alors le supérieur ; vous prendrez une tasse de thé.

Les deux amis suivirent le supérieur. Arrivés au monastère, *Sagesse-éminente* offrit au youên-waï la natte des hôtes ; quant à Lou-ta, il alla, la tête baissée, s'asseoir sur le banc de la méditation. Le youên-waï recommanda au brigadier de prêter une oreille attentive et de parler à voix basse.

— Vous p.173 venez ici, lui dit-il, pour embrasser la profession religieuse ; comment osez-vous vous asseoir en face du supérieurs ?

— C'est faute d'attention, répondit Lou-ta.

Et sur-le-champ, il se leva et resta debout derrière le youên-waï. Tous

les bonzes, depuis les desservants de l'autel jusqu'aux teneurs de livres, vinrent par ordre se ranger sur deux files, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Le fermier entra dans la salle un moment après, apportant une boîte.

> — Encore des présents, s'écria le supérieur, et pourquoi donc ? on vous a tant de fois importuné.
>
> — Ce sont des bagatelles sans valeur, répondit le youên-waï ; il n'y a pas de quoi me remercier.

Un novice du monastère emporta les présents.

Alors Tchao, le youên-waï, s'étant levé, prit la parole :

> — Vénérable cénobite, dit-il au supérieur, cet homme que j'amène ici, pour accomplir un vœu, est mon frère d'adoption ; le nom de sa famille est Lou. Sorti des rangs de l'armée, après avoir connu le monde et l'infortune, un mouvement intérieur l'appelle à la vie cénobitique. Je viens donc aujourd'hui supplier Votre Révérence d'admettre mon frère dans sa communauté. Votre clémence est incomparable ; par déférence pour moi, recevez-le. J'apporte une licence et un extrait du registre des impôts. Quant aux cérémonies de la tonsure et de la prise d'habits, il va sans dire que j'acquitterai tous p.174 les frais. Vénérable religieux, mettez le comble à mon bonheur.
>
> — L'acquisition d'un tel homme, répondit *Sagesse-éminente*, doit jeter un grand éclat sur notre maison ; je le recevrai, rien de plus facile, rien de plus facile.

Après qu'un néophyte eut enlevé le plateau sur lequel on avait servi le thé, le supérieur *Sagesse-éminente* ordonna aux desservants de l'autel d'assembler tous les bonzes du monastère et de délibérer avec eux sur l'admission du néophyte. Il recommanda en même temps aux bonzes administrateurs d'apprêter un repas maigre.

Les desservants de l'autel et les bonzes assemblés tinrent une conférence.

— Cet homme-la n'a point de vocation, s'écrièrent-ils presque tous ; son regard est rude et menaçant ; rien chez lui n'annonce la piété. Allez, dirent-ils aux hospitaliers, invitez les deux voyageurs à se reposer dans le grand parloir ; pendant ce temps, nous transmettrons notre avis au supérieur.

Un moment après, les bonzes assistants, suivis d'une partie de la communauté, se rendirent auprès de *Sagesse-éminente* :

— Cet homme, qui se croit appelé à la vie religieuse, dit le premier des assistants, a la physionomie d'un idiot. A voir sa figure, on le prendrait plutôt pour un criminel de bas étage. Il ne faut pas le recevoir, car un jour il compromettrait notre maison. p.175

— Songez donc, répliqua le supérieur, qu'il est le frère de Tchao, le youên-waï. Comment pourriez-vous, sans avoir égard aux sollicitations de notre bienfaiteur, refuser une admission qu'il propose ? La méfiance nuit souvent ; gardez-vous de vous y abandonner. Au surplus, je vais méditer moi-même sur le caractère de cet homme.

Après avoir allumé une baguette d'encens consacré, le supérieur *Sagesse-éminente* s'assit, les jambes croisées, sur le banc de la méditation et récita quelques prières à voix basse. Quand le feu de la baguette s'éteignit, il revint au milieu des bonzes.

— Oh, pour le coup, s'écria-t-il, vous pouvez le tonsurer. Savez-vous que cet homme est né sous la constellation du Ciel ? C'est un caractère ferme et droit. J'avouerai, qu'il est un peu brutal, passablement idiot, et qu'on ne trouve dans sa vie qu'un singulier mélange de bien et de mal ; mais dans la suite il témoignera une piété exemplaire à laquelle, vous autres, vous n'atteindrez jamais. Souvenez-vous de mes paroles et ne mettez pas d'obstacle à l'exécution de mes volontés.

— Vénérable supérieur, répliquèrent les desservants de l'autel, voilà ce qui s'appelle une sage condescendance. Du reste

advienne que pourra ; nous ne sommes pas responsables des fautes d'autrui.

Après un repas maigre, auquel assista Tchao, le youên-waï, un bonze administrateur établit le compte des frais. Le youên-waï remit à ce bonze quelques taels d'argent pour la chape, le pluvial, le bonnet, p.176 l'habit, les sandales et les instruments du culte, à l'usage des bonzes.

Quand les préparatifs furent terminés, le supérieur choisit un jour heureux ; il ordonna aux néophytes de sonner les cloches et de battre le tambour. Alors les religieux, au nombre d'environ six cents, se rendirent processionnellement dans la chapelle ; ils étaient tous revêtus de la chape. Arrivés au pied de l'autel de la loi, ils joignirent les mains, firent une révérence profonde et se rangèrent sur deux files. Un moment après, le youên-waï, pour accomplir les cérémonies d'usage, prit de l'encens consacré dans une cassolette d'argent, se prosterna devant l'autel et adora le dieu *Foĕ*. Lou-ta vint à son tour, précédé des néophytes du monastère. Dès qu'il fut parvenu au pied de l'autel, un bonze, de ceux qui exerçaient les fonctions d'administrateur, lui ordonna d'ôter son bonnet ; puis il divisa les cheveux du brigadier en neuf touffes égales, qu'il lia avec des cordons de soie ; prenant ensuite chaque touffe l'une après l'autre avec la main, le purificateur les coupa tour à tour. Celui-ci se disposait déjà à couper les moustaches, mais le brigadier s'écria aussitôt :

— Ah, si vous m'en laissiez un peu, vous m'obligeriez beaucoup.

A ces mots, les religieux ne purent s'empêcher de rire.

— Prêtres de Bouddha, dit le supérieur *Sagesse-éminente*, du haut de l'autel où il était placé, silence et respect, prions !

— Il n'est pas bon, reprit le supérieur, après p.177 avoir achevé sa prière, que cet homme conserve des instincts belliqueux, coupez tout ; qu'on ne laisse pas un poil.

Cet ordre, émané du chef suprême du monastère, fut religieusement exécuté par le purificateur, qui prit un rasoir et s'acquitta de sa tâche à

merveille. Alors un desservant de l'autel présenta la licence au supérieur et invita celui-ci à conférer un nom bouddhique à Lou-ta. Le supérieur, sans plus tarder, la tête découverte et tenant la licence à la main, prononça les paroles sacramentelles :

> — Un rayon de la divine lumière est plus précieux qu'un monceau d'or. La loi de Foë embrasse tous les êtres ;

puis, il ajouta :

> — Je vous donne pour nom *Tchi-chin* (Savoir-profond).

Le bonze préposé à la garde des archives remplit sur la licence le nom qui avait été laissé en blanc ; après quoi, le supérieur remit à Lou, *Savoir-profond*, l'habit religieux et la chape, avec ordre de s'en revêtir à l'instant même. Celui-ci, portant pour la première fois le costume des bonzes, fut conduit à l'autel par un religieux administrateur. Alors commença la cérémonie de l'imposition des mains et de l'instruction solennelle, appelée Cheou-ki.

> — Voici les trois grands préceptes auxquels vous devez obéir, dit à *Savoir-profond* le supérieur *Sagesse-éminente*, une main posée sur la tête du néophyte :
> 1° Vous imiterez Bouddha ;
> 2° Vous professerez la doctrine orthodoxe ;
> 3° Vous respecterez vos maîtres et vos condisciples.
> Voici maintenant les cinq défenses :
> 1° Vous ne tuerez aucun être vivant ;
> 2° Vous ne déroberez pas ;
> 3° Vous ne commettrez pas d'impuretés ;
> 4° Vous ne boirez pas de vin ;
> 5° Vous ne mentirez pas.

Savoir-profond ne comprit rien aux vœux des néophytes, et quand le supérieur lui demanda s'il pourrait, oui ou non, observer les cinq commandements, *Savoir-profond* répondit :

> — Moi, qui ne suis qu'un ivrogne, je m'en souviendrai.

A ces paroles, tout le monde se mit à rire.

Quand l'instruction du néophyte fut terminée, Tchao, le youên-waï, prit congé du supérieur, auquel il recommanda *Savoir-profond*.

— C'est un homme d'une intelligence fort médiocre, lui dit-il ; ayez de l'indulgence pour lui.

— Soyez tranquille, répondit le supérieur, je lui apprendrai tout doucement à lire les écritures, à réciter ses prières, à disserter sur la doctrine et à officier dans les cérémonies.

@

V

Chasteté de Wou-song

Histoire de Wou-song, de Wou-ta et de Kin-lièn. De la réception que Kin-lièn fit à son beau-frère. Mission délicate conférée par un gouverneur. (Extrait du XXIIIe chapitre du *Chouï-hou-tchouen* [1].)

...

— Mais je ne me trompe pas, s'écria Wou-ta, c'est mon frère !

— p.179 Comment donc ? Vous dans cette ville ! dit Wou-song, après avoir salué Wou-ta.

— Ah, mon frère, depuis plus d'un an que nous sommes séparés, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ? En vous voyant, je ne puis dissimuler ni mon ressentiment, ni mon affection ; mon ressentiment, quand je pense à tous vos désordres ; toujours dans les cabarets, toujours frappant, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, toujours des démêlés avec la justice. Je ne me souviens pas d'avoir joui un mois du calme et de la tranquillité. Que de soucis, que d'amertumes, que de tribulations ! Oh, quand je pense à cela, je ne vous aime pas. Mais voulez-vous savoir quand je vous aime ? Écoutez-moi. Les habitants du district de Tsing-ho ne sont pas d'un caractère facile ; vous les connaissez. Ces gens-là n'ouvrent la bouche que pour dire des sottises. Après votre départ, ils m'ont trompé de mille manières, puis tant tourmenté, tant opprimé, qu'à la fin j'ai quitté le district. Quand vous étiez à la maison, nul n'aurait osé souffler dans ses doigts. Oh, quand je pense à cela, je vous aime.

Au fond, les deux frères Wou-ta et Wou-song, quoique nés du même père et de la même mère ne se ressemblaient pas le moins du monde. Wou-song avait huit *tche* [2] de hauteur, une figure singulièrement belle, des proportions athlétiques. Il était doué d'une force si extraordinaire

---

[1] Voyez aussi le premier chapitre du *Kin-p'ing-meï.*
[2] C'est le pied chinois.

que personne n'osait l'aborder. Wou-ta n'avait pas cinq *tche* de p.180 hauteur. Il était horriblement laid ; la forme de sa tête avait en outre quelque chose de comique. Les habitants du Tsing-ho, voyant qu'il était chétif et d'une petite stature, l'avaient affublé d'un sobriquet ; ils l'appelaient San-tsun-ting « homme de trois pouces ».

Il existait dans une famille opulente du Tsing-ho une jeune caméristeد'une beauté remarquable. Son nom de famille était Pan, son surnom Kin-lièn [1]. Elle avait alors vingt ans. Le maître de la maison, épris de ses charmes, voulait en faire sa concubine ; mais, comme il arrive presque toujours, la femme légitime refusa son consentement. Dans son dépit, le maître proposa cette jeune fille à un marchand de gâteaux, à Wou-ta, qui l'épousa moyennant quelques pièces d'argent. Kin-lièn n'aimait pas son mari ; elle se plaignait sans cesse de l'exiguïté de sa taille et de la laideur de son visage ; elle trouvait surtout ses manières fort communes. Pour le malheur de celui-ci, elle se lia d'amitié avec des courtisanes et des femmes de mauvaise vie, qui étaient venues s'établir à Tsing-ho. Wou-ta était un homme fort honnête, plein de droiture, mais d'un p.181 caractère faible. Il toléra dans sa maison la présence de ces femmes, qui se moquaient de lui [2]. Finalement, abreuvé de sarcasmes et las de toutes ces avanies, il transporta son domicile dans la ville de Yang-ko, chef-lieu du district de ce nom, et loua une petite maison, rue des Améthystes. Or, il était en train d'exercer son état, quand il rencontra Wou-song.

---

[1] « Nénuphar d'or ». On désigne poétiquement par cette expression les petits pieds d'une femme. (Voyez l'ouvrage intitulé : *Chinese courtship*, by P. P. Thoms, p. 19.)

[2] — Cette petite femme, votre voisine, dit un jour Si-men-khing à madame Wang, de qui est-elle l'épouse ou la concubine ?

— Devinez ?

... Si-men-khing nomma successivement Si-eul-kho, Siao-y, aux épaules tatouées, etc. etc. enfin, renonçant à la partie, il pressa madame Wang de satisfaire sa curiosité.

— Eh bien donc ! s'écria celle-ci, étouffant de rire, apprenez qu'elle est la femme de Wou-ta-lang, celui qui vend des gâteaux dans la grande rue.

A ces mots, Si-men-khing, allongeant les jambes, éclata de rire à son tour :

— Quoi, le petit homme qu'on appelle *Trois-pouces* ?

— Précisément.

— Quel dommage !

— Que voulez-vous ? Une femme charmante est toujours le partage d'un mari stupide. La faute en est au vieillard qui demeure dans la Lune.

— Ah, mon frère, continua-t-il, tenez, j'étais dans la rue ces jours derniers, lorsque je vis un rassemblement d'hommes et de femmes. Je m'approche pour entendre ; quelqu'un racontait avec vivacité qu'un homme, d'une force extraordinaire, avait terrassé un tigre sur la montagne ; que le nom de cet homme était Wou, et que le préfet venait de le nommer *Tou-theou* « major de la garde du district ». Je p.182 gage que c'est mon frère, me dis-je à moi-même. Oh, après une si heureuse rencontre, je ne travaille plus d'aujourd'hui.

— Où est votre maison, mon frère ?

— Vis-à-vis, répondit Wou-ta, montrant du doigt la rue des Améthystes.

Wou-song, pour soulager son frère, chargea sur ses épaules le levier de bambou, auquel étaient suspendues deux mannes de pâtisserie. Arrivés à la maison, Wou-ta souleva le treillis de la porte.

— Ma femme, cria-t-il, le vainqueur du tigre, celui que le préfet du district vient d'appeler aux fonctions de major de la garde, justement c'est mon frère.

— Mon beau-frère, dit Kin-lièn, se tournant vers Wou-song ; dix mille félicités !

— Ma belle-sœur, répondit Wou-song, asseyez-vous, je vous prie, pour recevoir mes salutations.

— Tant d'égards confondent votre servante.

— Je veux observer les rites et vous témoigner mon respect.

— Mon beau-frère, imaginez-vous que ces jours derniers, une de mes voisines, madame Wang, voulait m'emmener avec elle pour voir le cortège. Quoi ! cet homme admirable, qui entrait dans la ville, p.183 c'était mon beau-frère !... Je vous en supplie, montez donc dans notre chambre.

Wou-song, Wou-ta et Kin-lièn montèrent dans l'étage supérieur.

— Je vais tenir compagnie à mon beau-frère, dit Kin-lièn, regardant Wou ; allez vite acheter quelque chose.

— Très-bien, répliqua celui-ci. Mon frère, asseyez-vous ; je reviendrai dans quelques instants.

« Quel extérieur agréable et plein de noblesse, se dit à elle-même Kin-lièn, après avoir examiné Wou-song depuis les pieds jusqu'à la tête. Des deux frères, celui que j'ai épousé n'est certainement pas le plus beau, car s'il ressemble quelque peu à un homme, il ne laisse pas d'avoir encore plus l'aspect d'un démon. Qu'ai-je à faire de *Trois-pouces*, d'un mari si chétif et si laid ? Triste, languissante, comme je le suis, il faut que je m'attache à Wou-song... On dit qu'il n'est pas encore marié. Oh ! heureux jour, pouvais-je m'attendre à cette bonne fortune.

— Mon beau-frère, dit-elle à Wou-song, d'un air joyeux, combien y a-t-il que vous êtes ici ?

— Dix jours.

— Où logez-vous ?

— A la préfecture.

— Oh, que vous devez y être mal !

— Un homme s'arrange toujours bien. D'ailleurs, je n'ai pas à me plaindre ; les soldats de l'hôtel m'apportent tout ce qui m'est nécessaire. p.184

— Des soldats ! mais les gens de cette espèce ne sont guère propres au service... du ménage. Vous n'avez jamais que des potages réchauffés et quels potages encore ! c'est à soulever le cœur, j'imagine. Mon beau-frère, il faut quitter la préfecture et venir demeurer avec nous. Je veux apprêter moi-même tout ce que vous mangerez.

— Je suis profondément touché de votre accueil.

— N'aurais-je pas quelque part une petite belle-sœur, d'un caractère agréable, enjoué, que vous seriez heureux de...

— Je ne suis pas encore marié.

— Mon beau-frère, dit alors Kin-lièn, d'un ton de voix plein de douceur, quel âge avez-vous ?

— Vingt-cinq ans.

— Juste, trois années de plus que votre servante. Mon beau-frère, d'où venez-vous maintenant ?

— Du district de Tsang-tcheou, où j'ai séjourné plus d'un an. Je ne m'attendais pas à rencontrer mon frère dans le Yang-ko.

— Oh, oh ! ce n'est pas une petite histoire. Après mon mariage, figurez-vous que mon époux m'a rassasiée de... morale et le public de mauvaises plaisanteries. Nous nous sommes trouvés dans p.185 l'obligation d'abandonner le district de Tsing-ho. Si j'avais épousé un homme fort, courageux comme mon beau-frère, qui est-ce qui aurait osé prononcer le caractère 不 « non » ?

— Mon frère est un homme qui ne fait rien et qui n'a jamais rien fait que par principe de conscience ; il ne ressemble pas à Wou-song, dont la conduite a été si désordonnée.

— Oh, les jolis contes que vous débitez là, dit Kin-lièn en riant ; quant à moi, j'ai toujours aimé la gaieté, la vivacité, et je ne puis souffrir ces hommes graves, compassés, qui vous répondent toujours sans branler la tête.

— Mon frère est très pacifique ; il craindrait de jeter ma belle-sœur dans l'inquiétude et le chagrin.

Sur ces entrefaites, Wou-ta, revenu du marché, entra dans la chambre.

— Ma femme, dit-il à Kin-lièn, les provisions sont dans la cuisine ; vous pouvez apprêter le dîner.

— Voyez donc le mal avisé ! s'écria Kin-lièn ; pendant que mon beau-frère est dans ma chambre, il veut que je descende à la cuisine.

— Ma belle-sœur, répondit Wou-song, je vous en supplie, ne faites pas de cérémonies pour moi.

— Que ne va-t-il prier madame Wang, notre voisine, d'apprêter le dîner.

Wou-ta obéit. Au bout de quelque temps, madame Wang entra dans la chambre et servit le dîner... Kin-lièn proposa une santé à Wou-song... p.186 Wou ta se levait à chaque instant pour transvaser le vin, à la grande satisfaction de Kin-lièn, qui souriait et ne bougeait pas de sa place.

— Mon beau-frère, continua-t-elle sans plus de façon, pourquoi ne mangez-vous pas du poisson avec votre bœuf ; tenez, je vais vous choisir un beau morceau.

Wou-song, comme on l'a dit, avait des principes, une conscience délicate. Il est certain qu'il trouvait les allures de Kin-lièn un peu vives ; mais il témoignait des égards à cette jeune femme, parce qu'elle était sa belle-sœur. Au fond, pouvait-il deviner que son frère avait épousé une caméristе ?... Kin-lièn, après avoir bu quelques tasses de vin, se mit à considérer Wou-song. Celui-ci n'osait pas soutenir ses regards ; il baissait la tête et finit par se lever de table.

— Encore quelques tasses, lui dit Wou-ta.

— Mon frère, c'est assez pour aujourd'hui. Je reviendrai vous voir.

Wou-ta et Kin-lièn descendirent de la chambre ; ils accompagnèrent Wou-song jusqu'à la porte extérieure.

— Mon beau-frère, dit Kin-lièn, il faut que vous veniez demeurer avec nous. Autrement, voyez-vous, notre situation est intolérable. On se moque de nous du matin au soir ; on nous raille, et moi je ne puis pas souffrir qu'on me raille.

— Ma femme a raison, dit Wou-ta, venez demeurer avec nous ; vous m'apprendrez à défendre mes droits.

— Très volontiers, si c'est votre désir, répondit Wou-song ; je vais chercher ma valise et demander p.187 au gouverneur la permission de quitter la préfecture.

— Je compte sur vous, ajouta Kin-lièn.

. . . . . .

Voilà donc Wou-song installé dans la maison de son frère, Kin-lièn au comble de la joie. On était alors dans le douzième mois. Depuis plusieurs jours, le vent du nord soufflait avec violence. On apercevait des nuages qui, semblables à des vapeurs rougeâtres, s'étendaient de tous côtés. Pendant une journée, la neige tomba du ciel à gros flocons et, comme le vent continuait à souffler par intervalles, ces flocons tourbillonnaient dans l'air.

Le lendemain, Wou-song, se levant avec le jour, alla marquer les heures de service au poste de la préfecture. Il n'était pas encore de retour à midi. Wou-ta, vivement pressé par Kin-lièn, sortit à son tour pour vendre des gâteaux. Or, la jeune femme, qui ce jour-là avait chargé sa voisine, madame Wang, de lui acheter des provisions, entra, dès qu'elle se vit seule, dans la chambre de son beau-frère et alluma du feu ; puis, réfléchissant, elle se dit au fond du cœur : « Décidément, je veux aujourd'hui lui faire quelques avances, quelques agaceries ; non, je ne puis croire qu'un tel homme demeure froid et insensible. » Et se plaçant derrière le treillis de la porte, immobile, pensive, mais pleine d'espoir, elle attendit. Lorsqu'elle vit revenir Wou-song, qui foulait aux pieds les flocons de neige, elle souleva le treillis, prit un air souriant et marchant à sa rencontre : p.188

— Mon beau-frère, s'écria-t-elle, comme le froid est vif ! Ah, je souffrais pour vous.

— Je remercie ma belle-sœur de l'intérêt qu'elle me porte, répondit Wou-song en entrant

et sans souffrir que la jeune femme le débarrassât de son chapeau de feutre, à larges bords, il l'accrocha lui-même à la muraille, après l'avoir secoué pour en faire tomber la neige ; il délia sa ceinture, à laquelle pendait un sachet, quitta sa première robe, espèce de casaque en damas vert, dont la forme rappelait le pluvial des bonzes, et sur laquelle figurait un perroquet gris ; puis, il pénétra dans la chambre.

— Je vous ai attendu debout toute la matinée, mon beau-frère, dit alors Kin-lièn, pourquoi n'êtes-vous pas revenu déjeuner ?

— C'est qu'à la préfecture, répondit Wou-song, une personne de ma connaissance m'a invité à prendre quelque chose. A l'arrivée d'un troisième convive, je me suis retiré par discrétion et j'ai marché, sans m'arrêter, jusqu'ici.

— En ce cas, mon beau-frère, approchez-vous donc du feu.

— Bien, bien, dit le major de la garde.

Alors il ôta ses bottines de cuir, changea de bas, mit des pantoufles d'hiver, prit un tabouret et s'assit près du foyer.

Pendant ce temps, la jeune femme avait fermé la première porte au verrou et mis la barre à la seconde ; elle apportait du vin, des légumes, des p.189 fruits et préparait la table dans la chambre de Wou-song.

— Où donc est allé mon frère, demanda enfin celui-ci ? Comment n'est-il pas rentré ?

— Il sort ainsi tous les jours pour vaquer à ses affaires. Qu'importe, buvons ensemble quelques tasses.

— Il vaut mieux attendre que mon frère soit de retour.

— Pourquoi donc, pourquoi donc ? on ne peut pas l'attendre, s'écria Kin-lièn, qui servait déjà du vin chaud.

— Gardez cela pour mon frère, dit Wou-song.

Kin-lièn n'insista pas davantage ; elle prit un tabouret et vint s'asseoir près de Wou-song. A côté d'eux était une table et sur cette

table un grand vase plein. Obligée de renoncer au vin chaud, Kin-lièn se rejeta sur le vin froid. Elle emplit une tasse, l'éleva avec la main et regardant fixement son beau frère :

— Videz au moins celle-ci, lui dit-elle.

Il obéit et la vida d'un trait. La rigueur du froid devint un prétexte pour en verser une seconde et Wou-song ne put se dispenser d'en offrir une à son tour. La jeune femme avait accepté avec empressement ; bientôt elle trouva moyen de laisser entrevoir sa gorge, qui était blanche comme le lait ; elle fit rouler les tresses de ses cheveux, qui l'enveloppaient à demi comme un épais nuage ; puis, d'un ton plein de gaieté :

— Il y a de sottes gens qui disent que mon p.190 beau-frère entretient une musicienne dans la rue de l'Est, vis-à-vis l'hôtel du gouverneur. Que faut-il penser de ces propos ?

— Ma belle-sœur, ne prêtez pas l'oreille aux bavardages du monde. Je ne suis pas un homme de cette espèce.

— Oh, pure médisance, n'est-ce pas ? mais quand on aime, on ne dit pas tout ce qu'on ressent au fond du cœur.

— Si vous ne croyez pas à ma sincérité, vous n'avez qu'à interroger mon frère.

— Lui ! est-ce qu'il sait quelque chose ? S'il se connaissait à ces sortes d'affaires, il ne vendrait pas des gâteaux. Mon beau-frère, buvez encore une tasse.

Kin-lièn versa successivement trois ou quatre tasses ; mais, comme elle en avait déjà pris plusieurs, les fumées du vin commencèrent à lui troubler les sens. Son agitation était extrême ; alors il lui échappa cent discours hardis, mille propos lascifs. Cependant Wou-song, uniquement attaché à ses devoirs, baissait la tête et demeurait inaccessible au sentiment de la volupté.

Kin-lièn se leva et rapporta bientôt dans un grand vase le vin qu'elle avait fait chauffer ; puis, demandant à son beau-frère s'il n'était pas

trop légèrement vêtu pour la température, elle passa les doigts sur ses épaules et sur tout son corps comme pour s'en assurer. La chasteté de Wou-song souffrait beaucoup ; il paraissait triste et ne répondait rien. Alors p.191 Kin-lièn, relevant les manches de sa robe, saisit quelque menu bois et se prit à dire :

> — Mon beau-frère, vous ne savez pas faire le feu. Je vais m'en charger pour vous...

Wou-song était décontenancé ; il gardait le silence. Kin-lièn s'abandonne à sa passion, qui était ardente comme la flamme. Elle ne voit pas l'embarras de Wou-song ; elle verse encore une tasse, y trempe ses lèvres ; puis, avec ce regard expressif, particulier aux femmes libertines :

> — Si vous savez aimer, lui dit-elle, vous achèverez ceci.

Wou-song étend la main et prend la tasse, mais c'est pour la renverser par terre et s'écrier :

> — Ma belle-sœur, vous foulez aux pieds toutes les bienséances.

Puis, il la repousse ; et, la regardant d'un œil sévère, il continue :

> — Votre beau-frère est un homme qui a des cheveux sur la tête et des dents dans la bouche ; mais il est si grand, si grand qu'il touche à la voûte du ciel. Il n'appartient pas à la race des chiens et des porcs, qui sont dépourvus de raison et ne connaissent ni la justice, ni la pudeur. Ma belle-sœur, gardez-vous d'agir de la sorte. Autrement, quoique mes yeux reconnussent toujours qui vous êtes, mes poings pourraient bien l'oublier.

A ces paroles, Kin-lièn devint rouge jusque dans le blanc des yeux.

> — Je voulais plaisanter, dit-elle, vous interprétez mal les choses et vous calomniez les intentions.

Elle se leva, prit le plateau et descendit dans la cuisine.

Mais tandis que Wou-song, resté seul, sentait accroître son

indignation, Wou-ta frappait à la porte, p.192 que sa femme lui ouvrait avec empressement. Il rentre, décharge son fardeau, pénètre dans la cuisine et voit les yeux de Kin-lièn rouges de larmes.

— Encore une altercation et avec qui avez-vous eu des paroles, demanda-t-il ?

— Tout cela vient de votre faiblesse et de ce que vous ne savez pas vous respecter. On m'insulte.

— Eh qui donc a osé vous insulter ?

— Qui ? votre misérable frère. Comme il venait de rentrer, pendant que la neige tombait en abondance, je me suis empressée d'apporter du vin et je l'ai invité à boire ; mais lui, voyant que nous étions seuls, s'est mis à tenir des propos d'amour et a voulu se divertir avec moi.

— Mon frère n'est pas un homme d'un tel caractère, répartit Wou-ta ; il a toujours été honnête et vertueux. Gardez-vous de répéter tout haut ce que vous venez de dire, car les voisins se moqueraient de vous.

A ces mots, il quitta sa femme pour se rendre dans la chambre de son frère, auquel il proposa de déjeuner. Wou-song réfléchit quelques minutes ; puis, au lieu de répondre, il ôta ses pantoufles de soie ouatée, remit ses bottines de cuir, attacha sa ceinture autour de ses reins, et, coiffé de son chapeau de feutre à larges bords, il sortit de la maison. Wou-ta eut beau crier :

— Où allez-vous, mon frère ?

celui-ci s'éloigna sans proférer une parole.

Alors Wou-ta revint dans la cuisine et interrogea sa femme :

— Je l'ai appelé, dit-il, mais, sans p.193 répondre un mot, il a pris le chemin de la préfecture. En vérité, j'ignore la cause de tout ceci.

— Ô le plus stupide des êtres ! s'écria Kin-lièn, la cause est-elle donc bien difficile à trouver ? Ce vaurien, tout honteux de lui-même, n'ose plus soutenir vos regards. Enfin, puisqu'il est parti, je m'oppose, pour ma part, à ce qu'il revienne dans notre maison.

— Mais s'il va demeurer ailleurs, chacun parlera de nous.

— Homme absurde, démon affamé ! s'il m'avait séduite, ne parlerait-on pas davantage ? Rappelez-le, si vous voulez ; quant à moi, je ne puis souffrir un pareil homme. Au surplus, donnez-moi un acte de divorce ; vous vivrez seul avec lui ?

Le mari ne trouvait plus rien à répondre et Kin-lièn continuait à l'exciter contre Wou-song.

— On dirait partout, répétait-elle, que nous sommes entretenus par votre frère, le major de la garde, tandis que c'est lui qui nous gruge. Remerciez le Ciel et la Terre de son départ.

Sur ces entrefaites, Wou-song, accompagné d'un soldat de la préfecture, revint pour chercher ses valises et sortit de la maison tout aussitôt. Wou-ta courut après lui et se mit à crier :

— Mon frère, mon frère, pourquoi nous quittez-vous ?

— Ah ! cessez de m'interroger, répondit Wou-song ; si je parlais, je briserais l'écran que vous avez devant les yeux. Il vaut mieux que je me retire. p.194

. . . . . .

Or, on raconte que le gouverneur du district se trouvait en possession de sa charge depuis plus de deux ans et demi. Comme il était grand concussionnaire [1] et avait reçu beaucoup d'or et d'argent, à

---

[1] J'ignore si le *Chouï-hou-tchouen* est un fidèle tableau de la vie chinoise, à la fin de la dynastie des Song ; mais il est une chose que Chi-naï-ngan ne manque jamais de signaler, c'est la corruption des magistrats. Quelques pages plus loin, il attaque encore la magistrature, dans ce portrait qu'il fait de Si-men-khing.

« Le lecteur dira : Quel était donc cet homme que Kin-lièn regardait furtivement à travers le treillis de la porte ? Comment se nommait-il, où demeurait-il ?

titre de cadeaux, il désirait en envoyer une partie à ses parents, dans la capitale de l'Est. Il fit appeler Wou-song au tribunal et lui dit :

> — J'ai un de mes proches qui habite la ville de Tong-king. Je voudrais lui faire parvenir une caisse avec une lettre ; mais les routes sont dangereuses ; il faudrait pour une telle commission un homme sûr et d'un courage à p.195 toute épreuve. Parlez-moi avec franchise ; seriez-vous disposé faire pour moi le voyage de la capitale, sans redouter la fatigue ni les périls ?
>
> — Je vous dois une grande reconnaissance, répondit Wou-song ; vous êtes mon protecteur. Vous m'avez élevé au poste que j'occupe, comment oserais-je refuser ? Puisque je reçois un témoignage si honorable de votre confiance, vos ordres seront exécutés sans retard. Dès demain, je prends des informations sur mon voyage. » Le gouverneur, transporté de joie, lui versa trois tasses de vin.

Mais nous ne sommes pas à la fin de l'histoire. On raconte que Wou-song, après avoir accepté la proposition du gouverneur, redescendit dans le poste et remit quelques taels d'argent à un soldat, auquel il ordonna d'acheter des provisions de bouche ; puis, se dirigeant avec lui vers la rue des Améthystes, il arriva tout droit à la maison de Wou-ta. Justement celui-ci venait de rentrer...

Le temps n'avait pas entièrement calmé la passion de la jeune femme. Voyant que Wou-song apportait des provisions de toute

---

« Eh bien, c'était un habitant du district de Yang-ko, homme d'une grande opulence, mais livré à tous les plaisirs. Une spéculation heureuse l'avait conduit à la fortune ; il avait ouvert une immense pharmacie dans le district. Vivant dans le libertinage depuis son extrême jeunesse, il excellait à jouer du bâton et passait pour un des plus habiles escrimeurs de son temps. *Naguère encore un crime lui ayant occasionné des démêlés avec la justice, il avait arrangé l'affaire à force d'argent, car il était parvenu à corrompre les témoins d'abord, puis les employés du tribunal, puis le greffier, enfin le juge lui-même.* Les habitants du district cédaient toujours quelque chose à un homme qui s'était montré si habile et avait gagné tant d'argent. Comme il avait la réputation d'être le premier commerçant de la ville, on l'avait appelé du titre honorifique de *Ta-long* « seigneur » ; puis, lorsque son crédit et ses richesses eurent pris un nouveau développement, on en était venu à lui donner un titre plus honorifique encore, on l'appelait *Ta-kouan-jîn* « grand maître ».

espèce, Kin-lièn, réfléchissant, se dit au fond du cœur : « Est-ce que par hasard, ce vaurien penserait à moi maintenant ? Oui, je n'en doute plus, le voila qui revient ! mais c'est un homme calme ; il ne voudra pas employer la violence. Oh ! il faut que je l'amène tout doucement à une conversation particulière. » Elle monta dans sa chambre, égalisa le fard sur ses deux joues, ajusta de nouveau les nœuds de son épaisse p.196 chevelure et quitta la robe qu'elle portait pour en mettre une autre d'une grande beauté. Alors seulement elle redescendit et saluant son beau-frère :

> — En vérité, lui dit-elle d'un air souriant, je ne sais ce qui vous amène ici. Que de moments se sont écoulés depuis que je ne vous ai vu et sans que je puisse comprendre la cause d'un pareil éloignement ! Chaque jour je disais à votre frère : « Allez donc à la préfecture ; causez avec le major ; tâchez de le ramener », mais chaque jour il répondait que cela n'était pas nécessaire. Enfin, je me réjouis de votre retour, mais pourquoi prodiguer de l'argent sans motif ?
>
> — J'aurais à vous entretenir, répondit Wou-song ; je suis venu tout exprès pour donner quelques avis à mon frère et à ma belle-sœur.
>
> — Puisqu'il en est ainsi, allons nous asseoir, répliqua Kin-lièn.

Ils montèrent tous trois dans la chambre. Wou-song céda les places d'honneur ; il prit un tabouret et s'assit au milieu de la table, où des mets furent bientôt servis par le soldat qui les avait préparés. Kin-lièn ne songeait qu'à lancer des œillades amoureuses à Wou-song ; Wou-song ne songeait qu'à bien boire. Aussi ne fut-ce qu'après avoir fait remplir cinq fois les tasses que, se tournant vers son frère, il lui adressa ces paroles :

> — Mon frère aîné, salut. Aujourd'hui le gouverneur me confie une mission honorable et je vous annonce que dès demain je me mets en route pour la capitale de l'Est ; mais avant de partir, j'ai voulu causer un instant avec vous... p.197

Après avoir adressé quelques conseils à son frère, Wou-song remplit de nouveau sa tasse ; et, se plaçant vis-à-vis de Kin-lièn, il continua ainsi :

> — Ma belle-sœur est une personne d'un sens délicat et pur ; on n'a pas besoin de lui faire de longues recommandations. Je compte entièrement sur elle pour soutenir et défendre au besoin son époux ; elle sait d'ailleurs qu'il est animé des plus nobles sentiments. Ma belle-sœur, si vous tenez votre maison comme elle doit l'être, pourquoi mon frère serait-il inquiété ? Vous connaissez cette maxime des anciens : « Quand l'enclos est bien fermé, les chiens n'y pénètrent pas. »

A ces mots, la jeune femme devint rouge jusqu'au fond des oreilles ; elle fixe les yeux sur Wou-ta et s'écrie avec l'accent de la colère :

> — Ô être stupide, immonde, si comme vous j'appartenais au sexe qui ne porte pas d'aiguilles sur la tête, y aurait-il quelque part un homme assez hardi pour oser m'outrager ? Oh, c'est que je ne suis pas du caractère de ces femmes méticuleuses et semblables à la tortue, qui n'ose sortir de sa coquille. Depuis mon mariage, l'enclos n'est-il pas soigneusement fermé ? Où voyez-vous que les chiens aient pu faire un trou à la haie ? Allez, soyez tranquille ; que l'on vous adresse un mot injurieux, et je jette une tuile à la tête du premier qui s'en avisera.

Wou-song se prit à sourire :

> — Que ma belle-sœur défende aussi vaillamment les droits de mon frère, ajouta-t-il, je le souhaite et tout sera pour le mieux. p.198

... Après la vigoureuse sortie de Kin-lièn contre son mari, les deux frères burent encore quelques tasses ; puis, Wou-song salua pour prendre congé. Wou-ta, la voix altérée par des pleurs, l'accompagna jusqu'à la porte, en le suppliant de revenir le trouver, aussitôt qu'il serait de retour. Wou-song, qui vit ses yeux pleins de larmes, le pria de

renoncer pour ce jour-là au commerce et promit de lui envoyer toutes les provisions nécessaires. Enfin, au moment de s'éloigner, il répéta de nouveau :

— Mon frère, souvenez-vous bien de mes conseils ;

puis il alla terminer ses derniers préparatifs et se mit en route dans une voiture que le gouverneur avait fait disposer pour lui.

@

§ 2. PIÈCES DE THÉATRE

@

Un éditeur chinois du grand répertoire dramatique intitulé *Youên-jin-pĕ-tchong*, a réuni, sur l'histoire du théâtre, une foule de documents plus moins instructifs. Ces documents sont :

1° Une petite introduction que j'ai publiée en 1838 et qui doit être d'un auteur de la dynastie des Ming. Cet auteur distingue trois époques dans le drame chinois, l'époque des Thang, l'époque des Song, l'époque des Kin et des Youên.

2° Une table indiquant les noms des anciens airs de la dynastie des Kin, tels que : *la Belle Lieou-thsing, les Feuilles du saule, Quand le vent du printemps* p.199 *vous enivre, les Sept frères*, etc. On y trouve les noms de cinq cent dix-neuf airs.

3° Une citation de deux phrases. La première est relative aux instruments de musique ou, pour être plus exact, aux huit corps sonores avec lesquels les Chinois construisent tous leurs instruments. On y indique les avantages de la peau tannée des animaux sur le bambou et du bambou sur la soie. Il semble résulter de cette indication que dans les symphonies des Youên on préférait les tambours aux instruments à vent et les instruments à vent aux instruments à cordes.

4° Un petit fragment dans lequel on trouve les noms des souverains de la Chine qui ont composé en musique. Il y est fait mention de l'empereur Hiouen-tsong des Thang, de Tchouang-tsong des Thang postérieurs, de Hoeï-tsong des Song, de Tchang-tsong des Kin.

5° Quelques extraits sur la théorie des cinq tons (*liu*), sur les qualités et les défauts des voix, sur les concerts 調, sur la musique des petits couplets 小令 et des grands morceaux 大曲.

6° Un fragment sur la langue du théâtre.

7° Un autre sur la division des drames en douze classes.

8° Une table contenant les noms de tous les auteurs dramatiques

depuis les Kin jusqu'aux Ming.

9° Une liste des musiciens qui ont travaillé pour le théâtre sous la dynastie des Youên.

On reconnaîtra sans doute que cette préface n'est p.200 qu'une compilation informe. L'éditeur, en s'entourant de tous les matériaux que lui fournissaient les écrivains de la dynastie des Song et de la dynastie des Kin, aurait pu composer une bonne dissertation ; mais il a procédé comme tous les éditeurs chinois et aligné en paragraphes les documents qu'il avait trouvés dans divers ouvrages. Nous allons tâcher de suppléer à ce qui manque dans la préface du *Youên-jîn-pĕ-tchong*.

L'expression dissyllabique 雜劇, thsă-khĭ, est le nom général que l'on donnait sous la dynastie des Youên à toutes les pièces écrites pour le théâtre. Ce titre ne convenait pas moins à la comédie qu'au drame, puisque les auteurs, comme on le verra plus tard, ont transporté sur la scène lyrique le drame et la comédie, qu'ils ont ajustés à l'opéra. Si l'on considère les pièces des Youên relativement à l'ordonnance de la fable, à l'économie du plan, à l'arrangement des scènes, on les trouve d'une ressemblance parfaite. Nos règles dramatiques y sont, pour l'ordinaire, ou méconnues ou négligées ; la distinction des genres n'y est point établie ; toute la différence qu'on y aperçoit provient du choix des sujets, des situations qui sont plus ou moins touchantes, plus ou moins amusantes, de la diction qui est plus ou moins noble, du caractère et des mœurs des personnages.

Cependant, après une lecture attentive des cent pièces de théâtre composées sous la dynastie des Youên, j'ai reconnu que les Chinois comprenaient p.201 sous le nom de *thsă-khĭ* sept espèces d'ouvrages dramatiques, à savoir :

1° Les drames historiques ;

2° Les drames *Tao-sse* ;

3° Les comédies de caractère ;

4° Les comédies d'intrigue ;

5° Les drames domestiques ;

6° Les drames mythologiques ;

7° Les drames judiciaires ou fondés sur des causes célèbres.

Les drames historiques, particulièrement la *Chute des feuilles de Ou-thong*, et la *Mort de Tong-tcho*, méritent le premier rang et la préférence sur tous les autres. Ce sont, à mon goût, les plus beaux monuments de la littérature chinoise dans le siècle des Youên. On trouve dans les annales, dans les mémoires des historiographes, une chronologie savante et régulière, des faits classés dans le meilleur ordre, une grande précision ; mais les historiographes et les annalistes ne font point entrer dans leurs longs et fastidieux ouvrages le tableau des mœurs nationales ; ils se bornent au récit peu instructif des événements et omettent une foule de choses qu'on voudrait savoir. Il faut donc les chercher dans les drames et les romans, puisqu'on ne les trouve pas ailleurs. Les auteurs dramatiques de la dynastie des Youên, appliquant les premiers l'éloquence à l'histoire, ont ajouté au récit des événements ce qui manquait dans les ouvrages des historiens et, comme dit Hamlet dans Shakspeare : « They show the very age p.202 and body of the time his form and pressure. » Ils offrent au lecteur un véritable tableau des antiquités chinoises, depuis l'an 607 avant J.-C. jusqu'au Xe siècle de notre ère, tableau naïf, varié, rempli d'épisodes, de petits détails, où l'on voit le caractère des personnages et la physionomie des siècles. On peut étudier fort agréablement l'histoire de la vieille dynastie des Tcheou, de la grande querelle de Hoeï-wang, prince de Wei, et de Weï-wang, prince de Thsi ; de la rivalité de Sun-pin et de Pang-kiuen dans la *Route de Ma-ling* ; l'histoire du règne de King-wang et les mœurs de l'époque où vivait Confucius dans *Tchao-kong*, prince de Thsou, et dans *Ou-youên jouant de la flûte* ; l'histoire d'une période intéressante qu'on appelle *Tchen-koŭe* dans *Sou-thsin transi de froid* ; les mœurs de la dynastie des Han dans les *Fureurs de Yng-pou* ; les mœurs de l'époque des San-koŭe dans le *Mariage de Lieou-hiuen-tĕ* et la *Mort de Tong-tcho* ; enfin les mœurs des Thang, qui ont un grand attrait, dans la *Chute des feuilles de Ou-thong*, dans le *Trompeur trompé*, *Sie Jin-koueï*, *le Petit commandant, le Pavillon*

démoli, la Pagode du ciel, et *le Combat de Hoeï-tchi-kong*. Généralement le dialogue de ces pièces n'est pas dans le ton de la conversation ordinaire ; il n'y a pas de styles qui se ressemblent moins que celui des drames historiques et celui de la conversation ; quant aux vers, ils sont aussi plus élégants que les autres, plus riches de métaphores, d'images, d'allusions et, je le suppose, d'une harmonie plus savante.

Au défaut d'un culte fondé sur une révélation p.203 véritable, les hommes se forgent un culte et des révélations sans fondement. Je l'ai dit ailleurs, il n'y a pas de spectacle religieux chez les Chinois. Que les opinions superstitieuses du peuple ou que les folles cérémonies du bouddhisme se trouvent souvent mêlées aux pièces de théâtre, cela est vrai ; mais les représentations dramatiques n'en sont pas plus majestueuses pour cela. Au contraire, dès qu'un écrivain met en scène des jongleurs comme les *Tao-sse*, ou de ridicules personnages comme les bouddhistes, il renonce par le fait au genre sérieux et grave. Cet amas de superstitions chinoises, dont se compose le culte des *Tao-sse*, devait fournir au théâtre des caractères étranges, des aventures merveilleuses, des événements extraordinaires, des mœurs et des situations très comiques et très amusantes. Je place au second rang les pièces *Tao-sse*. Outre qu'elles nous font connaître les sentiments intimes des visionnaires les plus extravagants qui furent jamais, nous y trouvons encore un précieux témoignage du génie satirique des auteurs, car si l'on vénérait les *Tao-sse*, du temps des Sang, sous les Youên on s'en moquait. Il y a dans la collection neuf drames *Tao-sse* ; ces drames sont *le Pavillon de Yŏ-yang, le Sommeil de Tchin-pŏ, le songe de Liu Thong-pin, Fleur de pêcher, la Nacelle métamorphosée, la Déesse qui pense au monde, la Courtisane Lieou* et *la Conversion de Lieou-tsouï*. On peut joindre à ces pièces deux drames bouddhiques, l'*Histoire du caractère JÎN* « patience » et *le Songe de Sou Thong-po*.

p.204 On ne voit pas que les Chinois aient composé des pièces comiques d'une forme régulière, sous la dynastie des Song. Il se peut néanmoins que l'origine de la comédie remonte encore plus haut,

comme l'affirment les éditeurs du *Youên-jîn-pĕ-tchong*. Quant à moi, je persiste à croire que les dynasties antérieures à la dynastie mongole n'avaient que des drames burlesques, des bouffonneries, des farces, et que le siècle des Youên a produit les premières comédies du genre sérieux. Sans avoir à nous offrir des comédies parfaites, ni des monuments comparables aux nôtres, les écrivains des Youên méritent notre estime, pour s'être essayés dans un genre d'ouvrage extrêmement difficile ; je veux parler des comédies de caractère. J'en ai trouvé cinq dans le répertoire ; ce sont : *l'Enfant prodigue, le Bouddhiste, le Libertin, l'Avare* et *le Fanatique*. J'incline à croire que le théâtre moderne en renferme beaucoup d'autres. A la Chine, le théâtre est une école de morale et les pièces de ce genre, moins peut-être que les drames judiciaires, plus que les comédies d'intrigue, peuvent servir à réprimer les folies et à corriger les vices. Quant aux six pièces que je viens de citer, elles me paraissent très remarquables. Tous les enfants prodigues, tous les avares, tous les libertins se ressemblent ; Lou-tchaï-lang n'est ni au-dessus ni au-dessous de don Juan ; mais quel caractère que celui du bouddhiste ! quelle étrange manière de penser et de sentir ! Dans la pièce chinoise, où l'on trouve épisodiquement la fable du *Financier* p.205 *et du Savetier*, les moindres actions du principal personnage amusent et soutiennent l'attention. Ce n'est pas encore là, on le pense bien, le vrai genre de la comédie de caractère, et l'on sent à quelle prodigieuse distance l'*Avare* de l'auteur chinois doit être de l'*Avare* de Molière ou même de l'*Aulularia* de Plaute.

Les comédies d'intrigue, où figurent principalement des courtisanes, sont plus nombreuses que les comédies de caractère ; mais aussi de tous les genres, c'est, dit-on, le plus facile. Malheureusement la plaisanterie chinoise n'est ni très fine, ni très spirituelle ; elle est même un peu lourde et s'écarte quelquefois des règles de la bienséance. De telles comédies peuvent intéresser le lecteur européen par les tableaux de mœurs qu'on y trouve ; elles plaisent au spectateur chinois par la singularité des aventures, la variété des incidents qui retardent l'action et surtout par le merveilleux de l'intrigue. *Le Gage d'amour, la Housse*

du lit nuptial, le Miroir de jade, la Courtisane savante, la Courtisane sauvée, le Fleuve au cours sinueux, le Mariage secret, les Amours de Yŭ-hou, l'Académicien amoureux, le Mari qui fait la cour à sa femme, l'Inscription de Tsiĕn-fŏ, le Mal d'amour, le Songe de Tou-mo-tchi, les Secondes noces de Oeï-kao, le Pavillon, la Fleur de poirier rouge, la Soubrette accomplie, le Lac Kin-tsièn, l'Histoire de la pantoufle laissée en gage, l'Histoire du peigne de jade, le Portique des cent fleurs, la Religieuse mariée, les Amours de Siao-chŏ-lan et *le Pavillon de plaisance* peuvent être regardées comme p.206 vingt-quatre comédies d'intrigue. Au point de vue de la morale, ce sont les vingt-quatre pièces les plus répréhensibles du théâtre chinois ; mais il y en a peu dans lesquelles on ne rencontre des scènes très intéressantes.

Les drames domestiques, d'un genre moins noble, n'ont aucun caractère particulier ; ils roulent sur les accidents de la vie commune et peignent, en général, les mœurs du bas peuple. On y trouve quelquefois des situations très touchantes. Les éditeurs du *Youên-jîn-pĕ-tchong* nous ont laissé huit drames de ce genre ; ce sont : *la Tunique confrontée, l'Histoire d'un pêcheur et d'un bûcheron, Yen-thsing vendant du poisson, le Naufrage de T'chang-thièn-khiŏ, le Vieillard qui obtient un fils, les Caisses de cinabre, l'Enseigne à tête de tigre, la Réunion du fils et de la fille, le Tourbillon noir, les Amours de Pĕ-lŏ-thièn, le Festin du ministre d'État, Meng-kouang, le Sacrifice de Fan et de Tchang, le Dévouement de Tchao-li, la Boîte mystérieuse, le Jugement de Song-kiang, les Aventures de Lo-li-lang, le Condamné qui retourne dans sa prison*. Le dialogue des drames domestiques, écrit dans le ton de la conversation ordinaire, est un monument de la langue chinoise parlée au XIVe siècle ; le langage est clair, naturel et simple, parce que les auteurs écrivaient comme ils parlaient.

Il paraîtra surprenant que les Chinois, avec un degré d'imagination assez médiocre, s'amusent à composer des drames mythologiques ou des opéras-féeries ; mais ce n'est pas le merveilleux, c'est le p.207 ridicule qu'on trouve le plus souvent dans ces pièces, dont les défauts tiennent à la mythologie chinoise, qui n'est pas assez poétique. Les

fictions des anciens poètes, loin d'être ingénieuses, charmantes, comme les fictions d'Ovide ou de l'Arioste, n'offraient aux auteurs dramatiques de la dynastie des Youên qu'une assez triste ressource. Ces auteurs ne paraissaient pas appelés à de grands succès, et d'ailleurs comme il n'existait pour le théâtre ni architecture, ni sculpture, ni peinture, ni chorégraphie, les opéras-féeries n'étaient soutenus par aucun des prestiges de l'illusion théâtrale. Aussi le petit nombre de drames mythologiques restés au théâtre, prouve que ce genre n'a pas réussi. On n'en compte que six dans la collection des Youên ; ce sont : *Tchang, l'anachorète ; le Créancier ennemi, le Saule, la Grotte des pêchers, le Roi des dragons, la Nymphe amoureuse.*

Les drames judiciaires, d'une influence plus puissante sur les mœurs, me paraissent inférieurs aux autres pièces. La collection des Youên en renferme seize, qui sont : *Le Grenier de T'chin-tcheou, le Chien de Yang-chi, la Délivrance de Thsièn-kiao, les Originaux confrontés, l'Ombre de Chin-nou-eul, le Songe de Pao-kong, le Bonnet de Lieou-ping-youên, l'Innocence reconnue, Lm-tchaï-lang, la Fleur de l'arrière pavillon, l'Histoire du cercle de craie, le Magot, le Plat qui parle, le Ressentiment de Teou-ngo, le Petit pavillon d'or* et *les Malheurs de Fong-yŭ-lan*. Les principaux incidents des drames judiciaires se trouvent dans les Répertoires des causes célèbres, mais surtout dans p.208 une collection des jugements de Pao-kong, collection déjà populaire au commencement de la dynastie des Youên. Pao-kong ou Pao-tching, dont la sagesse est devenue proverbiale à la Chine, fut gouverneur de Khaï-fong-fou, juge en dernier ressort, puis ministre, sous le règne de l'empereur Jîn-tsong, de la dynastie des Song. Ses équitables et ingénieuses sentences ont acquis une célébrité qui dure encore [1]. Encadrées dans les pièces dramatiques des Youên, elles y produisent des coups de théâtre, tant elles semblent imprévues. M. Stanislas Julien, le premier, nous a fait connaître une de ces pièces [2] ; elle offre avec le jugement de Salomon la ressemblance la plus

[1] Pendant le règne de Tao-kouang, on a réimprimé la collection des plus fameux jugements de Pao-kong, sous le titre de Long-thou-kong-ngan.
[2] L'histoire du Cercle de craie.

frappante.

Tels sont pour le théâtre les divers genres d'ouvrages auxquels le siècle des Youên a donné naissance, et ces ouvrages ont obtenu le succès qu'ils méritaient. Il faut dire aussi que cette remarquable époque était plus favorable que les précédentes à la poésie dramatique. Les auteurs qui travaillaient pour le théâtre pouvaient facilement puiser dans les sources de l'antiquité, dans Tso-khieou-ming, par exemple, dont la précieuse chronique avait été tant de fois expliquée et commentée, dans le *Sse-ki* de Sse-ma-thsièn et dans les Annales. M. Stanislas Julien, en reproduisant et en traduisant les p.209 documents originaux qui ont fourni le sujet du drame célèbre, intitulé : *Le jeune orphelin de la famille de Tchao*, a montré le parti que l'auteur chinois a tiré du *Sse-ki.* Pour les écrivains dramatiques, les romans ont sur les annales et les chroniques des avantages considérables ; ils offrent, avec le merveilleux des incidents, des peintures plus vives et des scènes amusantes. On a vu que le *San-kouĕ-tchi* avait inspiré les deux plus beaux drames de la collection ; le *Chouï-hou-tchouen*, par la franchise originale de ses caractères et l'infinie variété de ses tableaux, par l'intérêt et le comique des situations qu'on y trouve, présentait aux écrivains des ressources inépuisables. J'ai déjà parlé du Recueil des jugements de Pao-tching ; c'était comme un répertoire où chaque auteur puisait à son gré.

La dynastie des Thang et la grande dynastie des Song avaient produit d'excellents poètes. Sous les Mongols, il y avait déjà dans la littérature chinoise une foule de petits poèmes que l'on peut comparer à nos odes et dont quelques-uns méritent véritablement d'en porter le nom. Ce sont des pièces de vers, plus ou moins estimables, partagées en strophes 解 ou stances régulières. Les unes sont dans un genre très noble, les autres sont plus remarquables par l'agrément du style que par la magnificence des idées. Quant à la forme extérieure et à la structure particulière de ces odes, les règles de la poétique chinoise sont infiniment plus sévères et plus compliquées que les nôtres. Si chez nous on p.210 ne doit jamais enjamber d'une strophe à l'autre, comme

les Grecs et les Latins, à la Chine il n'est pas même permis d'enjamber d'un vers à l'autre. Dans tous les ouvrages de poésie, un vers chinois n'est autre chose qu'un nombre arrêté de cinq ou de sept mots monosyllabiques, renfermant un sens complet ; mais ce qui fait que l'ode est pour les Chinois d'une exécution très pénible, c'est que les poètes ont introduit dans l'intérieur du vers le système périodique, système qui consiste dans le retour de certains sons et ne s'appliquait primitivement qu'aux finales. On distingue les stances des Chinois par le nombre de vers et l'on trouve chez eux comme chez nous des quatrains, des sixains, des huitains et des dizains. Les cantatilles et les grands morceaux des pièces de théâtre, où cette distinction n'a pas lieu, sont regardés comme des pièces irrégulières, abandonnées aux fantaisies de ceux qui les composent.

Puisqu'on avait écrit tant de vers sous les dynasties précédentes, les auteurs dramatiques de la dynastie des Youên avaient donc sous les yeux une foule de modèles, pour tous les genres. Aussi les meilleurs morceaux lyriques du théâtre des Youên sont-ils une imitation continuelle de la poésie des Thang et des Song. Cependant, à l'exception de Ma-tchi-youên, qui est, je crois, le plus habile versificateur de cette époque, de Kouan-han-king, de Tching-tĕ-hoeï, de Pĕ-jîn-fou et de quelques autres, les écrivains dramatiques ne prenaient pas la peine p.211 d'écrire les morceaux qu'ils inséraient dans leurs pièces ; ils les composaient de vers pillés çà et là. Quant au Pĕ-wen 白文 ou à la prose, on sait que la langue commune est la langue du théâtre. Cet idiome avait beaucoup perdu de sa rudesse et de son âpreté dans le XIVe siècle, et si l'on sentait le besoin d'une élocution facile, élégante, le *Chouï-hou-tchouen* et les dialogues du *Si-siang-ki* offraient aux auteurs dramatiques d'excellents modèles de style ; Chi-naï-ngan et Wang-chi-fou leur avaient ouvert la route.

Ce dernier fut véritablement le créateur des pièces de théâtre appelées *Thsă-khĭ*, et les cent quatre-vingt-dix écrivains dramatiques, dont les noms figurent dans le catalogue du *Youên-jîn-pĕ-tchong*, doivent être rangés dans la classe des imitateurs. Wang-chi-fou a

composé treize ouvrages ; le plus considérable est le *Si-siang-ki* ou « l'Histoire du pavillon occidental », chef-d'œuvre de la poésie lyrique. Jamais ouvrage n'obtint à la Chine un succès plus réel et plus brillant ; il le méritait par l'élégance du langage, par la vivacité du dialogue et, d'après tous les critiques, par le charme et l'harmonie des vers. L'enthousiasme qu'il excita dure encore. Écoutez les éditeurs de notre temps :

> — Un homme me disait : l'Histoire du pavillon occidental (*Si-siang-ki*) est un livre obscène ; je n'en doute pas, un jour viendra où l'auteur de cet ouvrage sera précipité au fond de l'enfer ; les démons lui arracheront la langue. Êtes-vous de mon avis ?
>
> — Non, lui répondis-je, p.212 le *Si-siang-ki* n'est pas un ouvrage comme un autre ; c'est le chef-d'œuvre du Ciel et de la Terre. Il existe depuis que le Ciel et la Terre existent. Ce n'est pas un homme qui l'a écrit ; ...mais si vous voulez absolument qu'un homme ait composé l'Histoire du pavillon occidental, Ching-than vous dira son nom.
>
> — Je soutiens que le *Si-siang-ki* n'est pas un ouvrage licencieux, s'écrie un autre éditeur ; non, c'est le plus beau monument de la littérature. Tant qu'il y aura des hommes éloquents qui diront : c'est un chef-d'œuvre, il se trouvera des libertins qui répondront : c'est un livre obscène. Ching-than n'a pas révélé son secret à tout le monde [1].

Cependant quelque mérite que l'on reconnaisse dans le *Si-siang-ki*, on doit convenir que cet ouvrage est dépourvu d'intrigue.

Il faut encore avouer que si Wang-chi-fou fut véritablement très supérieur, comme poète, à tous les auteurs de la dynastie des Youên qui vinrent après lui, ces auteurs, assurément très estimables, montrèrent une plus grande force dramatique. Ils ont essayé de conduire une action et d'enchaîner les scènes ; ils ont su développer,

---

[1] *Si-siang-ki* avec le commentaire de Ching-than (édition publiée sous Tao-kouang).

soutenir un caractère pendant cinq actes, intéresser par la variété des situations et des épreuves. Ma-tchi-youên est le plus habile écrivain ; il nous reste sept pièces de cet auteur, qui en a composé treize. Kouan-han-king est le plus fécond ; il a composé soixante pièces, sur p.213 lesquelles huit ont été conservées. Quant aux musiciens qui ont travaillé pour le théâtre sous les Youên, on en compte trente-six. Les plus célèbres chanteurs étaient originaires des provinces septentrionales de la Chine.

Nous passerons maintenant à l'examen des cent pièces de théâtre contenues dans le répertoire intitulé Youên-jîn-pĕ-tchong.

@

1e Pièce

漢宮秋 *Han-kong-thsieou*,

ou les Chagrins dans le palais de Han. Drame historique composé par Ma-tchi-youên.

Ce drame a été traduit en anglais par M. J. F. Davis [1].

*

2e Pièce

金錢記 *Kin-thsièn-ki*

ou le Gage d'amour [2], comédie composée par Kiao-meng-fou.

Le *Thang-thsaï-tseu-tchouen* ou « l'Histoire des écrivains célèbres de la dynastie des Thang » a fourni à p.214 Kiao-meng-fou le sujet de

[1] Voyez *Han-koong-tsew, or the Sorrows of Han, a chinese tragedy*, translated from the original, with notes ; London, 1829, in-4°, avec une planche lithographiée ; réimprimé in-8° à la suite du roman *The fortunate union* du même traducteur. Voyez aussi les observations critiques sur la traduction anglaise de ce drame, *Nouveau Journal asiatique*, cahier de juillet 1829. [Cf. Laloy, drames]

[2] Littéralement : Histoire des pièces de monnaie en or.

cette comédie. En Europe, nos personnages comiques sont ordinairement des personnages d'imagination ou de pur caprice ; il n'en est pas de même à la Chine. On y aime tant l'histoire que la comédie chinoise est presque toujours de l'histoire, sous une forme plus ou moins attrayante. Ainsi dans *Kin-thsièn-ki* ou « le Gage d'amour », on voit figurer trois poètes de la dynastie des Thang, Han-feï-king, qui a le premier rôle, l'académicien Ho-tchi-tchang et le célèbre Li-thaï-pe. Il y a plus, et c'est là un des caractères particuliers du Kin-thsièn-ki, les jolies ariettes que l'auteur met dans la bouche de Han-feï-king sont du poète Han-feï-king lui-même. Ce n'est pas qu'on ne trouve dans les autres pièces du répertoire quelques lambeaux pillés çà et là, une foule de chansons qui datent de l'époque de Li-thaï-pe ; elles ont en général un tour fin et délicat qui les fait reconnaître, une grâce particulière, dont il n'y a rien qui approche dans les cantatilles des Youên, à l'exception toutefois des morceaux lyriques du *Si-siang-ki* ; mais dans *le Gage d'amour* l'interpolation est pour ainsi dire systématique.

Il n'y a pas de prologue. La première scène du premier acte nous introduit dans un des plus magnifiques palais de la capitale, où réside le gouverneur Wang-fou, avec son fils Wang-tching et sa fille nommée Lieou-meï. Wang-fou, élevé par l'empereur Ming-hoang-ti des Thang (Hiouen-tsong) au comble des dignités et de la fortune, est un magistrat sévère et désintéressé. Comme il se consacre p.215 avec zèle au service de l'État et repousse de son palais les médisants et les flatteurs, il reçoit chaque jour de nouveaux bienfaits et de nouveaux présents, car Hiouen-tsong était un monarque très généreux. Quand il témoignait une grande gaieté (ce qui lui arrivait souvent), les ministres pouvaient toujours compter sur quelques cadeaux, tels que des vases, des escarboucles, des perroquets blancs, des tablettes de jade ou du vin de Niao-tching. Il avait donné à Wang-fou cinquante pièces d'or, portant les caractères de la nouvelle monnaie des Thang, qui était une monnaie de cuivre [1]. Une particularité plus curieuse encore, c'est que le gouverneur avait fait de ces pièces de monnaie un collier ou plutôt une

[1] Les Chinois ne font usage ni de monnaies d'or, ni de monnaie d'argent.

espèce de talisman qu'il avait remis à sa fille Lieou-meï, en lui assurant que si elle le portait, sa vertu ne serait jamais exposée aux tentations et que les mauvaises pensées ne pourraient naître dans son cœur. A la Chine, l'empereur est très certainement le souverain pontife de la nation ; il y exerce avec une autorité incroyable le plus élevé de tous les ministères, le ministère spirituel ; mais en vérité le gouverneur s'avançait trop, lorsqu'il regardait un pareil collier comme un talisman infaillible.

On va en juger. L'empereur Hiouen-tsong, instituteur du théâtre, fondateur de la célèbre académie p.216 des Han-lin, n'avait pas seulement de la générosité ; il aimait les arts ; il aimait la musique, et comme il la savait très bien, disent les historiographes, il avait réuni dans l'intérieur du palais impérial cent jeunes actrices, auxquelles il donnait lui-même des leçons de chant. Ce n'est pas tout ; il aimait les fêtes aussi. Or, un jour, c'était dans la troisième décade du troisième mois (les Chinois insistent sur les détails), l'empereur Ming-hoang-ti avait convoqué tous les habitants de la capitale, sans exception, à une grande fête sur le *Kieou-long-tchi* ou « le Lac des neuf dragons », à un concert avec des intermèdes singuliers. On devait, dans ces intermèdes, chercher à lire une proclamation impériale, dont les caractères avaient été tracés avec des fleurs de pivoine par une des concubines du palais. Wang-fou, comme gouverneur de Tchang-ngan se trouvait naturellement chargé des préparatifs de cette fête. Il y met tous ses soins et ordonne à sa fille Lieou-meï d'y assister avec une de ces jeunes suivantes qu'on appelle dans les pièces de théâtre *Meï-hiang* « parfums du prunier ». Lieou-meï fait d'abord quelques difficultés sur ce projet ; elle allègue sa jeunesse, sa timidité, sa pudeur même ; elle n'a jamais quitté le gynécée ; comment oserait-elle soutenir les regards des hommes ?

> — Rassure-toi, ma fille, répond le père, on t'accompagnera ; j'ai déjà choisi deux serviteurs d'un caractère respectable.

Lieou-meï obéit et le lendemain, à l'heure fixée, elle s'achemine avec sa suivante vers le *Lac des neuf dragons.*

C'est ici que le principal personnage de la comédie, p.217 Han-feï-king, paraît pour la première fois sur la scène. Feï-king, originaire de Lo-yang, était l'ami intime de Ho-tchi-tchang et de Li-thaï-pe. Comme poète, il avait une réputation immense. Ses poésies circulaient dans l'empire avec la rapidité de la flèche. Assez peu curieux de renommée, sans ambition, il aimait à boire et n'aimait pas à courir après les places ou les grades littéraires. D'ailleurs l'administration n'était guère plus équitable sous les Thang que de nos jours. Pour obtenir une place distinguée dans les examens publics, il fallait gagner les juges par des présents. Feï-king, installé chez l'académicien Ho-tchi-tchang, s'abandonnait donc au plaisir de boire et de composer des vers, lorsqu'il apprit que l'empereur donnait à la capitale une grande fête sur le *Lac des neuf dragons.* Il y court à moitié ivre, pénètre dans la foule et se presse avec les gens du peuple autour de « la corde rouge » (*hong-ching*), qui marquait l'enceinte où siégeaient l'empereur, les concubines impériales, les ministres, les grands dignitaires. Au bout d'un certain temps, il quitte sa place pour faire le tour de l'île et aperçoit une jeune fille d'une beauté remarquable ; c'était Lieou-meï. Le hasard les avait rapprochés ; ils deviennent amoureux l'un de l'autre à la première vue. Sans la moindre prudence, sans discrétion, sans réserve, la jeune fille ne cesse d'attacher sur Feï-king des regards languissants ; elle voudrait lui ouvrir son cœur ou du moins lui laisser un souvenir, un gage de sa tendresse ; mais quel moyen employer ? Contrainte p.218 de s'en retourner, elle ôte furtivement son collier et le cache dans son mouchoir, qu'elle laisse tomber à dessein. Han-feï-king le ramasse, y trouve des pièces d'or, les regarde avec surprise, puis se met à courir après le char qui porte la jeune fille. Sur ces entrefaites, il rencontre l'académicien Ho-tchi-tchang ; celui-ci veut l'arrêter.

L'ACADÉMICIEN
(à son domestique).

Cet homme, qui court devant moi, n'est-ce pas Han-feï-king ?

LE DOMESTIQUE.

C'est lui-même.

L'ACADÉMICIEN.

Vite, arrêtez-le.

LE DOMESTIQUE.

Bachelier Han, bachelier Han, on vous appelle.

HAN-FEÏ-KING.

Je n'ai pas le temps.

L'ACADÉMICIEN.

Han-feï-king, vraiment on ne comprend rien à votre conduite, vous méprisez donc les sages. Comment, pendant que je buvais avec vous, vous me quittez sous un faux prétexte pour aller sur le Lac des neuf dragons. A quoi vouliez-vous donc vous divertir sur le lac ? On n'y trouve que les filles des magistrats. Dans l'état où vous êtes, avec la bonne humeur que donne le vin, j'appréhende pour vous p.219 quelque mauvaise affaire. Feï-king, il ne faut pas compromettre les poètes ; suivez-moi, suivez-moi ; nous prendrons ensemble quatre ou cinq tasses.

HAN-FEÏ-KING.

Mon frère, ne me parlez plus de vin ; voyez-vous, quand vous auriez de la liqueur de jade (du nectar), ou quelques-uns de ces fruits qui donnent l'immortalité à ceux qui en goûtent, je n'en prendrais pas. J'ai une affaire de la plus haute importance. (Il se met à courir.)

L'ACADÉMICIEN
(l'arrêtant par son habit).

Où courez-vous ? quelle est cette affaire si importante ?

HAN-FEÏ-KING.

Vous ne savez pas que je viens de voir, sur le Lac des neuf dragons, la plus belle fille qu'il y ait dans le monde. C'est Tchang-ngo, qui est descendue du palais de la lune, ou peut-être une jeune immortelle qui a quitté le séjour des dieux. Ses charmes ont agi sur mon cœur ; j'en suis amoureux, et je crois qu'elle partage mes sentiments. Quand je me

suis approché d'elle, je l'ai entendue répéter ces vers :

D'où naît la tristesse qui m'accable ? Je me fatigue à tourner la tête pour le voir et le revoir encore.

L'ACADÉMICIEN.

Oh ! les jolis contes ! mon ami, ce sont là des paroles que la bouche profère. Est-ce qu'il faut y ajouter foi ? p.220

HAN-FEÏ-KING.

Un moment, j'ai un gage... Oh, courons donc sur ses traces.
(Il se remet à courir ; Ho-tchi-tchang l'arrête encore.)

L'ACADÉMICIEN.

Quel est ce gage ? Feï-king, parlez-moi avec sincérité.

HAN-FEÏ-KING.
(Il chante.)

Le plus beau qu'on puisse offrir à un ami ; mais ce qui m'afflige, c'est qu'un pareil présent est sans valeur, pour acheter ce que je veux acheter.

L'ACADÉMICIEN.

Oh, je devine, je devine.

HAN-FEÏ-HING.

Devinez.

L'ACADÉMICIEN.

Un nécessaire.

HAN-FEÏ-KING.

Vous n'y êtes pas.

L'ACADÉMICIEN.

Quel gage donc ?

HAN-FEÏ-KING.

Ho-tchi-tchang, je ne veux pas vous tromper ; elle m'a donné

cinquante pièces d'or, portant les signes de la nouvelle monnaie. p.221

L'ACADÉMICIEN (surpris).

Quoi ! cinquante kaï-youên-thong-pao en or ! miséricorde, c'est au moins la fille d'un ministre d'État !

HAN-FEÏ-KING.
(Il chante).

Sur les deux côtés du char, où elle était mollement assise, on voyait le glaive et la hache de cuivre.

L'ACADÉMICIEN.

Et vous voudriez pénétrer jusqu'à elle ! Han-feï-king, prenez-y garde ; on ne plaisante pas avec les filles des ministres.

HAN-FEÏ-KING.
(Il chante.)

Quand ce serait la fille d'un prince (heou) ou d'un roi (wang), je la poursuivrais jusqu'à la porte du harem, où l'air est imprégné de parfums, où l'œil n'aperçoit que des perles.

L'ACADÉMICIEN.

Décidément l'amour l'a rendu fou.

Cette petite scène n'est pas mauvaise ; le dialogue en est assez vif ; on remarquera cette phrase : *le plus beau qu'on puisse offrir à un ami.*

Au second acte, Han-feï-king erre à l'aventure, cherchant à découvrir la retraite de sa maîtresse ; il porte ses pas jusqu'au pavillon du gouverneur Wang, où Lieou-meï traverse une salle ; il reconnaît la jeune fille qu'il a vue sur le lac, et entre sans p.222 plus de façon dans le jardin. Le domestique de l'hôtel le prend d'abord pour un voleur, et cherche à l'arrêter.

— A qui est cette maison,

s'écrie Han-feï-king, toujours à moitié ivre ; et pendant qu'un colloque s'engage entre le poète amoureux et le valet déconcerté, le gouverneur Wang-fou arrive. Celui-ci interroge à son tour Han-feï-king. La scène de

l'interrogatoire est parfaitement écrite, mais il y a de la langueur, parfois de l'insipidité, malgré les beaux vers qu'elle renferme.

LE GOUVERNEUR (au domestique).

Au fond, de deux choses l'une, cet homme est un libertin ou un voleur.

HAN-FEÏ-KING.

Excellence, quelles paroles se sont échappées de votre bouche ? Y pensez-vous, un bachelier n'est pas un voleur.

LE GOUVERNEUR.

Enfin, expliquez-vous. Que venez-vous faire dans mon jardin de plaisance ?

HAN-FEÏ-KING.

Écoutez-moi. On trouve dans l'antiquité des grands hommes, oui des grands hommes, qui ont été des voleurs.

LE GOUVERNEUR.

Oh, par exemple, je vous écoute.

p.223 Han-feï-king fait au gouverneur une leçon d'histoire. Il cite d'abord Wang-tchong-siouên, le grand historiographe Sse-ma-thsiên, puis les poètes Kou-seng et Tseu-kiên. Il rappelle poétiquement l'étrange larcin de Lieou-chin, qui vécut si longtemps dans la grotte des pêchers, sans payer son tribut à la nature ; Han-cheou, de la dynastie des Thsin, qui déroba des parfums, pendant qu'il était secrétaire de Kou-tchong, et enfin Han-sin, le fameux capitaine, qui, pressé par la faim, déroba un melon et du millet à une vieille femme.

LE GOUVERNEUR.

Cet homme est à moitié ivre. Si je l'écoute, il se moquera de moi. Domestique, attachez-le à la muraille avec une corde. Quand il aura cuvé son vin, je recommencerai l'interrogatoire.

Cependant l'académicien Ho-tchi-tchang, qui se doutait de quelque chose, est à la recherche de son ami ; il prend des informations dans les rues, frappe à plusieurs portes, et finit par découvrir sa retraite. Introduit chez le gouverneur Wang-fou, il aperçoit Han-feï-king attaché à la muraille. « Malheur, malheur, se dit-il à lui-même, il faut absolument que je le délivre. » Après les salutations et les compliments d'usage, le gouverneur raconte à Ho-tchi-tchang l'aventure du jardin ; il paraît très irrité.

L'ACADÉMICIEN.

Connaissez-vous cet homme ? p.224

LE GOUVERNEUR.

Pas le moins du monde.

L'ACADÉMICIEN.

Cependant l'empereur vous a souvent parlé de lui ; c'est Han-feï-king, le fameux poète, l'ami, le compagnon de Li-thaï-pe.

LE GOUVERNEUR (Stupéfait).

Han-feï-king !

L'ACADÉMICIEN.

Oui, Han-feï-king.

LE GOUVERNEUR (au domestique).

Qu'on le mette en liberté ; qu'il vienne, qu'il vienne avec nous.

Cet incident amène une scène de réconciliation entre le gouverneur et Han-feï-king. Le premier se confond ; il multiplie les excuses et les compliments ; le second répète sans cesse qu'il avait trop bu ; qu'il ignore ce qu'il a fait. L'idée vient au gouverneur d'installer Han-feï-king dans son palais, comme précepteur de son fils.

> — Voulez-vous ouvrir une école dans ma bibliothèque ? lui dit-il, nous philosopherons tous les deux.

Han-feï-king accueille avec enthousiasme cette proposition, dont Wang-

fou est loin de sentir tout le danger. Il se retire, fait quelques préparatifs, et revient bientôt après dans le palais du gouverneur.

p.225 Le troisième acte s'ouvre par l'entretien de deux écoliers ; l'un est Wang-tching, fils du gouverneur ; l'autre, Ma-kieou, fils d'un mandarin. Ce sont de fort mauvais écoliers, qui connaissent à peine le *Pe-kia-sing* « la Table des noms propres », et le Mong-kieou « espèce de Rudiment ». A un autre point de vue, le dialogue est de nature à nous donner une idée des mœurs chinoises.

MA-KIEOU.

Voilà près d'un mois que je viens chez vous ; votre maître ne m'a rien appris ; il soupire sans cesse.

WANG-TCHING.

C'est vrai ; depuis que je le connais, il n'a pas fait un vers, écrit un caractère ; il gémit toute la journée, il pleure ; il pousse de grands soupirs. Quand il est dans le petit salon, il répète sans cesse Siao-tsieï, Siao-tsieï « mademoiselle ! mademoiselle ! Je ne sais ce que tout cela veut dire.

MA-KIEOU.

C'est qu'il a envie de ...

Je n'oserais dire ici en quels termes s'expriment les deux élèves, qui sont âgés de quinze ans. Les expressions les plus licencieuses, les plus obscènes s'y font malheureusement remarquer. On a cherché à nous faire croire que la jeunesse de ce pays est généralement réservée, obéissante, fort appliquée à l'étude, qu'elle n'a pas un ton aussi décisif que la p.226 nôtre. Ce sont là des contes, et des contes de philosophes. Le théâtre nous en apprend plus sur les mœurs de la société chinoise que tous les livres ensemble.

Au fond, Han-feï-king est très malheureux dans le palais du gouverneur ; on a beau le combler des attentions les plus délicates ; le

jour il ne mange pas, la nuit il rêve d'amour. Épris plus que jamais des charmes de Lieou-meï, c'est pour elle qu'il soupire ; il la cherche des yeux. Quelquefois son chagrin est mêlé de colère, et alors rien de plus plaisant que le langage du poète chinois, langage à la fois érotique et pédantesque :

> — Quoi, s'écrie-t-il dans son dépit, je ne pourrai pas m'unir à cette jeune fille, dont les attraits sont si puissants, et cependant les koua du *Y-king* s'unissent ensemble, le kiên et le kouen « le ciel et la terre » unissent leurs éléments, le soleil et la lune unissent leurs lumières, les quatre saisons leurs vertus, les bons et les mauvais génies les destinées heureuses et malheureuses.

Pendant qu'il adresse une prière au ciel, à la terre et aux génies, le domestique entre précipitamment dans la bibliothèque, et annonce le gouverneur. Han-feï-king, surpris, cache les pièces d'or dans l'étui d'un livre.

LE GOUVERNEUR.

Bachelier, je voulais venir vous voir tous ces jours-ci ; mais je suis retenu par les affaires ; je vous en prie, ne m'en veuillez pas. p.227

HAN-FEÏ-KING.

Gouverneur, vous êtes trop bon.

LE GOUVERNEUR.

Vous savez combien l'empereur a de générosité. Figurez-vous que ce matin le fils du ciel, transporté de joie (après avoir entendu mon rapport), m'a fait présent de dix flacons de vin. Je n'aime pas à boire seul. Bachelier, tenez-moi compagnie. (Au domestique) servez le vin.

HAN-FEÏ-KING.

Je vous suis très reconnaissant.

LE GOUVERNEUR.

Feï-king, videz cette tasse.

HAN-FEÏ-KING.

Votre excellence me comble de faveurs. Est-ce que mon peu de mérite ...

LE GOUVERNEUR.

Buvez.

HAN-FEÏ-KING. (buvant).

Ce vin-là est fait avec du raisin de Liang-tcheou.

LE GOUVERNEUR (riant).

Est-ce que vous préférez le *ti-hou* (liqueur blanche faite avec de la crème), buvez encore, le vin chasse la tristesse.

HAN-FEÏ-KING.

Qui vous a dit que j'étais triste. p.228

LE GOUVERNEUR.

Oh, je le sais ; vous pensez à votre pays natal.

HAN-FEÏ-KING.

Pas précisément.

LB GOUVERNEUR.

Qu'avez-vous fait depuis plusieurs jours ?

HAN-FEÏ-KING.

Je lis le *Y-king*.

LE GOUVERNEUR.

Très bien. Lisons-le ensemble. (Il prend le *Y-king*, et trouve les pièces d'or dans l'étui ; Han-feï-king est consterné d'effroi.)

Voilà donc l'intrigue percée à jour. Aux questions multipliées que le gouverneur lui adresse, le poète amoureux répond par des mots équivoques.

— Il y a ici un mystère, s'écrie Wang-fou.

> — Dans votre intérêt, réplique froidement Han-feï-king, gardez-vous de l'approfondir.

Le gouverneur, saisi d'indignation, appelle sa fille, l'accable de reproches, débite des lieux communs, et ordonne, pour la seconde fois au domestique, d'attacher Han-feï-king à la muraille.

Mais une circonstance que le gouverneur ignorait, c'est que la situation de Han-feï-king était changée. L'élégance de ses compositions avait attiré sur lui p.229 les faveurs impériales. Le poète est encore délivré par l'académicien Ho-tchi-tchang, et l'entretien de celui-ci avec le gouverneur termine le troisième acte.

Le cinquième commence par un monologue de Li-thaï-pe, qui, instruit secrètement de la mésaventure de son ami, avait présenté une supplique à l'empereur. Hiouên-tsong portait de l'intérêt à Han-feï-king :

> « Je veux, répond-il à Li-thaï-pe, que l'union du poète avec la fille de Wang-fou s'accomplisse à l'instant même, et je vous charge personnellement de présider au mariage.

Après une pareille catastrophe, l'intrigue de la pièce est singulièrement refroidie ; car le dénoûment est prévu. Le beau-père et le gendre font un assez triste rôle, quand Li-thaï-pe arrive pour célébrer le mariage. Wang-fou refuse d'abord ; mais ce refus n'est pas un obstacle à l'union des deux amants ; Han-feï-king lui-même a beau hésiter, si toutefois son hésitation est sincère, tous ces incidents, qui sont, il faut en convenir, d'un assez médiocre effet, ne forment pas une véritable intrigue. La pièce n'en vaudrait que mieux, si l'auteur eût imaginé des obstacles assez grands pour éloigner, avec quelque vraisemblance, le mariage du poète.

*

3e Pièce

陳州糶米 *T'chin-tcheou-thiao-mi*,

Ou le Grenier de T'chin-tcheou, drame sans nom d'auteur.

Le titre complet du drame est : 包待制陳州糶米

« Pao, le gouverneur (ouvre) à T'chin-tcheou (un grenier), où l'on vend du riz (pendant la disette). » Cette pièce, dont l'analyse tiendrait trop de place, a pour sujet l'histoire de deux concussionnaires publics. On y trouve des épisodes et des traits de mœurs qui en rendent la lecture singulièrement attachante.

*

4e Pièce

鴛鴦被 *Youen-yang-pi*,

Ou la Couverture du lit nuptial [1], comédie sans nom d'auteur.

Un prêteur sur gages, Lieou-yen-ming, homme impitoyable, comme tous les prêteurs sur gages, se trouve créancier d'un grand mandarin. Voici l'origine de cette créance : le premier ministre, égaré par des discours calomnieux, présente à l'empereur un acte d'accusation contre Li-yen-chi, gouverneur de la ville de Lo-yang. On instruit le procès. Le p.231 gouverneur, obligé de partir pour la capitale (Tchang-ngan), où il doit subir un interrogatoire, et pris au dépourvu, charge l'abbesse du *Monastère de la grande pureté*, d'emprunter pour lui de Lieou-yen-ming, dix taels d'argent [2]. Dans tous les pays, la prudence est la vertu des financiers. Yen-ming consent à prêter pour un an, et met au prêt trois conditions. Il exige d'abord que le billet d'emprunt soit écrit en entier de la main de l'emprunteur (c'est à la Chine comme chez nous) ; puis il exige le cautionnement de l'abbesse, puis la signature de la fille, car Li-yen-chi a une fille unique, âgée de dix-huit ans. Nécessité n'a point de loi ; on souscrit à tout. Une année s'écoule ; le gouverneur ne

---

[1] Littér. « La couverture de l'oiseau Youên et de l'oiseau Yang ». Ces deux oiseaux sont des symboles de l'amour conjugal.
[2] Environ 75 francs.

revient pas ; l'échéance arrive, et le financier demande son remboursement. Le refus qu'il éprouve lui inspire une pensée qui paraîtra peut-être singulière.

LIEOU-YEN-MING (à l'abbesse).

Suivant mon compte, le capital et les intérêts réunis montent aujourd'hui à vingt taels.

L'ABBESSE.

Youên-waï, attendez, attendez toujours, vous n'avez rien à perdre.

LIEOU-YEN-MING.

Madame, vous parlez beaucoup ; mais ce que vous dites... p.232

L'ABBESSE.

Ce que je dis ?

LIEOU-YEN-MING.

Est fort ridicule. Si dans dix ans M. le gouverneur n'est pas encore de retour, j'aurai donc attendu pendant dix ans. Ma bonne supérieure, puisque vous ne comprenez rien aux affaires, je ne veux pas vous cacher mes intentions. Allez sur-le-champ demander à la fille du gouverneur les vingt taels qu'elle me doit. Si elle a des fonds, elle me remboursera ; dans le cas contraire... Ma bonne religieuse, vous connaissez mon isolement. Quoique honoré partout du titre de youên-waï, je sens au fond de mon cœur de la tristesse et de l'ennui. Si Yu-yng consent à devenir mon épouse, intérêt, capital, j'abandonne tout. Mettez à l'accomplissement de ce projet vos soins, votre habileté ; employez vos petits stratagèmes ; je saurai récompenser largement vos bons offices ; comme vous agirez, j'agirai.

L'ABBESSE.

Quelle idée folle ! quoi, Yu-yng, la fille d'un gouverneur ! une jeune personne si timide ! comment voulez-vous qu'elle consente à devenir votre épouse ? Elle vous doit de l'argent, soit ; qu'elle reste votre débitrice.

LIEOU-YEN-MING.

Ma bonne supérieure, je vous en supplie, p.233 exaucez mes vœux ; tenez, pour vous montrer mon attachement, je vais croiser mes bras sur ma poitrine.

L'ABBESSE.

Oh, dans ce cas, je m'agenouille devant vous.

LIEOU-YEN-MING.

Si vous vous agenouillez devant moi, je frappe la terre de mon front. Ma bonne supérieure, voyons, une fois pour toutes, mettez le comble à mon bonheur.

L'ABBESSE.

Mon Youên-waï, enfin que voulez-vous ? Est-ce de l'argent ? j'en demanderai, si cela vous fait plaisir. Quant au mariage, je ne me charge pas de cette commission.

LIEOU-YEN-MING (prenant un ton sévère).

Puisqu'on ne peut rien obtenir de vous par la prière, parlons d'autre chose. Il y a un an, quand j'ai prêté ces dix taels au gouverneur Li, qui est-ce qui est venu dans mon bureau ? qui m'a sollicité ? qui a servi de caution ?... Oh, je cours trouver le magistrat. Fi donc ! une religieuse, la supérieure d'un monastère de filles, qui se fait entremetteuse d'affaires, négocie un emprunt et sert de caution ! Ma bonne amie, vous serez punie suivant la rigueur des lois ; dans un instant, j'aurai le plaisir de voir fustiger les reins de la pauvre abbesse. p.234

L'ABBESSE.

Et que dira M. le gouverneur, quand il apprendra que vous avez voulu lui ravir sa fille ?

LIEOU-YEN-MING.

Réfléchissez encore. Elle peut montrer des dispositions favorables. Si vous savez la mettre dans mes intérêts, vous recevrez une bonne récompense. Dans tous les cas, revenez promptement m'apporter la réponse. (Il sort.)

L'ABBESSE (seule).

Ah ! monsieur le financier, vous dites que je suis une religieuse et que ... Au fait, qu'avais-je besoin de me mêler de cette affaire ? Maintenant, si je ne satisfais pas à sa demande, je tombe dans la nasse. Allons, jouons au plus sûr... Il faut que j'avale ma honte, et que j'aille proposer ce mariage à la fille du gouverneur.

Le poète nous introduit ensuite dans la maison du gouverneur. L'abbesse du *Monastère de la grande pureté*, ou de la *pureté de jade*, comme il y a dans le chinois, habile à diriger une intrigue, s'acquitte de sa commission, et propose à Yu-yng de prendre le financier pour époux. La jeune fille se récrie d'abord à cette étrange proposition.

> — Comment ? parce qu'il a prêté de l'argent à mon père, il exige maintenant que je lui donne mon cœur. Il est vrai que j'ai signé la reconnaissance ; mais une reconnaissance n'est pas p.235 un acte de mariage ; je n'ai pas signé mon acte de mariage.

Toutefois, quand l'abbesse lui fait accroire que le financier amoureux n'a que vingt-trois ans, que sa figure est charmante, et que ses manières sont distinguées, elle change de ton peu à peu, et accepte un rendez-vous, la nuit, dans le *Couvent de la grande pureté*. Cette scène, quoique d'une liberté trop grande, est conduite avec beaucoup d'art, et le dialogue, semé de traits un peu vifs, en est fort agréable.

Il est minuit ; c'est l'heure du rendez-vous. Lieou-yen-ming, informé par l'abbesse du succès de l'affaire, s'achemine furtivement vers le *Monastère de la grande pureté*. Malheureusement il survient tout à coup un inspecteur conduisant une patrouille. L'officier de police, apercevant un homme qui tournait autour du monastère, se persuade que cet homme est un voleur ; il l'arrête, et le mène au corps de garde.

Une autre aventure plus désagréable encore pour le financier, c'est qu'un jeune bachelier, qui arrivait de son pays natal, et qui passait par là, s'arrête, se cache, et se dit à lui-même : « Il paraît que la police est

sévère à Lo-yang ; comme on y arrête les gens dans les rues, la prudence veut que je n'aille pas plus loin. Voici un couvent ; demandons-y l'hospitalité. » Tchang-touan-king, c'est le nom du jeune bachelier, frappe donc à la porte du couvent. Une novice, à laquelle la supérieure avait fait la leçon, p.236 ouvre à l'instant même, et s'écrie :

> — Entrez, entrez, M. Lieou, mademoiselle ne tardera pas à venir.

Tchang-touan-king devine sans peine qu'il s'agit d'un rendez-vous d'amour ; il se laisse conduire par la novice dans une chambre, où il attend sans prononcer un mot. Quelques minutes après, on introduit Yu-yng. Le jeune bachelier réunit tous les avantages que l'abbesse avait mensongèrement attribués à Lieou-yen-ming. Il a vingt-trois ans, une jolie figure et des manières distinguées. Loin d'être repoussé par la jeune fille, qui ne se doutait de rien, il est accueilli avec tendresse, et quand il apprend à son amante qu'il est originaire de Kou-sou, que son nom de famille est Tchang, et qu'il se rend à la capitale pour y subir un examen, Yu-yng feint d'être irritée ; mais sa colère s'apaise presque aussitôt. Comme dans le *Kin-thsiên-ki* (1e pièce), Touan-king et Yu-yng deviennent amoureux l'un de l'autre à la première vue, et conviennent de s'unir par le mariage. Suivant la coutume, Yu-yng laisse à son fiancé un gage de son amour, et lui remet une couverture qu'elle a brodée de sa main. Les deux amants se séparent, et Touan-king se dispose à partir pour Tchang-ngan.

Le lendemain, Lieou-yen-ming, qui avait passé la nuit au corps de garde, reçoit la visite et les compliments de l'abbesse. C'est assurément une situation fort comique, et pourtant l'auteur n'a su en tirer aucun parti. Quand Yen-ming découvre qu'un autre a pris sa place dans le *Couvent de la grande* p.237 *pureté*, il s'arrête à une résolution extrême, et fait amener Yu-yng dans sa maison. Il emploie, pour parvenir à ses fins, la menace et la prière ; mais voyant que ses efforts sont inutiles, il ouvre une taverne dans une rue de Lo-yang, et ravalant la fille du gouverneur à la condition d'une servante, il oblige la pauvre Yu-yng à tirer le vin, à préparer le riz, à éponger les tables et à servir les pratiques.

On prévoit le dénouement de la pièce. Au quatrième acte, Tchang-touan-king, après avoir été promu, dans le palais impérial, au grade éminent de Tchoang-youên, revient à Lo-yang, entre par hasard dans la taverne, reconnaît Yu-yng, l'épouse et inflige au prêteur sur gages un châtiment sévère.

*

5e Pièce

賺蒯通 *Tchan-khouaï-thong*,

Ou le Trompeur trompé [1], drame historique, sans nom d'auteur.

Le Trompeur trompé est la plus régulière des pièces historiques du répertoire. Son auteur a gardé l'anonyme, parce que la versification en est un peu faible, quelquefois négligée. Il a pris pour sujet l'élévation de Siao-ho et la mort de Han-sin.

Siao-ho est un personnage historique fort connu. p.238 L'an 202 avant J.-C. après que le dernier prince de la famille des Thsin se fût soumis à Lieou-pang, celui-ci devint le maître de l'empire et le premier chef de la dynastie des Han, sous le titre de Kao-hoang-ti. Comme les empereurs des Tcheou, il établit le siège du gouvernement à Lo-yang, où il tint sa cour, et honora du titre de premier ministre un jeune lettré, qui s'était attaché à sa fortune, et dont le nom était Siao-ho.

Han-sin est un des plus grands capitaines de l'antiquité. Originaire de Hoaï-yn, né d'une famille pauvre, obligé de mendier son pain, il s'enrôla, comme volontaire, dans le temps de la rivalité de Hiang-yu et de Lieou-pang, quitta le premier pour passer au service du second, obtint au concours le généralat, et fut nommé roi de Thsi, par l'empereur Kao-hoang-ti.

Siao-ho aima d'abord Han-sin ; il avait même contribué à son avancement ; mais plus tard, se laissant séduire aux instigations de l'impératrice, qui lui répétait sans cesse :

---

[1] Littéral. Khouaï-thong (pour Khouaï-wen-thong) pris à un piège.

> — Excellence, quand le gibier est tué, les armes sont inutiles ; lorsque l'empire jouit d'une tranquillité profonde, qu'a-t-on besoin des anciens généraux ?

il adopta les maximes de cette politique barbare, dépouilla Han-sin de son royaume, et concerta sa perte avec un officier du gouvernement, appelé Souï-ho.

Un tel sujet, qui a été traité tant de fois, ne p.239 laissait pas d'offrir quelques difficultés, et même plus d'un écueil ; mais l'auteur ne nous montre pas précisément ce que nous trouvons dans les Annales ; car en relisant les pages que le savant jésuite de Mailla consacre au général Han-sin et au ministre Siao-ho, j'ai trouvé que les historiens de la Chine mettaient d'un côté tout l'intérêt, et de l'autre tout l'odieux. Dans cette pièce, au contraire, l'auteur cherche à relever le caractère du premier ministre. Siao-ho a de la sensibilité, de la loyauté ; il croit véritablement à une conspiration, et dans le quatrième acte, quand il apprend que Han-sin était innocent, il témoigne un grand repentir. Ajoutons à cela que, le principal personnage du drame est Kouaï-wên-thong, ami particulier de Han-sin. Ce personnage, qui, pour découvrir les pièges que l'on tend à son ami, contrefait l'insensé dans le premier et le second acte, et finit par tomber à son tour dans les embuches de Souï -ho, est éminemment dramatique, attache encore après la mort de Han-sin, et donne à la pièce un caractère tout à fait singulier. Enfin, dans ce que l'auteur a emprunté des Annales, rien ne paraît être d'emprunt, tant les incidents sont curieux, tant il y a d'originalité dans les scènes. p.240

*

6e Pièce

玉鏡臺 *Yŭ-king-thaï*,

Ou le Miroir de jade [1], comédie composée par Kouan-han-king.

L'anecdote qui a inspiré cette petite comédie, où les morceaux lyriques tiennent infiniment plus de place que le pĕ-wén « la prose », se

[1] Présent offert par le principal personnage à sa fiancée.

trouve dans l'*Arte china* du P. Gonçalvez [1]. C'est *le Cousin amoureux de sa cousine*. Généralement, dans les pièces des Youên, moins la fable est compliquée, plus il y a de morceaux lyriques. Une petite anecdote, comme *le Précepteur amoureux*, convenait au talent facile et brillant de Kouan-han-king [2]. Le dialogue, un peu trop simple, est relevé par des couplets d'un tour vif et gracieux. Indépendamment du cousin ou de Ouen-kiao, de la cousine, dont le joli nom est Tsiĕn-yng, et de la tante, femme d'une grande sagesse, l'auteur a introduit dans son quatrième acte un vice-roi, qui donne un banquet aux époux. Ce personnage n'est pas heureux ; il efface par son rang, par sa gravité, le principal personnage de la pièce ; la naïveté disparaît alors pour faire place à l'étiquette et aux lieux communs. p.241

*

7e Pièce

殺狗勸夫 *Chă-kheou-khiuen-fou,*

Ou le Chien de Yang-chi [3], comédie sans nom d'auteur.

Le répertoire des causes célèbres de la dynastie des Song a fourni le sujet de cette ridicule comédie. Yang-chi, femme de Sun-ta, tue un chien dans sa cour. Sun-ta, rentrant chez lui dans un état complet d'ivresse, et voyant que la terre était toute baignée de sang, s'imagine qu'on a égorgé un homme. Il paraît consterné d'effroi. Le lendemain, après s'être laissé séduire aux instigations de sa femme, il accuse ses deux frères d'avoir commis un meurtre. Ceux-ci, récriminant, accusent Sun-ta à leur tour. On va au tribunal, où Yang-chi conte le fait, pour sauver un de ses beaux-frères, dont elle était éprise.

*

8e Pièce

合汗衫 *Hŏ-han-chan,*

---

[1] Voyez Gonçalvez, *Arte china*, n° 174.
[2] Cet auteur a composé soixante pièces de théâtre.
[3] Le titre courant, formé des quatre derniers caractères du titre complet, signifie mot à mot : « (Yang-chi) tue un chien et excite son mari. »

Ou la Tunique confrontée, drame composé par la courtisane Tchang-koŭe-pin.

Ce drame a été traduit en français [1]. p.242

*

9e Pièce

謝天香 *Sié-thien-hiang*,

Ou la Courtisane savante, comédie composée par Kouan-han-king.

C'est une charmante comédie ; elle a pour sujet l'histoire du gouverneur Thsien, dont la froideur excessive est vaincue à la fin par les talents d'une courtisane, nommée Sié-thien-hiang.

*

10e Pièce

爭報恩 *Tseng-páo-ngen* [2],

Ou la Délivrance de Thsien-kiao, drame sans nom d'auteur.

Le titre courant est composé des trois premiers caractères du titre complet 爭報恩三虎下山, mot à mot : « Pour combattre et témoigner leur reconnaissance, trois tigres (Song-kiang et ses deux compagnons) descendent de la montagne. » Cette pièce, tirée d'un chapitre du *Chouï-hou-tchouen* [3], n'est pas digne de son origine. Le fond de l'intrigue a été trop souvent employé. Il s'agit d'une concubine qui accusé méchamment d'adultère p.243 la femme légitime. Li-thsièn-kiao, épouse d'un magistrat de l'arrondissement de Tsi-tcheou, nommé Tchao-sse-kien, pour éviter les souffrances de la torture, se déclare coupable d'un crime qu'elle n'a point commis. Cet aveu met fin aux débats ; on prononce le jugement, et l'épouse innocente est

---

[1] Voyez Théâtre chinois, ou choix de pièces de théâtre composées sous les empereurs mongols, traduites pour la première fois sur le texte original, précédées d'une introduction et accompagnées de notes. Paris, Imprimerie royale, 1838, I vol. in 8°. *Journal des Savants*, cahier de juin 1842, article de M. Ch. Magnin.

[2] Mot à mot : « Se battre pour témoigner sa reconnaissance ».

[3] Histoire des rives du fleuve.

condamnée à subir la peine capitale. Li-thsièn-kiao, dont le cœur était fort compatissant, avait rendu des services à quelques insurgés du parti de Song-kiang ; elle est délivrée par cet intrépide vengeur des crimes, au moment où elle arrive sur la place de l'exécution.

Le caractère si noble, si généreux de Song-kiang, dans le *Chouï-hou-tchouen*, n'est pas retracé avec beaucoup de bonheur ; mais la morale du roman « témoigner de la reconnaissance, et défendre les opprimés », ne pouvait être mise en action d'une manière plus touchante. Le rôle de Thsièn-kiao est parfaitement écrit ; tout le reste de la pièce est faible. Comme j'ai donné des extraits du *Chouï-hou-tchouen*, il me paraît inutile d'y revenir.

*

11e Pièce.

張天師 *T'chang-thien-sse*,

Ou T'chang l'anachorète, drame mythologique, composé par Ou-tchang-ling.

La déesse des canneliers aperçoit un jeune p.244 homme qui se promène, à la clarté de la lune, dans un jardin de plaisance. Ce jeune homme est le bachelier Tchin-chi-yng, neveu de Tchin, gouverneur de Lo-yang. Sa démarche légère, sa taille, l'agrément de sa physionomie, la délicatesse de ses traits, d'autres avantages encore font sur le cœur de la déesse une impression profonde. Elle en devient éprise, et quitte le séjour des dieux, pour courir follement au devant de Chi-yng. Elle est bientôt suivie de la déesse des pruniers, de la déesse des chrysanthèmes, de la déesse des nénufars, de la déesse des pêchers et d'une foule de divinités subalternes. Une entrevue a lieu dans le jardin. La déesse des canneliers, éclipsant toutes les autres, revêtue des formes les plus charmantes et parée des attraits les plus séduisants, inspire à Chi-yng un amour extrême, désordonné. Après le départ de la déesse, le malheureux jeune homme ne se possède plus ; ses esprits se troublent, sa raison s'égare. Revenu dans son cabinet d'étude, il s'étend sur son lit ; mais le feu de sa passion lui dévore les entrailles.

On appelle des médecins ; le mal fait des progrès. Après avoir inutilement épuisé toutes les ressources de l'art, le gouverneur de Lo-yang, dans son désespoir, invoque pour son neveu le secours d'un grand anachorète, appelé T'chang. Celui-ci arrive, plus habile et surtout plus puissant que les médecins, il guérit le jeune malade à l'instant même. Telle est la matière des trois premiers actes ; le dialogue en est animé ; la marche de l'action est p.245 suspendue par des incidents qui excitent l'intérêt et piquent la curiosité.

Un tel drame, s'il finissait là, pourrait influer sur la morale d'une manière fâcheuse, et le théâtre chinois est une école de morale. Après la faute, vient donc le châtiment. Le grand anachorète, supérieur comme Sièn (immortel) aux divinités subalternes, inflige d'abord des peines très sévères aux dieux du vent, des fleurs, de la neige et de la lune, qui figurent à leur tour dans ce dernier acte, et n'y figurent que pour dresser des embûches sous les pas des jeunes filles, pour les pervertir et les pousser au mal ; puis, il adresse un rapport au souverain seigneur du ciel, qui bannit de son palais la déesse des cannelliers et ses quatre complices.

La mythologie a fourni le sujet de plusieurs pièces de théâtre ; celle-ci n'est peut-être pas la meilleure ; mais elle est assurément la plus instructive. On y trouve une foule de particularités curieuses sur le polythéisme des Tao-sse.

*

12e Pièce

救風塵 *Kieou-fong-t'chin*,

Ou la Courtisane sauvée, comédie composée par Kouan-han-king.

Petite comédie dans le genre érotique. Kouan-han-king nous introduit dans une maison de plaisir, et la pièce a pour sujet l'histoire de la courtisane p.246 Song-yin-tchang, qui abandonne sa profession avilissante pour épouser le bachelier Ngan. La vie privée d'une courtisane de la Chine est une particularité fort curieuse et très

instructive ; mais la comédie de Han-king est un peu libre ; il y a trop de naturel dans le dialogue, et trop de vérité dans les caractères.

*

13e Pièce

東堂老 *Tong-thang-lao,*

Ou l'Enfant prodigue, drame composé par Thsin-kièn-fou.

Voici le titre que je transcris dans son entier : 東堂老勸破家子弟 « Le vieillard de la salle de l'Est fait des remontrances à un jeune homme de famille qui dissipe tout son bien. » Cette pièce est infiniment supérieure à *L'Enfant prodigue* de Voltaire. Il y a deux rôles principaux, celui de Yang-tcheou-nou ou de l'enfant prodigue, et celui de Li-meou-king ou du tuteur. Dans le tableau qu'il trace des folies et des prodigalités du fils, l'auteur a su intéresser par la variété des situations et des épreuves. Quant au rôle du tuteur, c'est l'un des plus remarquables et des plus parfaits qu'il y ait au théâtre.

p.247 L'enfant prodigue de Kièn-fou a 95 pages ; il faudrait les traduire, sans en excepter une seule.

*

14e Pièce

燕青博魚 *Yen-thsing-po-yu,*

Ou Yèn-thsing vendant du poisson, drame composé par Li-wên-veï.

C'est un épisode du *Chouï-hou-tchouen* « histoire des rives du fleuve », que Wên-veï a traduit sur la scène. Le rôle de Song-kiang y est très noble et parfaitement soutenu.

*

15e Pièce

瀟湘雨 *Sian-siang-yu* [1],

Ou le Naufrage de Tchang-thien-khié, drame composé par Yang-hien-tchi.

Il s'agit dans ce drame, plein d'agrément et d'intérêt, des malheurs d'une jeune fille et de son mariage avec un lettré qui devient infidèle. L'auteur du Pi-pa-ki « histoire du luth » en a tiré quelques situations.

*

16e Pièce

曲江池 *Khiŏ-kiang-t'chi,*

Ou le Fleuve au cours sinueux, comédie composée par Chĕ-kiun-p'ao.

p.248 Cette comédie, entremêlée d'ariettes comme tous les drames chinois, a pour sujet les amours de Tching-Youên-ho. Une jeune courtisane, Li-ngo-siên, y est présentée par l'auteur sous un aspect si favorable, et joue un si excellent rôle, que tout l'intérêt est pour elle.

*

17e Pièce

楚昭公 *Thsou-tchao-kong*,

Ou Tchao-kong, prince de Thsou, drame historique, composé par Tching-thing-yŏ.

Tchao-kong, prince de Thsou, qui fit à Confucius un accueil si favorable et si obligeant, est le principal personnage du drame. Ce qui donne à cette pièce un caractère tout particulier, c'est qu'on trouve dans le dialogue une foule de locutions tirées des quatre livres classiques. Sous ce rapport, on peut la mettre en parallèle avec la 38e pièce [2], dont l'histoire des Tcheou a également fourni le sujet. p.249

*

[1] Littéral. « La pluie sur les bords du Siao-siang ».
[2] Ou-yong jouant de la flûte.

18e Pièce

來生債 *Laï-seng-tchái,*

Ou la Dette (payable dans) la vie à venir, comédie bouddhique sans nom d'auteur.

La Dette payable dans la vie à venir est peut-être la meilleure pièce bouddhique du répertoire des Youên et de toutes les comédies de caractère, c'est aussi la plus parfaite. Il est à regretter que le bouddhisme y soit mêlé comme toujours avec la mythologie chinoise, qu'on y trouve des événements surnaturels et des aventures par trop extraordinaires ; que les dieux interviennent à chaque moment dans le premier, le troisième et le quatrième acte, et que les animaux parlent dans le second. Mais s'il n'y a pas de merveilleux dans *Le Libertin* (pièce 49), il y en a beaucoup dans *Le Fanatique* (pièce 96) ; il y en a même dans *L'Avare* (pièce 91). Généralement, quand il s'agit d'un drame bouddhique ou tao-sse, on doit s'attendre à rencontrer du merveilleux.

De telles comédies, quelque différentes qu'elles fussent alors de ce qu'elles sont très probablement aujourd'hui, nous offrent néanmoins un précieux témoignage du génie des auteurs et des sentiments intimes du peuple. Dans la pièce intitulée *Laï-seng-tchaï*, ou « la Dette payable dans la vie à venir, » l'auteur s'attache à développer un caractère particulier, et quel caractère encore ! celui du bouddhiste. Quoi de plus sérieux et de plus ridicule à p.250 la fois ! Si les drames bouddhiques offrent des scènes qui nous touchent et nous attendrissent, c'est que le bouddhisme, malgré ses extravagances, a son côté aimable et raisonnable ; mais, comme il est permis de rire des faiblesses de l'humanité, une telle religion devait surtout fournir à la scène chinoise des mœurs, des actions, des situations très comiques et très amusantes.

Quand une règle est bonne, on la trouve partout. Il faut, comme on l'a observé, que le misanthrope soit amoureux d'une coquette, et l'avare d'une fille dans l'indigence. C'est là un contraste indispensable.

L'auteur du *Laï-seng-tchaï* a placé le personnage principal, ou le bouddhiste, dans une situation parfaitement opposée à son caractère ; il en a fait un financier, mais un financier converti, et le bouddhiste doit mépriser, haïr même l'argent autant que les honneurs. Tous les personnages de la pièce, à l'exception des personnages mythologiques, qui ne comptent pas, c'est-à-dire la femme, le fils, la fille, le commis, le meunier, les débiteurs, le cheval et l'âne du Bouddhiste, sont subordonnés au personnage principal ; autre règle encore qui convient aux comédies de caractère, et que l'auteur anonyme a rigoureusement suivie.

Le seigneur Long (c'est le nom du Bouddhiste) est un homme estimable au fond, mais d'une sotte crédulité. Sa dévotion est fervente, très fervente, quelquefois superstitieuse. Exact, sévère, inébranlable dans les devoirs qui se rapportent à son culte, p.251 il manque de prévoyance, d'affection même, comme époux et comme père. Quand il se trouve au milieu de sa famille, il paraît affranchi de toutes les émotions qui lui étaient auparavant si chères. Indifférent au monde qui s'amuse, qui s'agite et dont il ne partage ni les plaisirs ni les agitations, il n'est pas indifférent au monde qui travaille et qui souffre. Tel est le caractère du Bouddhiste. La pièce tout entière est un tableau et chaque scène est une peinture. Cette comédie nous offre la représentation de ce qu'il y a de plus touchant, de plus ridicule, de plus blâmable et de plus bizarre : de plus touchant, dans la scène où le Bouddhiste, ému de compassion, remet à un jeune bachelier malade tout l'argent que celui-ci lui devait, puis encore dans celle où le dieu du bonheur (Tseng-fo-chin) fait une visite au seigneur Long et lui promet les récompenses de la vertu ; de plus ridicule, dans la scène où le cheval et l'âne du Bouddhiste se livrent à une conversation sérieuse et plaignent amèrement le sort des pauvres gens qui meurent insolvables, « car alors, dit le cheval, il faut payer sa dette dans la vie à venir ; voilà pourquoi je porte le seigneur Long, mon ancien créancier » ; de plus blâmable, dans la scène où le Bouddhiste, sacrifiant le bonheur de sa femme, de son fils et de sa fille, qu'il réduit à une misère extrême,

brûle tous ses titres de créance, tous ses contrats, tous ses billets ; ou bien dans celle où, monté sur une barque, il fait jeter dans la mer trois coffres immenses, dont le premier est rempli d'or, p.252 le second d'argent, et le troisième de perles et de pierres précieuses ; de plus bizarre enfin, dans la scène où la fille du Bouddhiste réforme les mœurs d'un religieux qui cherchait à la séduire et foulait aux pieds tous ses devoirs.

Mais, chose plus singulière que tout cela, on retrouve dans cette comédie la fable du Savetier et du Financier ; ce n'est ni un simple apologue, ni un apologue encadré dans une scène, ni une scène épisodique ; c'est une partie du drame qui offre la moralité de la fable avec les circonstances du récit. Seulement, au lieu du savetier, nous avons un meunier, simple, naïf, qui chante du matin jusqu'au soir, comme le savetier de Lafontaine. Au surplus, laissons-le parler.

LE FINANCIER (à son commis).

La nuit commence à tomber. (Au commis) Hing-tsien [1], suivez-moi ; allons brûler des parfums devant les bâtiments.

LE COMMIS.

A vos ordres.

LE FINANCIER.

Commençons par le magasin d'huile. Donnez-moi la cassolette. (Il brûle une baguette d'encens et adore Bouddha.) Nan-wou ! O-mi-to-fô ! p.253 Plaçons-nous maintenant devant le grenier à farine. Où est la cassolette ?

LE COMMIS.

La voici.

LE FINANCIER (brûlant des parfums).

Nan-wou ! O-mi-to-fô ! Ouvrez la porte du moulin ?

---

[1] C'est le nom qu'on donne, dans les pièces de théâtre, aux commis des financiers et des préteurs sur gages.

LE MEUNIER. (Il travaille en chantant.)

Ah, mon buffle, si tu ne marches pas, prends garde à l'aiguillon.

LE FINANCIER (au commis).

Quel est donc cet homme qui chante continuellement ? C'est merveille de l'entendre. Hing-tsièn, il faut prendre part à la joie des autres. Appelez cet homme, je veux l'interroger.

LE COMMIS (au meunier).

Holà ! Lo-ho [1], sortez-donc ; on vous demande.

LE MEUNIER (sortant et apercevant le financier).

Père, que voulez-vous ?

LE FINANCIER.

Mon enfant, vous chantiez tout à l'heure ; vous êtes heureux. D'où vient donc cette joie intérieure que vous ressentez ? Parlez, cela m'intéresse. p.254

LE MEUNIER.

Oh, de la joie ! Qui est-ce qui peut me donner de la joie ? J'ai bien de la peine, au contraire. Voyez plutôt ; je gagne deux condorins (fen) par jour ; c'est le salaire que vous m'accordez. Or, pour gagner deux condorins, il faut que je me lève avec le jour ; que je commence par mesurer mon froment ; quand j'ai mesuré mon froment, il faut que je le passe au crible ; quand je l'ai passé au crible, il faut que je le lave ; quand je l'ai lavé, il faut que je le fasse sécher au soleil. Quand mon froment est sec, il faut que je le moule ; quand je l'ai moulu, il faut que je blute, que je blute. Maintenant, entendez bien, comme je travaille à la tâche (kong-tching), j'ai toujours peur de m'endormir et de perdre mon salaire. Voilà pourquoi je chante du matin au soir.

LE FINANCIER.

Ah ! je ne savais pas cela. Mon enfant, je ne vous demande plus

[1] Sobriquet donné aux meuniers.

qu'une chose. Quelle machine avez-vous donc attachée à votre cou ? A quoi servent les deux bâtons que vous avez devant les yeux ?

LE MEUNIER.

Écoutez : dans la journée, je travaille, je remplis ma tâche ; mais, quand le soir vient, comme à présent, j'ai toujours peur de faire des signes de tête et de m'endormir. Cette machine-là me préserve du sommeil, car elle me crèverait les yeux, p.255 si par malheur je laissais tomber ma tête. Oh, père, j'ai bien de la peine, allez, j'ai bien de la peine.

LE FINANCIER.

Quelle pitié ! Lo-ho, à partir d'aujourd'hui, grenier à farine, bluterie, moulin, je veux qu'on ferme tout.

LE MEUNIER.

Comment ? Qu'on ferme le moulin ! Miséricorde ! Moi, Lo-ho, je ne suis propre qu'à moudre le froment. Quand j'aurai quitté votre maison, que deviendrai je ? Ah ! Lo-ho, il faudra mourir de froid ou périr de famine.

LE FINANCIER (ému de compassion).

Une idée me vient. (Au commis.) Hing-tsièn, remettez-moi de l'argent. (Montrant l'argent au meunier.) Mon enfant, connaissez-vous cela ?

LE MEUNIER (prenant l'argent).

Non, comment cela s'appelle-t-il ?

LE FINANCIER.

Cela s'appelle de l'argent.

LE MEUNIER.

Ah, c'est de l'argent. Je n'en ai jamais vu. Père, à quoi est-ce bon ?

LE FINANCIER.

A tout. D'abord, si l'on veut manger, si l'on veut s'habiller... p.256

LE MEUNIER (mordant son argent).

Bon à manger ?... Ah, cela m'a cassé une dent.

LE FINANCIER.

Mon enfant, vous ne comprenez pas. C'est de l'argent que l'on coupe et que l'on pèse, pour acheter, selon le besoin, ou des vivres ou des habits. Emportez-le, je vous le donne. Avec cet argent, vous pourrez dans la journée exercer un petit commerce, vendre de petites marchandises ; et, quand la nuit viendra, vous dormirez d'un sommeil tranquille.

LE MEUNIER.

Quel bonheur de faire un long somme ! Quel contentement pour Lo-ho ! Père, vous avez l'âme généreuse, l'âme trop généreuse.

LE FINANCIER.

Mon enfant, vous avez bluté pour moi pendant trois ans ; vous méritez une récompense.

LE MEUNIER.

Père, il faut pourtant que je m'accuse de quelque chose, car j'ai quelque chose sur la conscience. Il n'y a pas longtemps, c'était hier, j'ai commis un larcin à votre préjudice. Oui, j'ai dérobé dans le moulin deux mesures (ching) de froment. Puis, étant allé sur la place du marché, dans la grande rue, j'ai fait tirer mon horoscope. Le devin m'a prédit qu'aujourd'hui même, pas plus tard, il me p.257 surviendrait une circonstance extraordinaire et favorable ; que tout à coup, et sans y penser le moins du monde, je deviendrais riche, oui très riche. Au fond, devais-je m'attendre à ce qui m'arrive. Oh, père, ce devin est un homme bien habile.

LE FINANCIER.

Habile ou non, gardez votre argent. Mon ami, achetez ce qui vous est nécessaire. (Il se retire avec son commis.)

LE MEUNIER (seul).

Retournons à la maison. Le bon maître ! Il m'a donné de l'argent. De l'argent ! Mais est-ce bien de l'argent ? (Il s'arrête et regarde son argent.) Qui est-ce qui a vu de l'argent ? (Il se remet en marche.) Oh, oui, c'est de l'argent ; je réponds que c'est de l'argent. Tout en parlant, me voici arrivé. Entrons dans notre chambre. (Il entre dans sa chambre.) Lo-ho, mon ami, il faut de la prudence ; la prudence est une vertu. Fermons la porte au verrou et regardons encore notre argent. (Il regarde son argent.) Oh, c'est bien de l'argent. A propos, il s'agit d'une place maintenant ; où trouverai-je une bonne place ? Où, dans mon lit ? Il n'y a pas moyen. Ah ! dans ma ceinture. (Il met son argent dans sa ceinture.) Elle est trop lâche ; serrons-la davantage par précaution. Qui pourra savoir qu'il y a de l'argent dans ma ceinture ? Oh, j'entends un coup de tambour ; on vient de battre la première veille. Mon maître m'a dit que je pourrais dormir à mon aise ; p.258 dormons. (Il se couche, ronfle et parle en rêvant.) Nous sommes dans la grande rue ; il y a place pour tout le monde... La grande rue est pour tout le monde...Voyons ; puisque je marche de ce côté, il me semble que vous pourriez marcher d'un autre côté... Quelle nécessité de se presser les uns contre les autres ?... Ah ! mon épaule... Ah ! mes pauvres côtes... J'ai une partie du corps toute froissée... Mais qu'est-ce donc que vous tâtez comme cela ?... Pourquoi fouillez-vous dans ma ceinture ?... Voudriez-vous par hasard prendre mon argent ? — Où allez-vous avec cet argent ? A qui appartient cet argent ? — Il est à moi. C'est Long, mon maître, qui me l'a donné. Vite, rendez-moi mon argent ? Au voleur ! au voleur ! (Il veut poursuivre le voleur et tombe par terre.) Ah ! c'était un rêve ! N'importe ; regardons notre argent. (Il regarde son argent.) Je l'avais caché dans ma ceinture et j'ai rêvé qu'un voleur cherchait à m'en dépouiller. Où pourrais-je le serrer maintenant ? (Il regarde partout.) Dans le foyer... Je vais faire un trou dans la cendre. Ce que c'est que la pauvreté ! Voilà une cheminée où, de mémoire d'homme, on n'a pas allumé de feu... Recouvrons notre argent avec un peu de cendre ; là, très bien. Comment pourrait-on deviner qu'il y a de l'argent dans le foyer ?... Un, deux. Quoi, déjà la deuxième veille ! Mon maître m'a dit que je dormirais tranquillement ; tâchons donc de dormir. (Il s'endort.) Quel

vent ! Il n'y a pas moyen d'allumer une lanterne... Je puis parler tout haut, p.259 sans que l'on m'entende. — Où allez-vous avec votre allumette à la main ?... Il ne l'éteindra pas... Ciel ! Il la jette sur la paille qui est devant le treillis de la porte... Le feu prend ; la flamme s'élève... Oh, comme elle monte dans l'air... La voilà maintenant qui retombe sur les toits... Le bâtiment croule ; l'incendie gagne la maison voisine... Tout le monde accourt... On fait la chaîne... Ils ne parviendront jamais à éteindre le feu... Ah ! ah ! Quels cris tumultueux ! (Il se réveille et tombe par terre.) Oh ! ce n'était qu'un rêve !... Regardons notre argent. (Il regarde son argent.) Je l'avais, caché dans l'âtre de la cheminée et j'ai rêvé que le feu prenait à la maison... Voyons donc ; il faut nécessairement que je trouve une bonne place... Où ? où ?... Dans la fontaine. (Il jette son argent dans la fontaine.) Po ! Pong !... Mettons le couvercle de jonc... A présent, qu'il y ait des voleurs ou qu'il n'y en ait pas, c'est le moindre de mes soucis. Quand les voleurs viendraient, comment sauraient-ils qu'il y a de l'argent dans la fontaine ? On vient de battre le tambour ; c'est la troisième veille. Long, mon maître, m'avait pourtant dit que je dormirais d'un profond sommeil. Voyons, tâchons de dormir. (Il s'endort et parle en rêvant.) Nous aurons de l'orage ; le ciel se noircit... Couvrez les saumures ?... Rentrez le blé sec dans le grenier ?... A l'est, au midi, les nuages vont crever... Oh, comme la pluie tombe ! Comme elle tombe, comme elle tombe !... Voilà des torrents qui se forment dans les montagnes... p.260 C'est une inondation... Elle va submerger tout le pays... L'eau monte, l'eau monte... Les chiens se sauvent à la nage... Kouan-yn nage... Les sandales nagent... Les grenouilles nagent. (Il se réveille et tombe par terre.) Ah ! C'était un rêve... Regardons néanmoins notre argent. (Il retire son argent de la fontaine.) Le voilà ! le voilà !... Je l'avais mis dans la fontaine et j'ai rêvé qu'une inondation ravageait le pays... Où pourrais je donc trouver une bonne place ?... Ah, sous le seuil de la porte. (Il sourit.) Pour le coup, il sera bien là ; malheureusement, je m'en suis avisé trop tard... Un, deux, trois, quatre... Déjà la quatrième veille !... Voyons donc, à la fin, si je dormirai, comme dit mon maître, d'un sommeil paisible. (Il s'endort et parle en rêvant.) Les voilà ! les

voilà !... Comme ils sont nombreux !... Ils apportent des pioches... Qu'avez-vous besoin de vos outils ? Il n'y a dans la maison ni étage à élever, ni mur à démolir... Pourquoi creusez-vous sous le seuil de la porte ?... J'ai beau parler, ils n'entendent pas... Ils vont enlever la pierre qui est au bas de l'ouverture ; ils trouveront mon argent... Les brigands ! les brigands !... Oui, j'en vois un qui tient un poignard... Celui-ci lève son cimeterre ; c'est pour couper ma tête, prendre mon argent après. Au secours ! au secours ! (Il se réveille et tombe par terre.) Ah, c'était un rêve !... J'entends le tambour. (On bat la cinquième veille ; le coq chante.) Il fait jour et je n'ai pas dormi de la nuit... Lo-ho, mon ami, réfléchissons un p.261 peu... J'ai caché mon argent dans la fontaine et j'ai rêvé qu'une grande inondation avait submergé tout le pays ; je l'avais serré dans ma ceinture et j'ai rêvé qu'un passant s'approchait de moi pour le dérober ; je l'ai mis dans l'âtre de la cheminée ; j'ai rêvé que le feu prenait à la maison ; enfin, je l'ai enterré sous le seuil de la porte et j'ai encore rêvé qu'un brigand, armé d'un cimeterre, s'apprêtait à me couper la tête. Oh ! que cet argent-là m'a fait de mal ! Quand je songe que le seigneur Long, mon maître, a des coffres remplis d'argent et qu'il s'en trouve bien, lui ! il en a par centaines, par milliers ; et, avec tout cela, il dort absolument comme s'il n'avait rien. Pourquoi ? — La raison, c'est la destinée ! Oui, c'est la destinée du seigneur Long d'avoir de l'argent, beaucoup d'argent ; comme c'est la destinée de Lo-ho de cribler le froment, de laver le froment, de moudre le froment, de bluter, toujours de bluter. Allons, allons, prenons cet argent et rendons-le au seigneur Long.

*

19e Pièce

薛仁貴 *Sié-jîn-koueï,*

Drame historique, composé par la courtisane Tchang-koŭe-pin.

Sié jîn-koueï, pacificateur de la Corée sous les Thang, après plusieurs années d'une guerre malheureuse, est un personnage éminemment p.262 historique. Fils d'un cultivateur de Long-men, dans

l'arrondissement de Kiang-tcheou, il devint gouverneur général des royaumes de Kiu-tseu, de Yu-thién (Kho-tan), de Yen-tchi et de Sou-lé (Khachgar). On trouve sur Sié-jîn-koueï quelques pages intéressantes dans l'Histoire générale de la Chine ; mais il n'y est pas fait mention du trait particulier qui a fourni à la courtisane Tchang-koŭe-pin le sujet de ce drame.

Le prologue nous introduit dans la ferme de Long-men, où habite un honnête cultivateur appelé Sié, avec sa femme, dont le nom de famille est Li. Sié n'a qu'un fils, c'est Sié-jîn-koueï, et une bru, Li-chi. Son fils, comme Sse-tsin, dans le Chouï-hou-tchouen, est un jeune homme qui n'a jamais voulu se livrer aux paisibles travaux de l'agriculture ; il n'aime qu'à faire des armes, à tirer de l'arc et à lire les grands traités de l'art militaire, tels que le San-liŏ et le Lŏu-thao. Or, un jour qu'il s'exerçait à lancer des flèches sur les rives du Yang-tseu-kiang, il apprend que, dans l'arrondissement de Kiang-tcheou, on vient de publier un décret de l'empereur (Kao-tsong), qui appelle aux armes un corps de volontaires. C'était le temps où l'indépendance de la Chine était menacée par les Coréens. Tout à coup, il conçoit le projet de s'enrôler comme p.263 volontaire et retourne à la maison pour solliciter le consentement de son père et de sa mère. Le père se montre d'abord fort opposé à ce projet ; il a un secret pressentiment de la misère qui lui est réservée.

> — Nous sommes dans le déclin de l'âge, ta mère et moi. S'il t'arrive quelque malheur, à qui veux-tu que nous nous adressions pour avoir des secours ?

Mais Sié-jîn-koueï s'arme d'un argument irrésistible ; il invoque l'autorité de Confucius, cite le Hiao-king, et obtient enfin l'agrément de ses parents. Il part pour l'armée ; son épouse, Lieou-chi, l'accompagne jusqu'aux portes du village. Ce prologue vaut mieux que le drame ; la marche en est rapide, le dialogue naïf et touchant. La droiture et la probité du père, la confiance de la mère, le courage et le patriotisme du fils, le dévouement de la bru, qui n'objecte aucune raison et ne parle que de ses devoirs, tout est peint avec autant de chaleur que de vérité.

Au premier acte, la scène est dans le palais du roi de Corée. Le

caractère altier, jaloux et entreprenant de Kao-tsang est parfaitement conservé dans cette scène. A la nouvelle que l'empereur Taï-tsong des Thang venait d'expirer, après vingt trois années de règne, et que le prince héritier allait prendre possession du trône, il appelle Ko-sou-wen [1], p.264 commandant en chef de l'armée coréenne et lui adresse ces paroles :

> « Général, depuis le jour où Khi-tseu fut nommé par Wou-wang souverain du royaume de Corée, que de monarques se sont succédé les uns aux autres ! Cependant, il existe encore aujourd'hui seize royaumes qui relèvent de la Chine, seize rois qui, chaque année, offrent à l'empereur des Thang un tribut avilissant. La Corée, seule, indépendante et libre, n'est pas soumise aux Thang. Général, je viens d'apprendre à l'instant que l'empereur Taï-tsong vient de mourir. Évidemment, l'ancien empire des Thsin tombe en décadence. Oû sont maintenant ses généraux expérimentés ? C'est un pays à conquérir. Je veux que vous vous mettiez à la tête de cent mille soldats, que vous traversiez le fleuve Ya-lo-kiang et que vous battiez les Chinois.

Ko-sou-wen obéit ; mais *la guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces.*

Nous voici transportés dans un camp de l'armée chinoise. Siu-meou-kong, prince du royaume de Yng, ministre de l'empereur Kao-tsong, lit un rapport du général Tchang-sse-koueï. Celui-ci informe le ministre qu'il a présenté la bataille aux Coréens, sur les bords du Ya-lo-kiang ; qu'il s'est avancé du côté de la ville de Liao-tong, l'a emportée de force et a jeté par cette action une si grande épouvante, que le désordre s'est mis dans les rangs des Coréens, dont l'armée a été taillée en pièces. Tchang-sse-koueï signale particulièrement dans son rapport un jeune officier, nommé Sié-jîn-koueï, qui s'est couvert de p.265 gloire, et il sollicite pour lui une grande récompense.

Or, ce rapport était infidèle, et Siu-meou-kong, chargé par l'empereur

---

[1] Il ne faut pas confondre ce personnage de théâtre avec Ko-sou-wen, dont il est parlé dans l'Histoire générale de la Chine.

de distribuer les récompenses, ne tarde pas à apprendre que la victoire était fort incertaine, que Tchang-sse-koueï lui-même se trouvait étroitement cerné par les Coréens, lorsque Sié-jîn-koueï s'élança, sans hésiter, au milieu des soldats, et par son courage sauva la vie du commandant en chef ; qu'après cette action généreuse, il décocha trois flèches, avec lesquelles il tua trois officiers supérieurs des Coréens, poursuivit l'ennemi qu'il avait déconcerté et remporta la victoire. Telle est l'origine de la querelle de Tchang-sse-koueï et de Sié-jîn-koueï, qui fournit à l'auteur le sujet de la grande scène du premier acte. Il se présente ici quelques remarques à faire. Le récit qui précède ne paraît pas tout à fait conforme à la vérité historique. D'après l'Histoire générale de la Chine, ce ne fut pas contre les Coréens, mais sept années plus tôt contre les Tartares, que Sié-jîn-koueï décocha trois flèches, avec lesquelles il tua trois officiers [1]. Il n'était pas non plus sous le commandement de Tchang-sse-koueï, et j'incline à croire que Tchang-sse-koueï n'est dans la pièce qu'un personnage d'imagination. Toutefois, au moyen de cet anachronisme, la scène principale, indépendamment des beautés qu'elle renferme, acquiert un autre mérite ; elle conserve un des traits caractéristiques sous lesquels les historiens nous représentent Sié-jîn-koueï, qui était, comme p.266 archer, l'homme le plus habile de son siècle. Un messager de l'empereur arrive ; Tchang-sse-koueï soutient avec persévérance que c'est lui qui a décoché les trois flèches ; il dispute à Sié-jîn-koueï le prix de la victoire. Le messager, pour vider la querelle, ordonne un concours entre les deux prétendants. Cette épreuve humilie profondément Tchang-sse-koueï.

> — Quoi ! s'écrie-t-il, le généralissime des armées impériales concourir avec un soldat qui, naguère encore, labourait le champ de son père !.
>
> — Ah ! général, interrompit le messager, vous ne vous souvenez donc plus de Tchu-ko-liang ; il labourait aussi, il sarclait son champ, et, dans la même année, l'empereur le visita trois fois dans sa cabane.

[1] Voyez l'Histoire générale de la Chine, t. VI, p. 140.

Sié-jîn-koueï tire le premier ; il lance successivement trois flèches qui atteignent le but. Tchang-sse-koueï est frappé de stupeur ; il interroge du regard le messager de Kao-tsong ; il hésite, demande un autre arc, soutient qu'à cent pas le but est trop éloigné ; il se décide pourtant à tirer, tire trois fois et manque trois fois le but. Un soldat proclame le résultat du concours. Tchang-sse-koueï est condamné à l'exil.

Dans l'intervalle qui sépare le prologue du second acte, dix ans se sont écoulés. La scène est transportée dans le village de Long-mèn, où les pressentiments du père de Sié-jîn-kouei s'accomplissent. Les deux vieillards sont réduits à la plus extrême misère, malgré le dévouement de Li-chi, p.267 qui, « toujours levée de bonne heure, se couche fort tard, » dit sa belle-mère. Enfin, Sié-jîn-koueï revient ; mais, à peine a-t-il franchi le seuil de la porte, que Tchang-sse-koueï arrive à son tour, escorté d'un bon nombre de soldats, muni d'un ordre du gouvernement et chargé d'arrêter, au nom de l'empereur, Sié-jîn-koueï, comme coupable d'avoir déserté le service et l'armée. Comment cela se fait-il ? Tout à l'heure, à la fin du premier acte, nous avons vu Tchang-sse-koueï partir pour l'exil. Quelle invraisemblance ! mais il n'y a pas de théâtre sur la terre où l'on sacrifie les vraisemblances avec autant de facilité que dans le théâtre chinois. Sié-jîn-koueï est contraint de se remettre en route. A quelque distance de la capitale, il rencontre Siu-meou-kong, prince de Yng, auquel il raconte l'histoire de ses malheurs et comment, animé du sentiment de la piété filiale, il a quitté le service sans congé, pour revoir encore une fois son père et sa mère. Le prince s'intéresse à Sié-jîn-koueï, lui donne sa fille en mariage et présente pour lui une supplique à l'empereur. Ici finit le second acte.

Le troisième est monotone et du genre de ceux qui attristent beaucoup plus qu'ils n'intéressent. C'est la fête des morts. Un villageois et une villageoise préparent des viandes pour accomplir les rites sacrés sur les tombeaux de leurs parents. Ils emportent avec eux du vin et des gâteaux. Avant d'arriver aux sépultures, ils aperçoivent sur la route un cortège nombreux, magnifique. Ce cortège est p.268 celui de Sié-jîn-koueï, qui revient pour la seconde fois dans son pays natal, avec sa nouvelle épouse,

la fille du prince de Yng. Sié-jîn-koueï s'arrête et interroge sur sa famille le villageois, qu'il reconnaît. Le langage poétique et recherché que l'auteur prête au villageois, quand celui-ci cherche à peindre les souffrances du père et de la mère, est tout à fait contraire à la vérité ; mais, ce qui nuit le plus à ce tableau, c'est qu'on n'aperçoit aucun mouvement de sensibilité dans Sié-jîn-koueï ; il a l'air d'un juge qui procède à un interrogatoire ; c'est assurément une faute très grave ; on s'en étonnera d'autant plus, si l'on songe que ce drame a été écrit par une femme.

Le quatrième acte se divise en deux parties ; dans la première, après la scène de la reconnaissance, Sié-jîn-koueï exprime le bonheur qu'il éprouve de se voir au milieu de son père, de sa mère et de ses deux femmes ; dans la seconde, il est élevé au comble de la gloire, des honneurs et de la fortune. Kao-tsong décerne à Sié-jîn-koueï le titre de prince et à Lieou-chi le titre de princesse de Liao ; le père et la mère de Sié-jîn-koueï, qui étaient tombés dans la pauvreté, reçoivent un présent de cent *kin* (livres) d'or ; quant à la fille du prince de Yng, elle devient la seconde femme de Sié-jîn-koueï, ou, comme elle le dit elle-même, la servante de la princesse, et paraît fort contente. p.269

*

20e Pièce

墻頭馬上 *Tsiang-theou-ma-chang,*

Ou le Mariage secret [1], comédie composée par Pĕ-jîn-fou.

C'est une comédie d'intrigue. L'auteur a pris pour sujet le mariage de P'eï-tchao-tsiouèn [2] et de Li-tsièn-kin. La ressemblance de quelques situations de cette pièce avec d'autres de *Fleur de pêcher*, de *La Feuille de Ou-thong* et des *Amours de Siao-cho-lan* en rendrait l'analyse tout à fait superflue.

*

[1] Le titre courant est composé des quatre derniers caractères du titre complet. Littéralement : « Peï-chao-tsiouen, monté sur son cheval (franchit) la muraille ».

[2] Personnage historique. C'était le fils de Peï-hing-kien, président du ministère des travaux publics sous le règne de Kao-tsong, de la dynastie des Thang.

21e Pièce

梧 桐 雨 *Ou-thong-yu,*

Ou la Chute des feuilles du Ou-thong [1], drame historique composé par Pĕ-jîn-fou.

La Chute [2] des feuilles du Ou-thong est le monument du Youên-jin-pé-tchong (Répertoire des Youên) et peut-être celui du théâtre chinois. Cette pièce a pour sujet la révolte du Tartare Ngan-lo-chan contre l'empereur Hiouen-tsong, des Thang (l'an 755). p.270 Indépendamment de Hiouen-tsong, qui a le principal rôle, de Ngan-lo-chan, de Kao-li-sse, de la concubine impériale Yang-meï-feï, on trouve encore une foule de personnages accessoires bien assortis. La peinture curieuse des caractères et des mœurs, l'intérêt de l'intrigue et l'élégante simplicité du style mettent *La Chute des feuilles du Ou-thong* au rang des meilleures compositions chinoises.

*

22e Pièce

老 生 兒 *Lao-seng-eul,*

Ou le Vieillard qui obtient un fils [3], drame composé par Wou-han-tchin.

Cette pièce a été traduite en anglais par M. J. F. Davis [4].

*

23e Pièce.

硃 砂 擔 *Tchu-cha-t'an,*

Ou les Caisses de cinabre [1], drame sans nom d'auteur.

Ce drame, fondé sur le merveilleux, supérieur p.271 au *Ressentiment*

---

[1] Ou-thong (*Bignonia tomentosa*).
[2] Littéralement : « La pluie ».
[3] Littéralement : « L'enfant né d'un vieillard ».
[4] Voyez *Laou-seng-urh or An hoir in his old age*, a chinese drama. London, 1817, in-16. — *Lao-seng-eul*, ou *le Veillard qui obtient un fils*, comédie chinoise, traduite de l'anglais en français, par A. Brugnière de Sorsun. Paris, 1819, 1 vol. in-8. — *Mélanges asiatiques*, par M. Abel-Rémusat, t. II, p. 320-334.

de Teou-ngo (pièce 86), a pour sujet l'histoire de Wang-wên-yong, petit marchand ambulant, dépouillé, puis égorgé par Pĕ-tching. L'ombre de Wang-wên-yong, qui est le principal personnage du drame, apparaît au quatrième acte, poursuit Pĕ-tching et le force à entrer dans le temple du mont sacré de l'Orient, où ce malheureux reçoit le châtiment de ses crimes. Il y a beaucoup d'art et de gaieté dans le premier acte ; la langueur ne se fait pas sentir dans les autres et la pièce est parfaitement écrite.

*

24e Pièce

虎 頭 牌 *Hou-theou-p'ai,*

Ou l'Enseigne à tête de tigre [2], drame composé par Li-hi-fou.

Cette petite pièce est absolument dépourvue d'intrigue ; toutefois on y trouve, avec des caractères bien tracés, une peinture agréable et savante des mœurs tartares Niu-tchi [3]. p.272

*

25e Pièce

合 同 文 字 *Hŏ-thong-wên-t'seu,*

Ou les Originaux confrontés [4], drame sans nom d'auteur.

Le Répertoire des causes célèbres ou le procès de Lieou-ngan-tchu a fourni le canevas de cette pièce, et le sujet du drame est la soustraction d'un inventaire, soustraction commise par une tante, au préjudice de son neveu. Sous tous les rapports, le drame intitulé *Hŏ-thong-wên-tseu* me paraît inférieur à l'*Histoire du cercle de Craie*, dont l'écrivain anonyme n'a pas craint de s'approprier plusieurs morceaux ; la versification en est moins élégante et le quatrième acte, où se trouve

---

[1] Le caractère *tan* signifie une charge, un fardeau que l'on porte sur ses épaules.
[2] Cette enseigne conférait le droit d'infliger la peine capitale.
[3] Le principal personnage du drame est un Tartare de la tribu des Wan-yèn.
[4] Il s'agit d'un acte sous signatures privées, ou d'un inventaire fait en doubles originaux.

le jugement de Pao-tching, n'est pas l'un des plus ingénieux qu'il y ait dans les pièces de ce genre.

*

26e Pièce

凍 蘇 秦 *T'ong-sou-thsin,*

Ou Sou-thsin transi de froid, drame sans nom d'auteur.

Sou-thsin, dont le P. de Mailla fait un philosophe [1], vivait dans la période des guerres, appelée *tchen-kouĕ* (375 à 230 avant J.-C.). Originaire de p.273 Lo-yang, fils d'un cultivateur, il était très versé dans la lecture et surtout très habile dans la politique. Il offrit ses services au prince de Thsin et lui proposa un système d'administration, dont le prince ne fit aucun cas. Pour se venger d'un tel affront, Sou-thsin organisa inutilement contre les Thsin la fameuse ligue des princes de Han, de Wei, de Yen, de Thsi et de Thsou. Devenu plus tard premier ministre du prince de Yen, Sou-thsin, qui aimait les femmes, abusa de la confiance de son maître et fut contraint de se retirer dans les États de Thsi.

Une légende fabuleuse, rapportée par Gonçalvez [2], a fourni le sujet de ce drame. Le jeune Sou-thsin, fort appliqué à l'étude [3], et ne voulant pas cultiver la terre, part, malgré les avis de son père et tous les obstacles, pour la capitale, dans l'espérance d'y trouver un emploi. Tombé dans une misère extrême, il revient bientôt sous le toit paternel. Il en est chassé ignominieusement, à cause de sa pauvreté. Sou-thsin avait pour frère adoptif un ancien compagnon d'étude, nommé Tchang-y, homme d'intrigue, qui avait gagné les bonnes grâces du prince. Il se présente à son frère, *transi de froid* [4], couvert de haillons, manquant de tout. L'ingrat Tchang-y, au lieu d'accueillir p.274 Sou-thsin, ordonne à ses domestiques de le conduire dans sa glacière, où il lui fait subir tous

---

[1] Voyez l'*Histoire générale de la Chine*, t. II, p. 282 et suiv.
[2] *Arte China*. Macao, 1829, p. 356.
[3] Il s'y appliquait avec tant d'ardeur, dit la légende, que quand le besoin du sommeil lui faisait hocher la tête, il se piquait les cuisses avec une alène.
[4] De là, le titre de la pièce.

les genres d'humiliation. — Au quatrième acte, Sou-thsin, élevé presque subitement au comble des honneurs et de la fortune, revient pour la seconde fois dans son pays natal, mais avec des habits brodés, avec un cachet d'or suspendu à sa ceinture. Son père, sa mère, sa femme, sa belle-sœur et Tchang-y lui-même s'apprêtent à le complimenter ; il refuse d'abord de recevoir ses parents ; puis il leur adresse des réprimandes sévères ; puis il se laisse fléchir et pardonne.

La moralité de cette pièce est simple et frappante ; la grande scène du troisième acte, semée d'heureux traits. Si l'on est fondé à reprocher quelque défaut au quatrième acte, c'est de rappeler trop exactement les retours de fortune de plusieurs personnages dramatiques du Répertoire ; mais il faut savoir gré à l'auteur de s'être tenu en garde contre cet étalage de sentiments vertueux et contre ces insipides tirades qui étaient encore à la mode sous la dynastie des Youên.

*

27e Pièce

兒女團圓 *Eul-niù-thouan-youên,*

Ou la Réunion du fils et de la fille, comédie composée par Yang-wen-koúeï.

C'est une comédie très intéressante, très curieuse, p.275 qui a beaucoup d'analogie avec la vingt-deuxième pièce intitulée *Le Vieillard qui obtient un fils*, et dont je ne dirai qu'un mot, à cause de cette analogie [1]. Le principal personnage, Han-hong-tao, est, comme Lieou-thsong-chen, un vieillard qui a ramassé une grande fortune. Comme il n'a pas d'enfants, il apprend avec joie la grossesse de Tchun-meï, sa seconde femme ou sa concubine. Le sujet du prologue et du premier acte tout entier consiste dans les efforts que la première femme ou la femme du premier rang, la belle-sœur de Hong-tao et deux neveux font pour éloigner de la maison cette pauvre concubine. Ils y

[1] *Le Vieillard qui obtient un fils* (Lao-seng-eul) a été traduit par M. Davis.

parviennent à force de ruse et de ténacité ; Tchun-meï est bannie. — Au quatrième acte, après bien des incidents, le principal personnage, transporté de joie, trouve un fils, auquel sa concubine avait donné le jour, et une fille, dont sa femme légitime était accouchée pendant son absence.

La *Réunion du fils et de la fille* me semble inférieure au Lao-seng-eul. Le principal mérite de la pièce, traduite par M. Davis, est dans la peinture des caractères et surtout dans une magnifique scène au milieu des tombeaux ; l'intrigue de *La Réunion da fils et de la fille* est conduite avec beaucoup d'art, mais les incidents, qui ne laissent pas que d'être nombreux, ne sont pas tirés du fond du sujet et du caractère des personnages. p.276

*

28e Pièce

玉壺春 *Yŭ-hou-tchun,*

Ou les Amours de Yŭ-hou, drame composé par Wou-han-tchin.

Le bachelier Yŭ-hou est éperdument amoureux de Li-sou-lan, jeune courtisane, dont il a fait la connaissance dans le cimetière de Kia-ho, pendant le Thsing-ming, ou la fête des morts. Il veut à toute force épouser la courtisane, mais il est pauvre. Sa pauvreté explique le refus que la mère oppose à ses desseins et la préférence qu'elle donne à Chin-hĕ-tseu. Elle veut pour sa fille adoptive un mari opulent, ordonne à Yŭ-hou de sortir de la maison et signifie à Li-sou-lan qu'elle épousera Chin-hĕ-tseu. Un violent dépit arrache la jeune fille au monde ; elle entre dans un monastère bouddhique. Au quatrième acte, le bachelier obtient le titre de docteur, est nommé sous-préfet du district de Kia-ho et se marie avec Li-sou-lan, qui sort du couvent.

*

29e Pièce

鐵拐李 *Tiĕ-khouaï-li* [1],

Ou la Transmigration de Yŏ-cheou, drame tao-sse, composé par Yŏ-pĕ-tchouen.

Comme *La Dette payable dans la vie à venir* (pièce 18) p.277 et *La Conversion de Lieou-tsouï* (pièce 77), *La Transmigration de Yŏ-cheou* est une satire de la métempsycose. L'auteur, Yŏ-pĕ-tchouen, n'a presque pas travaillé pour le théâtre [2]. Il avait de l'esprit, de la littérature, des loisirs ; il a voulu faire une pièce et s'est amusé à mettre sur la scène un fameux jongleur tao-sse, dont le nom est Liu-thong-pin, personnage que nous retrouverons plus d'une fois. Quoique le travers d'esprit, les ridicules et les extravagances qu'elle cherche à peindre subsistent toujours, l'à-propos de cette pièce tenait au moment. On ne révérait guère les Tao-sse (sectateurs du Tao) sous les Youên ; on s'en moquait. Le drame burlesque de Yŏ-pĕ-tchouen nous offre donc un des plus curieux témoignages, non seulement des opinions superstitieuses des Chinois, mais encore de l'esprit du temps et du génie comique ou satirique des auteurs. Je conviendrai cependant que les drames mythologiques du répertoire intéressent moins que les autres, à cela près de deux ou trois. De folles saillies, des imaginations grotesques, une métaphysique bouffonne sont à peu près tout ce qu'on y trouve ; les facéties et les bouffonneries n'y sont pas mêlées de traits de mœurs, comme dans les comédies d'intrigue ; mais, dans *La Transmigration de Yŏ-cheou*, la métempsycose ne se combine point avec des abstractions métaphysiques ridicules ; il n'y a pas de subtilités. Et d'ailleurs, la conduite de la pièce n'est pas sans art dans p.278 quelques parties ; elle se distingue des comédies du même genre et on y remarque une certaine ordonnance dramatique. Je présume qu'elle a réussi, puisqu'elle est toujours restée au théâtre. Cependant, malgré toutes les satires, toutes les parodies, toutes les bouffonneries

---

[1] Littéralement : « Li, surnommé Tie-khouaï ».

[2] Il a composé deux pièces ; la seconde, intitulée : *Le songe interrompu*, ou *la Princesse Yang*, n'est pas restée au théâtre.

des poètes et des romanciers, le dogme de la transmigration des âmes fait encore partie de la croyance publique, et aujourd'hui même la secte la plus révolutionnaire de la Chine, la *Société du Nénufar blanc* (Pĕ-lien-kiao), admet la métempsycose au nombre de ses dogmes favoris.

Voici l'analyse de cette pièce, qui se compose d'un prologue et de quatre actes.

Un conseiller d'une cour souveraine présente à l'empereur un rapport dans lequel il expose que les magistrats de la ville de Tching-tcheou, trahissant le devoir et l'honneur, prévariquent dans le ministère et vendent la justice. L'empereur, après avoir pris connaissance du rapport, charge par un décret Han-weï-kong (Han, prince de Weï) de se transporter sur les lieux pour y scruter la conduite des magistrats prévaricateurs, examiner les procédures, ordonner des enquêtes et infliger aux coupables les châtiments les plus sévères. La nouvelle de ce décret parvint à Tching-tcheou avant le messager de l'empereur.

Il y avait alors dans tous les chefs-lieux des arrondissements six tribunaux inférieurs (*loŭ-ngan*), ou six juridictions subordonnées aux six cours supérieures établies dans les chefs-lieux des provinces. p.279 Ces juridictions supérieures, qu'on appelait *loŭ-thsao*, étaient subordonnées aux six cours souveraines de la capitale (*loŭ-pou*). Dans chaque tribunal inférieur, on comptait un président ou juge, un assesseur, un greffier et un certain nombre d'officiers de justice. Or, le principal personnage du drame, Yŏ-cheou, originaire du district de Fong-ning, est assesseur d'un tribunal et son frère Sun-fŏ en est le greffier. Yŏ-cheou s'entretient avec son tchang-tsièn de l'événement qui a mis toute la ville en émoi. Le tchang-tsièn, personnage inévitable dans tous les drames chinois où figurent des juges, est attaché à la personne du magistrat, qu'il suit partout. A l'hôtel, il fait l'office d'un valet de chambre ; à l'audience, il est chargé d'administrer la bastonnade, quand son maître trouve qu'un accusé ne répond pas convenablement.

YO-CHEOU (au tchang-tsièn).

Le prince ne tardera pas à venir. On le dit d'une sévérité inflexible ;

tous les magistrats prennent la fuite.

LE TCHANG-TSIÈN.

Et vous ?

YO-CHEOU.

Moi ! Pourquoi fuirai-je ? ma conscience est droite. Je n'ai jamais mis le mensonge à la place de la vérité. Qu'ai-je à craindre ? Je retourne à la maison ; et, quand j'aurai pris mon potage, j'irai moi-même au-devant du moniteur impérial. p.280

LE TCHANG-TSIÈN.

Hé ! hé !... Tout récemment encore, cet homme, qu'on avait amené du district de Tchong-meou, d'où vient que vous l'avez acquitté ? L'instruction était régulière...

YO-CHEOU (souriant).

Oui, mais j'avais reçu un cadeau. Oh, mon ami, que tu es simple ! Ne faut-il pas que notre destinée s'accomplisse ! Nul ne peut mourir avant son heure. Est-ce que les magistrats ont jamais prolongé d'une minute l'existence d'un homme ? S'il en était autrement, on ne croirait plus aux destinées heureuses ou malheureuses. On ne dirait plus que le ciel et la terre sont les arbitres de la vie et de la mort.

Yŏ-cheou, toujours accompagné du tchang-tsièn, s'achemine vers son hôtel et aperçoit sur le perron un homme vêtu d'une façon extraordinaire et environné de la foule. C'était le fameux tao-sse Liu-thong-pin, un grand anachorète, un immortel (sièn). Il connaissait l'avenir ; sa prescience allait plus loin encore et s'étendait jusque sur les actions et les pensées futures de tous les hommes. Quoique Yŏ-cheou fût livré à tous les intérêts humains, à toutes les convoitises et même à toutes les passions ignominieuses, il savait (chose étrange) que cet homme avait de la vocation pour la vie cénobitique. Il se tenait donc sur les marches du perron et répétait sans cesse :

— Malheur à Yŏ-cheou, assesseur du p.281 tribunal ;

puis il poussait des soupirs entrecoupés, des gémissements, et aussitôt après il étouffait de rire. On le prenait pour un insensé. Dans ce moment, le fils de Yŏ-cheou revenait de l'école ; il s'apitoie sur le sort de cet enfant, qu'il appelle « pauvre petit orphelin », sur le sort de la mère « pauvre veuve, pauvre veuve » ; quand Yŏ-cheou arrive à son tour, suivi du tchang-tsièn,

> — Yŏ-cheou, s'écrie-t-il, tu touches à ton dernier moment ; ce n'est pas dans un an qu'il arrivera, ni dans un mois, mais d'ici à deux heures.

Une scène d'explications a lieu entre Yŏ-cheou et Liu-thong-pin. Le magistrat, fatigué des réponses incohérentes du religieux, ordonne, suivant l'usage du temps, qu'on l'attache au mur de son hôtel. Cette scène, un peu trop longue, n'offre aucun intérêt et achève le prologue.

Au premier acte, le moniteur impérial, Han-weï-kong, fait son entrée dans la ville ; et, quoiqu'il y entre sous le costume d'un laboureur, il est bientôt reconnu. Il délivre en passant Liu-thong-pin, qu'il trouve attaché à une muraille. Installé dans son office, il examine les sentences des magistrats. Malheureusement, Han, prince de Weï, était le plus ignorant des hommes. Les greffiers lui font accroire que toutes les procédures sont régulières et le stupide censeur réhabilite les coupables.

Cependant Yŏ-cheou, à peine arrivé dans son hôtel, était tombé en défaillance. Revenu de son évanouissement, il avait appelé à son secours sa femme Li-chi, son frère Sun-fŏ et le Tchang-tsièn, p.282 qui sont tous remplis des attentions les plus délicates, mais il sent que ses forces diminuent. Le mal fait des progrès ; la prédiction du religieux s'accomplit. On veut envoyer chercher un médecin.

> — Il est trop tard, reprend Yŏ-cheou, ma dernière heure est arrivée.

Il demande qu'on le transporte dans une autre chambre ; toutefois, quoiqu'il envisage la mort sans émotion, son âme est triste et agitée. Li-chi, son épouse, est belle, très belle et Yŏ-cheou est jaloux. Il craint,

il appréhende avec effroi que, après sa mort, Li-chi n'épouse un autre homme. Il y a des traits de mœurs dans cette scène ; elle est intéressante et mérite qu'on s'y arrête.

YO-CHEOU.

Ma femme, apprêtez-moi de l'eau de riz.

LI-CHI (aux servantes).

Courez, courez vite. Qu'on apprête de l'eau de riz pour mon époux.

YO-CHEOU.

Oh ! oh ! Les servantes ! Elles ne savent pas ce qu'elles font. Ma femme, allez-y vous-même.

LI-CHI.

J'obéis. (A part.) De l'eau de riz et à quoi bon ?... C'est un prétexte ; il a quelque chose à dire à mon beau-frère. Ah ! il veut que j'aille apprêter de l'eau de riz ; je n'irai pas. Restons ici ; nous entendrons tout. (Elle écoute à la porte.) p.283

YO-CHEOU.

(A son fils.) Fŏ-tong, mon fils, venez ici ; agenouillez-vous devant votre oncle. (A son frère.) Mon frère, j'ai des amis, j'en ai, surtout quand j'ordonne un grand festin ; mais à qui, si ce n'est à vous, pourrais-je confier ma femme, recommander mon fils ? Écoutez ; je vais vous ouvrir mon cœur. Votre belle-sœur est jeune encore ;

(Il chante.)

Elle a des appâts...

SUN-FO

Qui ne font aucun tort à sa vertu. Qu'avez-vous à craindre ?

YO-CHEOU. (Il chante.)

Les séducteurs. Il y a dans le monde des hommes qui ne rougissent de rien et qui savent employer les promesses... Ils viendront, n'en doutez pas ; ils lui tendront des pièges.

SUN-FO

Encore une fois, mon frère, vos craintes n'ont pas de fondement. Ma belle-sœur ne se laissera séduire sous aucun prétexte.

YO-CHEOU.

Une indiscrétion peut la perdre. Mon frère, quand vous vous apercevrez de quelque chose, usez de sévérité. Dites-lui : p.284

SUN-FO

Quoi ?

YO-CHEOU.

« Ma belle-sœur, imitez donc ma femme ; elle a des principes, de la régularité, de la retenue ; aussi voyez comme elle jouit de l'estime publique. Ah ! ma belle-sœur, marchez toujours sur les traces de ma femme. »

LI-CHI (revenant dans la chambre).

Assesseur, quel langage tenez-vous là ?

YO-CHEOU.

Un langage que je n'oserais vous tenir à vous-même.

LI-CHI.

De tels soupçons sont injurieux pour moi. Eh, de grâce, dans l'état où vous êtes, bannissez de votre esprit les mauvaises pensées. Allez, quoi qu'il arrive, je resterai dans le veuvage. J'habiterai avec mon fils ; et, quand même Fŏ-tong viendrait à mourir, je ne contracterais pas de nouveaux nœuds. Femme, je n'ai jamais quitté la maison ; veuve, je ne sortirai pas de l'ouvroir. Oserais-je d'ailleurs regarder un homme en face ? Fi donc !

YO-CHEOU.

Ah, vous ne sortirez pas de l'ouvroir et vous croyez qu'aucun homme ne pourra s'offrir à votre vue. Écoutez-moi. p.285

LI-CHI.

Oh, je vous écoute, parlez.

YO-CHEOU.

(Il chante.)

Il est des temps où l'on doit sacrifier aux ancêtres, par exemple, quand l'hiver arrive.

(Il parle.)

Nous voici bientôt au quinzième jour du mois. C'est la fête des morts. Fŏ-tong est trop jeune encore pour aller seul aux collines. Ma femme, est-ce que vous ne sortirez pas de l'ouvroir ce jour-là ? et si vous sortez, vos regards ne tomberont-ils pas sur des hommes ?

LI-CHI.

Je ne sortirai jamais. J'ordonnerai au Tchang-tsièn d'emmener mon fils avec lui et de brûler du papier sur les tombeaux.

YO-CHEOU.

Très bien. Mais Fŏ-tong se mariera un jour. Après les noces, il y aura nécessairement un repas, auquel assisteront les parents et les amis de votre bru. Qui les recevra, si ce n'est vous ?

LICHI.

Je recevrai les femmes ; le Tchang-tsièn recevra les hommes.p.286

YO-CHEOU.

A merveille. Vous savez que j'ai des amis, des amis intimes. Quand ils entendront dire que Yŏ, l'assesseur, est mort, ils viendront ici pour brûler du papier-monnaie ! Dans la journée, mon frère est à l'audience ; mon fils est à l'école. (Il sanglote.) Ah, ma femme, vous recevrez mes amis !

(Il chante.)

Quand ils frapperont à la porte, vous ouvrirez ; vous leur offrirez vous-même le papier parfumé.

LI-CHI.

Vraiment, vous prenez les choses trop à cœur.

YO-CHEOU (poussant des soupirs).

Ah, c'est mon convoi que j'appréhende !... Il aura lieu pourtant ; oui, dans sept jours ! Ma femme, est-ce que vous n'accompagnerez pas mon corps jusqu'aux sépultures ?

(Il chante.)

Il faudra bien que vous suiviez le char funèbre.

(Il parle.)

Tous les jeunes gens de la ville diront alors : « Yŏ, l'assesseur du tribunal, avait une femme d'une beauté accomplie ; elle s'est toujours dérobée aux regards du public ; allons donc au convoi de l'assesseur ; nous la verrons. Ah, ma femme, dès qu'ils vous apercevront, ne seront-ils pas frappés de l'élégance de p.287 votre taille et de l'irrésistible attrait de vos charmes ? Il me semble déjà que je les entends : « Oh, qu'elle est belle ! qu'elle est belle ! Bon gré, mal gré, je veux qu'elle devienne ma femme ! » (Il s'évanouit.)

SUN-FO.

Mon frère, calmez-vous.

YO-CHEOU (revenant à lui).

Où est mon fils ? (A son fils.) Fŏ-tong, j'ai une recommandation à vous faire. Quand vous serez grand, ne suivez pas la carrière des lettres ; livrez-vous à l'agriculture. (A son frère.) Mon frère, je vous en supplie, prenez soin de mon fils.

SUN-FO.

N'ayez aucune inquiétude. Je me chargerai de Fŏ-tong.

YO-CHEOU.

Je sens que mon dernier moment approche. Ma femme, quand je serai mort, n'oubliez pas de rester dans l'ouvroir. (Il meurt.)

Au second acte, le théâtre représente l'enfer des Tao-sse. On doit s'attendre à y rencontrer Yŏ-cheou ; il y est. Le polythéisme tao-sse a des enfers plus nombreux que le bouddhisme ; les Tao-sse en comptent dix-huit. Yŏ-cheou se présente chargé du poids de ses fautes. Il comparaît devant le juge, qui est en même temps le roi du monde souterrain (Yèn-wang) et habite dans la capitale des morts une assez p.288 jolie maison, pour une maison infernale. Le poète place à côté du roi deux assistants ou deux démons dont l'un a une tête de bœuf, et l'autre une tête de cheval. En général, on ne trouve dans l'enfer des Tao-sse aucune forme pure et régulière, mais les combinaisons les plus étranges et les assemblages les plus fantastiques. Tout cela est visiblement emprunté des mythologues de la Chine et cela n'en est pas plus poétique. On procède à l'interrogatoire de Yŏ-cheou. Celui-ci est frappé d'une terrible épouvante, quand il entend l'arrêt du juge. Au fond, cet arrêt a de quoi épouvanter. Voici comment on punit les avares : les démons prennent une chaudière immense qu'ils placent sur neuf trépieds ; ils remplissent la chaudière d'huile, mettent le feu sous les trépieds et, quand l'huile commence à bouillir, le roi jette dans la chaudière une de ces petites pièces de monnaie que les Chinois appellent *wen* (copeks), et ordonne au coupable d'aller la ramasser.

Heureusement, le grand anachorète Liu-thong-pin, qui est un immortel, arrive très à-propos pour délivrer Yŏ-cheou du supplice qui l'attend. Le lecteur a vu par le premier fragment que j'ai donné du *Chouï-hou-tchouen* (Histoire des rives du fleuve), que les immortels Tao-sse ont la faculté de planer dans les airs. Doués d'une agilité extraordinaire et d'une subtilité plus extraordinaire encore, ils peuvent se transporter en un moment d'une partie du monde à l'autre, de la terre au ciel ; puis du ciel redescendre dans les enfers. Avec quelques paroles, p.289 quelques exhortations, comme il sait en faire, l'anachorète convertit Yŏ-cheou à la foi des Tao-sse et le néophyte prononce en enfer ses vœux de religion. C'est alors que Liu-thong-pin sollicite et obtient la grâce de Yŏ-cheou.

A cela près de quelques actes, d'une sévérité peut-être excessive,

les habitants des enfers tao-sse sont d'une grande politesse. Le roi lui-même a beaucoup d'affabilité.

LE ROI DES ENFERS (à Liu-thong-pin).

Illustre maître, j'aurais dû aller à votre rencontre. Que je suis confus de mon incivilité ! elle est impardonnable, impardonnable.

LIU-THONG-PIN.

J'ai à vous entretenir d'une affaire sérieuse. Quel crime a donc commis Yŏ-cheou, pour que vous lui infligiez un tel châtiment.

LE ROI.

Vous ne savez donc pas que cet abominable homme (montrant Yŏ-cheou), pendant qu'il était assesseur du tribunal de Tching-tcheou, vendait la justice, prévariquait à chaque moment. C'est un avare, un monstre d'avarice... Oh, il ira dans la chaudière.

LIU-THONG-PIN.

Grand roi, imitez la vertu du Chang-ti (souverain seigneur du ciel), qui aime à donner p.290 l'existence aux êtres. Cet homme, tout cupide qu'il est, n'en a pas moins de la vocation pour la vie religieuse. Et d'ailleurs, il est converti maintenant ; il a prononcé ses vœux ; j'en fais mon disciple. Par considération pour moi, rejoignez son âme à son corps, rendez-le au monde.

LE ROI.

Attendez, que je regarde un peu. (Il regarde.) Quel malheur ! La femme de Yŏ-cheou vient, à l'instant même, de brûler le corps de son mari.

LI U-THONG-PIN.

Comment donc faire ?

YO-CHEOU (à part).

Quelle infamie, quelle cruauté ! Ah ! ma femme, vous étiez donc bien pressée d'en finir avec mes restes ! ne pouviez-vous pas attendre seulement un jour de plus.

LIU-THONG-PIN.

Vous avez le moyen de substituer à son propre corps le corps d'un autre. Grand roi, examinez donc ?

LE ROI.

Très volontiers. (Il regarde.) Il y a, dans le faubourg de Tching-tcheou, un jeune boucher, qui est mort depuis trois jours. Son nom de famille est Li. Chose extraordinaire ! la chaleur du corps n'est pas encore éteinte. Vénérable immortel, je puis faire p.291 transmigrer l'âme de Yŏ-cheou dans le corps de ce boucher. Qu'en pensez-vous ? Je vous avertis qu'il est horriblement laid ; il a des yeux bleus.

LIU-THONG-PIN.

J'accepte, j'accepte. (A Yŏ-cheou.) Yŏ-cheou, on va opérer votre transmigration. Vous le voyez, on ne peut pas réunir votre âme à votre corps, puisque votre corps n'existe plus. Votre femme l'a brûlé. Il ne faut pas toutefois que cet événement laisse dans votre âme des regrets inutiles. Vous transmigrerez dans le corps d'un jeune boucher, qui n'était pas beau. Vous aurez des yeux bleus. Mais qu'importe ? N'avez-vous pas renoncé tout à l'heure à la convoitise, à la volupté. Yŏ-cheou, soyez toujours fidèle à vos vœux ; souvenez-vous bien de mes exhortations. Maintenant, votre nouveau nom est Li-cheou ; votre nom de religion Tiĕ-khouaï. Allez, quittez la ville des morts.

Yŏ-cheou remercie Liu-thong-pin et sort avec précipitation des enfers.

Le troisième acte nous introduit dans une petite maison du faubourg extérieur de Tching-tcheou. C'est la maison du boucher Li, dont le fils est mort depuis trois jours. Le théâtre représente une chambre à coucher. Le mort est étendu sur un lit ; toute la famille est consternée. A la Chine, on peut toujours compter sur l'assistance de son voisinage. Les parents s'abandonnent au désespoir, quand deux proches p.292 voisins arrivent pour enlever le corps. La veuve pousse des gémissements ; mais bientôt sa douleur fait place à une joie excessive,

car la transmigration de Yŏ-cheou s'opère. Tout à coup le mort se ranime et se dresse sur son lit.

YO-CHEOU (étonné).

Ma femme ! Tchang-tsièn ! Fŏ-tong ! où êtes-vous ?

LE PÈRE DU BOUCHER (au comble de la joie).

Remercions le ciel et la terre ! Mon fils est ressuscité.

YO-CHEOU (d'un ton courroucé).

Chut ! A l'audience, à l'audience ; je ne m'occupe d'affaires qu'à l'audience. A-t-on jamais vu un scandale pareil. Quelle audace ! ils viennent jusque dans ma chambre à coucher.

LE PÈRE DU BOUCHER.

Je suis ton père ; voilà ta femme. Mon fils, est-ce que tu ne me reconnais pas ?

YO-CHEOU.

Voyons, approchez... En vérité, je ne vous reconnais pas.

LE PÈRE DU BOUCHER.

Quel étrange langage !

LA FEMME DU BOUCHER.

Li, mon époux, vous me reconnaissez, moi ? vous reconnaissez votre femme, qui vous aime tant. p.293

YO-CHEOU (d'un ton irrité).

Tchang-tsièn, mettez-moi ces gens-là à la porte.

LE PÈRE DU BOUCHER.

Mon fils, reviens à toi.

LA FEMME DU BOUCHER.

Conçoit-on qu'il ne reconnaisse pas sa femme ?

YO-CHEOU.

Ah, vous m'assourdissez les oreilles. Laissez-moi réfléchir un peu. (Il croise ses mains sur son front et réfléchit.) Ah ! je me souviens maintenant des paroles de mon libérateur, quand j'ai quitté les enfers. Mon âme a transmigré dans le corps d'un boucher. La maison où je me trouve est probablement celle qu'il habitait. Comment faire pour en sort ? (Haut.) Écoutez ; il est très certain que tout à l'heure j'étais mort ; il est encore très certain que je ne suis qu'à moitié ressuscité. Mon âme est dans mon corps ; mais mon esprit n'y est pas. Il est resté dans la pagode de Tching-hoang. Il faut que j'aille chercher mon esprit.

LE PÈRE DU BOUCHER.

Ma bru, remettez à votre mari du papier parfumé.

LA FEMME DU BOUCHER (avec vivacité).

Oui ; mais, dans l'état où il est, je ne veux pas qu'il aille tout seul chercher son esprit. p.294

YO-CHEOU (avec colère).

J'irai seul, j'irai seul. Est-ce que vous ne savez pas que les esprits prennent la fuite, dès qu'ils aperçoivent un être vivant. Ils sont d'une extrême timidité. Vous épouvanteriez mon esprit. (Il se lève, veut marcher et tombe à la renverse). Ah ! voilà une chute qui m'a tué.

LE PÈRE DU BOUCHER.

Mon fils, à quoi penses-tu ? Tu sais bien que tu as une jambe tortue. Pourquoi cherches-tu à marcher ?

LA FEMME DU BOUCHER.

Li, mon époux, on ne peut pas marcher avec une jambe. Voulez-vous votre béquille ?

YO-CHEOU.

Ma béquille ! (A part.) Ah, mon père spirituel, que n'ai-je transmigré dans un corps plus parfait ? Voilà ; dans ma vie précédente, quand j'étais assesseur du tribunal, j'avais une conscience tortueuse et

maintenant je reviens dans le monde avec une jambe tortue. C'est de la justice.

LE PÈRE DU BOUCHER.

Veux-tu ta béquille ?

YO-CHEOU.

Qui, apportez-la, apportez-la. (Yŏ-cheou prend la béquille et se met à marcher). p.295

LA FEMME DU BOUCHER.

Appuyez-vous sur moi.

YO-CHEOU.

Non, non, retirez-vous. (Il sort de la maison.) Ne me suivez pas surtout ; vous épouvanteriez mon esprit.

Au quatrième acte, Yŏ-cheou s'achemine lentement vers son hôtel, qu'il ne reconnaît pas. Après avoir cherché pendant quelque temps, examiné toutes les maisons de la rue, il prend le parti d'interroger un passant.

YO-CHEOU (au passant).

Pourriez-vous me dire où je demeure ?

LE PASSANT.

Non.

YO-CHEOU.

Savez-vous où est la maison de Yŏ-cheou ?

LE PASSANT (montrant une maison).

La voici.

YO-CHEOU (avec surprise).

Comme elle est changée !

LE PASSANT.

C'est que, après la mort de Yŏ-cheou, Han-weï-kong, touché des grandes qualités et des vertus de ce magistrat, a voulu traiter sa veuve avec magnificence. Il a fait peindre la maison, décorer l'arrière-pavillon, dont l'entrée est sévèrement interdite à tous les habitants de la ville.

YO-CHEOU.

Merci. (A part.) Touché de mes vertus ! je crois plutôt qu'il a été touché des attraits de ma femme. N'importe, entrons.

Il frappe. Li-chi ouvre. En voyant un homme avec des yeux bleus, une longue barbe et une jambe en cerceau, Li-chi ne peut se défendre d'un mouvement d'effroi et cherche à refermer la porte ; mais Yŏ-cheou décline son nom et raconte en détail sa descente aux enfers, son jugement, le rigoureux supplice qu'on voulait lui infliger, sa délivrance et enfin sa transmigration. Un tel récit n'étonne point la femme ; elle fait entrer Yŏ-cheou dans sa chambre et son esprit n'est préoccupé que d'un seul objet, c'est de la laideur de son époux ressuscité.

— Il fallait, lui dit-elle naïvement, revenir à la vie, sinon avec une forme humaine plus parfaite, au moins tel que vous étiez auparavant.

La conversation des époux est interrompue par l'arrivée de Sun-fŏ, qui venait de fonder un service pour l'âme de son frère. Il est suivi du Tchang-tsièn. Le greffier est d'abord étrangement surpris et non moins étrangement scandalisé, quand il trouve sa belle-sœur assise à côté d'un mendiant, car il p.297 prend Yŏ-cheou pour un mendiant. On s'explique alors ; mais, pendant qu'on s'explique, le père et la mère de Li arrivent à leur tour.

LI (à sa bru).

Il est ici, ma bru ; je n'en doute pas. Entrons, entrons. (Il entre le premier et aperçoit Yŏ-cheou). Mon fils, que fais-tu ici ? reviens, reviens donc à la maison.

YO-CHEOU.

Comment, à la maison, mais je suis chez moi.

LA FEMME DE LI.

C'est mon mari.

LA FEMME DE YO-CHEOU.

C'est mon époux.

Une altercation s'élève entre les deux femmes. Le Tchang-tsièn, dont l'office est, comme on l'a vu, d'administrer la bastonnade, prend la béquille de Yŏ-cheou et en frappe le père du boucher. Yŏ-cheou tombe encore une fois. Li se met à crier :

— Justice, justice, à l'audience !

— A l'audience, répondent les autres.

Tous les personnages, sans en excepter Li-chi, se rendent à l'audience.

La scène change et le théâtre représente le tribunal de Tching-tcheou. Han-weï-kong est dans le siège du juge ; Li est le demandeur. Après les questions d'usage, celui-ci expose la cause ; Yŏ-cheou p.298 réplique. On peut se figurer l'embarras de Han-weï-kong, quand il apprend qu'il a devant lui un homme, dont le corps est celui du boucher Li et l'âme celle de Yŏ-cheou, ancien assesseur du tribunal. Il réfléchit ; il interroge du regard toutes les personnes présentes ; il ne sait à laquelle des deux femmes il doit accorder un mari. L'intrigue du drame se dénoue surnaturellement et Liu-thong-pin, revenu fort à propos des enfers, comparaît en personne. Yŏ-cheou, qui s'était oublié au point de manquer à ses vœux, se désiste de ses folles prétentions, dès qu'il aperçoit son libérateur. Il déclare qu'il embrasse la vie religieuse, adresse quelques sages conseils aux deux femmes, et quitte le tribunal avec le grand anachorète. Han-weï-kong, sauvé d'embarras, lève l'audience et chacun s'en retourne chez soi.

*

30e Pièce

小尉遲 *Siao-wéï-tchi,*

Ou Le petit commandant [1], drame historique sans nom d'auteur.

Lieou-wou-tï, des Thang, fils de Lieou-ki-tchin, n'avait que trois ans, lorsqu'il fut recueilli charitablement par un homme obscur, appelé Yu-wên-king. Devenu habile dans l'art militaire, nommé lieutenant général, sous le règne de Kao-tsang, il p.299 présente une bataille aux Tartares du Nord, la gagne et fait une multitude de prisonniers, au nombre desquels se trouve le chef de l'armée tartare. Après un entretien avec celui-ci, Lieou-wou-tï est obligé de reconnaître son père dans le commandant qu'il a battu. Accablé de tristesse, il quitte le théâtre de sa valeur et s'en retourne à la cour. Tel est le sujet de ce drame historique. Ce n'est pas le plus parfait des ouvrages qui nous ont été transmis par les écrivains des Youên ; il ne vaut pas Sié-jîn-koueï (pièce 19) ; la reconnaissance du père et du fils n'est pas amenée avec beaucoup d'art ; toutefois, le fond en est attachant et la manière, dont l'auteur anonyme a peint les mœurs des Chinois et des Tartares au VIIe siècle ne manque pas d'un certain intérêt.

*

31e Pièce

風光好 *Fong-kouang-hao,*

Ou l'Académicien amoureux [2], comédie composée par Taï-chen-fou.

Un académicien, de la secte des lettrés, un homme né avec des principes de vertu, Thao-sieou-chï, est dans la maison d'un collègue, nommé Han-hi-tsaï. Les deux amis causent ensemble de littérature et p.300 de poésie. Comme ils s'interrompent de temps à autre pour boire quelques tasses, Thao-sieou-chï se trouve tout à coup étourdi par les fumées du vin. Han-hi-tsaï, plein de malice, appelle alors plusieurs

---

[1] Surnom donné dans la pièce à Lieou-wou-tï.

[2] Le titre courant de cette pièce « Fong-kouang-hao » (littéralement : « Ce site est beau », est formé des trois premiers caractères du madrigal composé par l'académicien.

musiciennes, qui se mettent à chanter des romances. Thao devient épris de Thsin-jŏ-lan, avec laquelle il était resté seul, lui déclare son amour et lui fait une proposition de mariage ; celle-ci accepte la proposition, témoigne de l'empressement et demande un gage, suivant la coutume et les rites. L'académicien compose un madrigal, qu'il lui remet sur-le-champ. Plus tard, Thsin-jŏ-lan se présente à Thao-sieou-chĭ et réclame l'exécution d'une promesse qui lui plaît fort. A cette singulière demande, l'académicien est transporté de colère ; mais la jeune fille s'explique ; et, quand elle montre à l'académicien la belle pièce de vers qu'il avait composée dans son ivresse, Thao, reconnaissant son écriture, épouse la musicienne.

Le style de Taï-chen-fou est naturel et clair dans le dialogue, original et rapide dans les morceaux lyriques. Quelques traits de mauvais goût déparent la scène d'explications entre l'académicien et la courtisane. L'intrigue en elle-même est fort peu de chose ; toutefois, cette pièce méritait d'être conservée. p.301

*

32e Pièce

秋胡戲妻 *Thsieou-hou-hi-thsi,*

Ou le Mari qui fait la cour à sa femme [1], comédie composée par Ché-kiun-pao.

Les mœurs de l'époque ont fourni à l'auteur le sujet du *Mari qui fait la cour à sa femme*. La pièce, quoique dépourvue d'art et d'élégance, est restée au répertoire, parce que les vices qu'elle représente subsistent toujours. C'est une satire piquante des mandarins de bon ton et de belles manières, philosophes rigoristes et coureurs d'aventures.

Il n'y a pas de prologue. Le premier acte nous introduit dans la maison d'une veuve déjà sur le retour, de Lieou-chi, à qui son mari n'a laissé qu'un fils, nommé Thsieou-hou. Celui-ci vient d'épouser Meï-yng, jeune fille douce, spirituelle, jolie. Autrefois, le jour d'après les noces,

[1] Littéralement : « Thsieou-hou (qui) fait ta cour à sa femme ».

tous les parents s'assemblaient pour boire *le vin de l'allégresse*, dans la salle des Ancêtres, c'est-à-dire dans une salle où étaient les tablettes sacrées, qui contenaient les noms des ancêtres de la famille, jusqu'à la quatrième génération. Cela n'était pas tout à fait hors d'usage, du temps des Youên, car la première scène nous montre Lieou-chi, apprêtant une collation et se disposant à recevoir les parents de sa bru.

Les parents arrivent ; après avoir pris quelques p.302 tasses, ils demandent à voir la nouvelle mariée. On appelle Meï-yng ; mais la jeune épouse, qui était dans sa chambre avec l'entremetteuse, fait d'abord quelques difficultés.

MEÏ-YNG.

Ma belle-mère m'appelle, j'ignore pourquoi.

L'ENTREMETTEUSE.

Pour boire le vin de l'allégresse' avec vos parents.

MEÏ-YNG.

Oh, je serais trop honteuse ; je ne répondrais qu'en rougissant ; non, non, je ne sors pas de ma chambre.

L'ENTREMETTEUSE.

Comment donc ! Le mariage est l'union légitime de l'homme et de la femme ; cette union a été instituée au commencement du monde ; vraiment il n'y a pas de quoi rougir.

A la Chine, les entremetteuses ne sont pas toujours honorables, si leurs fonctions sont honorées. Dans cette scène, l'entremetteuse donne à Meï-yng de forts mauvais conseils, que la jeune femme rejette avec mépris. L'entrevue a lieu, suivant l'usage et les rites ; mais, pendant que Meï-yng verse à ses parents le vin de l'allégresse, il survient p.303 inopinément un envoyé du Chang-sse, qui ordonne au marié d'aller combattre sous le drapeau du royaume de Lou. Cet événement plonge dans la tristesse tous les membres de la famille, particulièrement la

belle-mère et la bru. La scène de la séparation est longue, monotone, et ne mérite pas qu'on s'y arrête. Thsieou-hou adresse à sa femme les exhortations les plus sages et part pour l'armée.

Un intervalle de dix ans sépare le premier acte du second. Depuis le départ de son époux, la jeune femme a vécu dans une tristesse profonde et dans une édifiante régularité. Toutefois, elle ne se laisse pas abattre à la mélancolie, car chaque jour elle vient au secours de sa belle-mère. Elle ne fait pas des choses extraordinaires, comme Ou-niang, dans le Pi-pa-ki ; elle ne vend pas sa chevelure, mais elle travaille pour le monde. Tour à tour couturière, raccommodeuse de tuniques, blanchisseuse, dégraisseuse, elle élève encore des vers à soie.

Sa beauté, beaucoup plus que les qualités de son cœur, l'a fait remarquer d'un voisin appelé Li, personnage qui ne paraît qu'au second acte. C'est un homme d'une grande opulence et de manières fort communes. Il se marie pour échapper aux épigrammes du public.

> — Quel singulier homme que Li, le financier, répètent sans cesse les habitants du district ; il a des terres, des grains ; il a de l'or, il a de l'argent, des tchao « billets » par centaines, par milliers, et n'a p.304 pas une seule femme !
>
> — Il faudra bien qu'ils se taisent, dit un jour celui-ci. Dans le voisinage demeure un pauvre homme, nommé Lô, à qui j'ai prêté vingt boisseaux de riz. Ce vieillard a une fille, dont le petit nom est Meï-yng ; elle est jolie, très jolie. J'ai jeté mes vues sur elle et je voudrais en faire ma femme ; malheureusement, elle appartient à un autre. Il y a environ dix ans qu'elle a épousé Thsieou-hou. Après ses noces, son mari est parti pour l'armée et n'est pas encore revenu. Un petit mensonge affranchira Meï-yng du lien conjugal ; on peut faire accroire au vieillard que son fils est mort sur le champ de bataille ; rien n'est plus facile. Si, pour prix de cette alliance, je libère le pauvre homme des quarante boisseaux de riz qu'il me doit et si je lui donne en sus quelques taels

> d'argent, j'obtiendrai sa fille ; oui, je l'obtiendrai. Le père et la mère, qui sont dans la détresse, ne peuvent qu'accepter avec reconnaissance une proposition aussi avantageuse.

Les manœuvres du financier ne sont pas découvertes et tout semble d'abord lui réussir. On ajoute foi à ses paroles ; l'alliance est conclue. Au jour fixé pour le mariage, les parents de la jeune femme, puis des musiciens, puis le financier lui-même, arrivent successivement dans la maison de Lieou-chi ; mais, quand Meï-yng, qui n'avait été prévenue de rien, apprend les desseins du financier, elle entre dans une violente colère et n'épargne pas même à ses crédules parents les reproches qu'ils méritent. p.305 Elle réprime par sa sévérité les folles saillies du prétendant, qui s'en retourne, tout stupéfait et couvert de confusion.

Cependant Thsieou-hou, en combattant sous le drapeau du prince, s'était couvert de gloire ; versé dans la lecture et dans la politique, habile surtout dans l'art militaire, il avait obtenu des grades et des dignités. Nommé Ta-fou (grand dignitaire) du royaume de Lou, il revient au troisième acte dans son pays natal. Une porte de jardin est ouverte ; c'est le jardin de sa mère. Il y pénètre et aperçoit Meï-yng, sa femme, qu'il ne reconnaît pas. Meï-yng cueillait des feuilles de mûrier ; et, comme la chaleur était excessive, elle venait d'ôter sa robe, qu'elle avait accrochée à un arbre.

> — Oh, la belle fille ! s'écrie Thsieou-hou ; je ne vois pas sa figure, mais sa taille est admirable. Comme ses épaules sont blanches, comme ses cheveux sont noirs ! Si elle pouvait tourner la tête ! Je vais chanter quelques vers.

Il se met à chanter. Meï-yng surprise tourne la tête et court après sa robe, qu'elle remet avec précipitation. Alors Thsieou-hou s'approche d'elle. Meï-yng aussi ne reconnaît pas son époux, sous le costume d'un grand dignitaire. Après quelques paroles insipides, le mandarin fait à sa femme une déclaration d'amour et une proposition de mariage. De tels sentiments et un tel dessein irritent celle-ci au plus haut degré. Thsieou-hou emploie tour à tour la menace et la prière ; ses efforts sont inutiles et Meï-yng se dérobe par la fuite à de nouvelles tentatives.

p.306 Le quatrième acte s'ouvre par la reconnaissance de Thsieou-hou et de Lieou-chi. La scène de la reconnaissance est très courte. La mère fait de ses malheurs et de la piété de Meï-yng un tableau fidèle et touchant.

— Où est-elle ? s'écrie Thsieou-hou.

LIEOU-CHI.

Dans le jardin, où elle cueille des feuilles de mûrier pour les vers à soie. Elle ne tardera pas à rentrer.

THSIEOU-HOU (stupéfait, à part).

Comment ! celle à qui je viens de faire la cour, c'est ma femme ! Oh, mon cœur nage dans la joie.

MEÏ-YNG (tout effarée).

Courons, courons, courons. (Elle s'arrête et regarde.) Mais notre maison n'est pas un hôtel ; d'où vient qu'il y a un cheval à la porte ?... Je comprends.

(Elle chante.)

Ce vil séducteur, abusant de sa puissance, cherche à déshonorer les femmes. Ses inclinations sont basses ; son effronterie n'a pas de bornes ; comment ose-t-il se présenter dans notre maison ? Malgré moi, j'étouffe de colère ; il faut que mon ressentiment éclate. (Elle pénètre dans la salle, tire Thsieou-hou par ses vêtements et veut l'expulser de la maison.)

LIEOU-CHI (avec surprise).

Ma bru, que faites-vous là ? Vous mettez votre mari à la porte. Quoi, vous ne reconnaissez pas Thsieou-hou ! p.307

MEÏ-YNG (lâchant Thsieou-hou). (Elle chante.)

Ah, ah, c'est donc vous qui revenez dans votre pays natal avec des habits brodés ! (Elle sort de la maison et appelle Thsieou-hou.) Thsieou-hou, venez ici !

THSIEOU-HOU.

Meï-yng, pourquoi me chassez-vous de la maison ?

La scène d'explications entre le mari et la femme est pleine d'intérêt ; l'auteur a su peindre avec originalité le dépit que les procédés de Thsieou-hou excitent dans le cœur de sa femme. Le bon sens naturel de Meï-yng, sa vertu, sa simplicité un peu trop franche mettent en relief les vices et les faiblesses du mari, qui, ne pouvant pas s'excuser, a l'ennui d'entendre de fâcheuses vérités. Malheureusement, les poètes de la dynastie mongole aimaient le libertinage ; comme auteur dramatique, Chi-pao-kiun ne se tient pas toujours dans une mesure décente et se permet quelquefois des expressions qui ne font pas moins de tort à son caractère qu'à son goût. Enfin, Meï-yng, qui a résisté à toutes les séductions du plaisir et du monde, raconte naïvement à son mari tout ce qu'elle a souffert, les entreprises et les ruses de Li et finit par demander à Thsieou-hou un acte de divorce.

Sour ces entrefaites, le financier amoureux revient à la charge, accompagné du père et de la mère de p.308 Meï-yng. On peut juger de la surprise de ces derniers, quand ils apprennent le retour de Thsieou-hou dans la maison paternelle.

LI (à part).

Je suis perdu ; il est mandarin !

THSIEOU-HOU.

Que venez-vous faire ici ?

LI (avec hésitation).

Vous adresser des... félicitations... sur votre retour.

MADAME LO.

Vous nous aviez dit qu'il était mort !

LI.

Non, non, il n'est pas mort ; et moi, je ne resterai pas longtemps avec les vivants.

THSIEOU-HOU.

Cet abominable coquin a fabriqué de fausses nouvelles pour ravir les

femmes des autres. (Aux hommes de son escorte.) Gardes, qu'on le saisisse et qu'on le mène dans le district de Kiu-yé, où on instruira son procès.

Ici l'auteur se moque-t-il de la justice ? je le crois. Il y a évidemment dans cette scène une allusion plaisante à la gravité hypocrite des mandarins. Chi-pao-kiun saisit en passant les vices de son époque. p.309 — Dans la dernière scène du quatrième acte, Meï-yng, cédant enfin aux instances de sa belle-mère, pardonne à son époux, en lui faisant encore une petite leçon ; et, quand Thsieou-hou voit que sa femme lui rend son amour, il s'abandonne à la joie.

Il est très certain que l'auteur ne s'est pas mis en frais d'imagination. *Le Mari qui fait la cour à sa femme* ne vaut pas *Les Maris en bonnes fortunes* de M. Étienne. Il est encore vrai que les Chinois n'ont jamais su conduire une intrigue, enchaîner des scènes ; mais enfin on trouve dans cette pièce une peinture de mœurs plaisante et vraie.

*

33e Pièce

神奴兒 *Chin-nou-eul,*

Ou l'Ombre de Chin-nou-eul, drame sans nom d'auteur.

Le sujet de cette pièce est l'histoire d'une femme injustement accusée d'avoir étranglé son époux et son enfant. Condamnée par le premier juge, elle est acquittée par le sage Pao-kong. Comme le spectre de Banquo, l'ombre de l'enfant (Chin-nou-eul) apparaît à l'audience, visible pour le juge, invisible pour les autres. p.310

*

34e Pièce

薦福碑 *Tsien-fo-pi,*

Ou l'Inscription de (la pagode) Tsièn-fo, comédie composée par Ma-tchi-youên.

Voici le titre complet de cette comédie : « La foudre brise pendant la nuit une table de pierre (qui se trouvait dans) la pagode Tsien-fo (et sur laquelle on lisait des caractères gravés en creux) ». La pièce roule à peu près sur ce même fond qui a déjà été traité dans le prologue du *Chouï-hou-tchouen*, prologue dont j'ai donné des extraits. Fan-tchong-yen, soldat de fortune, qui devint ministre de l'empereur Jîn-tsong, y figure au nombre des principaux personnages. Quant à l'intrigue, c'est tout ce qu'il y a de plus rebattu dans les romans chinois.

*

35e Pièce

謝金吾 *Sié-kin-ou* [1],

Ou le Pavillon démoli, drame historique sans nom d'auteur.

Le titre complet du drame porte : « Sié-kin-ou, dans sa méprise, fait démolir le palais du Vent pur. » C'est l'histoire des Thang qui en a inspiré le sujet. On trouvera p.311 dans *La Pagode du Ciel* (pièce 48), dont je présente une analyse et quelques scènes, les personnages qui jouent un rôle dans *Sié-kin-ou.*

*

36e Pièce

岳陽樓 *Yŏ-yang-leou*

Ou le Pavillon de Yo-yang, drame tao-sse composé par Ma-tchi-youên.

L'auteur, Ma-tchi-youên, a pris son sujet dans l'histoire fabuleuse des Tao-sse et a choisi pour son principal personnage l'anachorète Liu-thong-pin. A défaut de mythologie, l'histoire des Tao-sse paraît très favorable à la poésie dramatique. Elle présente quelques situations dignes d'un grand théâtre, et Ma-tchi-youên, qui excellait dans la peinture des mœurs et des caractères, en a su tirer de magnifiques tableaux. *Le Pavillon de Yŏ-yang* offre beaucoup de ressemblance avec la quarante-cinquième pièce de la collection, ou *Le Songe de Liu-thong-*

[1] C'est le nom d'un personnage du drame.

pin, qui est du même auteur. Toutefois, des deux pièces, je préfère la seconde. On sent que Ma-tchi-youên avait fait ses premiers essais dans ce genre ; il est plus sage, plus sévère ; le merveilleux de la magie, considéré poétiquement, y est mieux employé, et la pièce, en général, est d'un intérêt plus touchant. On trouvera une analyse complète du *Songe de Liu-thong-pin.* p.312

*

37e Pièce

蝴蝶夢 *Hoâ-thiĕ-mong,*

Ou le Songe de Pao-kong [1], drame composé par Kouan-han-king.

Ce drame, tiré du fameux recueil des jugements de Pao-kong, est digne de son origine. L'intérêt y croît de scène en scène ; mais, comme on a déjà mis deux pièces de ce genre [2] à la portée des lecteurs, je me bornerai à l'analyse des *Malheurs de Fong-yŭ-lan*, drame qui a été inspiré, comme le Songe de Pao-kong, par une cause célèbre de la dynastie précédente.

*

38e Pièce

伍員吹簫 *Ou-youên-tchouï-siao,*

Ou Ou-youên jouant de la flûte, drame historique composé par Li-cheou-king.

Ce magnifique drame, qui a pour sujet la mort de Feï-wou-ki, offre le tableau du règne de King-wang et le récit des événements les plus mémorables de l'époque. Toutes les circonstances qui se rattachent au supplice de Wou-ki sont décrites par le poète avec les couleurs les plus vives. Comme p.313 dans Thsou-tchao-kong (pièce 17), on y trouve ce qui manque à l'histoire officielle, la peinture des mœurs du temps où

[1] Mot-à-mot : « Le songe des papillons ». Au quatrième acte, Pao, le gouverneur, voit en songe trois petits papillons tombés dans un nid d'araignée.
[2] *L'Histoire du Cercle de craie* et *Le Ressentiment de Teou-ngo.*

vivait Confucius (car Feï-wou-ki était contemporain de ce philosophe), le vrai caractère des actions, la physionomie des personnages et une foule de détails, pleins d'intérêt.

*

39e Pièce

勘頭巾 *Khan-theou-kin,*

Ou le Bonnet de Lieou-ping-youên [1], drame composé par Sun-tchong-tchang.

C'est le procès du mendiant Wang-siao-eul, à peu près tel qu'il se trouve dans le répertoire des causes célèbres de la dynastie des Song. La femme de Lieou-ping-youên, éprise d'un religieux tao-sse, nommé Wang-tchi-kouan, pour mieux s'assurer la possession de son amant, concerte avec lui l'assassinat de son époux. Lieou-ping-youên succombe dans la rue sous les coups de son rival. L'artificieuse adultère accuse de ce meurtre un mendiant, dont le nom est Wang-siao-eul. Condamné par le premier juge, le mendiant est acquitté par le gouverneur de Ho-nan-fou ; celui-ci est assisté de T'chang-ting, ancien brigand, qui avait obtenu sa grâce, à cause de son esprit, et qui emploie dans ce procès tout ce qu'il a d'intelligence, d'adresse et de finesse pour découvrir le coupable. p.314

*

40e Pièce

黑旋風 *Hĕ-siouèn-fong,*

Ou le Tourbillon noir, drame composé par Kao-wên-sieou.

Le Tourbillon noir est dans le *Chouï-hou-tchouen* (Histoire des rives du fleuve) un surnom que l'on donne par dérision à Li-koueï, personnage fameux, qui, de berger, devint l'ami et le compagnon de Song-kiang. Kouo-nièn, femme d'un greffier appelé Sun-yong, a des relations avec Pe-tchi-kiao, assesseur du tribunal, et quitte son mari

[1] Littéralement : « Le bonnet examiné judiciairement ».

pour suivre son amant. Tsun-yong en conçoit une si grande indignation qu'il se présente, comme accusateur, devant le tribunal. Par une étrange fatalité, l'assesseur tient la place du juge. Le mari trompé est battu, renfermé dans une prison, délivré au quatrième acte par les amis de Song-kiang, puis horriblement vengé par Li-koueï.

Le Tourbillon noir n'est pas un bon drame. A l'exception des grands morceaux lyriques, où l'on trouve quelquefois un peu d'abondance et de prolixité, l'auteur n'a rien ajouté au récit de Chi-naï-ngan. Il n'attache l'esprit par aucun trait frappant et n'apprend rien à ceux qui ont lu le *Chouï-hou-tchouen*.

Cet épisode de *L'Histoire des rives du fleuve* a pour titre : *La fidélité de Song-kiang*, ou *Les intrigues de Kouo-nièn*. p.315

*

41e Pièce

倩女離魂 *Thsièn-niù-li-hoen,*

Ou le Mal d'amour [1], comédie composée par Tching-tĕ-hoei.

Cette comédie est une des plus fantastiques du répertoire et l'intention n'en paraît pas très difficile à saisir. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que, à une lecture un peu attentive, on y verra une satire de la psychologie chinoise, comme on a trouvé, dans *La Transmigration de Yŏ-cheou* (pièce 29), une satire de la métempsycose. Pour juger une pièce, telle que *Le Mal d'amour*, il faut donc connaître jusqu'à un certain point les opinions philosophiques des Chinois sur la nature de l'âme. Or, les philosophes, ou plutôt les commentateurs des anciens livres, enseignent qu'il y a deux principes dans l'âme ; un principe supérieur, qu'ils appellent *hoen*, et un principe inférieur, qu'ils nomment *p'ĕ*. Le *hoen* est une partie subtile du *yang*, ou du premier principe mâle ; le *p'ĕ* est une partie subtile du *yin*, ou du premier principe femelle. Le *p'ĕ*, formé avant le *hoen*, entre pour sept dixièmes dans la composition de l'âme humaine ; le *hoen* n'y entre que

[1] Littéralement : « Thsièn-niù (qui) laisse échapper son âme ».

pour trois dixièmes seulement. Ce qu'il y a de plus bizarre encore, c'est que, d'après les Tao-sse, la séparation du *hoen* d'avec le *p'ĕ* ne suffit pas pour déterminer la mort. Quand cette séparation a lieu, le *p'ĕ* reste avec le corps animal et le *hoen*, devenu ce que les p.316 Chinois appellent *kouèi* (un esprit), conserve individuellement la forme humaine dont il était revêtu. Telles sont les opinions extravagantes que l'auteur attaque d'une manière très bouffonne, quoique dans tout le cours de la pièce, rien n'indique la moindre allusion à la philosophie des anciens.

Le prologue du *Mal d'amour* offre une grande ressemblance avec le prologue de la comédie, intitulée *Tchao-méï-hiang ou la Soubrette accomplie*, comédie que j'ai traduite et qui est du même auteur. Le bachelier Wang-seng et Thsièn-niù, jeune fille spirituelle et jolie, avaient été fiancés par leurs parents. Une entrevue a lieu, comme dans Tchao-méï-hiang ; les fiancés, qui ne se connaissaient pas, deviennent épris l'un de l'autre ; mais Wang-seng a perdu son père et sa mère ; il porte le deuil, et madame Li, mère de la jeune fille, juge à propos de différer le mariage, pour obéir aux rites. Elle exige en outre que le bachelier se présente au concours des docteurs.

Wang-seng, cédant aux instances de madame Li, prend congé de Thsièn-niù et part pour la capitale. La scène des adieux, quoique d'ailleurs très bien écrite, forme à elle seule tout le premier acte. Ces adieux achèvent de serrer le cœur de la jeune fille, que l'amour avait déjà rendue malade. Elle se retire avec sa suivante, se couche et tombe dans cet affreux délire que les Chinois appellent *Siang-sse-ping* p.317 (le mal d'amour). Son âme spirituelle (*hoen*) s'échappe alors, se revêt d'une forme humaine charmante et tout à fait semblable au corps gracieux qu'elle animait, court après Wang-seng, qu'elle trouve sur la route de Tchang-ngan, et fait accroire au jeune homme, tout stupéfait, qu'elle a quitté furtivement la maison de sa mère pour le suivre. Les deux amants conviennent de faire ensemble le voyage de la capitale.

A partir de ce moment, l'action se divise, comme le principal personnage, en deux parties, et la scène se passe alternativement dans la capitale et dans la maison de madame Li. Thsièn-niù, restée avec son

corps animal et son âme sensitive (*p'ĕ*) ne peut sortir des tourments amoureux dont elle est la proie, tourments qui sont décrits par le poète avec beaucoup de verve et de liberté. Sa mère a beau lui donner mille marques de sa tendresse, elle appelle Wang-seng à chaque moment et pousse des cris douloureux. — Un jour, enfin, on frappe à la porte ; la suivante ouvre ; c'est un messager qui arrive de la capitale.

LE MESSAGER.

J'apporte une lettre du bachelier Wang, mon maître, qui vient d'être appelé à un mandarinat du premier ordre.

LA SUIVANTE.

Venez, venez par ici. (Elle conduit le messager dans la chambre de sa jeune maîtresse.) p.318

LE MESSAGER (apercevant Thsièn-niù).

La belle personne ! comme elle ressemble à madame ; c'est à s'y méprendre. (A Thsièn-niù.) Voici une lettre du seigneur Wang, mon maître.

THSIÈN-NIÙ (lisant).

« A madame Li. » Voyons donc : « Capitale, hôtel du gouvernement. — Wang, votre gendre, premier lauréat du concours, se prosterne humblement à vos pieds. Il a l'honneur de vous informer que, après avoir monté les degrés du palais impérial, il s'est placé tout d'un coup au premier rang des docteurs. Il a obtenu le grade éminent de tchoang-youên et n'attend plus qu'une notification officielle pour retourner avec sa fiancée dans votre noble demeure. Il implore dix mille fois votre miséricorde. — Missive confidentielle. »

Ainsi donc, il épouse une autre femme ! O ciel, j'en mourrai d'indignation. (Elle tombe évanouie.)

LA SUIVANTE (la relevant).

Mademoiselle, reprenez vos esprits. (Thsièn-niù revient de son évanouissement). C'est la faute de ce vilain messager. (La suivante frappe le messager).

LE MESSAGER (quittant l'appartement.)

La belle commission ! Au fond, mon maître a tort. Ah, monsieur, que vous épousiez une autre p.319 femme, encore passe ; mais qu'aviez-vous besoin de m'envoyer ici avec une lettre. Je me disais : c'est sans doute un compliment qu'il adresse à sa famille ; oh oui, c'était pour divorcer... La pauvre fille ! j'ai failli la faire mourir de colère. Ajoutez à cela que la suivante m'a battu. Au fond, mon maître a tort, mon maître a tort.

Ici finit le troisième acte, qui contient des morceaux lyriques d'une grande étendue et d'une grande beauté. De tous les auteurs dramatiques de la dynastie des Youên, Tching-tĕ-hoeï était le plus exercé dans l'art d'écrire en vers. Il a montré, par *La Soubrette accomplie*, qu'il pouvait s'élever jusqu'au genre de la comédie et s'il y a plus de délicatesse et de grâce dans cette dernière pièce, on trouve dans *Le Mal d'amour*, malgré l'étrange économie du plan, beaucoup plus de naturel et de sensibilité.

Au quatrième acte, Wang-seng revient dans son pays natal, avec celle qu'il prend toujours pour Thsièn-niù. Il se présente à sa belle-mère, affligé, contrit de tout ce qu'il a fait ; il demande pardons sur pardons ; il se met à genoux.

MADAME LI (avec étonnement).

Je n'y comprends rien ; quelle faute avez-vous donc commise ?

WANG-SENG.

Ah, madame, je n'aurais pas dû emmener votre noble fille avec moi, sans votre permission. p.320

MADAME LI.

Ma fille ! Elle est toujours restée dans sa chambre ; elle est malade.

WANG-SENG.

Comment ? elle est malade ? La voici (montrant celle qu'il avait amenée.)

MADAME LI (saisie d'effroi).

C'est un esprit, c'est un esprit (*koùei*).

Une scène d'explication a lieu. On conduit l'esprit de Thsièn-niù dans la chambre de la jeune fille. Cet esprit, apercevant son corps, y rentre avec précipitation ; la belle forme, qu'il avait revêtue, disparaît au même instant. Tout obstacle est levé ; et, comme rien ne s'oppose aux impatiences des deux amants, la pièce se termine par le festin nuptial de Wang-seng et de Thsièn-niù.

*

42e Pièce

陳博高臥 *Tchin-pŏ-kao-ngo,*

Ou le Sommeil de Tchin-po, drame tao-sse composé par Ma-tchi-youên.

Le titre complet de la pièce, qui est un drame de sorcellerie, porte : « Tchin-pŏ, (religieux tao-sse) du mont Si-hoa, dort à son aise (en présence du messager de l'empereur). » On aura une idée de ce p.321 drame par l'analyse que je présenterai du cinquante-neuvième, intitulé : « *Thao-hoa-niù*, ou Fleur de pêcher ». L'auteur anonyme du Thao-hoa-niù s'est approprié une grande partie des scènes de Ma-tchi-youên, ou plutôt c'est la répétition des mêmes idées, des mêmes tours, des mêmes jongleries.

*

43e Pièce

馬陵道 *Ma-ling-tao,*

Ou la Route de Ma-ling, drame historique sans nom d'auteur.

Les événements sur lesquels cette pièce historique est fondée comprennent un espace d'environ douze ans ; l'action commence avec la grande querelle de Hoeï-wang, prince de Weï, et de Weï-wang, prince de Thsi, l'an 353 avant l'ère chrétienne ; elle se termine, l'an 341, par la défaite et la mort de Pang-kiuèn, commandant des troupes, dans les États de Weï. L'auteur anonyme qui a donné à ces événements une

forme dramatique singulièrement remarquable, avait probablement trouvé dans les chroniques, dans les mémoires ou dans les biographies, une foule de circonstances dont les annales ne parlent point. Il ajoute au récit des événements la peinture des mœurs. L'histoire de la rivalité de Sun-pin et de Pang-kiuèn présente un tableau naïf, intéressant et varié. p.322

*

44e Pièce

救孝子 *Kieou-hiao-tseu,*

Ou l'Innocence reconnue [1], drame composé par Wang-tchong-wên.

Pièce tirée du répertoire des causes célèbres. Elle est médiocrement écrite et inspire peu d'intérêt.

*

45e Pièce

黃粱夢 *Hoang-liang-mong,*

Ou le Songe de Liu-thong-pin [2], drame tao-sse, composé par Ma-tchi-youèn.

Le Songe de Liu-thong-pin est un sujet tao-sse. La première scène est dans le ciel et le théâtre représente un cabinet de travail (tchaï), le cabinet de Tong-hoa-ti-kiun ou du *Souverain de la fleur orientale*. Tong-hoa-ti-kiun n'est pas un dieu oisif, spectateur indolent des choses humaines, comme parle Massillon ; il est même très occupé, car il examine chaque jour les rapports des esprits qui président aux cinq montagnes sacrées, parcourent l'univers et observent les actions des hommes. Pour se délasser d'une longue application, le dieu quitte son cabinet et abaisse ses regards sur les contrées inférieures. Il est frappé de p.323 la sérénité de l'air. C'est qu'il existait alors, dans la ville de Ho-

[1] Littéralement : « Le fils — doué de piété filiale — délivré ».
[2] Littéralement : « Le songe du millet jaune ». C'est un nouveau réveil d'Épiménide. [Cf. Laloy, *Le Songe de la Vie*, in *Trois drames de l'Asie*.]

nan-fou, un jeune bachelier, dont on pouvait renouveler la nature et sanctifier l'esprit. Son nom de famille était Liu, son surnom Yen, et son titre honorifique Thong-pin. Le *Souverain de la fleur orientale* ne perd pas un moment ; il charge un grand anachorète, Tching-yang-tseu, de convertir Liu-thong-pin à la foi et au culte des Tao-sse. Cet anachorète était du nombre de ceux que les Chinois appellent *Sièn* (immortels). Il habitait sur une montagne, cultivait l'alchimie, opérait à volonté des métamorphoses et ressuscitait les morts. Originaire de Hien-yang, héritier d'un grand nom, il s'était illustré lui-même dans la carrière des lettres et dans la carrière des armes. Appelé au commandement des troupes, sous les Han, il avait gagné des batailles. Plus tard, après avoir distribué son bien aux pauvres, il s'était retiré à Tchang-nan-chan, où il avait trouvé le *Souverain de la fleur orientale* et acquis l'intelligence du Tao ou de la *vraie voie.*

Nous quittons le ciel. La seconde scène du prologue nous ramène sur la terre et nous introduit dans l'hôtellerie de Hoang-hoa, à quelque distance de Han-than. Cette hôtellerie est une maison enchantée et l'hôtesse n'est rien moins qu'une femme ; c'est un esprit (*sièn*). Le bachelier Liu-thong-pin arrive, monté sur son âne et portant l'épée des lettrés. Il s'arrête, entre dans l'hôtellerie ; mais, comme il est pauvre, il demande à l'hôtesse du *millet jaune* (hoang-liang), pour apaiser sa faim. Il p.324 est bientôt suivi de Yang-tseu. Le vénérable aspect du religieux fait sur Thong-pin une impression profonde :

> — Oserais-je, dit celui-ci, vous demander quel est votre nom ?

Peu à peu, la conversation s'engage et Yang-tseu, fidèle à sa mission, cherche à convertir Liu-thong-pin.

YANG-TSEU.

La réputation, la fortune, les dignités, voilà donc tout ce qui occupe votre cœur. Ce sont là des choses qui vieillissent et périssent. Bachelier, vous ne pensez pas à vos fins dernières. Vous ne comprenez rien à la vie, rien à la mort. Suivez mes conseils, renoncez au monde.

THONG-PIN.

Docteur, je crois que vous êtes fou. — Le fils du Ciel appelle à la capitale tous les hommes de talent, je veux concourir. Quoi ! j'aurais étudié le Wen-tchang avec tant d'ardeur pour devenir... tao-sse ! Où serait le fruit de mes veilles ? Dites-moi, docteur, quels sont donc vos plaisirs ?

YANG-TSEU.

Les plaisirs des religieux ne ressemblent pas aux plaisirs du monde.

THONG-PIN.

Mais enfin, quels plaisirs avez-vous ?

YANG-TSEU.

Est-ce que vous ne savez pas p.325 (Il chante.)

Que du haut du mont Kouen-lun (séjour des immortels), nous cueillons les étoiles ; que sur le mont Taï-chan, le sable que nous ramassons est du sable d'or. Là, le ciel n'a pas plus de deux à trois pouces de hauteur et la terre ne paraît pas plus grosse qu'un poisson. Quand une fois l'homme s'est identifié avec le tao...

THONG-PIN (l'interrompant).

Voilà un langage bien fastueux.

YANG-TSEU (continuant).

Il vit éternellement et ne vieillit pas. Il connaît la vérité, dompte les dragons, soumet les tigres.

L'anachorète trace à sa façon le parallèle de la vie mondaine et de la vie religieuse. Il règne dans ce tableau un sublime de mythologie chinoise qui approche de l'extravagance. C'est le mélange le plus bizarre d'opinions fantastiques, de traditions populaires et de métaphysique subtile. Les allusions nombreuses qu'on y trouve ne sont qu'un fort mauvais remplissage. On a lieu de s'en étonner, si l'on songe que l'auteur, Ma-tchi-youên, qui s'était essayé dans tous les genres de poésie avec un grand succès, passe pour un excellent versificateur. —

Pendant que Yang-tseu énumère tous les biens et tous les plaisirs dont jouissent les immortels, Liu-thong-pin s'endort. L'anachorète décide que le sommeil de Thong-pin durera dix-huit ans et quitte l'hôtellerie de Hoang-hoa ; mais, à peine est-il parti, que Thong-pin se réveille ; p.326 il adresse quelques paroles à l'hôtesse, prend son âne et se remet en route, sans avoir mangé.

Dans l'intervalle qui sépare le prologue du premier acte, dix-sept ans se sont écoulés. Liu-yèn (Liu-thong-pin) s'est présenté au concours des docteurs et a obtenu la première place ; puis, au concours militaire, où il s'est distingué. Nommé commandant de la cavalerie, il a épousé Thsouï-ngo, fille unique de Kao, gouverneur du palais impérial. Thsouï-ngo est une jeune femme d'une grande beauté et Liu-thong-pin a de son mariage avec elle un fils et une fille. Or, c'est dans le palais du gouverneur que le premier acte nous introduit. On apprend alors qu'une grande insurrection a éclaté dans le pays de Thsaï-tcheou ; que les insurgés répandent partout la terreur ; que le fils du Ciel ordonne à Liu-yèn (Thong-pin) de se mettre à la tête des troupes et d'étouffer la révolte. Thong-pin arrive dans le palais pour prendre congé du gouverneur ; mais, comme tout est fantastique dans la pièce, le gouverneur n'est pas Kao ; c'est l'anachorète Yang-tseu, sous les traits du gouverneur. Celui-ci adresse à son gendre des recommandations très sévères, lui retrace les devoirs d'un général d'armée et lui offre, suivant l'usage, le vin du départ. Thong-pin en boit une tasse et se trouve tout à coup indisposé. C'était pourtant du vin de Yang-tcheou.

> — Thong-pin, dit alors le gouverneur, suivez mes conseils ; abstenez-vous de l'usage du vin, puisque le vin est pernicieux à votre santé.
>
> — Je n'en boirai plus, répond le gendre ; j'en fais p.327 le serment.

Ce serment est le premier des vœux que prononce Thong-pin.

Au deuxième acte, Kao, le gouverneur du palais impérial, succombe à une maladie aiguë. Cet événement ne fait aucune impression sur

Thsouï-ngo, dont l'âme est agitée par les passions. Profitant de l'absence de son époux, elle entretient avec Weï-che, fils du président d'une cour souveraine, les relations les plus criminelles. — D'un autre côté, Liu-thong-pin, chargé, comme on l'a vu, de réprimer l'insurrection de Ou-youen-thsi, avait présenté la bataille aux insurgés et remporté la victoire ; mais, pendant que Thsouï-ngo s'abandonnait à l'intempérance de ses désirs, Thong-pin, plus coupable encore, se livrait à tous les excès, pour assouvir sa cupidité. Il vend le territoire, les champs qui ont été le théâtre de son patriotisme et de sa valeur ; il reçoit trois boisseaux de perles, une immense quantité d'or, et, chargé de ce honteux butin, il s'en retourne dans le palais du gouverneur. Un châtiment cruel l'y attendait. Et d'abord il est frappé du silence qui règne partout.

> « Ma femme, pense-t-il, s'est ensevelie dans la solitude. — Où est donc le vieux domestique ? — Je ne vois personne. — Entrons dans cette chambre à coucher ; mais... j'entends du bruit. Écoutons.

THSOUÏ-NGO.

Que le vin me semble bon, quand je le bois avec vous ! p.328

WEÏ-CHE.

Si Liu-yèn (Thong-pin) meurt sur le champ de bataille, je vous épouse.

LIU-THONG-PIN (à part).

Le scélérat.

THSOUÏ-NGO (riant).

Ah, ah, si pour mon bonheur Liu-yèn venait à mourir, mon choix serait bientôt fait.

LIU-THONG-PIN (étouffant de colère).

J'enfonce la porte. (Il enfonce la porte ; Weï-che et Thsouï-ngo sont consternés d'effroi.)

WEÏ-CHE.

Je suis pris. Sautons par la fenêtre. Courons, courons, courons. (Il saute par la fenêtre et oublie son bonnet.)

LIU-THONG-PIN (entrant dans la chambre.)

L'amant est parti ! (à Thsouï-ngo.) Qui est-ce qui buvait du vin avec vous ?

THSOUI-NGO.

Personne.

LIU-THONG-PIN.

Personne, et à qui ce bonnet ?

WEÏ-CHE (dehors, et mettant le nez à la fenêtre).

Mon frère (Ko-ko), c'est à moi. (Il se sauve).

p.329 Voilà, sans contredit, un amant bien bouffon. Thong-pin ne dissimule pas sa rage, et, dans le premier accès d'une jalousie trop fondée, il veut poignarder sa femme ; mais l'anachorète vient au secours de celle-ci. Yang-tseu se présente sous les traits du Youên-kong, ou du vieux domestique de la maison ; il intercède humblement pour la fille de son maître et implore à genoux la clémence de Thong-pin. Cette scène est, sous le rapport de l'exécution, d'une beauté vraiment remarquable, et le rôle du vieux domestique est soutenu d'un bout à l'autre avec une grande perfection. Il y a dans les paroles du vieillard une sensibilité douce, naïve, touchante, qui finit par pénétrer jusque dans l'âme émue de Thong-pin. L'époux fléchit et pardonne. Toutefois, cet acte de miséricorde, quel qu'en soit le mérite, ne le sauve pas de la vengeance des lois. On instruit son procès. Le générai Liu-thong-pin, déclaré coupable d'avoir vendu le champ de bataille, d'avoir reçu de l'argent et d'avoir abandonné un poste militaire, est condamné à subir la mort par décapitation. La procédure est transmise au conseil pour avoir le prononcé définitif de l'empereur ; et comme Thong-pin avait rendu des services à l'État, l'empereur, usant d'indulgence, condamne le général au bannissement. Tombé dans le malheur, Thong-

pin se livre à de sérieuses réflexions sur sa conduite. On voit que le temps s'approche où il devait changer de croyances. Il avait déjà fait un vœu ; il en fait un second, le vœu de pauvreté ; puis, un troisième, car il remet p.330 à sa femme un acte de divorce et embrasse la chasteté. Thsouï-ngo est au comble de la joie. Cependant, un officier de police arrive avec des archers ; l'épouse infidèle réclame ses enfants et veut les garder ; Thong-pin s'y oppose.

THONG-PIN.

Ils me suivront. — A qui donc voulez-vous que je confie mon fils et ma fille ?

THSOUÏ-NGO.

A moi. Si vous avez violé les lois de l'État, est-ce que cela nous regarde ?

Thsouï-ngo veut arracher ses enfants des bras de Thong-pin. Alors un combat corps à corps s'engage entre Thong-pin, Thsouï-ngo, le fils, la fille et le chef des archers, qui frappe tour à tour sur le mari, la femme et les enfants. C'est une scène tout à fait ridicule. Le chef des archers y met fin, en adjugeant à Thong-pin les enfants, qu'il emmène avec leur père.

La première scène du troisième acte nous représente le principal personnage du drame, dans le moment où ses gardes, fatigués de l'office inhumain dont ils sont chargés, l'abandonnent au milieu d'une plaine déserte ; ses pieds sont nus, ses vêtements en lambeaux. il tombe avec ses deux enfants dans la faim et le désespoir. Ici, l'unique objet de Ma-tchi-youên est d'émouvoir la multitude par le p.331 spectacle de la souffrance et de la famine. De telles scènes produisent toujours beaucoup d'effet à la Chine. Comme les hommes n'y sont pas à couvert de l'épouvantable fléau de la faim, ils ont plus de pitié, plus de commisération pour ceux qui en souffrent ; puis, il faut convenir que les auteurs dramatiques des Youên excellent à dépeindre la famine avec toutes ses douleurs et toutes ses angoisses. — Pendant que son

fils et sa fille poussent des cris déchirants, Liu-thong-pin aperçoit un bûcheron qui vient au-devant de lui. Ce bûcheron est Yang-tseu, l'anachorète, auquel Thong-pin raconte l'histoire de ses malheurs ; il lui demande son chemin (*tao*). Il y a dans *Le Songe de Liu-thong-pin* autant de calembours que dans les drames de Shakspeare.

LE FAUX BÛCHERON.

Puisque vous ne connaissez pas le tao (votre chemin), je vous parlerai du tao (de la doctrine des Tao-sse) ; je vous transmettrai le tao (la doctrine) ; je vous montrerai le tao (le chemin).

LIU-THONG-PIN.

Je ne comprends pas.

LE FAUX BÛCHERON.

Quoi, vous ne comprenez pas encore. Eh bien, marchez toujours. (Il lui indique du doigt une montagne). Il y a sur cette montagne une petite chaumière, entrez-y, entrez-y.

p.332 Le faux bûcheron quitte Thong-pin et celui-ci s'achemine vers la montagne avec ses deux enfants. Ici finit le troisième acte.

Dans le quatrième, trop chargé d'incidents, Liu-thong-pin arrive à la chaumière avec ses enfants. Il frappe ; une vieille femme ouvre. C'est l'ancienne hôtesse de Hoang-hoa, ou madame Wang, qui a pris la figure d'une vieille femme. Liu-thong-pin implore sa bienfaisance.

LA VIEILLE FEMME.

C'est mon caractère d'être bienfaisante ; mais hélas ! mon fils, qui demeure avec moi, ne me permet pas d'exercer l'hospitalité. C'est un homme sanguinaire, qui ne se plaît qu'à la chasse... Il ne tardera pas à revenir. Oh ! fuyez, fuyez, car j'appréhende des malheurs.

LIU-THONG-PIN.

Ah ! madame, après toutes les épreuves de ma vie, mon âme est inaccessible à la peur...

Mais, à peine a-t-il achevé ces paroles, qu'il survient un homme d'une méchante physionomie. Cet homme (c'est encore l'anachorète, sous les traits d'un brigand) étend ses mains sur les épaules de Thong-pin, qui se retourne et tremble de frayeur. Le brigand prend tour à tour le fils et la fille du général et les précipite dans un ravin ; puis, levant son cimeterre, il court après Thong-pin et lui abat p.333 la tête. Ici l'action du drame, qui se continue, est d'un merveilleux parfaitement approprié aux idées singulières des Tao-sse ; c'est comme dans nos opéras. La scène change ; la chaumière disparaît et fait place à l'hôtellerie de Hoang-hoa. Yang-tseu reprend sa forme ; il métamorphose la vieille femme, qui redevient madame Wang et ressuscite Liu-thong-pin. — Après sa résurrection, Thong-pin ressemble à un homme pris tout à coup de vertiges et d'éblouissements. Il regarde Yang-tseu, l'hôtesse, puis les murs de la salle, puis la petite table, sur laquelle il avait dormi ; c'est un songe que j'ai fait, se dit à lui-même le nouvel Épiménide.

LIU-THONG-PIN (se frottant la tête et regardant Yang-tseu).

Comme j'ai dormi, sans m'en apercevoir !

YANG-TSEU.

Oui, oui.

LIU-THONG-PIN.

Combien y a-t-il que je dors ?

YANG-TSEU.

Dix-huit ans.

LIU-THONG-PIN (souriant).

Dix-huit ans ! (A madame Wang.) Mon millet est-il prêt ?

Pas encore.

MADAME WANG.

Pas encore. p.334

YANG-TSEU.

Liu-yèn, souvenez-vous des vœux que vous avez faits. Pendant dix-huit années, livré successivement à toutes les passions ignominieuses, vous les avez réprimées, domptées, vaincues. Comprenez-vous enfin ?

LIU-THONG-PIN.

Oui, je comprends ; la vie n'est qu'un songe. Maître, je suis converti au Tao.

Tout à coup une grande joie éclate dans les cieux. Tong-hoa-ti-kiun descend sur la terre et reçoit Liu-thong-pin au nombre des immortels.

Le *Songe de Liu-thong-pin* est le meilleur des drames tao-sse. Je suppose que Ma-tchi-youên avait fait de Lao-tseu, de Tchouang-tseu et des principaux philosophes de cette école sa lecture la plus assidue. Il y a généralement, dans les morceaux lyriques, beaucoup de noblesse et beaucoup de pompe. Le mélange de sérieux et de bouffon qu'on y trouve, la fantasmagorie du spectacle et quelques défauts encore ne sauraient contrebalancer le mérite de cette pièce ingénieuse, qui se distingue par la moralité du plan, la beauté des détails et l'observation la plus exacte des mœurs tao-sse. p.335

*

46e Pièce

揚州夢 *Yang-tcheou-mong,*

Ou le Songe de Tou-mo-tchi [1], comédie sans nom d'auteur.

Tou-mo-tchi est un académicien qui conduit gaiement sa carrière, comme les académiciens de la Chine, et finit par épouser une jeune musicienne [2], dont il raffole. Le style de l'auteur n'est dépourvu ni d'élégance, ni de grâce. Je présume qu'il s'était exercé plus d'une fois sur des matières érotiques.

---

[1] Littéralement : « Le songe (dans la ville) de Yang-tcheou ».
[2] T'chang-hao-hao.

*

47e Pièce

王粲登樓 *Wang-tsan-teng-leou,*

Ou l'Élévation de Wang-tsan, drame composé par Tching-tĕ-hoei.

Tching-tĕ-hoeï, inférieur pour le plan et l'invention à Kouan-han-king, à Pĕ-jin-fou, à Ma-tchi-youên et à tant d'autres, est peut-être, sous le rapport du style, le premier écrivain dramatique de la dynastie des Youên. L'intérêt du style rachète presque toujours ce qu'il y a d'imparfait dans les autres parties de ses ouvrages. Le *Wang-tsan-teng-leou* est correctement écrit. On y voit figurer Tsaï-pĕ-kiaï ou Tsaï-yong, ministre célèbre, dont l'auteur du Pi-pa-ki (Histoire du luth) a fait son principal personnage. p.336

L'examen de cette pièce, qui n'a pas moins de quatre-vingts pages, tiendrait trop de place ; je ne puis pas m'y arrêter.

*

48e Pièce

昊天塔 *Hao-thien-tha,*

Ou la Pagode du ciel serein, drame historique, sans nom d'auteur.

ANALYSE ET FRAGMENTS.

Yang-king, le principal personnage de ce drame, offre quelques traits de ressemblance avec Hamlet, quoique l'auteur ne soit point le Shakspeare de la Chine, et que *La Pagode du ciel* ne soit rien moins qu'un bon drame. Cet auteur, qui a sagement gardé l'anonyme, était à peine un homme d'esprit ; il a indiqué des caractères, des situations ; comme la plupart des écrivains dramatiques de son temps, il n'a fait qu'une esquisse et n'a rien approfondi. On trouve probablement dans les Annales des Thang l'aventure qui a fourni le sujet de la pièce.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Monologue de Yang-king. La scène est dans la forteresse de Wa-kiao. Des soldats montent la garde autour de la forteresse.

p.337 Yang-king est le sixième fils de Yang-ling-kong, commandant en chef des armées impériales sous les Thang. Après s'être distingué lui-même dans les emplois militaires, il a obtenu des grades et des dignités. Comme général, il a le gouvernement de trois grandes forteresses, de la forteresse de Souï-t'ching, dans l'arrondissement de Liang-tcheou, de la forteresse de Y-tsin, dans l'arrondissement de Pa-tcheou, et de la forteresse de Wa-kiao, dans l'arrondissement de Hiong-tcheou.

Yang-king attend avec impatience le retour de son frère Meng-lang, chargé d'inspecter les postes de la frontière. Cependant la nuit commence à tomber ; il demande une lampe qu'un soldat lui apporte ; mais après les fatigues de la journée, il se trouve appesanti et cède au sommeil.

SCÈNE II.

Scène assez curieuse, dans laquelle on trouve un vrai *dialogue des morts*. Yang-ling-kong et Thsĭ-lang s'entretiennent de la catastrophe récente qui a mis fin à leurs jours.

SCÈNE III.

Les ombres de Yang-ling-kong et de Thsĭ-lang apparaissent à Yang-king.

YANG-KING, rêvant.

Il me semble que j'aperçois un vieil officier ; puis un jeune... messagers d'un événement funeste... Aurait-on manqué de couvrir mes frontières, mes p.338 places fortes ? Oh, il y a ici un mystère que je veux éclaircir. (Aux ombres.) A demain, à demain ; il est trop tard, retirez-vous.

L'OMBRE DE YANG-LING-KONG.

Yang-king, mon fils !

YANG KING.

Quel est ce jeune officier ?

L'OMBRE DE YANG-LING-KONG. (Elle chante).

C'est le fils bien-aimé de ta mère Che-taï-kiun.

YANG-KING.

Mais vous, qui parlez, qui êtes-vous ?

L'OMBRE DE YANG-LING-KONG. (Elle chante.)

Je suis l'ombre de ton père, Yang-ling-kong.

YANG-KING.

Mon père ! alors approchez-vous de moi pour me parler ; qu'avez vous à craindre ?

L'OMBRE DE YANG-LING-KONG.

Non, mon fils, il faut que tu restes à une certaine distance de moi. Tu es un homme ; je suis une ombre. Écoute mes paroles.

YANG-KONG.

Parlez, mon père, je vous écoute. p.339

L'OMBRE DE YANG-LING-KONG.

Après avoir glorieusement soutenu un grand nombre de combats, il y a quelques jours je me suis vu tout à coup étroitement cerné par Han-yen-cheou, chef des barbares du Nord. J'étais dans un péril imminent, certain, et déjà sous les dents du tigre, lorsque mon septième fils, Thsĭ-lang, plein d'ardeur, accourut pour me délivrer ; mais saisi par P'an-jîn-méi, ce barbare attacha ton frère au sommet d'un arbre en fleurs, où il fut tué à coups de flèches. Alors dans mon désespoir, et voyant que je ne pouvais plus échapper au danger qui menaçait mes jours, je me précipitai moi-même contre un rocher, ou je trouvai la mort. Bientôt après un barbare livra mon corps aux

flammes ; puis Han-yen-cheou, recueillant mes ossements, les déposa dans le monastère des cinq Tours, sur le faîte de la pagode. Tous les jours cent Tartares forment un cercle autour de la pagode, et chacun d'eux lance successivement trois flèches contre mes ossements. Mon fils, qui pourrait exprimer les douleurs que j'éprouve ; elles ne cessent pas d'une minute. Aujourd'hui j'ai présenté une supplique au souverain des Enfers, qui m'a laissé sortir. Mon fils, je t'en supplie, adoucis mes souffrances par des sacrifices ; venge ma mort, venge celle de ton frère.

(Yang-king s'éveille et les ombres disparaissent.)

SCÈNE IV.

Monologue de Yang-king. Il se lamente et n'agit p.340 pas. C'est le premier trait de ressemblance avec Hamlet ; on verra par l'analyse de la pièce qu'il n'est qu'un instrument passif.

ACTE II.

SCÈNE I.

Yang-king, agité d'une inquiétude mortelle, révèle à son frère tout ce qu'il a vu et entendu. Ils se concertent ensemble.

SCÈNE II.

Un soldat attaché au palais de la famille Yang apporte une lettre de Taï-che-kiun.

— Une lettre de ma mère ! s'écrie Yang-king,

et sur-le-champ il prend la lettre, se met à genoux et la lit. Taï-che-kiun annonce à son fils que Yang-ling-kong lui est apparu en songe, et détaille mot pour mot toutes les circonstances que l'on connaît. Yang-king est frappé de stupeur ; il veut partir pour la pagode de Yang-tcheou, sans attendre le retour de son frère Meng-lang ; mais Meng-lang arrive.

Il y a encore des scènes alternativement burlesques et sérieuses entre Yang-king, Meng-lang et le soldat ; elles sont fort mauvaises.

ACTE III.

SCÈNE I.

Nous sommes dans le monastère des cinq Tours. Monologue inutile du supérieur. Il est minuit ; on frappe à la porte. p.341

SCÈNE II.

Yang-king et Meng-lang arrivent au couvent.

YANG-LING.

Ouvrez, ouvrez.

LE SUPÉRIEUR.

Je n'ouvre pas ; je n'ouvre pas.

YANG-KING.

Pourquoi ?

LE SUPÉRIEUR.

Apportez-vous quelque chose pour le couvent, j'ouvre.

YANG-LING.

Oui, oui, ouvrez, j'apporte...

LE SUPÉRIEUR.

Quoi ?

YANG-LING.

Un millier de cierges.

LE SUPÉRIEUR.

Un millier de cierges. Voyons donc ; à un denier chaque... j'ouvre. (Il ouvre la porte.)

MENG-LANG, saisissant le supérieur.

Ho-chang, où sont les ossements de Yang-ling-kong ? p.342

LE SUPÉRIEUR, étonné.

Je n'en sais rien.

MENG-LANG.

Comment vous n'en savez rien ? Ho-chang, parlez, ou si vous ne parlez pas, j'abats votre vénérable tête... avec ma hache.

LE SUPÉRIEUR, effrayé.

Eh, qui peut répondre que vous n'en êtes pas capable ? (regardant la calebasse de Meng-lang) miséricorde ! Il me semble que j'aperçois la tête d'un bonze suspendue à son dos.

MENG-LANG, élevant sa hache.

Vite, parlez, ou bien...

LE SUPÉRIEUR, avec vivacité.

Je parle, je parle. Écoutez. Pendant la journée, les ossements de Yang-ling-kong sont exposés sur le faîte de la pagode ; mais la prudence est la vertu des bonzes. Quand le soir vient, on les retire ; puis on les garde soigneusement dans le monastère. (Il montre une table.) Tenez, voyez-vous cette cassette qui est sur la table ? elle renferme les ossements du général Yang-ling-kong.

YANG-LING, à part, versant des larmes.

Ah, mon père, je vais succomber à ma douleur ! p.343

MENG-LANG.

Voici la cassette ; qui m'assure qu'elle renferme tous les ossements ?

LE SUPÉRIEUR.

La prudence est une vertu, et les bonzes ne manquent jamais de précaution. On a fait l'inventaire ; chaque ossement porte un numéro d'ordre ; nous pouvons donc procéder au récolement.

(Il chante.)

Pourquoi venez-vous dans cette pagode ? Que signifient ces clameurs insensées ? Les ossements de Yang-ling-kong portent des numéros d'ordre. Écoutez-moi ; je vais vous les représenter tous, depuis la tête et le tronc jusqu'aux membres. Voici d'abord les pariétaux avec huit morceaux du frontal ; voici le tronc ; malheureusement les intestins manquent ; voici les

omoplates ; la peau y est encore ; voici les rotules des genoux avec les fémurs et les tibias ; voici enfin l'épine dorsale et les côtes ; c'est tout. Prenez ces ossements ; mais vous me remettrez une décharge valable et authentique.

MENG-LANG.

Regardez ce vaurien ; il faut encore que je lève ma hache...

LE SUPÉRIEUR.

Aye ! aye !

(Il chante.)

Vous avez pris les uns après les autres les ossements de Yang-ling-kong, et maintenant vous voulez m'abattre la tête ; c'est trop violent. (Il sort.) p.344

SCÈNE III.

Yang-king s'abandonne à sa douleur, pendant que Meng-lang met le feu à la pagode ; les deux frères sortent enfin du couvent, et remontent à cheval ; mais à peine ont-ils fait cent pas, que les Tartares arrivent. Yang-king prend la fuite, emportant la précieuse cassette. Meng-lang se retourne et s'élance contre les soldats, pour protéger la fuite de son frère. Ici finit le troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE I.

La scène est transportée du couvent des cinq Tours dans un grand monastère qu'on appelle *Le Monastère du Royaume florissant*, et qui renferme cinq cents religieux. Monologue inutile du supérieur.

SCÈNE II.

Cette scène est d'un comique très bas. Yang-king, qui a pris la fuite, s'achemine vers le monastère, où il demande l'hospitalité. Il répond burlesquement aux questions du supérieur ; ses bouffonneries ne valent pas celles d'Hamlet.

SCÈNE III.

Il est minuit, un religieux rentre au couvent ; il entend des soupirs, des mots entrecoupés et des sanglots, qui partent d'une cellule voisine,

y pénètre, p.345 et aperçoit Yang-king, qu'il interroge sur la cause de son chagrin. Ce religieux est le propre frère de Yang-king. Il y a des reconnaissances dans presque toutes les pièces du théâtre des Youên ; les reconnaissances dramatiques sont un moyen, dont les Chinois ont abusé, autant et plus que notre Crébillon ; mais ici la scène est heureusement exécutée, si elle n'est pas heureusement conçue. Inutile de dire que de question en question, et de confidence en confidence, les deux frères finissent par se reconnaître.

SCÈNE IV.

Cependant le Tartare Han-yen-cheou, ayant appris que Yang-king avait dérobé les ossements de Yang-ling-kong, son père, dans la pagode du Ciel, s'était mis à la poursuite de celui-ci avec cinq mille hommes d'élite. Meng-lang, resté seul comme on l'a vu, pour protéger la fuite de son frère et défendre le passage, avait succombé au nombre. Le chef des Tartares, délivré de Meng-lang, avait continué sa route, et aperçu dans le lointain Yang-king, qui s'acheminait vers le monastère du Royaume florissant. Il arrive à son tour au couvent.

YANG-KING, au religieux (Yang).

Ah, mon frère, voilà les Tartares !

LE RELIGIEUX.

Ne vous effrayez point ; je m'en charge.

HAN-YEN-CHEOU, apercevant le religieux.

Yang-king, Yang-king ! qu'on me livre Yang-king, ou je vous coupe tous par la moitié comme des melons d'eau.

LE RELIGIEUX.

Il est ici, lié, attaché avec des liens, et gardé à vue pour qu'il ne s'évade pas. Mais j'ai une grâce à vous demander. Les bonzes de ce couvent sont des gens d'une mansuétude singulière. Invariablement attachés à leurs obligations, ils ne mènent pas, comme les Tartares, une vie tumultueuse et agitée. On n'a jamais vu une timidité comme la leur. Général, je vous en conjure, gardez-vous d'entrer avec vos

soldats, car notre vénérable supérieur en mourrait d'effroi. Quittez votre armure, laissez-là votre cimeterre, vos armes ; descendez de cheval. Je vais vous livrer Yang-king ; oui, je veux qu'il reçoive le châtiment qu'il mérite.

HAN-YEN-CHEOU.

Très volontiers. (Il descend de cheval, ôte son armure et dépose son cimeterre.) Où est-il ? où est-il ? Vite, livrez-le moi.

LE RELIGIEUX.

Général, d'où vous vient cette étrange précipitation ? Suivez-moi et entrez dans le couvent. (Han-yen-cheou entre dans le couvent.) Maintenant je vais mettre les verroux à la porte. p.347

HAN-YEN-CHEOU, avec surprise.

Pourquoi fermez-vous la porte aux verroux ?

LE RELIGIEUX.

Pour qu'il ne s'évade pas. (Élevant la voix.) J'aime à prendre mes précautions, général.

HAN-YEN-CHEOU, stupéfait.

Si Yang-king ne peut pas sortir, moi je ne puis pas entrer. Allez, je vous attends.

LE RELIGIEUX, frappant Han-yen-cheou.

Viens donc, viens donc.

HAN-YEN-CHEOU

Aye ! aye ! voilà un bonze qui n'a pas des manières fort civiles. C'est donc pour cela que vous avez mis les verroux à la porte.

LE RELIGIEUX. (Il chante.)

Sa raison est déconcertée ; il a donné dans le piège. Oh ! le scélérat ! il fait la chasse aux mouches qui volent ; il voudrait exterminer tous les êtres vivants. Viens, viens, viens ; nous allons jouer aux coups tous les deux ; maintenant c'est à qui perdra ou gagnera.

HAN-YEN-CHEOU.

Ciel ! par où fuir ? où me sauver ? p.348

LE RELIGIEUX. (Il chante.)

Tu t'étonnes qu'un religieux ait un cœur d'acier et des entrailles de pierres ; va, la haine a pénétré dans mes flancs. Misérable, il faut que je venge sur toi la mort de mon noble père Yang-ling-kong. (Il renverse Han-yen-cheou et le frappe.) La colère me transporte ; je veux assouvir ma fureur.

HAN-YEN-CHEOU.

Voilà des coups appliqués avec art. Aye ! aye ! qu'il s'y prend bien ! vénérable religieux, faites-moi donc connaître votre nom, votre surnom.

LE RELIGIEUX. (Il chante.)

Quoi ! Han-yen-cheou, tu parles encore ; tu oses me demander mon nom, mon surnom. (Il le saisit à la gorge et chante.) Sache donc que ce religieux que tu vois a pour nom de famine Tiĕ (fer), et pour surnom Kin-kang (diamant). Sache qu'il est inaccessible à la pitié comme à la crainte ; apprends aussi que son frère est Yang-king, l'inspecteur en chef des frontières. (Il l'étouffe.)

On voit que la catastrophe finale arrive, comme dans Hamlet, par un événement auquel le principal personnage n'a point de part. p.349

*

49e Pièce

魯齋郎 *Loŭ-tchaï-lang,*

Ou le Ravisseur, comédie composée par Kouan-han-king.

Loŭ-tchaï-lang est le don Juan du théâtre chinois. Tchaï-lang, expression par laquelle on désigne un personnage d'une grande austérité, est un nom fort plaisant et bien appliqué. Comme nos vieux comiques, les auteurs de la dynastie des Youên attachaient une grande importance aux noms de leurs personnages.

Cette comédie est assez bien intriguée pour une comédie chinoise ; mais le caractère de Loŭ-tchaï-lang est trop avili. Quoique président du

grand tribunal de Tching-tcheou, il parle simplement, naïvement, comme un homme qui n'a pas la conscience du mal, de toutes les infamies qu'il commet. Sous ce rapport, il ne ressemble pas le moins du monde à don Juan, pas même à Si-men-khing, le héros du Kin-p'ing-meï. Son libertinage est un libertinage brutal et bas ; il ne séduit pas les femmes, il les arrache à leurs maris.

> — Chaque jour, comme l'épervier qui s'envole ou le chien qui se met à courir, je quitte mon hôtel et j'erre à l'aventure. Quand je découvre un objet travaillé avec art, je me dis à moi-même : « chacun à son tour. » J'emprunte l'objet, je m'en sers, puis je le rends. Quel tort cela fait-il au prochain. Si j'aperçois un beau cheval, je le monte ; une belle femme, je l'enlève.

p.350 Loŭ-tchaï-lang prend d'abord la femme d'un orfèvre, nommé Li-sse, ensuite celle de Tchang-koueï, son assesseur, et comme cet assesseur a deux enfants, il lui donne la femme de Li-sse, dont il est las, pour élever ces deux enfants. C'est même une scène très comique que celle où l'honnête marchand retrouve sa femme chez l'assesseur, au moment où il cherche à venger son outrage. Loŭ-tchaï-lang est puni au quatrième acte ; l'enfer ne s'ouvre pas pour l'engloutir ; mais Pao-tching, chargé de scruter la conduite des magistrats iniques, condamne ce monstre à subir la peine capitale. L'assesseur, qui a le principal rôle, est le personnage vertueux de la pièce ; quant à la rencontre de toutes les victimes de Loŭ-tchaï-lang dans la pagode Yun-thaï, c'est un tableau chargé.

Un auditoire français est encore autrement sévère qu'un auditoire chinois, et malgré la décadence de nos mœurs, le sentiment public n'admettrait pas chez nous l'odieuse vérité de ces compositions.

*

50e Pièce

漁樵記 *Yu-tsiao-ki,*

Ou Histoire d'un pêcheur et d'un bûcheron, drame sans nom d'auteur.

Un lettré, Tchu-maï-tchin, frère d'un pêcheur, idolâtre sa femme,

dont le nom est Lieou-chi. Ne pouvant s'en séparer, et regardant l'absence comme p.351 le plus grand des maux, il préfère la simplicité d'une vie obscure et laborieuse aux triomphes du concours et aux gloires du mandarinat ; il se fait bûcheron. Après vingt ans de mariage, Lieou-chi, cédant aux instigations de son père, répudie Tchu-maï-tchin et le met à la porte ; car Tchu-maï-tchin demeurait avec son beau-père, ce qui est un inconvénient dans tous les pays. L'époux infortuné se décide à entreprendre le voyage de la capitale. Par le plus grand des hasards, il rencontre sur sa route le ministre de l'instruction publique, auquel il remet une longue pièce d'éloquence. Le ministre interroge le bûcheron sur l'histoire, et, charmé de ses réponses, obtient pour lui le gouvernement du district de Hoeï-ki. Tchu-maï-tchin retourne donc avec des habits brodés dans son pays natal. Lieou-chi se présente au nouveau gouverneur, qui la répudie à son tour. Mais l'empereur, averti par son ministre, de la sagesse de Lieou-chi, qui ne s'était séparée de son époux que pour obéir à son père, contraint Tchu-maï-tchin à reprendre sa femme.

S'il est difficile de trouver une pièce française à laquelle on ne puisse faire aucun reproche, que dira-t-on des pièces chinoises ? Celle-ci est un peu froide ; mais elle est régulière. Elle est tellement régulière, qu'en la réduisant à deux actes ou à deux tableaux, on l'ajusterait parfaitement à notre scène. p.352

*

51e Pièce

青衫泪 *Thsing-chan-louï,*

Ou les Amours de Pĕ-lo-thien [1], drame composé par Ma-tchi-youên.

Cette pièce est le pendant de *La Soubrette accomplie* de Tching-tĕ-hoeï. Ma-tchi-youên décrit les amours de Pĕ-lo-thien et de Hing-nou, Tching-tĕ-hoeï les intrigues de Pĕ-min-tchong (frère cadet de Pĕ-lo-thien) et de Siao-man. Ma-tchi-youên parle au cœur ; Tching-tĕ-hoeï ne

[1] Littéralement : « Les larmes (qui mouillent) la tunique bleue ».

parle qu'à l'esprit. Le premier a fait un drame, le second une comédie. Il y a dans le drame des passions, un rôle touchant, de l'action ; on trouve dans la comédie de la gaieté, un dialogue vif et des ariettes qui ne manquent ni d'élégance, ni de grâce.

Pĕ, dont le surnom est Khiu-yĭ et le titre honorifique Lo-thien, est vice-président de la cour du personnel et des emplois publics (Li-pou). Pour se délasser de ses travaux, il a quitté son costume officiel et se promène dans les rues de la capitale. Il entre, avec le poète Meng-hao-jen, dans la taverne de madame Peï et voit pour la première fois la jeune courtisane Hing-nou. Hing-nou, fille de madame Peï, comblée de toutes les grâces du corps et de l'esprit, jouissait alors d'une immense réputation, comme courtisane. Les académiciens, toujours amateurs de la beauté, se réunissaient autour p.353 d'elle. — Pĕ-lo-thien et Hing-nou deviennent éperdument amoureux l'un de l'autre et se jurent une éternelle fidélité.

Il fallait des obstacles dans la pièce ; les voici : l'empereur Hien-tsong des Thang s'aperçoit, un peu tard, que la galanterie de sa cour a infecté la capitale, que les mandarins négligent les affaires et s'abandonnent au plaisir. Pour séparer Pĕ-lo-thien de Hing-nou, il a recours à un singulier moyen. Pĕ-lo-thien était, comme je l'ai dit, vice-président de la cour du personnel, académicien, poète surtout ; il en fait le directeur de sa cavalerie et l'intendant militaire de la province de Kiang-tcheou ; premier obstacle.

Après le départ de son amant, Hing-nou refuse les présents des académiciens et garde la fidélité qu'elle a jurée. Au moyen d'une fausse lettre, on lui fait accroire que Pĕ-lo-thien est mort ; elle persévère dans sa résolution. Madame Peï, voyant que les charmes de sa fille ne lui rapportent rien, vend la malheureuse Hing-nou à un cabaretier opulent nommé Lieou-yĭ-lang ; second obstacle.

Aux grands maux les grands remèdes ; Hing-nou se débarrasse de sa mère, ainsi que du marchand, et s'enfuit dans le Kiang-tcheou. Sur sa route, elle joue de la guitare et demande l'aumône ; sur le fleuve Yang-tseu-kiang, elle trouve dans une barque Pĕ-lo-thien, qu'elle

croyait mort. Frappée d'épouvante, elle prend, suivant l'usage, quelques pièces de monnaie et les jette dans l'eau ; mais, revenue p.354 bientôt de son effroi, elle raconte à son amant tout ce qu'elle a souffert. Les grands morceaux que le poète met dans la bouche de Hing-nou sont d'une simplicité attendrissante. Le récit de la courtisane émeut, déchire le cœur de Pĕ-lo-thien, qui *mouille de larmes sa tunique bleue.*

Après quelques incidents mal préparés, l'allégresse des deux amants est complète, car l'empereur Hien-tsong préside lui-même au mariage de Pé-lo-thien et de Peï-hing-nou.

*

52e Pièce

麗春堂 *Li-thchun-tang* [1],

Ou le Festin du ministre d'État, drame composé par Wang-chĭ-fou.

Wang-chĭ-fou n'est pas le fondateur du théâtre chinois, mais on peut le regarder comme le véritable inventeur de l'opéra (thsă-khĭ). Des douze pièces qu'il a composées, indépendamment du *Si-siang-ki* (Histoire du pavillon occidental), une seule a survécu ; c'est *Le Festin du ministre d'État* ; et pourtant rien n'est plus vide d'invention que le plan de cette pièce, à laquelle je ne puis m'arrêter ; il n'y a ni art, ni intrigue, ni incidents dramatiques ; et, chose plus singulière encore [2], les morceaux lyriques ne dédommagent pas de l'ennui et de la stérilité du fonds. p.355

*

53e Pièce

舉案齊眉 *Kiù-ngan-thsi-meï* [3],

Ou Histoire de Meng-kouang, comédie sans nom d'auteur.

Cette pièce a pour sujet le mariage de Liang-hong et de Meng-

---

[1] Littéralement : « La salle du printemps agréable ».
[2] Wang-chĭ-fou est un des plus grande poètes de la Chine.
[3] Le titre courant se compose des quatre derniers caractères du titre complet et signifie : « (Meng-kouang) lève une table — au niveau de ses sourcils ».

kouang.

Meng-kouang ou Meng-tĕ-yao, dont l'histoire se trouve dans tous les recueils d'anecdotes, est regardée à la Chine comme le véritable modèle des épouses, modèle d'obéissance et d'humilité, qu'on ne manque jamais de proposer aux jeunes femmes.

Il y a, dans l'*Histoire de Meng-kouang*, des idées nobles et des maximes rebattues. Quant au principal rôle, il est magnifique. Scrupuleusement soumise à la règle, toujours attentive à garder la bienséance, dans chacune des situations où elle se trouve, Meng-kouang conserve la même physionomie. On ne peut nier que cette femme admirable, si toutefois elle a existé, ne mérite une partie des éloges que les Chinois lui donnent encore.

*

54e Pièce

後庭花 *Heou-thing-hoa,*

Ou la Fleur de l'arrière-pavillon [1], drame composé par Tchin-thing-yŭ.

Tchin-thing-yŭ, qui a composé vingt et un drames, p.356 sur lesquels trois sont restés au théâtre, n'a pas mis dans cette pièce autant d'art et autant d'intrigue que dans *Tchao-kong, prince de Thsou. La Fleur de l'arrière-pavillon* est fondée sur une cause célèbre, et les drames judiciaires convenaient particulièrement aux écrivains qui se sentaient moins faits pour l'invention que pour les détails. Toutefois, en laissant de côté la facilité du genre, il y a des drames judiciaires fort intéressants, comme *L'Histoire du cercle de craie*, d'autres qui offrent tour à tour des scènes touchantes et des scènes comiques, d'autres un dénoûment ingénieux et vraiment théâtral ; mais le fond de celui-ci est tout à fait rebattu. Wang-king, secrétaire de Tchao-tĕ-fang, historiographe de l'empire, entretient des relations avec la femme de Li-chun, employé du tribunal ; et, pour mieux s'assurer la possession

[1] C'est une fleur de pêcher que le juge examine, pour parvenir à la découverte de la vérité.

de sa maîtresse, il assassine le mari. Tel est le sujet de *La Fleur de l'arrière-pavillon.* Quoique le drame soit très étendu et chargé d'incidents, il ne me semble pas que l'auteur ait ajouté quelque chose à l'histoire du procès de Wang-king, si ce n'est la versification.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la pièce, c'est le rôle d'un *enfant muet*, du fils de Li-chun. L'interrogatoire de cet enfant, qui répond par signes aux questions que le juge lui adresse, est d'une grande beauté dramatique. Ramené pour la seconde fois à l'audience, il recouvre la parole, comme le fils de Crésus, en voyant l'assassin de son père. p.357

*

55e Pièce

范張雞黍 *Fan-t'chang-ki-chu* [1],

Ou le Sacrifice de Fan et de T'chang, drame composé par Kong-ta-yong.

Les Chinois ont fait de l'amitié une vertu ; toutefois, comme la morale, telle qu'ils la conçoivent, n'engage à rien dans la pratique, il arrive souvent à la Chine que deux ou trois personnes se lient ensemble par un contrat, par un serment et par une cérémonie. Le contrat impose des obligations véritables et généralement les liens de l'amitié sont plus ou moins indissolubles, suivant que les clauses du contrat sont plus ou moins sévères. Quant à la cérémonie, elle consiste presque toujours dans un sacrifice offert par les parties contractantes.

On ne doit donc pas s'étonner qu'il y ait dans la littérature chinoise un très grand nombre de légendes sur l'amitié ; celle de Fan et de Tchang en est une. Fan-kiu-king, originaire du Chan-yang, contracte avec Tchang-youên-pĕ une amitié immortelle 死生交. Cette amitié ne se forme pas avec le temps, peu à peu, mais tout d'un coup, comme chez les musiciens. Après le pacte, ils offrent en sacrifice *un coq et du millet* ; puis, Fan-kiu-king, fié par un contrat, par un sacrifice et par un

[1] Mot-à-mot : « Le coq et le millet de Fan et de T'chang ».

serment, se met en route et se présente au concours p.358 ouvert dans la capitale. Mais l'amitié de Tchang-youên-pĕ n'était pas à l'épreuve de l'absence ; il tombe dans une grande tristesse, et, quoique sa jeune épouse et sa mère lui prodiguent les soins les plus tendres, il meurt de chagrin.

Autrefois, dans les cérémonies des funérailles, le char funèbre était toujours traîné par les parents et les amis du défunt. On place donc le corps de Tchang-youên-pĕ sur le char funèbre 靈車. Chose extraordinaire, malgré les efforts des parents et des amis et suivant la prédiction que Tchang-youên-pĕ en avait faite lui-même, le char reste immobile.

Au quatrième acte, Fan-kiu-king, averti par un songe de la mort de son ami et des circonstances miraculeuses qui s'opposent à l'inhumation du corps, quitte sur-le-champ la capitale, revient dans le Chan-yang, offre un sacrifice et préside aux funérailles de Tchang-youên-pĕ. On se remet à l'œuvre ; le char fuit et la cérémonie funèbre s'accomplit sans le moindre obstacle.

*

56e Pièce

兩世姻緣 *Liang-chi-yin-youên* [1],

Ou les Secondes noces de Weï-kao, comédie composée par Kiao-meng-fou.

Cette pièce a une physionomie tao-sse ; il est p.359 vraisemblable que l'auteur en a puisé le sujet dans une légende fabuleuse de Weï-kao, célèbre général des Thang, qui vécut sous les règnes de Te-tsong, de Chun-tsong et de Hien-tsong et fut mis, après sa mort, au nombre des génies.

Le jeune Weï-kao, simple bachelier, épouse Yŭ-siao, *courtisane de dix-huit ans*, dont il est éperdument amoureux. Quelques jours après

[1] *Yin-youên* signifie : « la prédestinée », en parlant des mariages ; et *liang-chi* (les deux existences) désigne « la vie présente et la vie antérieure ».

ses noces, contraint par son ambitieuse belle-mère de se présenter au concours des docteurs, il se voit dans l'obligation d'abandonner le domicile conjugal et d'entreprendre le voyage de Tchang-ngan. — Yŭ-siao, ne pouvant se consoler de l'absence de son époux, succombe à une maladie de langueur et renaît de ses cendres comme le phénix. Elle est recueillie par le gendre de l'empereur, qui l'élève avec beaucoup de soin.

Cependant Weï-kao avait obtenu au concours le grade éminent de tchoang-youên. Aussi habile dans l'art militaire que dans la politique, il s'était couvert de gloire sous le règne de Te-tsong. Nommé par Chun-tsong commandant en chef des armées impériales, il avait gagné des batailles, exterminé les Tartares Thou-fan.

Dans le quatrième acte, Tchang-yen-chang, qui était le gendre de l'empereur, fait préparer dans son hôtel un grand festin, auquel il invite le commandant en chef. Au jour fixé pour le banquet, p.360 Weï-kao arrive dans l'hôtel de Yen-chang et y trouve Yŭ-siao, qu'il croyait morte. Après plusieurs incidents, *il contracte un second mariage avec sa femme, qui venait d'atteindre sa dix-huitième année.*

La comédie de Kiao-meng-fou n'est pas remarquable par le nombre et la variété des personnages ; mais le caractère de la jeune femme est tracé avec beaucoup d'esprit et de sensibilité.

*

57e Pièce

趙禮讓肥 *Tchao-li-jang-feï* [1],

Ou le Dévouement de Tchao-li, drame composé par Thsin-kièn-fou.

Il n'est que trop vrai qu'il y a eu des anthropophages, comme dit Voltaire, dans son Dictionnaire philosophique. A la Chine, pays très policé et très civilisé, nous en avons trouvé sous la dynastie des Song ; voici maintenant une pièce de théâtre qui nous en montre sous la dynastie des Han.

[1] Littéralement : « Tchao-li offre, par dévouement, sa graisse ».

Pendant la première année *kièn-wou* (l'an 25 de notre ère), sous le règne de l'empereur Kouang-wou-hoang-ti, avec lequel commence la dynastie des Han orientaux, il y avait dans la province du Ho-nan une foule de Chinois, qui ne se mangeaient pas entre eux, mais qui mangeaient les hommes et les femmes des districts où ils s'établissaient. A leur p.361 approche, les habitants, saisis d'épouvante, prenaient la fuite. Dans le premier acte du Tchao-li-jang-feï, le théâtre représente les champs de Pièn-king. Une veuve, d'un rang distingué, madame Tchao, arrive, soutenue par ses deux fils, au pied de la montagne Y-thsieou ; le fils aîné s'appelle Tchao-hiao, le cadet Tchao-li. Comme les émigrés du *Chouï-hou-tchouen*, ils s'étaient dérobés par la fuite aux incursions des brigands... Mais quand on est dans les champs, il faut pourvoir à sa subsistance. Pendant que Tchao-li coupe du bois, Tchao-hiao s'éloigne un peu pour chercher des herbes et des racines. A peine a-t-il fait cent pas, qu'il survient un homme d'une effrayante physionomie. Le nom de cet homme était Ma, son surnom Wou, son titre honorifique Tseu-tchang. Originaire de la province de Tchin-tcheou, il avait à se plaindre des juges et des examinateurs publics, car, s'étant présenté au concours pour le mérite militaire, il avait été rejeté des examens, malgré son talent, *à cause de sa laideur*. Pour se venger de l'injustice des hommes, il s'était mis à la tête d'un parti de mécontents et *mangeait chaque jour à ses repas un petit morceau de cœur ou de foie humain*... Ma-wou étend ses mains sur les épaules de Tchao-hiao et l'entraîne dans son camp, où il veut le poignarder. Après avoir essayé vainement d'attendrir le chef des anthropophages, Tchao-hiao, qui était rempli de piété filiale, implore comme p.362 une grâce la permission d'*honorer sa mère*, une fois encore, avant de mourir, et promet de rentrer au bout d'une heure. Ma-wou hésite.

MA-WOU.

Qui m'assure que vous reviendrez ? Quel gage me donnerez-vous ?

TCHAO-HIAO.

Ma parole.

MA-WOU.

Cela n'est pas cher.

TCHAO-HIAO.

Je suis un disciple de Confucius ; ma parole vaut de l'argent.

Cette réponse amène une discussion philosophique sur les cinq vertus cardinales et particulièrement sur le sens du caractère 信 sincérité. Le chef des anthropophages est naturellement battu. Pour éprouver Tchao-hiao, il le laisse aller sur sa parole.

Rien de plus touchant que la scène où le jeune homme prend congé de sa mère ; les larmes de celle-ci ne peuvent le retenir et, quand le délai fatal est expiré, Tchao-hiao, fidèle à sa promesse, retourne au camp des anthropophages. Il est bientôt suivi de Tchao-li et de madame Tchao. Une lutte généreuse s'engage entre la mère et ses deux fils. Chacun veut donner sa vie pour les deux autres. p.363 Tchao-li, qui avait plus d'embonpoint que son frère Tchao-hiao, découvre sa poitrine, montre sa belle charnure et tâche de séduire l'anthropophage par l'appât de la gourmandise. A la fin, Ma-wou, touché de tant de vertus, fait grâce à Tchao-hiao et met en liberté la mère et les enfants.

Tel est la sujet de ce drame ; il me semble qu'il ne donne tort ni à Marco Polo, ni aux deux voyageurs arabes, dont la relation a été publiée récemment par l'illustre président de la Société asiatique [1]. p.364

---

[1] On trouve des anthropophages dans le *Chouï-hou-tchouen* (Histoire des rives du fleuve).

« L'hôtesse, au comble de la joie, servit la table ; les deux archers, pressés par la faim, se mirent à manger ; mais Wou-song, qui avait ouvert un pâté et l'examinait avec soin, interrogea l'hôtesse.

— Sont-ce là, cria-t-il, des pâtés d'homme ou des pâtés de chien ?

— Des pâtés d'homme ! répondit celle-ci, riant aux éclats. Où trouverions-nous donc de la chair humaine, pour faire des pâtés ? Le pays est calme ; on ne fait pas la guerre à présent.

(*Chouï-hou-tchouen*, chapitre XXXI).

Le tome II du *San-koue-tchi* (Histoire des trois royaumes), que M. Théodore Pavie vient de publier, est plein de faits analogues.

« Les trois cent mille hommes de Tsao consommaient une grande quantité de vivres ; la disette devint si affreuse dans le pays, *que les habitants se mangeaient les uns les autres*. » (Liv. IV, chap. IV, page 49.)

*

58e Pièce

酷寒亭 *Khŏ-han-thing* [1],

Ou le Pavillon, drame composé par Yang-hien-chi.

Le Pavillon offre un tableau intéressant des intrigues d'une courtisane, appelée Siao-ngo, avec un greffier du tribunal de Tchin-tcheou. On remarque dans le premier acte un trait de mœurs particulier aux Chinois ; c'est l'autorisation que réclame la courtisane, quand elle se présente à l'audience.

LA COURTISANE (au juge).

J'ai soutenu pendant trois ans ma mère, qui vient de mourir ; maintenant, je demande l'autorisation d'épouser un homme libre.

LE JUGE (au greffier).

Cette coutume existait-elle sous mes prédécesseurs ?

LE GREFFIER.

C'est une coutume très ancienne.

LE JUGE.

Alors, délivrez-lui un certificat.

On voit que la lecture du Youên-jîn-pĕ-tchong p.365 n'est pas seulement instructive sous le rapport de l'art dramatique, que le théâtre supplée à bien des choses et qu'on y apprend les vieilles coutumes, le *droit non écrit.*

Malgré le sujet, la pièce est morale et présente d'excellentes leçons.

« Un vieillard s'étant avancé avec respect, Hiuen-te sut qu'il vivait du produit de sa chasse et se nommait Lieou-ngan... Ce jour-là, le vieillard avait parcouru et battu la plaine sans rien rapporter ; il tua sa propre femme, pour soulager la faim de Hiuen-te !

— Quelle est cette chair, demanda Hiuen-te ?

— C'est du loup... lui répondit le vieux chasseur, et *ils soupèrent*.

(Liv. IV, chap. V, p. 74.)

[1] Littéralement : « Le Pavillon où l'on prend le frais et où l'on boit du bon vin ».

*

59e Pièce

桃花女 *Thao-hoa-niù,*

Ou Fleur de pécher, comédie tao-sse, sans nom d'auteur.

A défaut d'une imagination vive et forte, les poètes tao-sse ont une imagination féconde en fantômes. Voici une pièce qui n'a pas moins de cent dix pages, et où l'on voit plus de démons que l'enfer n'en peut contenir, comme dit le tragique anglais. Le principal personnage de la comédie est une jeune magicienne, qui a pénétré tous les secrets, tous les mystères du Tao, et dont le nom est *Fleur de pécher* ; le personnage qui vient après est un sorcier d'un grand mérite, qu'on nomme ironiquement Tcheou-kong. *Fleur de pêcher* déjoue par ses talismans, par ses invocations, les savants calculs de Tcheou-kong. Le dessein de l'auteur est d'opposer les sectateurs du Tao à ceux qui font profession de prédire les choses à venir et de montrer que la magie est supérieure à l'art devinatoire. Peut-être le poète a-t-il eu l'intention de p.366 faire ressortir par un contraste ingénieux tout ce qu'il y a de profondément ridicule chez les uns et chez les autres. Quant à moi, j'aime mieux y voir un cadre satirique.

La traduction d'une pareille comédie ne se laisserait pas lire. Il y a pourtant une scène intéressante, c'est celle où Tcheou-kong, dont l'esprit commence à baisser, tente, avant de *renoncer aux affaires*, une dernière expérience et tire l'horoscope de son commis. La bonne foi du sorcier, qui croit réellement à son art, son désespoir, quand il reconnaît que son vieux serviteur n'a plus que trois jours à vivre ; son caractère bienveillant et désintéressé ; les incertitudes du commis, qui sent que son maître dégénère et n'en conçoit pas moins des inquiétudes très vives, tout cela est peint avec bonheur et avec une grande naïveté.

*

60e Pièce

竹葉舟 *Tchŏ-yĕ-tcheou* [1],

Ou la Nacelle métamorphosée, drame tao-sse composé par Fan-tseu-ngan.

Cette pièce est une imitation de la quarante-cinquième, dont j'ai présenté l'analyse et donné des fragments. Dans le *Hoang-liang-mong*, Tchin-yang-tseu convertit Liu-thong-pin à la foi et au culte des p.367 Tao-sse ; dans *La Nacelle métamorphosée*, Liu-thong-pin, devenu immortel, convertit un jeune bachelier, nommé Tchin-ki-king. Pour mettre sur la scène les aventures étranges imaginées par les sectateurs du Tao, lier les épisodes à l'action principale, il fallait un grand mérite. Ma-tchi-youên y a réussi, comme on l'a vu ; mais Fan-tseu-ngan n'était qu'un écrivain élégant. Toutefois, s'il n'avait pas l'invention, il avait du moins le talent de l'imitation et sa pièce, restée au théâtre, est la moins mauvaise de celles qu'on a composées dans ce genre, après Ma-tchi-youên.

*

61e Pièce

忍字記 *Jîn-tseu-ki,*

Ou Histoire du caractère *Jîn*, drame bouddhique composé par Tchin-thing-yŭ.

Ce drame, dont le principal rôle n'est pas tracé avec beaucoup d'art et de vérité, a pour sujet l'histoire miraculeuse d'un avare, converti au bouddhisme par un religieux mendiant. L'avare est un prêteur sur gages, devenu opulent. On l'appelle Lieou-kiun-tso. Il a de sa femme Wang-chi deux enfants, un fils et une fille. La première scène du prologue peint d'abord le personnage :

WANG-CHI.

La neige tombe à gros flocons. Mon Youên-waï, p.368 on dit toujours :

[1] La nacelle (peinte sur) le papier.

Le vent et la neige sont la providence des cabaretiers. Si nous prenions une tasse de vin.

LIEOU-KIUN-TSO.

Non, ma femme, non ; je ne puis y consentir. Le vin est maintenant hors de prix.

WANG-CHI.

Quoi ! avec une fortune comme la vôtre...

LIEOU-KIUN-TSO.

Ah ! vous m'assassinez ; allons, allons. (Au domestique.) Qu'on apporte du vin.

LE DOMESTIQUE.

J'obéis.

LIEOU-KIUN-TSO (rappelant le domestique).

Écoute ; tu auras soin de ne tirer que deux tasses...

D'autres incidents servent à mettre en relief, puis à irriter le caractère de l'avare. Mais, ce qu'il y a d'intolérable dans le prologue, c'est le plagiat de l'auteur. On y trouve deux scènes du Ho-han-chan, que j'ai traduit. Lieou-kiun-tso aperçoit dans la rue un jeune bachelier qui tombe d'inanition. Il recueille dans sa maison cet infortuné, dont le nom est Lieou-kiun-yeou. Sans lui offrir de l'argent, il lui propose de l'adopter, c'est-à-dire *de le reconnaître comme frère adoptif*, non par une généreuse inspiration de son p.369 cœur, mais parce que les affaires du bureau occupent toute sa journée et qu'il a besoin d'un homme pour opérer ses recouvrements. D'ailleurs, il se rend justice et ne cache pas ses défauts.

> — Je vous préviens que je suis avare, très avare, dit-il à Lieou-kiun-yeou ;

toutefois, comme celui-ci est pauvre, il accepte avec empressement une proposition qui lui paraît avantageuse et s'installe dans la maison du financier.

Au premier acte, l'auteur personnifie le bouddha Çakyamouni sous les traits d'un religieux mendiant. Cherchant, comme tous les écrivains de l'époque, à verser le ridicule sur le bouddhisme, il fait de ce religieux un personnage qui prête à la moquerie. On va en juger :

LE RELIGIEUX (frappant à la porte de Lieou-kiun-tso).

Nan-wou, Nan-wou, Amida bouddha ! Holà ! Lieou-kiun-tso, méchant avare !

LIEOU-KIUN-YEOU (se levant avec vivacité).

D'où vient ce tintamarre ? (Il ouvre la porte de la maison et aperçoit le religieux.)

Miséricorde ! Quel embonpoint ! Quelle masse de chair !

LE HO-CHANG.

Oh, le mendiant ! Qui le croirait ? il n'est pourtant pas mort dans la neige.

LIEOU-KIUN-YEOU (à part).

Il sait tout ! p.370

LE HO-CHANG.

L'avare est-il à la maison ?

LIEOU-KIUN-YEOU.

Attendez, je vais avertir mon frère. (Il étouffe de rire.)

LIEOU-KIUN-TSO.

Qu'avez-vous donc ?

LIEOU-KIUN-YEOU (riant toujours).

Ah, mon frère ! l'homme le plus risible du monde ! Venez donc, venez donc sur le seuil de la porte. (Lieou-kiun-tso se lève et quitte la salle.)

LE HO-CHANG (apercevant Lieou-Kiun-tso).

Il a bien la physionomie d'un avare.

LIEOU-KIUN-TSO (à part).

Ciel ! Quel ho-chang ! On n'a jamais vu un homme d'une aussi grosse corpulence. (Il éclate de rire à son tour.)

LE HO-CHANG.

D'où vient ce rire fou, extravagant ?

LIEOU-KIUN-TSO.

Je me ris de vous voir, avec votre mine affamée...

LE HO-CHANG.

Avec ma mine ! prenez-y garde ; je ne me ris pas de la vôtre. p.371

LIEOU-KIUN-TSO.

Il me fera mourir ! Ah, mon frère, qu'a donc mangé ce ho-chang ?

LE HO-CHANG.

Donnez-moi des légumes ?

LIEOU-KIUN-TSO.

(Il chante.)

Quel homme généreux et bienfaisant pourrait rassasier de légumes un ho-chang de cette espèce ? La forme de son ventre a quelque chose de monstrueux. S'il y avait ici un chameau, un éléphant blanc, un léopard...

LE HO-CHANG.

Après ?

LIEOU-KIUN-TSO.

Il pourrait s'accommoder lui-même un petit...

LE HO-CHANG.

Oui, oui, un de ces petits festins, où l'on ne mange pas, mais où l'on est mangé.

LIEOU-KIUN-TSO.

Enfin, de quoi se nourrit il ? Combien pèse-t-il ? Il faut que je prenne la mesure de son ventre, pour faire une comparaison.

LE HO-CHANG.

Une comparaison ? p.372

LIEOU-KIUN-TSO.

Ho-chang, on ne trouve dans l'antiquité que deux hommes auxquels vous ressemblez.

LE HO-CHANG.

Nommez-les.

LIEOU-KIUN-TSO.

(Il chante.)

Vous ressemblez à Ngan-lo-chan, des Thang ; vous ressemblez encore plus à Tong-tcho, des Han.

(Il parle.)

En vous apercevant sur le seuil de ma porte,

(Il chante.)

Je me disais : C'est sans doute un génie messager qui m'apporte un trésor.

LE HO-CHANG.

Etrange aveuglement ! Vos yeux, obscurcis par les passions, ne peuvent plus distinguer les gens de bien. Lieou-kiun-tso, je suis le bouddha Çâkia-Mouni : Donnez-moi à manger ; je vous transmettrai ma doctrine.

LIEOU-KIUN-TSO.

Votre doctrine, où est-elle ?

LE HO-CHANG.

Apportez-moi du papier, de l'encre et un pinceau. p.373

LIEOU-KIUN-TSO.

Je n'ai pas de papier.

LIEOU-KIUN-TEOU.

Pardon, mon frère, il y a ici du papier. Je vais en prendre une feuille.

LIEOU-KIUN-TSO (à part).

Une feuille qui coûte un denier ; c'est une ruine, une vraie ruine, que cet homme-là.

LE HO-CHANG.

Si vous n'avez pas de papier, qu'on m'apporte de l'encre et un pinceau. Je puis écrire ma doctrine sur la paume de votre main. (Lieou-kiun-yeou apporte un pinceau, de l'encre et une pierre à broyer ; le ho-chang trempe son pinceau dans l'encre.) Kiun-tso, donnez-moi votre main.

LIEOU-KIUN-TSO.

La voici.

LE HO-CHANG (écrivant).

Nan-wou ! je vous transmets la grande doctrine de Foĕ.

LIEOU-KIUN-TSO (regardant la paume de sa main).

Ô chose comique ! C'est le caractère Jîn 忍, « patience ».

LE HO-CHANG.

Dites un trésor que vous porterez toujours avec vous. (Il disparaît.) p.374

LIEOU-KIUN-TSO (à son frère).

Où est donc le ho-chang ?

LIEOU-KIUN-YEOU.

Voilà qui est bien extraordinaire. (Il ouvre la porte et cherche le ho-chang.)

LIEOU-KIUN-TSO.

Il a disparu ; c'est un prodige. — Mon frère, je voudrais avoir de l'eau. Il faut que j'ôte ce caractère. (Lieou-kiun-yeou apporte un vase plein d'eau ; Lieou-kiun-tso se lave la main et ne peut venir à bout d'effacer le caractère 忍) En vérité, c'est à n'y rien comprendre. Mon frère, donnez-moi donc une brosse. (Il prend une brosse.) Plus je frotte ma main, plus le caractère est visible. — Je vais prendre mon mouchoir. Oh, mon

frère, regardez donc ; le caractère 忍 s'est imprimé sur mon mouchoir !

LIEOU-KIUN-YEOU. (stupéfait).

Tout cela est miraculeux.

Après le ho-chang vient un autre religieux, qui frappe à la porte. Introduit dans la maison de Lieou-kiun-tso, il soutient que le financier lui doit mille deniers de cuivre et réclame son argent. Une telle impudence excite au plus haut degré la colère de l'avare, qui s'oublie au point de frapper le religieux et de lui arracher la vie, car le prêtre de Bouddha p.375 tombe et expire à l'instant même. Quand on essaye de le relever, Lieou-kiun-tso aperçoit sur la poitrine du bonze le caractère 忍 « patience », que sa main y a imprimé. Frappé de surprise et de terreur, il s'éloigne par prudence de sa maison et rencontre le ho-chang ; celui-ci l'exhorte à embrasser le bouddhisme. Lieou-kiun-tso résiste encore ; mais il se fait une religion à sa manière. Sans sortir de chez lui, il renonce au monde et s'ensevelit dans la solitude. Après avoir confié à Lieou-kiun-yeou sa femme, son fils, sa fille, l'administration de son immense fortune, il se retire dans un petit pavillon au fond de son jardin et s'y livre à toutes les austérités de la vie cénobitique.

Au deuxième acte, la scène s'ouvre par l'entrevue de Lieou-kiun-tso et de son fils. Cet enfant, d'une singulière précocité d'esprit, avertit son père de la conduite équivoque de Wang-chi, sa mère.

> — Chaque jour, s'écrie-t-il avec indignation, elle s'enferme dans sa chambre avec mon oncle ; j'ignore en vérité ce qu'elle y fait.

A ces paroles, Lieou-kiun-tso, transporté de colère, quitte précipitamment le pavillon, traverse le jardin, pénètre dans la maison, s'arme d'un couteau de cuisine et frappe à la porte de la chambre. Wang-chi, surprise en adultère, se décide pourtant à ouvrir ; mais, quand Lieou-kiun-tso lève son couteau, il aperçoit sur la lame le caractère 忍 « patience » ; le couteau tombe de ses mains ; p.376

Wang-chi profite de la circonstance pour éclater en invectives contre son époux.

> — Ô le plus barbare des hommes ! on disait qu'il avait renoncé au monde, qu'il étudiait les Soûtras, adorait le dieu Foĕ... Loin de là, il veut m'assassiner.

Le ho-chang, qui arrive à propos, renouvelle ses exhortations. On voit que l'intrigue est conduite, jusqu'à un certain degré, comme dans *Le Songe de Liu-thong-pin*. D'incidents en incidents, Lieou-kiun-tso, qui n'était bouddhiste qu'à demi, se convertit tout à fait, abandonne sans regret ses propriétés et entre dans un monastère.

On trouve dans ce drame des situations étranges et des apparitions coup sur coup. Les mœurs du temps et les habitudes superstitieuses des Chinois autorisaient sans doute la fantasmagorie théâtrale. Il n'en est pas moins vrai que l'auteur a ignoré plus que Kouan-han-king et Ma-tchi-youên l'art d'enchaîner les scènes et de faire naître les événements.

*

62e Pièce

紅梨花 *Hong-li-hoa,*

Ou la Fleur de poirier rouge, comédie composée par T'chang-cheou-king.

Cette petite comédie, dont le dialogue manque de vivacité et n'est semé d'aucun trait, est conduite avec un art qui ne se retrouve pas au même degré p.377 dans les autres. Un bachelier nommé Tchao-ju-tcheou, tourmenté du désir de voir, puis d'épouser Sié-kin-lièn, jeune courtisane d'une grande célébrité, entreprend, dans ce but, le voyage de la capitale. Introduit chez le gouverneur de Lo-yang, son ancien condisciple, Lieou-kong-pĕ (c'est le nom du gouverneur) met en jeu divers stratagèmes pour donner le change à la passion de son ami. D'abord, il lui fait accroire que la courtisane est mariée ; il installe Tchao-ju-tcheou dans son cabinet d'étude, au fond du jardin, l'exhorte

à lire le *Chou-king* ; d'un autre côté, il charge un domestique d'amener secrètement dans sa maison la courtisane Sié-kin-lièn. Kin-lièn arrive. Le gouverneur lui expose son plan, ses desseins et, comme le bachelier n'a jamais vu la courtisane, il la prie de cacher son nom, de se faire passer pour la fille de Wang-tong-tchi et de chercher à inspirer de l'amour au bachelier.

Au deuxième acte, Kin-lièn, dans une promenade nocturne au milieu du jardin, est aperçue de Tchao-ju-tcheou, qui se met à courir après la jeune fille, lui adresse quelques paroles et en devient éperdument amoureux. Sié-kin-lièn joue parfaitement son rôle ; elle accueille les propos agréables du bachelier et se laisse lier par un serment à n'être jamais l'épouse d'un autre. Invitée à prendre une collation, elle consent à cette démarche périlleuse ; elle est au moment de pénétrer dans le pavillon, lorsqu'une vieille p.378 gouvernante, qui agissait de concert avec elle et avec le gouverneur, survient tout à coup, prend un ton irrité et accable de reproches les deux amants. Le pauvre bachelier, mécontent du sort, verse des larmes et s'abandonne au chagrin. L'adroite gouvernante se radoucit alors et finit par faire des propositions de paix, qui sont acceptées. Elle s'engage à négocier le mariage de la jeune fille avec Tchao-ju-tcheou, à condition que celui-ci obtiendra le titre de docteur.

L'espérance raffermit le courage du bachelier ; il travaille avec ardeur, se présente aux examens publics avec confiance, obtient la première place et revient triomphant dans l'hôtel du gouverneur. Il y retrouve la jeune fille, dont le vrai nom est bientôt reconnu. Une scène d'explications a lieu. Tchao-ju-tcheou, qui se sent redevable de son avancement au gouverneur Lieou, remercie ce dernier de l'heureux stratagème qu'il a employé et la pièce se dénoue par le mariage du docteur et de la courtisane.

De toutes les comédies d'intrigue qui se trouvent au répertoire, La Fleur de poirier rouge est la moins intéressante et la plus régulière. p.379

*

63e Pièce

金安壽 *Kin-ngan-cheou* [1],

Ou la Déesse qui pense au monde, drame tao-sse composé par Kia-tchong-ming.

Une jeune déesse, nommée Kin-thong-yŭ-niù, éprouve dans le ciel le besoin d'aimer, pense au monde et se laisse abattre à la mélancolie. Pour la punir, la reine de l'Occident, Si-wang-mou, la condamne à descendre sur la terre et à renaître dans un corps humain. Parvenue à l'âge nubile, la déesse épouse Kin-ngan-cheou, personnage qui donne son nom à la pièce. Au bout d'un certain temps, Si-wang-mou ordonne au religieux Thiĕ-kouaï-li de convertir les deux époux à la foi des tao-sse et de les amener dans le ciel ; mais, comme Kin-ngan-cheou et sa femme résistent aux exhortations du religieux, celui-ci, qui a plutôt l'air d'un intrigant de profession que d'un immortel, use de tous les moyens, de toutes les espiègleries pour arriver à son but ; il joue cent mauvais tours à Kin-ngan-cheou et opère tant de miracles que la femme, effrayée, se convertit la première ; Ngan-cheou ne tarde pas à l'imiter ; puis, tout à coup, par un décret de la reine de l'Occident, les néophytes sont élevés au séjour des dieux.

Le lieu de la scène est d'abord dans le ciel, sur les bords' du lac Yao-tchi, près du célèbre pêcher p.380 Fan-thao, dont les fruits procurent l'immortalité à ceux qui en mangent ; puis, jusqu'à la fin du troisième acte, l'action continue sur la terre, dans la maison de Kin-ngan-cheou ; enfin, au quatrième, les acteurs retournent au ciel. La versification est très remarquable ; c'est l'unique pièce du répertoire dans laquelle on trouve un chœur et des danses ; quant au drame, il ne mérite aucune estime.

*

[1] Nom du principal personnage.

64e Pièce

灰闌記 *Hoeï-lan-ki,*

Ou Histoire du cercle de craie, drame composé par Li-hing-tao.

Ce drame a été traduit en français par M. Stanislas Julien [1].

*

65e Pièce

冤家債主 *Youên-kia-tchaï-tchu,*

Ou le Créancier ennemi, drame mythologique, sans nom d'auteur.

Le sujet de ce drame est un procès que le bouddhiste Tchang-chen-yeou intente aux divinités infernales. De tels procès ne sont pas rares à la Chine ; p.381 Duhalde en cite plusieurs. Il arrive même souvent que les tribunaux prennent l'initiative.

Le prologue nous introduit dans la maison de Tchang-chen-yeou, originaire de Kou-tching. Chen-yeou, converti au bouddhisme, vit honnêtement avec sa femme légitime Li-chi, dont il a deux enfants. Chaque jour il récite les Soûtras (livres sacrés), adore Foĕ, fait des œuvres de miséricorde, approfondit les mystères de son culte. Sa piété lui concilie la faveur du roi des enfers, qui s'incarne sous les traits de Thsouï-tseu-yŭ et engage Chen-yeou à suivre la profession religieuse ; mais le bouddhiste, loin de céder aux sollicitations de Tseu-yŭ, refuse de quitter le monde ; il aime sa femme, qui est d'une grande beauté ; il aime ses enfants et ne se trouve pas en état de supporter les austérités du monastère. Tseu-yŭ attend avec patience.

Au premier acte, le supérieur du couvent des *Cinq tours*, voulant réparer l'autel de Foĕ, ordonne une quête dans tous les villages de sa juridiction. Un ho-chang (bonze), chargé de recueillir les offrandes, dépose en passant dix taels entre les mains de Chen-yeou, qui les remet à sa femme et sort avec le religieux. La femme s'approprie le dépôt ; et,

---

[1] *Hoeï-lan-ki* ou l'Histoire du cercle de craie, drame en prose et en vers, traduit du chinois et accompagné de notes, par Stanislas Julien. 1 vol. in-8°. Londres, 1832.

quand le ho-chang se présente, avant le retour de Chen-yeou et demande son argent, elle soutient effrontément qu'elle a tout rendu.

Selon les bouddhistes et les tao-sse, le vol a cela de propre qu'il abrège les jours de celui qui le commet et entraîne les plus grands malheurs. Les p.382 divinités infernales, vaincues par les imprécations du religieux dépouillé (c'est le créancier ennemi), infligent à la famine de Chen-yeou le châtiment qu'elle mérite. Au second acte, Tchang-chen-yeou, trompé par sa femme, fait le partage de ses biens entre ses deux enfants. Le fils aîné se livre à toutes les prodigalités, à toutes les débauches, consomme sa ruine, dissipe le patrimoine de son frère et meurt. Sa mère Li-chi ne tarde pas à le suivre dans la tombe. En proie au chagrin, justement alarmé pour son second fils, qui tombe dangereusement malade, Tchang-chen-yeou met en œuvre tous les moyens que sa piété lui suggère, afin d'obtenir que la vie de son fils soit prolongée. Il offre un sacrifice dans le temple de Foĕ, adresse une longue prière au Bodhisattva du temple ; mais, en dépit de toutes les prières et de tous les sacrifices, le malade succombe. Irrité de se voir ainsi trompé dans ses espérances, le père, au désespoir, accuse d'injustice les divinités des enfers et prend le parti de les traduire devant les tribunaux. Il porte plainte devant Thsouï-tseu-yŭ, devenu gouverneur du district. Celui-ci, alléguant son impuissance, refuse d'instruire le procès ; mais, dans un songe, il fait apparaître à Tchang-chen-yeou sa femme et ses deux fils, qui expliquent clairement comment les divinités aperçoivent et notent toutes les mauvaises actions, et avec quelle justice on souffre en enfer. Après une telle vision, Chen-yeou se désiste de sa plainte et embrasse la vie religieuse. p.383

*

66e Pièce

倡梅香 *Tchao-meï-hiang,*

Ou la Soubrette accomplie, comédie composée par Tching-tĕ-hoei.

Cette comédie a été traduite en français [1].

*

67e Pièce

單鞭奪槊 *Tan-pièn-thŏ-sŏ* [2].

Ou le Combat de Yŭ-tchi-king-tĕ, drame historique composé par Chang-tchong-hièn.

Le combat de Yŭ-tchi-king-tĕ est une pièce à traduire. Ce drame offre l'histoire de Li-chi-min et des derniers temps de la dynastie des Soui (617 à 627 après J.-C.). On y trouve, comme dans toutes les pièces que les auteurs ont tirées de l'histoire, un grand fonds d'intérêt. Le ton en est grave et pathétique, le style concis et plein de mouvement.

*

68e Pièce

城南柳 *Tching-nan-lieou* [3],

Ou les Métamorphoses, opéra-féerie composé par Koŭ-tseu-king.

p.384Dans cette pièce, où tout est prodige, les morceaux lyriques tiennent naturellement beaucoup de place ; le chant, comme on l'a dit, est le merveilleux de la parole. Au premier acte, un vieux saule mâle épouse un jeune pêcher femelle. Ces étranges personnages se transforment, pour ainsi dire, de scène en scène, et finissent au quatrième acte par devenir immortels et semblables aux dieux. Tel est le sujet de ce drame mythologique ; il n'a rien d'intéressant pour nous, à l'exception d'une nomenclature assez régulière des dieux et des déesses qui servent la reine d'Occident. Quant aux métamorphoses, elles sont opérées par Liu-thong-pin.

---

[1] Théâtre chinois ou choix de pièces de théâtre composées sous les empereurs mongols, traduites pour la première fois sur le texte original. Paris, Imprimerie royale, 1838, 1 vol. in-8°.

[2] Le titre complet du drame est : 尉遲恭單鞭奪槊 « Yŭ-tchi-kong (Yŭ-tchi-king-tĕ), *armé seulement d'un fouet, arrache une lance* ». On voit que le titre courant est formé des quatre derniers caractères du titre complet.

[3] Littéralement : « Le saule (exposé au) midi de la ville (de Yŭ-tcheou) ».

*

69e Pièce

誑范叔 *Kouang-fan-cho,*

Ou Fan-cho trompé, drame sans nom d'auteur.

Sous le rapport du style, Fan-cho est un excellent drame. L'exécution en est très soignée, mais le p.385 fond de l'intrigue ne me paraît ni assez attachant, ni assez instructif pour que je m'y arrête. Le caractère du bachelier Fan-cho n'a rien de théâtral, et les personnages accessoires ne sont guère mieux conçus. La scène où Siu-kou, prince feudataire du royaume de Thsi, fait jeter Fan-cho dans un cloaque, n'est pas très noble ; on y trouve pourtant de l'éloquence.

*

70e Pièce

梧桐葉 *Ou-thong-yé,*

Ou la Feuille du Ou-thong [1], drame sans nom d'auteur.

La Feuille du Ou-thong ou *Le Mariage de Jîn-ki-tou et de Li-yun-yng* est une imitation du *Mari qui fait la cour à sa femme*, comédie dont j'ai donné des fragments. On y trouve le premier germe du rôle de Nieou dans le Pi-pa-ki. Cela peut nous convaincre que les bons auteurs des Ming étaient pleins de la lecture des poètes de la dynastie mongole.

*

71e Pièce

東坡夢 *Tong-po-mong,*

Ou le Songe de Tong-po [2], comédie bouddhique composée par Ou-tchang-ling.

Le Songe de Tong-po est à la fois un sujet p.386 bouddhique et une

---

[1] *Bignonia tomentosa*.

[2] Sou-tong-po, poète célèbre de la dynastie des Song. Il a fait un commentaire sur le *Chi-king*.

imitation heureuse du drame tao-sse intitulé : *Le Songe de Liu-thong-pin*. Si les Chinois accordent une grande liberté à l'imitation, il faut convenir pourtant que Tchang-ling, très inférieur, du reste, à Ma-tchi-youên, n'a pas commis le plus petit larcin. Il s'est pénétré de la pensée de Ma-tchi-youên ; il a étudié à fond le caractère de son génie et de son style et, sans lui emprunter aucune situation, aucune scène, il a fait un bon drame. On y trouve un grand morceau, où le caractère du célèbre réformateur Wang-ngan-chĭ est habilement peint.

*

72e Pièce

金線池 *Kin-sièn-t'chi* [1],

Ou le Mariage forcé, comédie composée par Kouan-han-king.

Un lettré, nommé Han-fou-tchin, qui allait à la cour, pour y subir ses examens, s'arrête sur sa route, à Thsi-nan-fou, chef-lieu d'un département dans le Chan-tong. Apprenant que le gouverneur de la ville est Chĭ-hao-wên, son ancien condisciple, il dirige ses pas vers l'hôtel de la préfecture, où il est accueilli par le gouverneur de la manière du monde la plus cordiale et la plus obligeante. Après les compliments d'usage, les deux amis se mettent à table. Le repas p.387 achevé, Chĭ-hao-wên appelle un domestique et lui transmet l'ordre d'amener à la préfecture une jeune courtisane, d'une grande beauté, nommée Thou-jouï-niang. La courtisane arrive et fait sur le cœur du bachelier une impression profonde. Han-fou-tchin se décide sur-le-champ à quitter la préfecture et s'installe dans la maison de Thou-jouï-niang, chez madame Li.

Cette hospitalité, qui n'était pas infructueuse pour la mère de la courtisane, pour madame Li, à laquelle Han-fou-tchin ne manquait jamais de faire quelque présent, finit par déplaire, quand le bachelier, déjà dépourvu de sens et de raison, se trouva dépourvu d'argent et de provisions de bouche. On le met à la porte. Han-fou-tchin profite du

[1] Mot-à-mot : « Le lac Kin-sièn ».

moment où Thou-jouï-niang se promène avec ses compagnons sur les bords *du lac Kin-sièn*, pour lui reprocher son ingratitude ; il cherche à l'attendrir et lui propose de l'épouser, mais la courtisane est inflexible. Dans son dépit, Han-fou-tchin traduit Thou-jouï-niang devant le tribunal de Thsi-nan-fou. Le gouverneur, instruit de l'affaire par son ami, ordonne d'abord qu'on administre la bastonnade à la jeune fille, qui se récrie.

> — Mais, dit alors Han-fou-tchin, comme le frère de Dorimène, dans la pièce de Molière, vous n'avez pas lieu de vous plaindre et vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous m'avez manqué de parole ; vous refusez de m'épouser ; on vous donne des coups de bâton ; tout cela est dans les formes. » (Un huissier lève le bâton.) p.388

THOU-JOUÏ-NIANG.

Hé bien ! j'épouserai, j'épouserai.

La pièce se termine par le mariage de Han-fou-tchin et de Thou-jouï-niang. Elle n'est pas aussi gaie que *Le Mariage forcé* de Molière ; elle n'est pas même assez gaie.

*

73e Pièce

留鞋記 *Lieou-hiaï-ki,*

Ou Histoire de la pantoufle laissée en gage, comédie composée par Tseng-touan-king.

Wang-yuĕ-ying, jeune fille de dix-huit ans, tient avec sa mère une boutique de parfumerie, dans une rue de Lo-yang. Ses charmes ont agi sur le cœur d'un étudiant appelé Kouŏ-hoa. Cet étudiant, contre l'ordinaire, n'est pas un libertin. Au milieu de toutes les intrigues, de toutes les orgies de la capitale, il conserve une sagesse exemplaire et ne montre qu'un amour honnête et désintéressé.

Il s'en faut de beaucoup que la jeune fille soit indifférente ; elle aime

Kouŏ-hoa, qui vient chaque jour dans la boutique, sous le prétexte d'y acheter de la parfumerie ; mais la présence de la mère est un obstacle à ses projets. Plus impatiente que son amant, Yuĕ-ying prend la résolution extrême de lui p.389 adresser une lettre, de lui ouvrir son cœur et de lui proposer un rendez-vous, la nuit, dans le temple de la déesse Kouan-yin ; l'intrigue amoureuse est conduite par une servante, qui porte la lettre et transmet la réponse.

Une telle proposition enflamme les désirs de Kouŏ-hoa. Chose rare à la Chine, l'amant arrive le premier au rendez-vous. Dans les pagodes chinoises, on trouve à peu près tout ce que l'on veut. En attendant celle qui doit mettre le comble à son bonheur, Kouŏ-hoa s'assoit à une petite table, près de l'autel de Kouan-yin ; il demande à un bonze du vin chaud, boit à plusieurs reprises, passe, sans s'en apercevoir, de l'enivrement de l'amour à un enivrement plus commun, et s'assoupit.

Sur ces entrefaites, la jeune fille arrive à son tour, accompagnée de la servante, qui porte une lanterne. Trouvant Kouŏ-hoa endormi, elle attend avec patience. Pourtant, quand le tambour annonce la quatrième veille, elle se décide à quitter la chapelle ; mais, avant de partir, elle veut laisser à Kouŏ-hoa un gage de sa tendresse ; elle enveloppe donc dans son mouchoir parfumé une pantoufle qu'elle avait brodée elle-même et la dépose sur le sein de son amant.

A son réveil, Kouŏ-hoa trouve la pantoufle, l'examine avec le plus grand soin et reconnaît qu'il a manqué l'heure du berger 悞佳期. Plein d'honneur, ne pouvant survivre à sa honte, il cherche à se donner la mort et, pour y parvenir, emploie un p.390 singulier moyen. Il avale le mouchoir de sa maîtresse et tombe étouffé. Le religieux, chargé de l'inspection de la chapelle, heurte en marchant un homme étendu à ses pieds ; au même instant survient le domestique de l'étudiant, qui, inquiet de ne pas voir revenir son maître, s'était acheminé vers la pagode. Une altercation des plus vives s'élève entre le domestique et le religieux. Le premier accuse le second d'avoir commis un meurtre, prend la pantoufle et court au tribunal.

Le grand juge Pao-tching avait l'habitude d'ouvrir l'audience dès l'aube du jour. Après l'exposé de la plainte, l'instruction du procès commence. On écoute le religieux ; mais, par un adroit stratagème, Pao-tching ne tarde pas à découvrir le mystère. Un employé du tribunal, déguisé en portefaix, se met à parcourir lentement les rues de Lo-yang, avec la pantoufle. Quand il passe devant la boutique de parfumerie, où demeure Wang-yuĕ-ying, celle-ci réclame l'objet qu'elle avait laissé en gage. Amenée bientôt à l'audience par le faux portefaix, elle est interrogée par le sage Pao-tching. Cette scène est attachante et parfaitement écrite.

Conduite par le tchang-thsièn dans la chapelle de Kouan-yin, la jeune fille examine avec beaucoup d'attention le cadavre de son amant et aperçoit dans sa bouche un coin du mouchoir, qu'elle tire avec vivacité. Kouŏ-hoa revient aussitôt à la vie, adresse quelques mots à sa maîtresse et se lève. Yuĕ-yng, accompagnée de son amant, retourne au tribunal, p.391 et Pao-tching, après avoir fait une mercuriale à la jeune fille, ordonne qu'on marie les deux amants.

Si cette pièce ne paraît pas remarquable par les ressorts dramatiques que l'auteur y fait jouer, elle est du reste fort décente. Dans la boutique de parfumerie, comme dans le temple de Kouan-yin, Tseng-touan-king a su conserver à la jeune fille, malgré la véhémence de sa passion, la délicatesse et le charme de la pudeur.

*

74e Pièce

氣英布 *Khi-yng-pou* [1],

Ou les Fureurs de Yng-pou, drame historique sans nom d'auteur.

Il faut lire *Les Fureurs de Yng-pou*, si l'on veut avoir une juste idée du caractère et des mœurs des anciens Chinois, sous la dynastie des Thsin, dynastie qui a été courte, mais féconde en révolutions. On y retrouve tous les personnages qui figurent dans Tchan-khouaï-thong ou

[1] Littéralement : « Yng-pou, transporté de colère ».

Le Trompeur trompé ; l'action y est plus vive, plus animée ; il y a plus de naturel ; mais la pièce est inférieure au *Trompeur trompé*, du côté du style et du côté de l'intrigue. La scène la plus éloquente et la plus pathétique est celle où Lieou-pang, fondateur de la dynastie des Han, sous le titre de Kao-hoang-ti, lave ses pieds en présence du général Yng-pou, officier de l'empereur p.392 Eul-chi-hoang-ti. L'humeur altière de Lieou-pang ; le dédain qu'il témoigne, en recevant Yng-pou ; les remords de celui-ci ; sa colère, quand il se voit privé des honneurs sur lesquels il comptait, le caractère double et artificieux de Souï-ho, tout cela est peint avec une grande liberté d'esprit et beaucoup de hardiesse.

*

75e Pièce

隔江鬬智 *Kĕ-kiang-theou-tchi* [1],

Ou le Mariage de Lieou-hiuen-tĕ, drame historique sans nom d'auteur.

On lit dans l'*Histoire générale de la Chine* :

« Après la prise de Kiang-ling, Sun-kièn céda à Lieou-peï (Lieou-hiuên-tĕ) les États de King-tcheou, de Tchang-cha, Koueï-yang, et fit avec lui une ligue offensive et défensive ; il la confirma par l'alliance de sa sœur, qu'il lui donna en mariage. Cette fille égalait ses frères en bravoure et joignait à la plus grande intrépidité une force extraordinaire. Elle était toujours accompagnée de cent suivantes, qui montaient la garde aux portes de son appartement et se rangeaient en haie des deux côtés, le sabre nu à la main, lorsque Lieou-peï lui-même ou quelque autre y entrait ; on ne l'abordait jamais qu'en tremblant. »

p.393 Tel est le sujet du grand drame historique intitulé Kĕ-kiang-theou-tchi. L'analyse de la pièce et l'examen des beautés qu'elle renferme tiendraient trop de place. A cela près de deux ou trois mots hasardés qu'il met dans la bouche d'une suivante, l'auteur a sagement

[1] Ce titre courant, formé des quatre derniers caractères du titre complet, signifie : « (Deux généraux) défendent le fleuve et montrent une grande prudence en combattant ».

respecté l'héroïne du *San-koue-tchi*. Quant aux rôles de Lieou-hiuen-tĕ et du fameux lettré Tchu-kouo-liang, surnommé *le Dragon endormi*, ils sont pleins de noblesse et d'intérêt [1].

*

76e Pièce

鏐行首 *Lieou-hang-cheou* [2],

Ou la Courtisane Lieou, drame tao-sse composé par Yang-kin-kièn.

C'est encore une imitation du *Songe de Liu-thong-pin* (pièce 45). Ma-tan-yang, célèbre religieux, convertit au culte et à la foi des tao-sse une jeune courtisane nommée Lieou-tsing-kiao. Après sa conversion, la courtisane est reçue parmi les déesses et les immortelles. p.394

*

77e Pièce

度柳翠 *Tou-lieou-thsouï,*

Ou la Conversion de Lieou-thsouï [3], drame bouddhique sans nom d'auteur.

Ce drame est le pendant de celui qui précède. Yue-ming, religieux bouddhiste, convertit à sa foi la jeune courtisane Lieou-thsouï. Ainsi, le sujet est le même. Quoique ces deux pièces se distinguent par des qualités différentes, le comique en est un peu forcé. A tous égards, elles ne peuvent être mises en parallèle avec *Le Songe de Liu-thong-pin*, où l'on trouve de la force, de la profondeur, un caractère bien observé, une touchante peinture du cœur humain.

*

---

[1] On trouve, dans l'introduction au *San-koue-tchi* de M. Théodore Pavie, un portrait de Tchu-kouo-liang qui est parfaitement touché. (Voyez le *San-koue-tchi*, tome I, introduction, p. XXXI.)

[2] Hang-cheou, en latin « meretrix ».

[3] Littéralement : « Lieou-thsouï transformée ».

78e Pièce

悞入桃源 *Ou-jï-thao-youên,*

Ou la Grotte des pêchers [1], opéra-féerie composé par Wang-tseu-yï.

On trouve, dans l'encyclopédie intitulée San-thsaï-thou-hoei, la petite légende qui a fourni le sujet de ce drame mythologique.

p.395 C'est l'histoire de Lieou-chin et de Youên-tchao. Originaires du district de Thien-thaï, fortement appliqués à la sagesse, ils vivent ensemble dans une inaltérable amitié ; et, comme cette amitié n'est fondée que sur la vertu, le dieu qui préside à la constellation Thaï-pĕ-sing, voulant converser avec eux, descend dans le monde et revêt une forme humaine. Au premier acte, le théâtre représente le mont Thien-thaï. Lieou-chin et Youên-tchao, qui cueillaient sur cette montagne des plantes médicinales, s'égarent du chemin et sont surpris par l'obscurité de la nuit. Après avoir parcouru plusieurs milles, ils rencontrent un vieillard, d'un vénérable aspect. Ce vieillard était le dieu Thaï-pĕ-sing, sous la figure d'un bûcheron. Une telle rencontre est pour Lieou-chin et Youên-tchao un événement des plus heureux ; car, guidés par le vieillard, ils entrent, sans le savoir, dans la Grotte des pêchers, où habite Si-wang-mou, la reine d'Occident, c'est-à dire dans le séjour des déesses. Là, ravis du spectacle qui s'offre à leurs yeux, abreuvés de nectar, rassasiés d'ambroisie, enthousiasmés de la musique des immortelles et des belles voix qu'ils entendent, ils perdent de vue la sagesse et s'abandonnent à la volupté. Lieou-chin, le premier, s'unit à une jeune déesse, dont les attraits le subjuguent, Youên-tchao en fait autant. Au bout d'une année, l'enchantement des plaisirs s'évanouit. Nos deux philosophes demandent à retourner dans leur pays natal ; on leur en indique le chemin. Mais, ce qu'il y a de curieux, c'est qu'ils ne savaient pas combien de jours p.396 s'étaient écoulés dans le district de Thièn-thaï, depuis qu'ils en étaient partis. Arrivé à quelques pas de son village natal, Lieou-chin est frappé de stupeur.

---

[1] Le titre courant est composé des quatre derniers caractères du titre complet : « (Lieou-chin et Youên-tchao) entrent par erreur dans la grotte des pêchers ».

LIEOU-CHIN (à Youên-tchao).

Mon frère, voyez donc comme tout est changé, depuis un an. C'est à n'y rien comprendre.

YOUÊN-TCHAO.

Je ne reviens pas de ma surprise. (Ils continuent à marcher.) Oh, pour le coup, voilà notre vieux temple.

LIEOU-CHIN.

Oui. (Ils examinent le temple.) Où est donc le petit pont ?

YOUÊN-TCHAO (avec étonnement).

Mon esprit est confondu.

LIEOU-CHIN.

Je suis stupéfait. N'importe, pénétrons plus avant. — Ô chose extraordinaire, voici les deux pins que j'ai plantés moi-même, l'année dernière, avant de partir pour le mont Thièn-thaï. Comme ils sont forts et avancés !

YOUÊN-TCHAO (souriant).

J'avoue qu'ils n'ont pas langui. C'est que, apparemment, la terre est plus féconde maintenant. p.397

LIEOU-CHIN (il frappe à la porte de sa maison).

Ouvrez-moi la porte.

LIEOU-TE (dans l'intérieur).

Encore un indiscret et un importun. N'ouvrez pas.

LIEOU-CHIN (frappant toujours).

Lieou-hong ! Lieou-hong ! Ouvrez.

LIEOU-TE (se levant et prenant son bâton).

Décidément, il a envie d'être battu. (A Lieou-chin.) Quoi ! après une année si malheureuse, quand les anciens du village offrent dans ma maison un sacrifice propitiatoire au dieu de l'agriculture, venir ici... Ah !

vous méritez d'être châtié pour votre impudence. (Il le frappe.)

LIEOU-CHIN.

Votre maison est la mienne, je suis Lieou-chin ; cet homme, que vous voyez, s'appelle Youên-tchao. Après un an d'absence, nous revenons du mont Thièn-thaï...

LIEOU-TE.

Du mont Thièn-thaï ! Oui, je m'en souviens, Lieou-hong, mon père, m'a dit autrefois que mon aïeul Lieou-chin s'en était allé avec Youên-tchao sur p.398 le mont Thièn-thaï, pour y chercher des plantes médicinales ; mais ils n'en sont jamais revenus ; il y a de cela cent ans au moins. On suppose qu'ils ont été dévorés par les loups.

LIEOU-CHIN.

Voilà une étrange supposition. (A part.) Au bout du compte, par où auraient-ils deviné ce qui est encore un mystère pour nous ? (Haut.) Sachez donc que, miraculeusement conduits dans la *Grotte des pêchers*, admis à vivre parmi les immortels, nous avons d'abord contracté avec deux jeunes déesses...

LIEOU-TE.

Ces hommes-là sont fous. (Montrant les pins à Lieou-chin.) Tenez, regardez ces deux pins. C'est mon grand-père Lieou-chin qui les a plantés. Quel âge leur donnez-vous ?

Une explication a lieu entre le grand-père et le petit-fils ; Lieou-chin raconte en détail à Lieou-te l'aventure du mont Thièn-thaï. Tout le quatrième acte se traîne d'un bout à l'autre sur un fond épuisé. Au cinquième, les deux amis quittent pour la seconde fois le district et rencontrent encore le dieu Thaï-pĕ-sing. Enfin, la pièce se termine par l'apothéose de Lieou-chin et de Youên-tchao. p.399

*

79e Pièce

魔合羅 *Mo-hŏ-lo,*

Ou le Magot, drame composé par Mong-han-king.

C'est un drame judiciaire, qui offre une assez grande ressemblance avec le Hoeï-lan-ki. Le caractère de la jeune femme, contre laquelle on élève une accusation fausse, est irrépréhensible et vaut, à bien des égards, celui de Haï-tang, dans *L'Histoire du cercle de craie* ; mais, il s'en faut de beaucoup que le plan de la pièce soit aussi bien conçu. L'action est languissante et l'on n'y voit pas une seule idée dramatique. Le cinquième acte, toutefois, ne me semble pas dépourvu d'intérêt ; c'est le jugement de Li-wen-tao [1]. Un petit magot, portant les caractères du marchand, figure au nombre des pièces de conviction ; de là vient le titre du drame.

*

80e Pièce

盆兒鬼 *P'an-eul-kouèï,*

Ou le Plat qui parle, drame sans nom d'auteur.

Le Plat qui parle est une pièce fondée sur une légende populaire ; elle est médiocrement écrite d'un bout à l'autre, et ne se soutient guère que par p.400 l'odieux et le ridicule. — Koŭe-yong, originaire de Pièn-liang, croit aux horoscopes, comme tous les Chinois. Un jour qu'il se trouvait sur la place du marché, il aperçoit un astrologue environné de la foule. Curieux de savoir quelque chose de sa destinée, il s'approche de l'astrologue. Celui-ci, qui était un très habile physionomiste, tenant les yeux fixés sur Koŭe-yong, le considère avec la plus grande attention pendant un certain temps et prononce son horoscope. L'horoscope n'est pas heureux, tant s'en faut. Epouvanté des maux qui l'attendent et ne pouvant y penser sans horreur, il quitte sa famille, son pays natal et s'établit à Lo-yang, où il amasse dans les affaires un assez bon nombre

[1] Il avait empoisonné son frère.

de taels.

Au bout de quelques années, se croyant à l'abri de toutes les infortunes, il revient avec sécurité dans son pays et s'arrête, en passant, à l'auberge de la Tuilerie (Oua-yao-tièn). C'était une affreuse taverne, dont le maître, ancien potier, se nommait Pan. La cassette dans laquelle Koŭe-yong avait serré son argent excite la convoitise de l'aubergiste et de sa femme. Ils se jettent tous les deux sur le malheureux voyageur et l'assassinent. Pan brûle le corps de sa victime, recueille ses cendres, pile ses os, dont il fait d'abord une espèce de mortier, puis un plat. C'est ce plat qui, apporté à l'audience de Pao-tching, parle très clairement, très distinctement et dénonce les coupables. p.401

*

81e Pièce

玉梳記 *Yŭ-sou-ki,*

Ou Histoire du peigne de jade, drame composé par Kia-tchong-ming.

L'Histoire du peigne de jade offre une grande ressemblance avec *La Tunique confrontée* (pièce 8). C'est l'histoire du bachelier King-tsou-tchin et de la courtisane Yŭ-hiang (parfum de jade). L'uniformité dans les caractères et les moyens en rendrait l'analyse tout à fait inutile.

*

82e Pièce

百花亭 *Pĕ-hoa-thing,*

Ou le Portique des cent fleurs, comédie sans nom d'auteur.

Comédie dans le genre érotique. Elle est fondée sur les intrigues de l'étudiant Wang-hoan et de la courtisane Kia-che. Ces petites pièces, qui n'avaient pour objet que d'amuser le public de la Chine, dans le XIVe siècle de notre ère, peuvent aujourd'hui servir à notre instruction. p.402

*

83e Pièce

竹塢聽琴 *Tchŏ-ou-thing-kin* [1],

Ou le Mariage d'une religieuse, comédie composée par Chĕ-tseu-tchang.

Cette comédie, malgré son titre, est assez décente et assez correcte. L'auteur a pris pour sujet le mariage de Tchin-sieou-jên avec une religieuse tao-sse, qu'on appelle Tchin-tsaï-louan. On ne lui reprochera aucune obscénité ; son défaut, c'est d'avoir entassé dans sa pièce un trop grand nombre d'incidents ; l'intrigue en est obscure.

*

84e Pièce

抱粧盒 *P'ao-tchoang-hŏ* [2],

Ou la Boîte mystérieuse, drame historique sans nom d'auteur.

Nous avons dans notre littérature *L'Orphelin de la Chine*. Si Voltaire conçut l'idée de cette pièce à la lecture d'un drame chinois, du *Tchao-chi-kou-eul* de Ki-kiun-tsiang, ce fut un écrivain anonyme, l'auteur de *La Boîte mystérieuse*, qui inspira *Le Jeune orphelin* p.403 de la famille de Tchao. L'examen comparatif des trois pièces, de leurs qualités et de leurs défauts, m'éloignerait trop de mon objet principal ; je me bornerai ici à l'analyse de *La Boîte mystérieuse*, mais j'indiquerai en passant les emprunts les plus remarquables que Ki-kiun-tsiang lui a faits.

Le sujet de *La Boîte mystérieuse* est pris dans l'histoire des Song. A la fin du règne de Tchin-tsong [3], de cet empereur qui n'aimait pas la guerre, qui avait conclu avec les Tartares un traité humiliant, dont les historiographes parlent d'une manière fort ironique, la monarchie était encore plus florissante que sous Taï-tsong. Malheureusement, Tchin-tsong, tenant fort peu à se montrer orthodoxe, vénérait trop les

---

[1] Le titre courant est formé des quatre derniers caractères du titre complet : « (Thsin-sieou-jên) écoute les sons du luth sur la *colline des bambous* ».
[2] Littéralement : « (Tchin-lin) porte dans ses mains une boîte à toilette ».
[3] Vers l'an 1022 avant J.-C.

docteurs tao-sse. Il aimait leurs livres ; il y croyait et manifestait sa croyance. Ce n'était pas assez d'un scandale pareil ; il avait offert publiquement un sacrifice à Lao-tseu [1]. Les eunuques, de concert avec tous les magiciens, tous les jongleurs du royaume, multipliaient les prodiges et enflammaient les imaginations. Chaque jour, des livres mystérieux tombaient du ciel. On les transportait dans un temple que l'empereur avait fait construire. Généralement, la couverture de ces livres était noire et scellée avec des caractères étranges. Les dragons apparaissaient, et, chose infiniment plus rare à la p.404 Chine, on découvrait sur les montagnes des fontaines dont l'eau était sucrée [2].

> « L'empereur est un saint, se dit à lui-même, dans le premier acte du prologue, un officier du palais, enthousiasmé de tant de merveilles ; les ministres sont des sages. L'empire jouit de la tranquillité et de l'abondance. Une seule chose afflige notre grand monarque, c'est de se voir privé de rejeton mâle, d'un prince héritier *Thaï-tseu.* Cependant, l'historiographe Wang-hong a présenté hier un rapport à l'empereur ; il expose que les astronomes ont aperçu, pendant la nuit, dans la constellation *Thaï-tseu* « Ursa minor », une étoile qui brillait d'un éclat extraordinaire. Cet événement est, sans contredit, d'un heureux présage. Aussi l'empereur, transporté de joie, ordonne-t-il que l'on rassemble toutes les femmes du palais dans le jardin impérial. Sa Majesté est soutenue par l'espoir qu'une de ces femmes donnera le jour à un prince héritier. Il faut que j'avertisse le chef des eunuques. »

Le premier acte nous introduit dans le jardin impérial. Tchin-tsong n'y fait que des puérilités. A la voix du chef des eunuques, les femmes du palais se rangent sur deux files. Un officier présente à l'empereur un de ces arcs, qu'on appelle *Tan-kong*, et qui servent à lancer des billes ; l'empereur lance, en effet, une petite boule d'or.

---

[1] Dans le palais *de la Pureté suprême*. (Voyez le Li-taï-ti-wang-niên-piao, Tchin-tsong, septième année *ta-tchong-tsiang-fou*.)
[2] Voyez l'Histoire générale de la Chine, t. VIII, p. 164.

— Qu'une de vous me la rapporte, crie l'auguste monarque, se p.405 tournant vers les femmes ; aujourd'hui même, elle partagera ma couche.

Il n'avait pas achevé ces paroles, que toutes les femmes du palais, rompant les files, se précipitent dans les parterres. Leurs pieds, que le poète compare à des nénufars, effleurent à peine les gazons. Parcourant tous les recoins, furetant à droite, à gauche, elles cherchent avec une attention mêlée d'inquiétude. A la fin, Li-meï-jîn aperçoit la petite boule ; elle la ramasse et pousse un cri. Amenée bientôt devant l'empereur par Tchin-lin, le chef des eunuques, la jeune concubine s'agenouille et reçoit les compliments du monarque.

— Oh, qu'elle est belle !

dit tout bas un officier ;

— Elle est encore plus heureuse, répond un autre.

L'empereur rentre dans son palais, conduisant Li-meï-jîn par la main.

Un intervalle de neuf mois environ sépare le premier acte du deuxième. Li-meï-jîn vient de mettre au monde un *Thaï-tseu* « prince héritier ». L'impératrice Lieou paraît sur la scène ; elle est dans une agitation extrême et appelle une de ses femmes, nommée Keou-tching-yu. On va juger du caractère de cette princesse par le dialogue suivant :

L'IMPÉRATRICE.

Keou-tching-yu, répondez à mes questions. Qui est-ce qui vous nourrit ?

KEOU-TCHING-YU. (Elle fait une révérence.)

L'impératrice. p.406

L'IMPÉRATRICE.

Qui est-ce qui vous donne des vêtements ?

KEOU-TCHING-YU. (Elle fait une révérence.)

L'impératrice.

L'IMPÉRATRICE.

Si je vous ordonnais d'aller dans le palais oriental...

KEOU-TCHING-YU.

J'irais.

L'IMPÉRATRICE.

Dans le palais occidental...

KEOU-TCHING-YU.

J'irais.

L'IMPÉRATRICE.

Si je ne vous ordonnais rien.

KEOU-TCHING-YU.

Je resterais ici.

L'IMPÉRATRICE.

Ah, mon cœur tressaille de joie ; Tching-yu, je vous aime. Il faut que vous me rendiez un service important ; j'ai besoin de vous pour une certaine chose. p.407

KEOU-TCHING-YU.

Quelle est cette chose ?

L'IMPÉRATRICE.

Vous savez que Li-meï-jîn est accouchée d'un fils. Allez dans le palais occidental ; dites à la princesse que Sa Majesté témoigne le désir de la voir ; puis faites semblant de quitter le palais et cachez-vous. Alors, ma bonne, vous prendrez l'enfant ; vous lui enfoncerez un poignard dans le sein, ou, si vous aimez mieux, vous l'étranglerez avec votre ceinture... Tching-yu, c'est à votre choix. Acquittez-vous de ma commission et revenez promptement... Ah l j'oubliais un point essentiel ; vous jetterez le prince héritier, quand il sera mort, dans le grand lac du jardin.

KEOU-TCHING-YU. (Elle fait une révérence.)

J'exécuterai avec soin l'ordre de l'impératrice.

La scène change et le théâtre nous représente Keou-tching-yu, tenant un enfant dans ses bras. Son esprit paraît troublé, agité. C'est que, au moment d'exécuter l'ordre de l'impératrice, des scrupules étranges ont amolli son audace. D'un côté, la boule d'or que Li-meï-jîn avait ramassée dans le jardin impérial et que le prince héritier portait sur lui, d'un autre côté, les couleurs emblématiques de son petit vêtement, tout cela avait fait sur Tching-yu une impression des plus vives. Émue jusqu'au fond de l'âme, p.408 cette femme, plus superstitieuse que cruelle, conçoit tout à coup le projet de sauver le prince héritier. Elle s'achemine donc vers le petit pont du jardin. Surprise par Tchin-lin, qui portait dans ses mains une boîte à toilette, *P'ao-tcheang-hŏ* [1], elle prend le parti de lui dévoiler l'abominable complot de l'impératrice. Étouffant ses soupirs, elle cherche à émouvoir le chef des eunuques ; elle invoque tour à tour les maximes des sages et les exemples fameux de l'histoire. Tchin-lin laisse attendrir son cœur. Malgré la hardiesse et les périls de l'entreprise, il se dévoue au salut de la dynastie, ouvre la boîte, y cache l'enfant précieux, remet le couvercle et s'éloigne. Dans cette scène, habilement conduite, le rôle de Tchin-lin est d'un bout à l'autre intéressant et noble.

Cependant, l'impératrice, après avoir ordonné le meurtre du prince héritier, n'est pas encore satisfaite et trame déjà la perte de la mère. Il y a dans le palais un pavillon dont l'architecture est simple et l'aspect fort triste ; c'est le pavillon réservé aux concubines impériales qui ont encouru la disgrâce du monarque. — Li-meï-jîn y entrera ; elle y trouvera la mort. — Lasse d'attendre Keou-tching-yu, qui ne revient pas, l'impératrice, agitée d'une inquiétude mortelle, sort de son appartement, pénètre dans le jardin et rencontre Tchin-lin, portant sa boîte.

---

[1] De là le titre de la pièce. Cette boîte était un présent qu'il avait reçu de l'empereur.

L'IMPÉRATRICE.

Tchin-lin ?

TCHIN-LIN (consterné d'effroi).

Ciel, l'impératrice ! je suis mort.

L'IMPÉRATRICE.

Où allez-vous ?

TCHIN-LIN (avec embarras).

Dans le potager de l'empereur (il met sa boîte par terre), pour y cueillir des fruits de la saison.

L'IMPÉRATRICE.

Y a-t-il quelque chose de nouveau [1] ?

TCHIN-LIN.

On ne parle de rien.

L'IMPÉRATRICE.

Alors, vous pouvez vous retirer. (Tchin-lin reprend sa boite et s'éloigne précipitamment ; l'impératrice le rappelle.)

L'IMPÉRATRICE.

Tchin-lin, revenez ici. (Tchin-lin revient à pas lents, dépose encore sa boîte et s'agenouille.)

TCHIN-LIN.

Madame, j'attends vos ordres.

L'IMPÉRATRICE.

(A part.) Qu'a-t-il donc ? (Haut.) Tchin-lin, quand p.410 je vous dis : « Allez-vous en », vous fendez l'air, comme la flèche échappée de l'arc ; quand je vous dis : « Revenez », on dirait un crin qui traîne sur un tapis.

---

[1] Pour avoir des nouvelles certaines, on s'adressait toujours au chef des eunuques.

Tout ce dialogue a été emprunté par Ki-kiun-tsiang ; afin de montrer comment les Chinois imitent, je vais reproduire ici un fragment de *L'Orphelin de Tchao.*

HAN-KIOUÈ.

Qui es-tu ?

TCHING-ING.

Un médecin ; mon nom de famille est Tching ; je m'appelle Tching-ing.

HAN-KIOUÈ.

D'où viens-tu ?

TCHING-ING.

Du palais de la princesse, à qui j'ai donné des médicaments.

HAN-LIOU.

Quelle espèce de médicaments ?

TCHING-ING.

Des potions que l'on donne aux femmes en couches.

HAN-KIOUÈ.

Que portes-tu dans ce coffre ?

TCHING-ING.

Des herbes médicinales...

HAN-KIOUÈ.

N'y a-t-il rien autre chose de caché ? p.411

TCHING-ING.

Rien autre chose.

HAN-KIOUÈ.

En ce cas, tu peux t'en aller. (Tching-ing s'enfuit rapidement ; Han-kiouè le rappelle.)

Tching-ing, reviens ici. Qu'est-ce qu'il y a dans cette boîte ?

TCHING-ING.

Rien que des herbes médicinales.

HAN-KIOUÈ.

Pas autre chose ?

TCHING-ING

Pas autre chose.

HAN-KIOUÈ.

Va-t-en. (Tching-ing se sauve avec précipitation ; Han-kiouè le rappelle.)

Tching ing, reviens ici ; il y a là-dessous quelque chose de louche. Quand je te dis : « Va-t-en », tu voles comme la flèche échappée de l'arc ; quand je te dis : « Reviens », on dirait un crin qui traîne sur un tapis de laine [1].

L'impératrice veut contraindre le chef des eunuques à ouvrir la boîte mystérieuse ; son indiscrète curiosité s'irrite par les refus de Tchin-lin ; celui-ci, dont l'esprit n'est pas tout à fait irrésolu, allègue pour ses raisons certains caractères que l'empereur a tracés de sa propre main sur le couvercle, p.412 caractères qui interdisent aux étrangers l'ouverture de la boîte. L'impératrice persévère obstinément dans sa fantaisie ; elle insiste plus que jamais. Toutefois, mandée à la cour pour ordonner un festin, elle abandonne son projet, quand Tching-yu arrive et lui transmet un ordre de l'empereur. Tchin-lin, tiré d'embarras emporte sa boîte et le prince héritier.

Le deuxième acte, qui n'a pas plus de cinq pages, nous introduit dans le palais du prince de Thsou, de Tchao-tĕ-fang, frère cadet de l'empereur. Nous y rencontrons le prince héritier, que Tchin-lin a confié à ses soins. Tchao-tĕ-fang est un sage. Exempt d'ambition, homme d'une fidélité inviolable, il s'est chargé de l'éducation de cet enfant ; il y préside lui-même avec des égards tout à fait extraordinaires. — Le deuxième acte n'offre aucun intérêt ; mais on trouve dans le troisième deux grandes situations dramatiques : la première, quand le prince de Thsou, Tchao-tĕ-fang, présente pour la première fois son fils (car le prince héritier passe pour son fils) à l'empereur Tchin-tsong ;

[1] Voyez *Tchao-chi-kou-eul* ou l'Orphelin de la Chine, drame en prose et en vers, accompagné des pièces historiques qui en ont fourni le sujet, traduit du chinois par M. Stanislas Julien, membre de l'Institut. Paris, 1834, 1 vol. in-8°.

l'impératrice Lieou est assise à côté du monarque.

LE PRINCE DE THSOU (s'agenouillant).

Sire, daignez recevoir les hommages de Tchao-tĕ-fang, votre sujet.

L'EMPEREUR.

Mon frère, ne vous arrêtez pas aux cérémonies. p.413

LE PRINCE HÉRITIER (s'agenouillant).

Je souhaite que Votre Majesté vive dix mille années, dix mille années, dix mille fois dix mille années.

L'EMPEREUR (au prince).

Cet enfant a-t-il d'autres frères après lui ?

LE PRINCE DE THSOU.

Non, sire, c'est le douzième, le cadet de toute ma maison.

L'EMPEREUR (regardant le prince héritier).

(A part.) Plus je le regarde, plus je trouve qu'il a de la grandeur, de la majesté dans son air, dans ses gestes. (Au prince héritier.) Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire. Quel âge avez-vous maintenant ?

LE PRINCE HÉRITIER.

Votre sujet a dix ans.

L'IMPÉRATRICE (à part).

Dix ans ! Je tremble de frayeur. Cet enfant a les yeux, les traits, le visage de Li-meï-jîn, la douceur de sa voix... Si Keou-tching-yu m'avait trompée !

L'EMPEREUR (au prince de Thsou).

Mon frère, comment appelez-vous la femme qui vous a donné cet enfant ? p.414

LE PRINCE DE THSOU.

Li-meï ..

L'IMPÉRATRICE (se levant avec précipitation).

Sire, la collation est prête. On vous attend. (Elle prend l'empereur par la main et l'entraîne hors de son appartement.)

Voilà un dialogue simple, naturel, et qui aurait pu devenir une véritable scène dramatique entre les mains de l'auteur, si cet auteur avait su peindre les caractères avec des couleurs plus vives, plus diversifiées ; ajuster dans ce dialogue des mœurs, des passions, quelque chose de ce qui fait le principal ressort d'un drame, de ce qui anime les personnages ; malheureusement, les plus belles situations du monde ne peuvent pas suppléer à la médiocrité du talent. L'intérêt de la première scène du troisième acte n'est que dans la situation.

J'en dirai autant de la seconde scène, où l'impératrice Lieou, qui se trouve dans une grande anxiété d'esprit, fait subir à Keou-tching-yu un interrogatoire des plus pénibles. Elle veut arracher du cœur de cette malheureuse femme un secret que celle-ci ne révèle pas, mais garde au contraire avec un courage héroïque. Pendant que les domestiques du palais frappent Keou-tching-yu avec de gros bâtons, les soupçons de l'impératrice tombent sur Tchin-lin. Repassant tout ce qu'elle a vu dans sa mémoire, elle se demande si le chef des eunuques n'aurait p.415 pas concerté une intrigue avec sa suivante, et, pour parvenir à la découverte de la vérité, elle use d'un stratagème assez barbare. Elle appelle Tchin-lin et lui ordonne de frapper à son tour Keou-tching-yu. Ici, la situation devient plus forte, plus pathétique, plus attachante. L'embarras du chef des eunuques, la rude épreuve à laquelle on le met, la colère de l'impératrice et la persévérance de Tching-yu forment une scène vraiment théâtrale. Il me paraît inutile de la reproduire ici, puisqu'elle se trouve tout entière dans *Le Jeune orphelin de la famille de Tchao* [1]. Les plagiaires sont très communs à la Chine. Un savant critique en a fait la remarque :

[1] C'est la scène IV du IIIe acte.

> « Les auteurs dramatiques chinois, dit M. Charles Magnin, de l'Institut, ne se font pas un grand scrupule de s'emprunter les uns aux autres, non seulement des situations, mais des parties entières de dialogue, dont ils varient à peine les expressions [1].

Keou-tching-yu est soumise à la torture ; toutefois, comme on lui laisse prendre un peu de relâche, elle en profite pour s'élancer hors de la salle et va se briser la tête contre les marches du grand escalier. Quant à Tchin-lin, il est, pour la seconde fois, sauvé d'embarras.

> — L'empereur vous appelle, s'écrie un chambellan, qui entre dans la salle, et, sur-le-champ, les officiers du palais, tout remplis d'égards, accompagnent le chef des eunuques p.416 jusqu'au bout du *vestibule rouge*. Le *Kiun-ming-tchao* [2], du *Li-ki*, est un moyen dramatique fort commode ; on voit que notre auteur en use librement.

Dans l'intervalle qui sépare le troisième acte du quatrième, dix ans se sont écoulés. Tchin-tsong meurt et le prince héritier lui succède, sous le titre de Jîn-tsong. Nous laisserons parler le nouvel empereur.

JÎN-TSONG (seul).

Renfermé, quelques heures après ma naissance, dans une boîte à toilette, transporté secrètement dans le palais de Tchao-tĕ-fang, prince de Thsou ; nourri, élevé par ses soins, je me souviendrai toujours des bienfaits que j'ai reçus, car mon âme est pénétrée de reconnaissance. — Tchao-tĕ-fang m'a souvent parlé d'une femme du palais, de Keou-tching-yu, puis du chef des eunuques, Tchin-lin, à qui j'ai tant d'obligations. — Il faudra bien que je m'en acquitte. — Réfléchissons un peu. — J'avais dix ans quand mon père adoptif m'a présenté à l'empereur. Chose étrange ; Tchin-tsong, qui m'observa longtemps,

---

[1] Journal des savants, janvier 1843, p. 33.

[2] C'est le nom d'un article du *Li-ki* (Mémorial des rites). Il prescrit des égards et des déférences pour les personnes que le prince appelle. (*Li-ki*, chapitre intitulé Kiŏ-li, 1e partie, p. 43.)

parut touché jusqu'aux larmes. — Interrogé sur ma mère, Tchao-tĕ-fang n'eut pas le temps d'achever son nom, puisque l'entretien fut brusquement rompu par l'impératrice Lieou, qui, se levant avec précipitation, entraîna l'empereur hors de la salle. — A quelque temps de là, Tchin-tsong tomba malade ; et, comme il fut très alarmé de cette p.417 maladie, il désigna pour son successeur le douzième fils du prince de Thsou : c'était moi. — Devenu l'héritier présomptif du trône, mon premier soin fut de visiter tous les dignitaires du palais. L'impératrice Lieou seule refusa de m'admettre à son audience. Enfin, dans le palais occidental, j'ai pénétré jusqu'à Li-meï-jîn. Li-mei-jîn ! D'après ce que l'on m'a rapporté, je crois bien que je suis son fils, mais quelle certitude puis-je en avoir ? Ma naissance est encore un secret pour moi. — Maintenant que l'auguste empereur Tchin-tsong est monté au ciel, il faut que je gouverne à mon tour. Le règne de l'impératrice Lieou finit ; le mien va commencer. —Aujourd'hui, tout est sous ma juridiction. — Après mon audience, j'appellerai le chef des eunuques et j'aurai avec lui un entretien particulier.

Dans ce monologue, comme dans tout le cours de la pièce, l'auteur ne nous montre rien de ce qu'on trouve dans les annales. C'est un drame historique d'un genre particulier : caractères des personnages, mœurs, faits, tout est altéré. Il y a même dans l'*Histoire générale* du père de Mailla, qui croyait aux récits des historiographes comme à un article de foi, un très beau portrait de l'impératrice Lieou et un portrait singulièrement flatté.

La scène où Tchin-lin, chef des eunuques, explique à l'empereur le mystère de sa naissance et lève timidement tous les voiles qui le couvraient, est la grande scène du quatrième acte, la scène capitale p.418 de la pièce. Parfaitement conduite, elle a été très heureusement imitée par l'auteur du *Jeune orphelin de Tchao.*

Il y a plus de majesté dans *La Boîte mystérieuse*, plus de pathétique dans Ki-kiun-tsiang. Ainsi, pendant que Tching-ing parle, l'orphelin s'évanouit :

TCHING-ING.

Quoi ! vous ne comprenez pas encore ! Écoutez : l'homme vêtu de rouge est l'infâme ministre Tou-'an-kou, Tchao-tun est votre aïeul, Tchao-so est votre père, et la princesse est votre mère.

TCHING-PEÏ.

O ciel ! quoi ! Je suis l'orphelin de la famille de Tchao ! Je meurs de colère. (Tching-peï tombe évanoui.)

TCHING-YNG (le relevant).

Mon jeune maître, revenez à vous.

TCHING-PEÏ (reprenant ses esprits).

Je suis dévoré d'indignation et de douleur [1].

Dans *La Boîte mystérieuse*, l'empereur Jîn-tsong est représenté sous les traits les plus nobles. L'auteur lui a maintenu son caractère pendant le quatrième acte. Toujours maître de lui-même, il conserve une grande sérénité d'esprit :

TCHIN-LIN (il frappe la terre de son front, se relève et continue son récit).

Li-meï-jîn mit au monde un prince héritier ; alors p.419 l'impératrice Lieou... (Il s'arrête.) Je n'ose pas achever.

JIN-TSONG (avec calme).

Parlez ; le Fils du ciel vous écoute...

Le drame se termine par une scène où Jîn-tsong décerne à Li-meï-jîn le titre d'auguste impératrice mère. Pour témoigner publiquement sa reconnaissance, il confère un territoire au prince de Thsou ; il ordonne qu'on élève un mausolée à Keou-tching-yu et qu'on la place au nombre des femmes vertueuses de la Chine. Quant à Tchin-lin, il est nommé prince de Pao-ting et occupe le premier rang dans le conseil impérial et dans la magistrature.

---

[1] Voyez *L'orphelin de la Chine*, drame en prose et en vers, traduit du chinois par M. Stanislas Julien, membre de l'institut, p. 112 et 113.

Au résumé, *L'Orphelin de la Chine* de Voltaire n'est pas une tragédie du premier ordre, quoi qu'en dise Blair, qui la met, je ne sais pourquoi, après Zaïre, après Mérope, au nombre des chefs-d'œuvre de notre poète. Les idées générales, dont elle est remplie, ne sont pas fort heureusement à la portée des Chinois. *Le Jeune orphelin de la famille de Tchao* est supérieur à *La Boîte mystérieuse* ; mais, si l'auteur Ki-kiun-tsiang a pris à Sse-ma-thsièn un sujet plus dramatique, il n'a rien ajouté au récit du grand historiographe ; et, s'il a emprunté à *La Boîte mystérieuse* une fouie de situations, nous devons reconnaître qu'il n'en a perfectionné aucune.

*

85e Pièce

趙氏孤兒 *Tchao-chi-kou-eul,*

Ou l'Orphelin de la famille de Tchao, drame historique composé par Ki-kiun-tsiang.

Cette pièce, dont nous avons parlé dans l'analyse qui précède, a été traduite, pour la première fois, par Joseph Prémare, missionnaire à la Chine, et recueillie par Duhalde [1]. En 1834, M. Stanislas Julien en a publié une traduction nouvelle [2]. Si M. Julien est venu après Prémare, ce serait une injustice que de refuser au savant professeur du Collège de France le très grand mérite d'avoir, le premier, traduit les parties lyriques du drame, c'est-à-dire tous les morceaux écrits en vers.

*

86e Pièce

竇娥寃 *Teou-ngo youên,*

Ou le Ressentiment de Teou-ngo, drame composé par Kouan-han-king.

---

[1] *Description de la Chine*, t. III, p. 341 et suiv. in-fol.

[2] *Tchao-chi-kou-eul* ou l'Orphelin de la Chine, drame en prose et en vers, accompagné des pièces historiques qui en ont fourni le sujet, de nouvelles et de poésies chinoises, traduit par M. Stanislas Julien, membre de l'Institut. Paris, 1834, 1 vol. in-8°.

Ce drame a été traduit en français [1]. p.421

*

87e Pièce

李逵負荆 *Li-koueï-fou-king* [2],

Ou le Jugement de Song-kiang, drame composé par Khang-tsin-tchi.

Le principal personnage du drame, Li-koueï, surnommé le *Tourbillon noir*, est celui qui figure dans la quarantième pièce. C'est encore un épisode du *Chouï-hou-tchouên* ; comme Kao-wên-sieou, l'auteur du *Jugement de Song-kiang* n'a rien ajouté au récit de Chi-naï-ngan.

*

88e Pièce

蕭淑蘭 *Siao-cho-lan,*

Ou les Amours de Siao-cho-lan, comédie composée par Kia-tchong-ming.

Siao-cho-lan, éprise d'amour pour un jeune bachelier, invoque un bodhisatva. Cette petite comédie n'est qu'une imitation de *La Courtisane savante* (pièce 9). p.422

*

89e Pièce

連環計 *Lien-hoan-ki,*

Ou la mort de Tong-tcho, drame historique sans nom d'auteur.

Un épisode du San-koŭe-tchi a fourni le sujet de ce drame historique.

> « Cet épisode, dit M. Théodore Pavie, est l'un des plus beaux morceaux de la littérature chinoise... Une esclave danseuse, touchée du chagrin de son maître, qui pleure en secret sur les

[1] Voyez *Théâtre chinois, ou choix de pièces de théâtre composées sons les empereurs mongols*, traduites pour la première fois sur le texte original. Paris, Imprimerie royale, 1838, 1 vol. in-8°. *Journal des savants*, cahier de juillet 1842, article de M. Ch. Magnin.
[2] Littéralement : « Li-kouei, portant un bâton d'épine ».

malheurs du pays, lui arrache son secret et se dévoue au salut de l'empire. Elle consent à devenir à la fois la maîtresse de Tong-tcho et la femme de son favori ; elle sera entre eux la pomme de discorde ; elle armera le séide du tyran contre celui dont il s'est fait le partisan le plus soumis. Une fois qu'elle s'est chargée de sa périlleuse mission, la jeune femme sait la remplir jusqu'à la fin, en déployant toutes les séductions et toutes les ruses que comporte son double caractère de danseuse et d'esclave. Le régent tombe sous le glaive du favori et amène une de ces orgies populaires qui épouvantent les capitales, quand la populace passe de la terreur à l'enivrement de la licence [1].

Le morceau dont parle M. Théodore Pavie, et qui a été mis en français par M. Stanislas Julien, p.423 quoique très beau, est inférieur, sous tous les rapports, au Lien-hoan-ki. Si l'on voulait donner une opinion plus favorable encore de la littérature chinoise, il faudrait traduire le drame.

*

90e Pièce

羅李郎 *Lo-li-lang,*

Ou les Aventures de Lo-li-lang, drame composé par Tchang-koŭe-pin.

Des trois pièces composées par la courtisane Tchang-koŭe-pin, celle-ci est la plus faible ; on y trouve un style agréable et des vers pleins d'élégance.

*

91e Pièce

看錢奴 *Khan-thsièn-nou,*

Ou l'Avare, drame sans nom d'auteur.

[1] San-koŭe-tchi ou Histoire des trois royaumes, roman historique, traduit sur les textes chinois et mandchou de la Bibliothèque royale par M. Théodore Pavie, t. I, introduction, p. XVIII et XIX.

Cette pièce a été traduite par M. Stanislas Julien [1]. p.424

*

92e Pièce

還牢末 *Hoan-lao-mŏ* [2],

Ou le Dévouement de Li-koueï, drame composé par Li-tchi-youên.

Sujet tiré du *Chouï-hou-tchouen* ou de L'Histoire des rives du fleuve, dont j'ai donné des extraits. Les principaux personnages du drame sont Li-koueï ou le Tourbillon noir, Song-kiang ou le Défenseur de la justice, Sse-tsin ou le Dragon à neuf raies, et Lieou-thang ou le Démon aux cheveux rouges.

*

93e Pièce

柳毅傳書 *Lièou-y-t'chouen-chu* [3],

Ou le Roi des Dragons, drame mythologique composé par Chang-tchong-yèn.

Le roi des dragons est le roi des mers ou le Neptune des Chinois, car on le représente tenant un trident à la main. Ce drame a inspiré le sujet de la pièce intitulée *Ho-long-tan*. Comme San-kou, une jeune femme qu'on appelle San-niang, chante ses malheurs sur les rives du fleuve Jaune. p.425

*

94e Pièce

貨郎旦 *Ho-lang-tan,*

Ou la Chanteuse, drame sans nom d'auteur.

Ce drame, qui n'est qu'une imitation, a été traduit en français [4].

---

[1] La traduction de M. Julien n'a pas été imprimée ; mais on en trouve une analyse, à la suite de l'*Aulularia*, dans le théâtre de Plaute de M. Naudet.

[2] Littéralement : « (Le condamné qui) retourne au fond de sa prison ».

[3] Littéralement : « Lieou-y qui remet une lettre ».

[4] Voyez *Théâtre chinois, ou choix de pièces de théâtre, composées sous les empereurs mongols*. Paris, Imprimerie royale, 1838. *Journal des savants*, cahier de Juin 1842, article de M. Ch. Magnin.

*

95e Pièce

望江亭 *Wang-kiang-thing,*

Ou le Pavillon de plaisance, comédie composée par Kouan-han-king.

Une proposition de mariage faite par une religieuse est l'intrigue principale de la pièce. C'est un sujet qui a déjà été traité dans le Youên-yang-pi ou *La Housse du lit nuptial* (pièce 4).

*

96e Pièce

任風子 *Jîn-fong-tseu,*

Ou Jîn le fanatique, comédie tao-sse composée par Ma-tchi-youên.

Le *Jîn-fong-tseu*, presque entièrement fondé sur p.426 la magie et le merveilleux, paraît un ouvrage d'une espèce unique ; c'est moins une comédie qu'un spectacle tao-sse. Autant d'incidents, autant d'extravagances ; mais on ne peut s'empêcher d'y reconnaître, comme dans toutes les pièces de Ma-tchi-youên, un style très clair et très exact. Il faut dire aussi que le merveilleux occupe peu de place dans le Pĕ-wên ou le dialogue, et c'est principalement dans le dialogue que cet auteur original, qui avait tant de hardiesse, tant de saillie dans l'imagination, attaque les ridicules et les jongleries des Tao-sse.

Le caractère que l'auteur s'attache à développer est celui du fanatique. Un grand anachorète, qu'on appelle Ma-tan-yang et qui ressemble traits pour traits à Yang-tseu [1], arrive inopinément dans le district de Tchong-nan-chan. Il y opère une foule de métamorphoses, ressuscite les morts et finit par convertir au culte des Tao-sse tous les habitants du bourg de Kan-ho, à l'exception pourtant des bouchers. Les nouveaux convertis, scrupuleux observateurs de la loi, renoncent à manger de la viande et même des oignons, car, si la secte des Bouddhistes autorise l'usage du grand ail, du petit ail, de l'oignon et de

[1] Personnage qui figure dans le Songe de Liu-thong-pin (pièce 45).

la ciboule, la secte des Tao-sse, plus rigide, n'admet que les poireaux, le céleri, la coriandre et la ciboulette [1].

p.427 Sur ces entrefaites, les bouchers de Kan-ho, ou les quatre frères Jîn, dont le commerce est absolument perdu, ruiné, tiennent une conférence et délibèrent sur le parti à prendre. L'aîné de la famille (c'est le principal personnage de la pièce) forme la résolution de tuer Ma-tan-yang ; il part, malgré les sages représentations de sa femme Li-chi, et aborde l'anachorète ; mais, au bout de quelques minutes, Ma-tan-yang, à qui la nature obéit, fait tant de miracles que le boucher Jîn se convertit à son tour et embrasse la vie religieuse.

Le caractère du *Fanatique* me paraît inférieur, sous tous les rapports, au caractère de Liu-thong-pin. Après sa conversion, le boucher Jîn, qui n'a point changé de nature, est encore plein de jactance, plein de méchanceté, plein de cruauté. Quand on lui présente son enfant, pour montrer qu'il est dégagé de toute affection humaine, il le tue ; il le tue, en présence de son frère et de sa femme, qui reculent d'épouvante. Son fanatisme ne peut inspirer que de l'horreur. Le mari et la femme contrastent assez bien ensemble ; mais celle-ci, en témoignant son aversion pour le célibat, ressemble trop aux amies de Lysistrata, dans la licencieuse comédie d'Aristophane. p.428

*

97e Pièce

碧桃花 *Pi-thao-hoa* [2],

Ou la Fée, drame tao-sse sans nom d'auteur.

Ce drame tao-sse offre une grande ressemblance avec *Le Mal d'amour* (pièce à 1), dont j'ai présenté l'analyse et donné des fragments.

*

[1] *Dictionnaire encyclopédique de la langue chinoise*, par J. M. Callery, p. 25. (Spécimen imprimé chez Firmin Didot, in-8°, 1842.)
[2] C'est le surnom de la fée.

98e Pièce

張生煑海 *T'chang-seng-tchû-haï* [1],

Ou la Nymphe amoureuse, drame mythologique composé par Li-hao-kou.

La pièce a pour sujet les intrigues de Long-niù, fille du roi des dragons, avec Tchang-seng, jeune bachelier, dont elle est éprise.

Tchang-seng, se trouvant dans l'île des Samanéens, jette une composition magique dans la mer, qui bouillonne après quelques instants : c'était pour forcer la nymphe à sortir des eaux ; de là le titre du drame. Il est médiocrement écrit. p.429

*

99e Pièce

生金閣 *Seng-kin-kŏ,*

Ou le Petit pavillon d'or [2], drame composé par Wou-han-tchin.

Drame fondé sur une cause célèbre.

*

100e Pièce

馮玉蘭 *Fong-yŭ-lan,*

Ou les Malheurs de Fong-yŭ-lan, drame sans nom d'auteur.

C'est la dernière pièce de la collection. Elle est intéressante et j'en ai fait une analyse ; mais cette analyse tiendrait trop de place.

Je terminerai donc ici l'examen des monuments littéraires. Les contes, les nouvelles, qui peignent fidèlement les mœurs des hommes, sont un genre de littérature trop frivole pour notre temps. Aujourd'hui, les orientalistes ne font pas grand cas des histoires fictives ; c'est la véritable histoire qui leur plaît, l'histoire de l'antiquité surtout. Je ne

---

[1] Littéralement : « Tchang-seng (qui) fait bouillir la mer ».
[2] Littéralement : « Le pavillon d'or pur ».

puis pas m'arrêter à un genre d'écrits que l'on trouverait insignifiants, et je passe à la troisième partie.

@

TROISIÈME PARTIE

NOTICES BIOGRAPHIQUES

SUR LES AUTEURS

Catalogue alphabétique des principaux écrivains, chinois et mongols, qui ont fleuri dans le siècle des Youên, depuis l'an 1260 jusqu'à l'an 1368 après J.-C.

CHANG-TCHONG-HIEN 尙仲賢, auteur dramatique.

p.430 On a de lui *Le Combat de Yu-tchi-king-tĕ* et *Le Roi des Dragons*. Il a composé neuf pièces de théâtre. (*Voyez pour les auteurs dramatiques* Kouan-han-king.)

*

CHATHOUMOSOU [1] 沙圖穆蘇, médecin mongol.

C'est le premier auteur d'origine tartare qui ait écrit en chinois sur la médecine ; mais il y avait déjà longtemps que les Mongols s'étaient familiarisés avec la langue, les mœurs et les institutions de la Chine, quand Chathoumosou publia son livre, car il vivait sous le règne de l'empereur Chun-ti.

On a de ce médecin un ouvrage intitulé : *Traité* p.431 *des médicaments dont l'efficacité a été reconnue*. Le Catalogue abrégé de la Bibliothèque Impériale en dit beaucoup de bien [2]. (*Voyez pour les médecins* l'article Tchu-tchin-heng.)

*

CHE-KIUN-PAO 石君寶, poète dramatique.

Des dix pièces qu'il a composées, deux sont restées au théâtre. *Le Mari qui fait la cour à sa femme* est sa meilleure comédie.

*

CHE-TSEU-TCHANG 石子章, auteur dramatique.

On a de lui une petite comédie intitulée : *Le Mariage d'une religieuse.*

*

CHI-NAÏ-NGAN 施耐菴, célèbre romancier.

C'est l'auteur du *Chouï-hou-tchouen* (Histoire des rives du fleuve),

---

[1] J'ai orthographié les noms mongols suivant le mode chinois.
[2] Voyez la notice, 1e partie, IIIe classe, section 5.

dont j'ai donné des fragments. Les mandarins, voués aux fonctions publiques, peu curieux de littérature, n'ont pas rendu assez de justice à ce grand écrivain, qui a été capable de concevoir et de composer avec tant d'art, tant d'intérêt, un ouvrage aussi étendu. p.432

*

FAN-TSEU-NGAN 范子安, auteur dramatique.

Il a composé trois pièces de théâtre. Elles sont fort médiocres.

*

FONG-FEOU-KING 馮復京, géographe.

On a de lui une *Description géographique de l'arrondissement de Tchang-koŭe pendant les années ta-tĕ (1297 à 1408 après J.-C.) avec des cartes* [1]. Son nom ne se trouve point dans la Biographie universelle de la Chine.

*

HIA-WEN-YÈN 夏文彥, critique.

Son nom d'honneur était Sse-liang. De Ou-hing, son pays natal, il vint s'établir à Yun-kièn, chef-lieu d'un arrondissement dans le département de Song-kiang-fou. Naturellement studieux, Wen-yèn aimait l'antiquité [2]. Il avait surtout la passion des tableaux. Cet écrivain a publié un ouvrage intitulé : *Précieux miroir de la peinture*, ouvrage dans lequel on trouve des notices sur plus de quinze cents peintres célèbres. p.433

*

HIONG-PONG-LAÏ 熊朋來, commentateur, érudit.

Son nom d'honneur était Yu-kho. Originaire de Yu-t'chang, chef-lieu principal d'un département du Kiang-si, il parvint au doctorat dans la période *hièn-chun*, des Song (1265 à 1271 après J.-C.). A quelque

---

[1] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIe classe, section 11.
[2] *Biographie universelle*, livre CXV, fol. 39.

temps de là, Chi-tsou (le premier ancêtre impérial des Youên), qui s'était rendu maître du Kiang-nan, conçut le dessein d'appeler à la cour les docteurs de la dynastie éteinte (la dynastie des Song), et, pour leur donner un témoignage de son estime et de son affection, il nomma Wang-long-tse censeur public et secrétaire historiographe du palais. Pong-laï était le condisciple et l'ami de Long-tse, mais, au concours, Long-tse s'était couronné de gloire, et Pong-laï, quoique inscrit sur la liste des docteurs, avait reconnu sa propre infériorité [1]. Comme il n'était pas de ceux qui aspiraient aux faveurs de la fortune, il se décida sans peine à retourner dans son pays natal et s'y livra tout entier à des travaux d'érudition. Il commença par ouvrir une école particulière, publia pour ses élèves un abrégé du *Siao-hio* (la petite étude) de Tchu-hi et obtint des succès éclatants. Son Explication des cinq King renferme le texte de ses leçons ; mais un travail qui lui prit bien du temps, ce fut son grand traité sur la musique, car il recueillit tous les morceaux composés pour le luth, p.434 depuis l'antiquité jusqu'à la dynastie des Youên, et les examina soigneusement. Ses ouvrages et les services qu'il avait rendus lui attirèrent l'estime de Wang-keou d'abord, puis de Youên-ming-chen, ministre d'État, qui l'appela à la cour. Malheureusement, avant d'avoir reçu le décret officiel, Pong-laï mourut. Il était âgé de soixante et dix-huit ans [2].

Les principaux ouvrages de Pong-laï sont : 1° Une *Explication des cinq King* (sept livres [3]) ; 2° un *Traité complet du luth* (six livres [4]). Cet auteur appartenait à l'école de Tchu-hi.

*

HIU-HENG 許衡, ministre de Khoubilaï-khan, administrateur du collège impérial, précepteur, législateur et civilisateur des Mongols.

Son nom d'honneur était Tchong-ping. Il naquit à Ho-nouï, département de Hoaï-khing-fou, dans le Ho-nan, et mourut à l'âge de

---

[1] *Biographie universelle de la Chine*, livre IV, fol. 6.
[2] *Biographie universelle de la Chine*, livre IV, fol. 7.
[3] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 7.
[4] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 9.

soixante et treize ans [1]. On trouve une foule de renseignements sur la vie et les travaux de Hiu-heng dans l'Histoire des Mongols de Gaubil et particulièrement dans l'Histoire générale de la Chine du P. de Mailla [2].

Un missionnaire, qui s'était laissé enthousiasmer de Confucius et des philosophes chinois, a fait de p.435 ce personnage un très beau portrait.

> « Hiu-heng, dit le P. Amiot, avait réussi dans toutes les sciences, parce qu'il avait un esprit supérieur, et qu'il était d'une application que rien n'était capable d'interrompre. Il fit des commentaires sur les King ; il travailla sur les caractères, sur les rites, sur la musique, sur la chronologie et l'histoire. Il était géomètre et astronome, et fut l'un des savants qui réformèrent le calendrier chinois, sous le premier des empereurs mongols. Il entendait très bien tout ce qui concerne la direction des eaux. Il était versé dans les antiquités de sa nation ; il savait les lois et les coutumes et les expliquait avec tant de clarté, que Hou-pi-lié (Khoubilaï-khan) crut devoir lui confier le soin de faire le code qui devait être celui de sa dynastie. Il joignait à toutes ces connaissances celle de la langue des Mongols, dans laquelle il composa plusieurs excellents ouvrages, sans compter les traductions des meilleurs livres chinois. Ses mémoires de littérature, qu'il intitula : *Lou-tchaï-wen-khi*, sont encore aujourd'hui très estimés [3]... Ngan-tong, que la supériorité de ses talents et de son mérite avait élevé à la dignité de ministre d'État, disait, en parlant aux mandarins et aux savants qui étaient alors à la cour : « Nous ne sommes, par rapport à Hiu-heng, que ce que dix est à cent [4].

*

---

[1] *Biographie universelle de la Chine*, livre CVIII, fol. 102.
[2] Voyez le tome IX, p. 316, 320, 334 et 409.
[3] Le Catalogue de la Bibliothèque impériale n'en parle pas.
[4] Portrait inédit de Hiu-heng. — (Voyez *La Chine ou Description historique,*

HIU-KIÈN 許謙, antiquaire, commentateur.

p.436 Il avait pour nom d'honneur Y-tchi. Ses ancêtres étaient originaires de la capitale (King-tchao), mais il naquit à Kin-hoa, petite ville du Tche-kiang, dans laquelle s'était retiré le célèbre historien Kin li-thsiang. Il perdit son père, quelque temps après sa naissance. Dès qu'il fut en état de parler, sa mère Tao-chi lui récita le Hiao-king et le Lun-yu. Il apprenait facilement et n'oubliait rien de ce qu'il avait appris [1]. Parvenu à l'adolescence, il étudia sous Kin-li-thsiang, qui avait ouvert une école particulière, sous Wang-pe, philosophe, dont l'orthodoxie n'est pas certaine, et acquit, fort jeune, la connaissance d'une foule de livres. Hiu-kièn ne se plaisait que dans la société des antiquaires et des érudits ; il cultiva toute sa vie les sciences, la morale, et publia successivement : 1° un *Recueil d'opinions pour servir à l'étude du Chu-king* (six livres) [2] ; 2° des *Extraits concernant les objets remarquables, dont il est parlé dans l'ouvrage de Tchu-hi, intitulé : Chi-tsĭ-tchouen* (*Commentaires réunis sur le Chi-king*) [3] ; 3° un *Recueil d'opinions pour servir à l'étude des quatre livres classiques* (quatre livres) ; 4° une *Interprétation générale des quatre livres classiques* (vingt-six livres).

Hiu-kièn mourut la troisième année *tchi-youên*, p.437 du règne de Chun-ti (l'an 1337). Il était âgé de soixante-huit ans.

*

HO-KING 郝經, historien célèbre, littérateur, commentateur.

Son nom d'honneur était Pe-tchang ; il naquit à Ling-tchouen, département de Tse-tcheou-fou, province de Chan-si [4]. On a de lui des commentaires sur le *Y-king* et le *T'chun-thsieou*, intitulés : *Y-siang T'chun-thsieou-waï-tchouen* et un assez grand nombre de

---

géographique et littéraire de ce vaste empire, d'après des documents chinois, par M. G. Pauthier, 1e partie, page 355, à la note.)

[1] *Biographie universelle*, livre CVIII, fol. 101.

[2] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 2.

[3] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 3.

[4] *Biographie universelle de la Chine*, livre CXLI, fol. 19.

dissertations ; mais son principal titre à la gloire est son *Supplément à l'histoire des Han postérieurs*, en quatre-vingt-dix livres [1].

Il est fait mention de Ho-king dans l'Histoire générale de la Chine du P. de Mailla [2].

*

HO-Y-SUN 何異孫, commentateur et critique.

On a de lui un ouvrage intitulé : *Dialogues sur les onze King* [3]. Il avait associé à ses travaux et à sa fortune un disciple du célèbre philosophe Tchu-hi. p.438

*

HOA-LI-LANG 花李郎, courtisane, comédienne, auteur dramatique.

Elle composa quatre petites pièces, qui ne réussirent guère, à ce qu'il paraît. Elles ne sont pas restées au théâtre. (Voyez, pour les actrices, l'article *Tchang-koŭe-pin*.)

*

HOANG-TCHIN-TCHING 黃鎮成, antiquaire, commentateur, poète, inspecteur général des études.

Son nom d'honneur était Youên-tchin. Il naquit à Chao-wou-fou, chef-lieu d'un département dans le Fŏ-kien. Dès l'âge de vingt ans, il se montra aussi peu avide de gloire que de profit et cultiva la littérature. On a de lui une Explication générale du *Livre des sorts*, des Études philosophiques sur le *Tchong-yong* [4], un Examen général du *Livre canonique des Annales* [5] et dix volumes de poésie. La troisième année *thien-li*, du règne de Wen-tsong (l'an 1331), Tchin-tching fut nommé inspecteur général des études dans le Kiang-si, mais il mourut, âgé de soixante et quinze ans, sans avoir touché la moindre partie de son

---

[1] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, 2e classe, section 5.
[2] Voyez cet ouvrage, t. IX, p. 286 et 353.
[3] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 7.
[4] *Biographie universelle*, livre LXXIX, fol. 81.
[5] Voyez la notice, 1e partie, Ie classe, section 2.

traitement. Il avait donné à son cabinet d'étude le nom de *Thsieou-ching* « voix d'automne » [1].

p.439 Tchin-tching fut un très savant antiquaire, un commentateur habile et un poète médiocre.

*

HOU-PING-WÊN 胡炳文, moraliste, commentateur.

Son nom d'honneur était Tchong-hou. Il naquit à Ou-youên, chef-lieu du département de Hoeï-tcheou-fou, dans la province de Kiang-nan. Son père, nommé Hou-teou-youên, remplit quelques fonctions sous les derniers empereurs de la dynastie des Song. Il avait étudié à l'école du célèbre commentateur Tchu-hi. Quand éclata la guerre sociale, dont Chi-naï-ngan a peint les héros, Teou-youên, pour échapper à une incursion de brigands, escalada un mur, se réfugia dans les montagnes, tomba en démence et mourut au bout de quelques jours [2].

Ping-wên, qui aimait l'antiquité, étudia les King et publia : 1° un Commentaire et une Paraphrase du fameux ouvrage de Tchu-hi sur le *Y-king*. Cet ouvrage de Tchu-hi, intitulé *Tcheou-y-pen-y* (Sens primitif du *Y-king* de Tcheou-kong), contient des explications qui paraissaient alors claires, naturelles et décisives ; 2° un Manuel du *Ta-hiŏ*, livre classique ; 3° le Texte des cinq *King*, avec un commentaire perpétuel ; 4° un Dictionnaire tonique, d'après le *Eul-ya* [3] .

p.440 Nommé examinateur public, pendant les années *yen-yeou*, du règne de Jîn-tsong (1314 à 1321), il composa pour les élèves une *Encyclopédie de la jeunesse* [4] (trois volumes), ouvrage dans lequel il trace d'excellents préceptes. Le recueil de ses œuvres forme dix livres. Ping-wên se désignait lui-même par les mots *Yun-fong-sien-seng* « Le docteur de la montagne qui a son sommet dans la nue ». Yun-fong est

---

[1] *Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale*, livre XVII, fol. 18.
[2] *Biographie universelle*, livre XVII, fol. 39.
[3] *Biographie universelle*, livre XVII, fol. 39.
[4] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIIe classe, section 11.

le nom qu'il avait donné à son cabinet d'étude [1].

*

HOU-SAN-SENG 胡三省, critique, historien.

Son nom d'honneur était Chin-tchi. Il naquit à Thien-thaï, chef-lieu d'un arrondissement dans la province de Tche-kiang. San-seng avait une grande étendue de connaissances (*pŏ-hiŏ*), une facilité heureuse, une diction vive, abondante et ornée des plus belles figures (*neng-wên-t'chang*). Il se livra par goût à l'étude de l'histoire et y fit de très grands progrès. La quatrième année *pao-yeou*, du règne de Li-tsong, des Song (l'an 1256 après J.-C.), il parvint au doctorat et obtint un emploi ; mais, après la chute de la dynastie nationale, il renonça pour toujours à la carrière de l'administration et mena une vie fort retirée [2]. Ce fut dans le calme de la retraite qu'il p.441 composa son grand ouvrage, intitulé *Explication du Tse-tchi-thong-kièn de Sse-ma-kouang*, ouvrage dans lequel on trouve une critique approfondie [3].

*

HOU-Y-KOUEÏ 胡一桂, critique, historien.

Son nom d'honneur était Tching-fang. Il naquit à Ou-youên, chef-lieu du département de Hoeï-tcheou-fou, dans la province de Kiang-nan. Son père, nommé Hou-fang-ping, se désignait, à la manière des lettrés, par les mots : *Yŭ-tchaï-sien-seng* (le docteur du cabinet de jade). Il associa son fils à ses travaux [4].

Quelques ouvrages de Hou-fang-ping et de Hou-y-koueï sont aujourd'hui très estimés et très recherchés, particulièrement une paraphrase du *Y-king* de Tchu-hi. Les étudiants ont fait un calembour sur le mot *hou*, et ce calembour est un éloge des auteurs [5].

---

[1] *Biographie universelle*, livre XVII, fol. 40 ; *Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale*, livre XVII, fol. 9.
[2] *Biographie universelle*, livre XVII, fol. 39.
[3] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIe classe, section 2.
[4] *Biographie universelle*, livre XVII, fol. 39.
[5] *Biographie universelle*, livre XVII, fol. 39.

Après la mort de son père, Hou-y-koueï étudia les monuments de l'antiquité, recueillit les traditions qui se rapportaient aux personnages mythologiques des Chinois et publia son grand ouvrage, intitulé : *Principes généraux de l'Histoire ancienne et moderne*, et qui n'a pas moins de dix-sept livres [1]. La p.442 Biographie universelle n'en parle pas, et le Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale n'en dit pas de bien.

*

KAO-TE-KI 高德基, géographe.

On a de lui une Description géographique et historique de P'ing-kiang (Sou-tcheou-fou) [2]. Je n'ai point trouvé son nom dans la Biographie universelle.

*

KAO-WEN-SIEOU 高文秀, poète dramatique.

Cet auteur a composé trente-deux drames. *Le Tourbillon noir* est le seul qui soit resté au théâtre.

*

KHANG-TSIN-TCHI 康進之, auteur dramatique.

On a de lui un drame intitulé : *Le jugement de Song-kiang.*

*

KI-KIUN-TSIANG 紀君祥, poète dramatique.

C'est l'auteur du *Jeune orphelin de la famille de Tchao.*

*

KIA-TCHONG-MING 賈仲名, poète dramatique.

p.443 Les trois pièces qu'il a composées sont : 1° *La Déesse qui pense au monde*, opéra tao-sse ; 2° *L'Histoire du peigne de jade*, drame ; 3° *Les Amours de Siao-cho-lan*.

---

[1] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIe classe, section 15.
[2] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIe classe, section 11.

*

KIAO-MENG-FOU 喬孟符, auteur dramatique.

Il a composé huit pièces de théâtre, dont les meilleures sont *Le Gage d'amour* et *Les Secondes noces de Weï-kao.*

*

KIN-LI-THSIANG 金履祥, historien, commentateur, érudit.

Son nom d'honneur était Ki-fou, son pays natal Lan-khi, chef-lieu d'un district dans le Tche-kiang [1]. On trouve, dans l'Histoire générale de la Chine, une petite notice sur la vie et les ouvrages de cet auteur ; la voici :

> « Kin-lu-siang (Kin-li-thsiang) fit ses études avec Wang-pĕ, son compatriote, sous Ho-ki, commentateur célèbre, qui leur enseigna la doctrine de Tchu-hi. Les Song, se voyant près de leur chute, l'appelèrent à la cour pour se régler sur ses conseils ; mais p.444 Kiu-li-thsiang, désespérant de rétablir les affaires, qui étaient entièrement ruinées, renonça aux emplois et se retira sur la montagne Kin-hoa, où il fixa sa demeure. Ce fut là que, adonné à la lecture de l'histoire ancienne du *Waï-ki* de Lieou-ju et du *Thong-kien* de Sse-ma-kouang, il compara ces deux ouvrages avec les *King* ; il remarqua que le dernier de ces historiens avait négligé les temps antérieurs au *T'chun-thsieou* et que l'autre, sans faire mention des *King*, n'avait composé son *Waï-ki* que sur de simples traditions. Pour remédier au défaut de ces deux historiens, il lut le *Chu-king* avec attention et, après en avoir extrait tous les faits, il composa un excellent ouvrage intitulé *Thong-kien-tsien-pièn*, c'est-à-dire, *ouvrage qui doit précéder le Thong-kièn*, qui fut en effet mis à la tête du *Thong-kièn*, à la place du *Waï-ki* de Lieou-ju, dont il a fait usage. Outre cet ouvrage, il commenta le *Lun-yu* (*Entretiens philosophiques de Confucius*), les

[1] *Biographie universelle*, livre C, fol. 6.

ouvrages de *Meng-tseu*, le *Ta-hio* et les autres *King*. Il composa aussi quelques traités sur les cérémonies et la musique [1] ».

Kin-li-thsiang mourut la septième année *ta-tĕ*, du règne de Tching-tsong (l'an 1303). Cet écrivain se désignait par les mots *Kin-chan-siên-seng* (le Docteur de la montagne d'or).

*

KIO-NGAN 覺岸, religieux bouddhiste.

On a de ce religieux un ouvrage intitulé *Abrégé de l'histoire du bouddhisme dans l'antiquité* (quatre livres) [2]. Si le flambeau de la doctrine bouddhique n'a pas brillé d'un vif éclat sous la dynastie mongole, on peut dire que jamais gouvernement ne fut plus favorable aux sectateurs de cette religion.

Il est à peine nécessaire de faire observer que le nom de Kiŏ-ngan ne figure pas dans la Biographie universelle de la Chine ; il faudrait recourir à l'histoire des Bouddhistes célèbres.

*

KONG-TA-YONG 宮大用, auteur dramatique.

On a de lui un drame intitulé *Le sacrifice de Fan et de Tchang*.

*

KOU-TSEU-KING 谷子敬, poète dramatique.

C'est l'auteur des *Métamorphoses*, opéra-féerie.

*

KOUAN-HAN-KING 關漢卿, célèbre auteur dramatique.

« Originaire de Kiaï-tcheou-fou, chef-lieu d'un p.446
département dans le Chan-si, Kouan-han-king travailla pour le conservatoire de musique et composa soixante pièces de

[1] Voyez l'*Histoire générale de la Chine* du P. de Mailla, t. IX, p. 483 et 484.
[2] Voyez la notice, 1e partie, IIIe classe, section 13.

> théâtre. Dans le monde, on vante souvent les couplets des Song et la musique des Youên ; on ne réfléchit pas que les couplets dont on parle sont de l'époque des Thang et ont été composés par les poètes de cette dynastie ; il n'y a que les airs des couplets qui appartiennent aux Youên... On donna la préférence aux airs du nord (parce que les plus habiles chanteurs étaient originaires des provinces septentrionales). On réunit dans le conservatoire un certain nombre d'hommes de lettres ; on divisa les sujets des compositions dramatiques en douze classes ; puis le directeur choisit les sujets, régla, pour ainsi dire, l'économie de chaque pièce, quant aux morceaux lyriques, indiqua les timbres des airs et ordonna aux écrivains de se mettre à l'œuvre. Ceux-ci composèrent avec la plus grande promptitude cinq cent quarante-neuf pièces de théâtre [1].

Telle fut, d'après la Biographie universelle, l'origine des compositions dramatiques appelées *Tsă-khĭ* ; mais, que l'on se garde bien de prendre pour autant de faits les assertions du biographe chinois. Ce biographe était un lettré, et les plus injustes comme les plus p.447 violents détracteurs des arts de l'esprit sont assurément les lettrés de la Chine. Quant aux emprunts faits par les auteurs aux poètes de la dynastie des Thang, il y a du vrai dans ce que dit le biographe. J'ai observé moi-même (IIe partie, section II) que, fort souvent, *les écrivains dramatiques ne prenaient pas la peine d'écrire les morceaux qu'ils inséraient dans leurs pièces ; qu'ils les composaient de vers pillés ça et là.*

Sur les soixante pièces de Kouan-han-king, huit seulement ont été conservées dans le *Youên-jîn-pĕ-tchong* (Répertoire dramatique des Youên). Ce sont : *Le Miroir de jade, La Courtisane savante, La Courtisane sauvée, Le Songe de Pao-kong, Le Ravisseur, Le Mariage forcé, Le Ressentiment de Teou-ngo* et *Le Pavillon de plaisance.*

*

[1] *Biographie universelle*, livre LII, fol. 75 et 76.

KOUO-CHEOU-KING 郭守敬, astronome, président du tribunal des mathématiques.

Son nom d'honneur était Jŏu-sse ; il naquit à Hing-thaï, chef-lieu d'un arrondissement dans le Pé-tchi-li. Cheou-king étudia les mathématiques, l'astronomie, l'hydrographie, fut employé à la direction des canaux, devint président du tribunal des mathématiques, composa un grand nombre d'ouvrages et mourut, âgé de quatre-vingt-six ans, la troisième année *yen-yeou*, du règne de Jin-tsong (l'an 1316 après J.-C.) [1].

p.448 Dans un ouvrage plein d'érudition et de recherches, clairement, élégamment écrit, où presque toutes les questions relatives à l'astronomie de la Chine se trouvent discutées avec une méthode parfaite, un de nos plus savants confrères, M. Sédillot, a réuni les principaux documents fournis par le missionnaire Gaubil sur les travaux de Koŭo-cheou-king. Il a consacré au célèbre astronome chinois une notice historique et critique. Le sujet m'est étranger, mais, comme on attache beaucoup de prix à l'histoire des sciences mathématiques chez les Orientaux, je vais reproduire cette notice, qui forme une partie intéressante du VIe chapitre du tome II :

> « Co-cheou-king (Koŭo-cheou-king) est le premier qui ait étudié la trigonométrie sphérique ; on savait, en général, avant lui, la proportion de la circonférence au diamètre, comme de 3 à 1 ; on calculait les triangles rectilignes rectangles et les obliquangles, en les réduisant aux triangles rectangles ; là se bornaient les connaissances des Chinois en mathématiques, et Koŭo-cheou-king devait puiser dans les traités arabes les nouvelles méthodes dont il fit l'application. Ayant trouvé les instruments de ses devanciers défectueux de quatre et cinq degrés, il en construisit d'autres sur le modèle de ceux que Nassir-eddin avait placés dans l'observatoire de Méragah ; il se servit de gnomons de quarante pieds, dont

[1] *Biographie universelle*, livre CXL, fol. 4.

l'idée lui était suggérée peut-être par le sextant d'Alchogandi. On lui attribue également un instrument revêtu d'un tube et de deux fils, avec lequel il p.449 déterminait, aux minutes près, la distance des planètes et des étoiles ; c'était l'armille que nous avons déjà décrite. Nous en dirons autant du gnomon à plaque percée d'un petit trou, qui rappelle celui d'Ebn-Jounis. A l'exemple de l'astronomie arabe, Koŭo-cheou-king avertit « qu'il faut avoir égard au bord inférieur et supérieur du soleil, et que la longueur de l'ombre doit être prise jusqu'au centre de l'image solaire ».

Ce n'est pas tout ; Koŭo-cheou-king, abandonnant la routine qui, pendant si longtemps, avait lié les Chinois à leurs périodes imaginaires, supprima l'époque feinte du *Chang-youên* et y substitua une époque réelle, le solstice d'hiver de 1280, qu'il observa lui-même à Pékin, avec le plus grand soin, au 14 décembre, i h. 26′ 24′′ après minuit. C'est à ce solstice que commence l'année *Sin-sse*, la dix-huitième du cycle sexagénaire, dont nous avons parlé dans nos *Prolégomènes* d'Oloug-Beg. Koŭo-cheou-king détermina d'autres solstices ; il plaça à Pékin le premier méridien ; il envoya des mathématiciens en divers lieux, pour prendre la hauteur du pôle, qu'il jugeait éloigné d'environ 3 degrés de la polaire ; il fit l'obliquité de 23° 33′ 40′′17 à 18′′′′ ; il supposa la précession d'un degré en soixante-sept ans et réduisit l'année solaire à 365 j. 2425. C'était encore un emprunt fait à l'Arabe Ebn-Jounis, qui supposait l'année de 365 j. 2422 1/2 ; Koŭo-cheou-king savait que la sienne était un peu plus longue que celle qui lui était communiquée, mais elle lui p.450 donnait une intercalation commode de 97 jours en 400 ans ; au reste, cette année de 365 jours 2425 ne parait pas avoir été adoptée à la Chine, puisque, cent soixante ans plus tard, Oloug-beg se contente de reproduire les chiffres fournis par Nassir-eddin (365 j. 2436).

> Koŭo-cheou-king, en s'éclairant des travaux des Arabes et en traçant les règles d'une astronomie que les Chinois placent fort au-dessus de tout ce qu'ils avaient appris jusque-là, ne sut pas toujours éviter les erreurs si communes à ses devanciers ; il calcula mal des éclipses de soleil et donna des latitudes inexactes ; ses catalogues des étoiles et des longitudes terrestres n'ont pas été retrouvés ; mais tout fait présumer qu'ils étaient une reproduction des tables arabes.

L'ouvrage de M. Sédillot [1] roule en général sur des matières très épineuses et qui excèdent ma portée ; il me semble néanmoins que les Chinois, supérieurs dans la philosophie morale, dans la politique, l'histoire, la critique historique, la géographie descriptive, n'ont fait que des progrès médiocres dans les sciences mathématiques. C'est, du reste, l'opinion de M. Sédillot.

> « Nous nous montrons, dit cet estimable auteur, bien plus soucieux de la gloire scientifique du Céleste Empire que les Chinois eux-mêmes.

Je suis encore de cet avis. A p.451 la Chine, il s'en faut de beaucoup que les mathématiciens et les astronomes chinois tiennent le premier rang parmi les astronomes et les mathématiciens. On accorde la prééminence, l'honneur et l'estime aux Pères de la Compagnie de Jésus, c'est-à-dire aux missionnaires qui ont écrit en chinois des traités d'astronomie, d'arithmétique et de géométrie sous la dynastie des Ming. Cela est si vrai, qu'aucun ouvrage de Koŭo-cheou-king (et il en a publié beaucoup) n'a été compris, en 1775, dans la collection chinoise des meilleurs traités sur l'arithmétique et l'astronomie. La Bibliothèque impériale de Peking est assurément une bibliothèque d'élite, et pourtant, à cela près du *Tcheou-peï*, monument de la vénérable antiquité, de quelques traités de la science des nombres, *d'après le Y-king*, les ouvrages des astronomes et des mathématiciens chinois ne se trouvent pas dans cette bibliothèque, tandis qu'elle renferme les principaux traités d'astronomie

[1] *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux*, par M. L. P. E. Sédillot, t. II, p. 642, 643, 644 et 645.

et de géométrie publiés par les Jésuites [1].

*

LI-CHEOU-KING 李壽卿, poète dramatique.

On a de cet auteur un drame historique intitulé : *Ou-youên jouant de la flûte.*

*

LI-HAO-KOU 李好古, auteur dramatique.

p.452 Il a composé un drame mythologique intitulé : *La Nymphe amoureuse.*

*

LI-HAO-WEN 李好文, géographe, érudit, membre de l'académie des Han-lin, lecteur du palais, grand historiographe de l'empire, précepteur du prince mongol 'Aïyeouchelitala .

Son nom d'honneur était Weï-kin ; il naquit à Tong-ming, chef-lieu d'un arrondissement dans le Pe-tchi-li, et parvint au doctorat la première année *tchi-tchi*, du règne de Yng-tsong (l'an 1321). Nommé d'abord gouverneur du tribunal de Siun-tcheou, il montra une grande connaissance des lois, quitta, par ordre du gouvernement, sa province natale et fut attaché au Comité des Han-lin, comme *examinateur des ouvrages publiés* (Pien-sieou-kouan) [2]. Pendant les années *taï-ting* (1324 à 1328), Hao-wen abdiqua ses fonctions d'examinateur des livres, sollicita une place de conseiller vacante à la Cour des sacrifices (Thaï-t'chang) et l'obtint sans difficultés [3]. La Biographie universelle parle d'une réforme qu'il opéra. On sait que le grand temple ou le temple des Ancêtres de la famille impériale renferme des p.453 tablettes, qu'on appelle *tchù* 主 et sur lesquelles on inscrit les noms posthumes des princes défunts. A l'époque de Chun-ti, les tablettes des empereurs

---

[1] Voyez le *Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale de Péking*, livre XI, fol. 2, 3, 4 ; 9 et 10.
[2] *Biographie universelle*, livre CVI, fol. 4.
[3] *Biographie universelle*, livre CVI, fol. 4.

étaient des tablettes d'or. Il en résultait trop souvent que des voleurs s'introduisaient dans le temple et dérobaient les tablettes. Cependant, les lois punissaient avec la plus grande rigueur ces crimes abominables, qui, aux yeux des Chinois, tenaient de la trahison, et que tout le monde regardait comme autant de sacrilèges. Le nouveau conseiller à la Cour des sacrifices mit fin à tous les scandales ; il démontra, le *Li-ki* à la main, que, d'après les rites, ce n'était pas avec de l'or, mais avec du bois qu'il fallait faire les tablettes. On se rendit à la force de ses arguments et à l'autorité du Mémorial des rites. On enleva du temple les précieuses tablettes, les vases d'or et les ustensiles de jade qui servaient aux sacrifices, et on les transporta dans un autre palais [1].

Hao-wen fut ensuite promu aux plus hautes dignités. Membre de l'académie des Han-lin, lecteur impérial, il obtint la charge de grand historiographe et devint précepteur du prince héritier. On trouve à ce sujet, dans l'ouvrage du P. de Mailla, des documents qui me paraissent pleins d'intérêt et que je vais mettre sous les yeux du lecteur :

> « L'an 1349, à la dixième lune, l'empereur (Chun-ti) chargea Li-hao-wen d'enseigner la littérature p.454 chinoise au prince 'Aïyeouchelitala son fils ; Thokhetho fut nommé surintendant de son éducation. Les leçons se faisaient dans la salle Touan-pen-thang, au fond de laquelle on avait élevé un trône pour l'empereur, en cas qu'il lui prît envie d'assister aux leçons ; le jeune prince et ses maîtres étaient rangés sur les côtés. Li-hao-wen composa plusieurs traités pour l'instruction de son élève, entre autres l'ouvrage intitulé : *Touan-pen-thang-kin-sse-yao* ou « Extraits des King et de l'histoire, concernant les principes du gouvernement. » Un autre, intitulé : *Ta-pao-lo*, donnait la connaissance des temps, depuis la fondation de l'empire chinois, jusqu'aux dynasties des Kin et des Song ; il parcourait les différentes révolutions qui avaient élevé successivement ces dynasties, les causes de leur grandeur et de leur décadence. Dans un troisième ouvrage, il avait recueilli les actions les plus

[1] *Biographie universelle*, livre CVI, fol. 4.

mémorables des princes et des souverains ; il signalait leurs fautes pour précautionner de bonne heure son élève contre les écueils où il pouvait échouer. Ce dernier ouvrage était intitulé : *Ta-pao-koŭe-kien*. Malgré tous ses soins, le jeune prince fit peu de progrès. Un jour qu'il donnait audience à des Coréens et à des lamas, il voulut que ces derniers lui expliquassent le bouddhisme ou la doctrine de *Fŏe*. Ils s'en acquittèrent avec clarté, proportionnant p.455 leurs discours à la vivacité du jeune prince, qui les interrompait fréquemment. Lorsqu'ils eurent fini, 'Aïyeouchelitala avoua qu'il n'avait encore rien compris à la doctrine enseignée dans les livres chinois, quoique son précepteur Li-hao-wen se donnât de la peine depuis longtemps pour la lui faire entendre, au lieu que, dans une conversation, les bonzes l'avaient mis à portée de comprendre parfaitement la doctrine bouddhique. Ce discours du jeune prince ne laissa pas de lui une grande opinion aux lettrés ; ils le jugèrent incapable d'apprendre l'art de gouverner, puisqu'il ne donnait pas à la lecture des livres chinois, qui l'enseignaient, l'attention nécessaire pour les entendre [1].

On a de Li-hao-wen un ouvrage intitulé : *Histoire de Tchang-ngan, avec des cartes* (trois livres) [2].

*

LI-HING-TAO 李行道, poète dramatique.

C'est l'auteur de *L'Histoire du cercle de craie.*

*

LI-T'CHI-FOU 李直夫, poète dramatique.

On a de lui un drame intitulé : *L'Enseigne à tête de tigre*. Il a composé onze pièces de théâtre qui n'ont pas réussi. p.456

*

[1] Voyez l'*Histoire générale de la Chine* du P. de Mailla, t. IX, p. 588 et 589.
[2] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIe classe, section 11.

LI-TCHI-YOUEN 李致遠, auteur dramatique.

On a de lui un drame intitulé : *Le condamné qui retourne dans sa prison*.

*

LI-TSE 梨崱, voyageur, historien.

C'était un homme du Ngan-nan (un Tonquinois). On a de lui un *Abrégé de l'histoire du Tong-king*, en dix-neuf livres [1].

*

LI-WEN-TCHONG 李文仲, lexicographe.

C'est l'auteur du Tseu-kièn (*Miroir des caractères*) [2]. Je n'ai point trouvé son nom dans la Biographie universelle.

*

LI-WEN-WEÏ 李文蔚, poète dramatique.

On a de lui un drame intitulé : *Yen-thsing vendant du poisson.*

*

LIANG-Y 梁益, antiquaire, érudit, critique.

Il avait pour nom d'honneur Yeou-tchi et naquit p.457 à Kiang-yn, chef-lieu d'un arrondissement dans le Kiang-nan [3]. Il cultiva les lettres à la manière des commentateurs, et travailla sur les *King*. On a de lui un ouvrage intitulé *Interprétation générale du Commentaire de Tchu-hi sur le Livre des vers* [4].

*

LIANG-YU 梁寅, commentateur.

On a de lui une paraphrase du *Livre des vers* en quinze volumes [5]. Il était de l'école de Tchu-hi.

---

[1] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIe classe, section 11.
[2] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 10.
[3] *Biographie universelle*, livre XCI, fol. 75.
[4] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 3.
[5] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 3.

*

LIEOU-KHI 劉祁, romancier.

Le nom de cet auteur, qui vivait au commencement de la dynastie des Youên et n'a exercé aucune charge, ne se trouve point dans la Biographie universelle. Lieou-khi a composé une *Histoire populaire des Kin*, histoire pleine d'intérêt, s'il m'est permis d'en juger par la Notice du Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale [1]. C'est un ouvrage, dans le genre du *San-koŭe-tchi*, où l'on rencontre des légendes souvent fabuleuses et des faits quelquefois controuvés. Mais l'école historique des Chinois est p.458 sévère, et, comme l'histoire fictive ne saurait marcher de pair avec la véritable histoire, l'ouvrage de Lieou-khi a été exclu de la deuxième classe et relégué avec les *Siao-choŭe* (romans) dans la troisième.

La forme romanesque est le caractère général de ces compositions, qui ne diffèrent des romans que par le style.

*

LIEOU-KIN 劉瑾, compilateur, érudit.

Il avait pour nom d'honneur Kong-kin et naquit à Ngan-tching, dans le département de Yun-yang-fou [2]. C'était un écrivain médiocre. On a de lui une *Explication générale du Commentaire de Tchu-hi sur le Chi-king* et un *Traité complet de l'art musical* [3].

*

LO-KOUAN-TCHONG 羅貫中, célèbre romancier.

C'est l'auteur du *San-koŭe-tchi* (Histoire des trois royaumes), roman historique, dont j'ai parlé dans la deuxième partie.

*

LO-YEOU 陸友, antiquaire, érudit.

---

[1] Voyez cette notice, 1e partie, IIIe classe, section 12.
[2] *Biographie universelle*, livre XCVIII, fol. 16.
[3] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 9.

On a de cet auteur une monographie complète, intitulée : *Histoire de l'encre* [1]. p.459

*

LO-YEOU-JÎN 尙 仲 賢, géographe.

Je n'ai point trouvé le nom de cet auteur dans la Biographie universelle. On a de Yeou-jîn un petit ouvrage intitulé : *Histoire ancienne de la province de Ou-kiun* (aujourd'hui Sou-tcheou-fou) [2].

*

MA-TCHI-YOUÊN 馬 致 遠, célèbre auteur dramatique.

On trouve, dans la Biographie universelle, deux lignes sur cet auteur. En voici la traduction : « Il est au nombre des beaux génies de la dynastie des Youên. » Han-hiu-tseu [3] dit : « Tchi-youên a composé treize pièces de théâtre, dont la première est intitulée : *Les Chagrins dans le palais des Han*. Elles sont d'une grande beauté [4]. » Sur ces treize pièces, sept ont été conservées ; ce sont : 1° *Les Chagrins dans le palais des Han*, drame historique ; 2° *L'inscription de Tsièn-fo*, comédie ; 3° *Le Pavillon de Yo-yang*, drame tao-sse ; 4° *Le Sommeil de Tchin-po*, drame tao-sse ; 5° *Le Songe de Lia-thong-pin*, drame tao-sse ; 6° *Les Amours de Pe-lo-thièn*, drame ; 7° *Jîn, le fanatique*, comédie. p.460

*

MA-TOUAN-LIN 馬 端 臨, encyclopédiste, auteur du *Wen-hièn-thong-kao.*

Son nom d'honneur était Koueï-yu. Il naquit à Lo-ping, chef-lieu d'un arrondissement, dans la province de Kiang-si, et mourut la quatrième année *ta-tĕ* (l'an 1300) [5]. M. Abel-Rémusat a consacré à cet auteur une notice biographique et littéraire dans ses *Nouveaux mélanges*

---

[1] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIIe classe, section 9.
[2] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIe classe, section 11.
[3] Han-hiu-tseu a écrit une histoire du théâtre chinois.
[4] *Biographie universelle*, fol. 114, p. 77.
[5] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIe classe, section 13.

asiatiques [1]. Ma-touan-lin est plus célèbre en Europe qu'à la Chine.

*

MAO-YNG-LONG 毛 應 龍, commentateur, critique, érudit.

La Biographie universelle consacre deux lignes à cet auteur, qui a commenté le Tcheou-li. « Son nom d'honneur était Kiaï-chi. Il naquit à Nan-tchang, chef-lieu principal d'un département du Kiang-si. Pendant les années *ta-tĕ* (1297 à 1308), il exerça les fonctions de recteur ou de surintendant des études dans le département de Li-tcheou. Yng-long a composé un commentaire général sur le Tcheou-li. On y trouve en abondance les explications fournies par les auteurs ; toutefois, Yng-long a de la critique et donne ses propres jugements [2]. » p.461

*

MONG-HAN-KING 孟 漢 卿, auteur dramatique.

On a de lui un drame intitulé : *Le Magot.*

*

NGAÏ-KIO 哀 桷, géographe.

On a de lui un grand ouvrage intitulé : *Description de Sse-ming pendant les années yen-yeou* (1314 à 1321 après J.-C.).

Le Catalogue abrégé dit que la forme en est grave et sévère, le fond très substantiel [3].

*

NGAO-KI 敖 繼, commentateur.

D'après le Catalogue abrégé, c'était un homme d'une érudition immense. Il a composé un grand ouvrage intitulé : *Explication du Y-li* [4].

*

---

[1] *Nouveaux mélanges asiatiques* ou *Recueil de morceaux de critique et de mémoires*, par M. Abel-Rémusat, t. II, p. 166 à 173.
[2] *Biographie universelle*, livre LXVII, fol. 51.
[3] Voyez la notice, 1e partie, IIe classe, section 11.
[4] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 4.

NIÈN-TCHANG 念常, religieux bouddhiste, érudit.

La religion bouddhique a été féconde en érudits. On a de Nièn-tchang une *Histoire générale des patriarches de la religion de Bouddha*, en vingt-deux livres [1]. p.462

*

OU-KIEOU-YÈN 吾邱衍, antiquaire, archéologue.

On a de lui un opuscule intitulé : *Traité de la prononciation des caractères qui se trouvent sur les pierres gravées de la dynastie des Tcheou et de la dynastie des Thsin* [2].

*

OU-SSE-TAO 吳師道, critique, historien, poète, sous-gouverneur des princes du sang.

Son nom d'honneur était Tching-fou, son pays natal Lan-khi, de l'arrondissement de Ou-tcheou, dans le Tche-kiang. Dès sa plus tendre jeunesse, Ou-sse-tao étudia les *King* avec succès et contribua puissamment à répandre la doctrine de Tchu-hi. Comme il était du même pays que Hiu-kièn, écrivain sévère, dont il partageait les principes, les deux philosophes s'associèrent pour leurs travaux d'érudition. Ainsi, quand Hiu-kièn eut achevé son grand ouvrage, intitulé : *Extraits concernant les objets remarquables dont il est parlé dans le Commentaire de Tchu-hi sur le Chi-king*, Ou-sse-tao se chargea d'en écrire la préface. A la Chine, une préface est toujours un morceau capital. Sse-tao parvint au doctorat, la première année *tchi-tchi*, du règne de Yng-tsong (l'an 1321), fut nommé sous-gouverneur des princes du sang et composa plusieurs dissertations pour la défense de l'orthodoxie. Considéré p.463 comme historien, son meilleur ouvrage est un *Examen critique des commentaires sur l'histoire de la période tchen-koŭe* [3].

Les œuvres de Ou-sse-tao ont été réunies et forment vingt livres. Il

---

[1] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIIe classe, section 13.
[2] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 10.
[3] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIe classe, section 5.

y a neuf livres de poésie et onze livres de prose.

*

OU-TCHANG-LING 吳昌齡, auteur dramatique.

On a de lui deux pièces de théâtre : *T'chang, l'anachorète*, et *le Songe de Tong-po* ; la première est un drame mythologique et la seconde une comédie bouddhique.

*

OU-T'CHING 吳澄, philosophe, critique, érudit, surintendant du collège impérial, président de l'académie des Han-lin, lecteur du palais [1].

Son nom d'honneur était Yeou-thsing, son pays natal Souï-jîn, petit bourg, situé à quelques milles de Lin-tchouen, dans le Kiang-si. Les astrologues de Lin-tchouen avaient annoncé qu'il naîtrait dans le bourg de Souï-jîn un homme d'un génie extraordinaire. Un soir, avant la naissance de Ou-t'ching, le chef du district aperçut des vapeurs, d'un heureux augure, qui s'abaissaient sur sa maison. Dans p.464 le voisinage, une vieille femme rêva qu'elle voyait un dragon, de ceux qu'on appelle *wan-yen* ; et, le lendemain, quand elle parla du rêve qu'elle avait fait, Ou-t'ching était né. A trois ans, il chantait avec justesse et à pleine voix tous les vers qu'on lui avait récités. A l'âge de cinq ans, après avoir appris par cœur dans sa journée plus de mille sentences, il passait la nuit à lire. Sa mère, à laquelle cette ardeur immodérée donnait des inquiétudes, avait mis la main sur toutes les bougies ; mais sa gouvernante allumait une lampe dans sa chambre, puis Ou-t'ching lisait. Dès son adolescence, il se livra tout entier à l'étude des *King* et s'instruisit dans cette philosophie morale que les Chinois appellent 聖賢之學 [2].

A cette époque, l'institution des concours était abolie ; il n'y avait plus d'examens réguliers [3]. Les examinateurs publics s'étaient donné la

---

[1] Voyez les notices sur les ouvrages de Ou-t'ching, 1e partie, Ie classe, sections 2, 4, 5 et 6 ; IIIe classe, section 14.

[2] *Biographie universelle de la Chine*, livre XXIV, fol. 1.

[3] Ce ne fut que dans l'année 1313, sous le règne de l'empereur Jîn-tsong, que l'on publia des règlements pour l'examen des lettrés. En 1315, on établit un concours des docteurs.

mort ou avaient été faits prisonniers par les Mongols et réduits en esclavage. La treizième année *tchi-youên*, du règne de Chi-tsou (1276), après le rétablissement des collèges, il fut appelé à la cour par Khoubilaï-khan [1] et chargé de rassembler les manuscrits, les livres, les mémoires historiques, les cartes de géographie, les plans qui avaient échappé à la destruction. Nommé inspecteur des études, il commença p.465 par publier une édition revue et corrigée du *Hiao-king* ou du *Livre de la piété filiale*, petit ouvrage dans lequel on trouve les principes fondamentaux du gouvernement chinois. Il mit au jour un *Choix d'opinions sur le Y-king* (Livre des sorts), le *Chu-king* (Livre des annales), le *Chi-king* (Livre des odes), le *T'chun-thsieou* (Chronique du royaume de Lou, écrite par Confucius), puis le *texte restitué du Y-li* (Manuel des rites et des cérémonies) avec un commentaire [2]. Sous le rapport de l'érudition, cet ouvrage est le plus beau titre de Ou-t'ching à la gloire. Il recueillit avec soin toutes les citations éparses dans les auteurs et restitua fort heureusement les morceaux qui manquaient au Manuel des rites et des cérémonies.

Les travaux auxquels il se livrait avec zèle, furent interrompus par un ordre du grand historiographe Tching-kiu-fou. Khoubilaï avait appelé à la cour les plus habiles gens de l'empire ; il avait même prescrit des recherches très exactes dans les familles des docteurs, mais les docteurs, toujours pleins de vénération pour les Song, résistaient aux ordres de Khoubilaï et à l'appât des récompenses. Ou-t'ching fut employé comme négociateur et chargé d'une mission dans le Kiang-nan. Il s'en acquitta avec infiniment de prudence et d'adresse, revint à la capitale, où il fut comblé d'éloges. Comme sa mère était fort âgée, il obtint la permission de se retirer pour un temps dans son pays natal [3].

p.466 La première année *youên-tching*, du règne de Tching-tsong (1295), fut, d'après tous les historiens, une époque de restauration pour les études. Ou-t'ching fut chargé d'inspecter les écoles des

---

[1] *Biographie universelle de la Chine*, livre XXIV, fol. 1.
[2] *Biographie universelle de la Chine*, livre XXIV, fol. 2.
[3] *Biographie universelle*, livre XXIV, fol. 2.

districts (*Kiun-hiŏ*) dans le Kiang-nan et dans d'autres provinces. « Il ne se bornait pas, dit la Biographie universelle, à interroger les élèves ; il leur donnait des leçons et expliquait lui-même les passages les plus difficiles des King et des historiens. » Enfin, la première année *tchi-ta*, du règne de Wou-tsong (1308), Ou-t'ching fut appelé à la surintendance (*tching*) du collège impérial (*Koŭe-tseu-kién*), dont l'administration avait été confiée au célèbre Hiu-heng sous le règne de Khoubilaï-khan. Il déploya, comme surintendant, toute l'activité de son esprit, toutes les ressources de son imagination. C'était un homme infatigable dans le travail. Il adopta la méthode du *Prince des Lettrés* (Tchu-hi), établit quatre classes et modifia le programme des études ou plutôt intervertit l'ordre des matières que comprenait l'instruction. ;On voit, par la Biographie universelle, que les objets de l'enseignement, dans le collège impérial, étaient : 1° *L'enseignement des King*, pour la première classe ; 2° *L'enseignement de la morale*, pour la seconde ; 3° *L'enseignement de la rhétorique*, pour la troisième ; 4° *L'enseignement de l'histoire et de la politique*, pour la quatrième [1].

Quand Yng-tsong monta sur le trône (l'an 1321), Ou-t'ching fut nommé président de la grande p.467 académie impériale des Han-lin. On venait d'achever l'impression des livres sacrés de la religion de Bouddha, en caractères d'or, impression pour laquelle on avait employé trois mille neuf cents onces de ce métal [2]. C'était, il faut en convenir, une magnifique publication. Ou-t'ching fut chargé d'en faire la préface ; il refusa et exposa les motifs de son refus dans un rapport qu'il adressa à l'empereur. Ce rapport, cité tout au long dans la Biographie universelle [3], fait le plus grand honneur à l'orthodoxie de Ou-t'ching.

La première année *taï-ting*, du règne de Taï-ting-ti (l'an 1324), le ministre Tchao-kièn obtint l'établissement d'une académie dans le palais impérial, où plus tard le prince héritier, les fils des princes du sang et des grands du premier ordre reçurent une instruction convenable à leur rang.

---

[1] *Biographie universelle*, livre XXIV, fol. 2.
[2] Abel-Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, t. I, p. 197.
[3] *Biographie universelle*, livre XXIV, fol. 2.

Ou-t'ching fut nommé lecteur impérial (*Kiang-kouan*) [1] et chargé d'y faire des leçons avec Tchang-koueï, Teng-wen-youên et Wang-kié. Les professeurs expliquaient le Taï-hiŏ-yen-y (*Sens développé du Taï-hio*) de Tchu-hi, le Tse-tchi-thong-kièn (*Miroir universel à l'usage de ceux qui gouvernent*) de Sse-ma-kouang, d'autres ouvrages du même genre. Tous les jours, le prince héritier et les fils des plus grands seigneurs s'assemblaient dans le palais impérial pour assister à la lecture de ces ouvrages et entendre les explications des professeurs [2].

p.468 Ou-t'ching mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Après sa mort, il fut décoré du titre de prince de Lin-tchouên et canonisé à la manière des Chinois. On lui conféra le titre posthume de Wên-tching (*supérieur en science*) ; on inscrivit son nom et on plaça sa tablette dans le temple de Confucius ; mais, la neuvième année *kia-tsing* (l'an 1350), époque à laquelle on réduisit le nombre des lettrés qui avaient une place dans le Wên-miao (temple de Confucius), on fit un cruel affront à la mémoire de Ou-t'ching ; on ôta sa tablette, parce que, dit le décret impérial, il se déclara du parti des Mongols, après la restauration des Ming.

Voici le parallèle de Hiu-heng et de Ou-tching, tel qu'il se trouve dans le Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale de Peking :

皇元受命。天降眞儒
北有許衡。南有吳澄。
然衡好講學。澄好著
書。衡之文明白質樸。
達意而止。澄則詞華
典雅。頗能與文士爭
短長。雖篤實不及衡
而文章固較勝焉

p.469 « Quand l'auguste dynastie des Youên monta sur le trône (reçut son mandat), le ciel fit naître deux lettrés accomplis. Dans le nord, ce fut Hiu-heng ; dans le midi, Ou-t'ching ; mais Heng n'aimait qu'à faire des leçons (à

[1] *Biographie universelle*, livre XXIV, fol. 3.
[2] Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. IX, p. 536.

enseigner), tandis que T'ching aimait à publier des livres. Le style de Heng est clair et naturel, simple et sans ornement ; il se borne à pénétrer le vrai sens (d'un passage). Le style de T'ching, au contraire, est fleuri, sa diction d'une rare élégance. Habile critique, il discute toutes les opinions. Quoique, pour la fidélité, la sincérité, il n'ait pas égalé Heng, il est incontestablement supérieur à cet écrivain dans le Wên-tchang (l'art de l'éloquence). »

*

P'AN-MAO-SIAO 潘昴霄, antiquaire, critique, docteur de l'académie impériale des Han-lin, lecteur du palais.

Il était originaire de Thsi-nan-fou, chef-lieu principal d'un département dans le Chan-tong, et se désignait lui-même par les mots : *Tseng-yaï-sien-seng* (le docteur des montagnes d'azur). Mao-siao a été, dans son siècle, le coryphée des érudits. Après avoir rempli quelques charges d'une assez grande distinction, il fut nommé docteur de la grande académie des Han-lin et lecteur impérial. On a de lui une *Histoire des textes gravés sur pierre et sur métal* [1]. Il exerça les fonctions de commissaire extraordinaire dans la province de Kiang-si [2]. p.470

*

PE-JÎN-FOU 白仁甫, auteur dramatique.

Il a composé quinze pièces de théâtre. *La Chute des feuilles du Ou-thong* est son meilleur drame.

*

P'IAO-YIN 剽瑾, commentateur, érudit.

On a de lui une Explication générale du commentaire de Tchu-hi sur le *Livre des vers* [3].

*

P'IAO-YU-JOU 剽玉汝, antiquaire, érudit et critique.

---

[1] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IVe classe, section 4.
[2] *Biographie universelle*, livre LI, fol. 3.
[3] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 3.

Il a composé un excellent ouvrage, intitulé : *Clef du livre des vers* [1].

Cet ouvrage était tombé dans l'oubli ; on l'a réimprimé pendant le règne de l'empereur Khièn-long.

*

SIE-YNG-FANG 謝 應 芳, moraliste, poète.

Son nom d'honneur était Yu-lan. Originaire de Wou-tsin, chef-lieu d'un arrondissement dans le Kiang-nan, il renonça de bonne heure à la carrière de l'administration. Sans imiter parfaitement ce philosophe qui demeurait dans un nid 巢 居 子 au sommet d'un arbre, d'où il contemplait la cause p.471 première, 無 始 l'an 1341, pendant le règne de l'empereur Chun-ti, Sié-yng-fang, fuyant le monde, s'arrêta dans un champ, sur le bord d'un ruisseau, qu'il appela le *Ruisseau de la cigogne blanche* et s'y construisit une petite habitation, une chaumière, à laquelle il donna le nom de 龜 巢 (Nid de la tortue) [2]. Il cultiva dans cette chaumière la vertu, la philosophie et la poésie. On a de cet auteur un ouvrage intitulé : *Erreurs populaires dévoilées* ;. c'est un traité de morale complet [3]. Quant à ses œuvres poétiques, elles ont été réunies sous le titre de *Koueï-t'chao-tsï* (Recueil du nid de la tortue) [4]. Yng-fang avait quatre-vingt-dix-sept ans quand il mourut [5].

*

SIN-WÊN-FANG 辛 文 房, historien, biographe, critique.

On a de lui une *Histoire des beaux esprits de la dynastie des Thang*. C'est, d'après la notice du Catalogue abrégé [6], un *Cours de littérature*, dans lequel on trouve des articles assez étendus, consacrés à deux cent soixante et dix-huit écrivains de la dynastie des Thang.

---

[1] Voyez la notice, 1e partie, Ie classe, section 3.
[2] *Biographie universelle*, livre CIV, fol. 55.
[3] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIIe classe, section 1.
[4] *Catalogue abrégé de la bibliothèque impériale*, livre XVII, fol. 26.
[5] *Biographie universelle*, livre CIV, fol. 55.
[6] Voyez cette notice, 1e partie, IIe classe, section 7.

La critique des romans et des pièces de théâtre p.472 est un genre nouveau qui n'appartient pas aux Youên et n'a pris naissance qu'au commencement de la dynastie des Thsing.

*

SIU-HIÈN 徐碩, archéologue, géographe.

On a de cet écrivain une *Description géographique de Kia-ho* (*Kia-hing-fou*) *pendant les années tchi-youën* (1335 à 1341 après J.-C.). Siu-hièn était un archéologue d'un mérite supérieur. « La section qu'il a consacrée aux monuments et aux inscriptions, dit la notice du Catalogue abrégé [1], contient à elle seule plus de onze chapitres. Comme l'auteur était versé dans la lecture des caractères gravés sur la pierre et sur le métal, il a discuté la valeur relative de tous les témoignages écrits avec infiniment de sagacité, de clarté et de précision. » Les antiquaires et les archéologues des Youên furent les précurseurs des grands géographes de la dynastie des Ming et de la dynastie des Thsing. Rien n'approche, en Europe, des vastes collections, intitulées : 明一統志 (*Géographie universelle de la Chine*, publiée sous la dynastie des Ming) et 大清一統志 (*Géographie universelle de la Chine*, publiée sous la dynastie des Thsing). Les Ming ont élevé à la géographie un monument magnifique, les Thsing un monument incomparable. p.473

*

SOU-THIEN-THSIO 蘇天爵, biographe, moraliste, écrivain politique, poète, gouverneur général du Tche-kiang, membre de la grande académie des Han-lin, président du bureau des censeurs.

Son nom d'honneur était Pĕ-sieou ; il naquit à Tchin-ting, dans le Pe-tchi-li. Sou-tchi-tao, son père, homme de mérite, remplit quelques fonctions dans l'État [2].

---

[1] Voyez cette notice, 1e partie, IIe classe, section 11.
[2] *Biographie universelle de la Chine*, livre XX, fol. 10.

Thien-thsiŏ fut élevé au collège impérial des Mongols, fondé par Khoubilaï-khan, collège qui subsistait encore sous le règne de Yng-tsong (1321 à 1324). Thien-thsiŏ y fit de grands progrès, soutint avec éclat les examens, les thèses, et fut nommé, quand il quitta le collège impérial, gouverneur de Sou-tcheou-fou, où il exerça les fonctions de juge (*Pouan-kouan*). Il composa, dans cette ville, un assez grand nombre d'ouvrages, qui sont aujourd'hui perdus. La Biographie universelle en cite quelques-uns [1].

La première année *taï-ting*, du règne de Taï-ting-ti (1324), Thien-thsiŏ fut nommé membre de l'académie des Han-lin, puis gouverneur général de la province de Tche-kiang. Il publia, dans cette province, un opuscule, intitulé : *Méthode infaillible pour gouverner les hommes*, et sept volumes de poésie. Enfin, la première année *youên-tong*, du règne de p.474 Chun-ti (l'an 1333), il fut mis à la tête du bureau des censeurs [2].

Le principal ouvrage de Thien-thsiŏ est son *Histoire abrégée des mandarins illustres de la dynastie des Youên*, ouvrage qui n'a pas moins de quinze livres, et dans lequel on trouve quarante-sept notices parfaitement écrites [3]. *Tse-khi* (Le Ruisseau docile) est le nom qu'il avait donné à son cabinet d'études [4].

*

SUN-TCHONG-TCHANG 孫仲章, auteur dramatique.

On a de lui un drame intitulé : *Le bonnet de Lieou-ping-youên.*

*

TAÏ-CHEN-FOU 戴善夫, auteur dramatique.

Il ne reste de cet écrivain qu'une comédie intitulée : *L'Académicien amoureux.*

*

---

[1] *Biographie universelle*, livre XX, fol. 11.
[2] *Biographie universelle*, livre XX, fol. 10.
[3] *Catalogue abrégé de la bibliothèque impériale*, livre VI, fol. 6. — Voyez la notice, 1e partie, IIe classe, section 7.
[4] *Catalogue abrégé de la bibliothèque impériale*, livre XVII, fol. 19.

TAÏ-PIAO-YOUÊN 戴表元, poète célèbre, professeur de belles-lettres au collège de Ou-tcheou.

Son nom d'honneur était Sse-thsou ; il naquit à Fong-hoa, chef-lieu d'un arrondissement, dans le p.475 département de Ning-po-fou. Piao-youên, dès l'âge de sept ans, annonça d'heureuses dispositions et composa plus tard un grand nombre de poésies, dont le succès lui procura la faveur du gouvernement. Il fut nommé professeur de belles-lettres au collège de Sin-tcheou, dans le Kiang-si. La huitième année *ta-tĕ*, du règne de Tching-tsong (l'an 1304), sans obtenir de l'avancement, il passa du collège de Sin-tcheou au collège de Ou-tcheou, dans le Tche-kiang, où il professa la rhétorique jusqu'à l'âge de soixante ans ; mais, atteint d'une maladie chronique, et se voyant hors d'état de remplir les devoirs de sa place, il s'en démit spontanément [1]. Le Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale (section Piĕ-tsi) et la Biographie universelle de la Chine parlent très avantageusement de Piao-youên et disent que, pour l'étendue de ses connaissances, pour la pureté, l'exactitude et l'élégance de son style, il est généralement estimé. Les œuvres poétiques de Piao-youên ont été réunies dans une collection qui a pour titre : *Yen-youên-tsĭ* (Recueil de la source lumineuse [2]).

*

TANG-KEOU 湯垢, archéologue, antiquaire, critique.

On a de lui un ouvrage intitulé : *Histoire de la peinture*. p.476

*

T'CHANG-CHEOU-KING 張壽卿, auteur dramatique.

On a de lui une comédie intitulée : *La fleur de poirier rouge.* Il n'a fait que cette comédie ; elle est restée au théâtre.

*

TCHANG-KOUE-PIN 張國賓, courtisane, actrice, poète dramatique.

---

[1] *Biographie universelle*, livre CIII, fol. 4.

[2] *Catalogue abrégé de la bibliothèque impériale*, livre XVII, fol. 3. — *Biographie universelle*, livre CIII, fol. 4.

Son vrai nom était Tchang-khŏ-pin ; Tchang-koŭe-pin est son nom d'auteur [1], c'est-à-dire, le nom qu'on lui donna, quand elle fut admise dans la société des auteurs dramatiques [2]. Il est à présumer qu'elle avait des relations avec Kouan-han-king et que ce fut cet académicien qui lui apprit à composer des vers.

On a dit que les Chinoises n'avaient jamais paru sur le théâtre ; c'est une erreur. Je puis affirmer qu'il y avait des actrices à la Chine pendant le règne des empereurs mongols. On les appelait 娼優 « comédiennes », vulgairement : 猱猱 *Nao-nao* « guenons ». 旦 *Tan* est le nom qu'on leur donne aujourd'hui dans tous les ouvrages de littérature. J'ai trouvé l'origine du caractère 旦 dans une préface du *Youên-jîn-pĕ-tchong* ; voici le passage qui explique cette origine ; il n'est pas flatteur pour les comédiennes : p.477

今俗訛爲旦。其性好淫。之雌者也。曰狙。狙猿當場之妓

Quant aux courtisanes qui montaient sur le théâtre, on les appelait *tan* « guenons ». La guenon 狙 est la femelle du singe (*youên*) ; elle est d'un tempérament très lascif. Aujourd'hui, on écrit vulgairement, et par corruption, 旦 *tan* [3].

D'autres passages prouvent que les actrices de la dynastie des Youên n'étaient pas très estimées et ne valaient guère mieux que les courtisanes. Une ordonnance de Khoubilaï, datée de la quatrième année *tchong-tong* (1263), confond les unes avec les autres et n'établit aucune différence entre les professions qu'elles exerçaient.

On a de Tchang-koŭe-pin trois drames, intitulés : *La Tunique confrontée, Sié-jîn-koueï* et *Les Aventures de Lo-li-lang*. Comme la police

---

[1] Youên-jîn-pĕ-tchong, *Considérations générales* (*lun*), fol. 23. (Édition de la bibliothèque de l'Arsenal.)
[2] Voyez plus haut la notice sur Kouan-han-king.
[3] Youên-jîn-pĕ-tchong, *Considérations générales*, fol. 23 v.

obligeait toutes les courtisanes à porter des ceintures vertes, on appelait, dans le style familier, les pièces de théâtre écrites par des courtisanes 綠巾詞 « compositions des ceintures vertes ». J'en ai déjà fait la remarque, il y a moins de sensibilité, moins de naturel et moins p.478 de grâce dans les compositions de cette femme que dans les drames de Ma-tchi-youên, de Pe-jîn-fou, de Wou-han-tchin et d'une foule d'autres. On s'aperçoit trop facilement qu'elle s'était adonnée, comme les courtisanes de son temps, à l'étude de la philosophie. Néanmoins, Tchang-koŭe-pin, Tchao-ming-king, Hong-tseu-li-eul et Hoa-li-lang doivent être mises au nombre des femmes beaux esprits de la dynastie des Youên.

*

TCHANG-LI 張理, astrologue, commentateur du *Y-king*.

Son nom d'honneur était Tchong-chun. Originaire de Thsing-kiang, chef-lieu d'un arrondissement, dans le Kiang-si, il fut nommé sous-gouverneur d'une école fondée par Khoubilaï dans le Fŏ-kièn, où il enseigna l'astrologie [1]. Tchang-li avait de la théorie ; mais, dans la pratique, il était certainement inférieur aux *astroniques* (astrologues) du grand khan, astroniques dont parle Marco Polo, qui opéraient tant de merveilles et savaient d'*ars diabolique e des encantemans plus que toz autres homes* [2]. Il écrivit un ouvrage, intitulé : *Explication des planches représentant les figures du Y-king* [3]. La vingt-quatrième année *tchi-tching*, du règne de Chun-ti (l'an 1365), un écrivain, nommé Kong-sse-taï, publia l'ouvrage de Tchang-li et y ajouta p.479 une très belle préface. C'est même à cette préface que Tchang-li doit sa réputation [4].

*

TCHANG-TCHU 張翥, poète lyrique, chansonnier, répétiteur au collège impérial des Mongols.

---

[1] *Biographie universelle*, livre LXXXVIII, fol. 85.
[2] Voyez le Recueil de voyages et de mémoires publié par la Société de géographie, t. I, p. 78. (Voyages de Marco Polo.)
[3] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIIe classe, section 7.
[4] *Biographie universelle*, livre LXXXVIII, fol. 85.

Son nom d'honneur était Tchong-kiu. Il naquit à P'ou-ning, chef-lieu d'un arrondissement, dans la province de Kouang-tong. Son père, qui exerçait les fonctions de receveur des finances dans l'arrondissement de Ngan-jîn, fut nommé plus tard gouverneur de la banque [1] de Hang-tcheou-fou, capitale du Tche-kiang [2].

Dans sa jeunesse, Tchu aimait beaucoup à jouer au ballon ; il ne se plaisait que dans les concerts, fort peu au travail. Tchang, voyant qu'il devenait paresseux, en ressentait le plus violent chagrin, lorsqu'un jour Tchu s'approcha de son père et lui dit :

> — Mon père (Ta-jîn), cessez de vous affliger ; je prends maintenant la résolution de changer de parti.

Et, sur-le-champ, le jeune homme congédia ses camarades, ferma sa porte et se mit à étudier [3].

Il y avait alors dans la ville de Ngan-jîn-fou un poète estimable qui avait le goût de l'antiquité. Tchu suivit les leçons du poète et marcha sur ses traces. p.480 Pénétré de la lecture des anciens, il composa lui-même des vers pleins d'élégance et un grand nombre d'odes qui peuvent être mises en parallèle avec les ouvrages de Kiang-koueï et de Ou-wen-yng. Il vivait comme un ermite, et pourtant, la première année *tchi-tching* (l'an 1341), quand l'empereur Chun-ti réorganisa le grand collège impérial fondé par Khoubilaï, Tchu y fut agrégé comme répétiteur. En 1346, on lui confia la révision et la publication de la grande histoire des Song, des Liao et des Kin, qui venait d'être achevée par les historiographes de l'empire [4]. C'était pour Tchu une grande tâche, mais une tâche infiniment honorable, puisqu'on le plaçait, comme écrivain, au-dessus de Ngheou-yang-sieou, dont Prémare a fait l'éloge, au-dessus du ministre mongol Thokhetho, de Liu-sse-tching, de Tchang-ki-yèn et de tous les historiographes.

---

[1] Tchao-kou-sse.
[2] *Biographie universelle*, livre LXXXVIII, fol. 86.
[3] *Biographie universelle*, livre LXXXVIII, fol. 86.
[4] *Biographie universelle*, livre LXXXVIII, fol. 86.

Tchang-tchu mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans [1].

Cet écrivain est le plus grand poète lyrique de la dynastie mongole. Le recueil de ses chansons a pour titre *Les chants de la cigale* [2]. J'observerai que les Chinois sont peut-être le peuple le plus chansonnier de l'univers. Le fameux poète Tou-fou a composé des romances, Li-thaï-pe des chansons bachiques, car, à la Chine, Bacchus, dont on n'ignore que le nom, inspire, échauffe même les poètes plus que partout ailleurs ; Tchang-tchu a écrit des chansons p.481 patriotiques, et comme cet auteur, dit le Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale, fut témoin des malheurs de la dynastie des Youên, il en résulte que ses chansons offrent presque toujours des images tristes. Il y a quelquefois de la sensibilité dans la chanson chinoise ; il y a rarement de l'esprit, mais ce n'est là qu'un de ses moindres défauts. Le plus grand de tous est que celui qui chante n'attache et ne peut attacher aucun sens aux mots de la chanson, quand il n'en connaît pas les *caractères* [3]. Il ressemble à nos musiciens qui chantent un air, en prononçant les notes. Cela tient au mètre qu'on emploie et surtout à la distinction profonde de la langue écrite et de la langue parlée, distinction que j'ai signalée dans mon Mémoire sur les principes généraux du chinois vulgaire. On trouve, à propos des chansons, dans la préface du *Yŭ-kiao-li* une observation très curieuse de M. Abel-Rémusat ; la voici :

> « Un jeune Chinois, à qui j'avais demandé un échantillon du chant de son pays, ne put jamais me dire si la pièce qu'il avait chantée était une romance d'amour, une chanson de table, ou un air patriotique [4].

L'embarras du jeune Chinois ne prouvait qu'une chose, c'est qu'il avait oublié les caractères de la chanson ; il la savait par cœur, puisqu'il la chantait, et, cependant, il n'y attachait aucune idée. p.482

---

[1] *Biographie universelle*, livre LXXXVIII, fol. 86.

[2] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IVe classe, section 5.

[3] Il y a aussi des chansons populaires ; il y en a même dans tous les dialectes. Ces chansons-là sont à la portée de tout le monde.

[4] *Yu-kiao-li* ou Les deux cousines, roman chinois, traduit par M. Abel-Rémusat, t. I, préface, p. 62.

*

TCHANG-YOUÊN 張鉉, géographe, historien.

Comme tous les auteurs chinois, il a fait entrer l'histoire dans la géographie. On a de Tchang-youên un ouvrage, intitulé : *Description nouvelle de la colline d'or* (*Nan-king*) *pendant les années tchi-tching* (1341 à 1368 après J.-C.) [1].

*

TCHAO-FANG 趙汸, commentateur.

Son nom d'honneur était Tseu-tchang, son pays natal Hieou-ning, chef-lieu d'un arrondissement, dans la province de Kiang-nan [2]. Tchao-fang eut cet inestimable avantage d'étudier les *King* à l'école de Hoang-tse et la rhétorique à l'école de Yŭ-tsĭ [3]. Né avec de grandes dispositions, instruit par les maîtres les plus habiles de la dynastie des Youên, Fang ne pouvait manquer de franchir tous les obstacles qui s'opposent à l'intelligence des anciens livres. Il recueillit, dans la ville de Kieou-kiang-fou, les savantes leçons par lesquelles Hoang-tse expliquait la chronique de Tso-khieou-ming (le *Tso-tchouen*) et les publia sous le titre de : « *Tchen-thsieou-sse-choúe* » (Opinions du maître sur le *T'chun-thsieou* [4]) ; il y ajouta p.483 plus tard un commentaire en dix livres. Cet auteur se désignait lui-même par les mots *Tong-chan-sien-seng* « Le docteur de la montagne de l'Orient ».

*

TCHAO-MING-KING 趙明鏡, courtisane, actrice, poète dramatique.

Elle a écrit trois comédies qui ne sont pas restées au théâtre.

*

---

[1] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIe classe, section 11.
[2] *Biographie universelle*, livre CXIII, fol. 28.
[3] *Catalogue abrégé de la bibliothèque impériale*, livre XVII, fol. 30.
[4] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 5.

TCHEOU-PE-KI 周伯琦, lexicographe, archiviste de l'arrondissement de Nan-haï.

Il avait pour nom d'honneur Pe-ouen et naquit à P'o-yang, dans le Kiang-si. Yng-ki, son père, homme de mérite, fut gouverneur du prince héritier sous le règne de Jîn-tsong, et membre de l'académie impériale des Han-lin [1].

Dans sa jeunesse, Pe-ki accompagna son père, visita la capitale et entra au collège impérial (*Koŭe-tseu-kien*), où il montra une intelligence singulièrement vive. A peine sorti du collège, il fut nommé archiviste (*Tchu-po*) de l'arrondissement de Nan-haï, dans le département de Kouang-tcheou-fou. Sous le règne de Chun-ti, il sollicita et obtint l'autorisation de retourner à P'o-yang [2], son pays natal, pour se p.484 livrer tout entier à la paléographie. On a de cet auteur un dictionnaire intitulé : *Choŭe-wen-tseu-youên* (Origine des caractères du *Choŭe-wen* [3].)

*

TCHEOU-TA-KOUAN 周達觀, Voyageur.

On a de lui une *Description du pays de Tchin-la* (royaume de Camboge [4]).

*

T'CHIN-HAO 陳澔, célèbre commentateur du *Li-ki*, critique, érudit.

Son nom d'honneur était Yun-tchu. Il naquit à Tou-t'chang, département de Nan-khang-fou, dans le Kiang-si. Son père, homme de mérite, écrivit une *Explication générale du Commentaire de Tchu-hi sur le Chu-king* et finit par se livrer exclusivement à l'étude des rituels. Nommé gouverneur de Hoang-tcheou, puis de Yun-tcheou, il présida lui-même à l'éducation de son fils et lui laissa pour héritage ses travaux

---

[1] *Biographie universelle*, livre XCV, fol. 18.
[2] *Biographie universelle*, livre XCV, fol. 18.
[3] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 10.
[4] Voyez la notice, 1e partie, IIe classe, section 11.

sur le *Li-ki* [1]. T'chin-hao accrut honorablement son patrimoine ; il étudia les origines des coutumes, des cérémonies, puisa dans les sources antiques, et parvint à expliquer ce qu'il y avait de plus subtil et de plus ambigu. Avant lui, le texte du p.485 Mémorial des rites était plein d'obscurités. Elles s'évanouirent, quand T'chin-hao publia son grand ouvrage, intitulé : *Explication générale du Li-ki* (dix livres). Cet ouvrage est devenu classique. Aujourd'hui même, on s'en sert pour examiner les aspirants à la licence [2].

Quoi qu'en dise le biographe de T'chin-hao, on rencontre encore, dans le Mémorial des rites, un assez grand nombre de passages, sur l'interprétation desquels les commentaires se taisent ou se contredisent[3]. C'est l'opinion de M. Stanislas Julien. C'était aussi le sentiment du P. Gaubil, qui écrivait de Péking, le 10 août 1752, à Deshauterayes :

> « Il y a bien de la critique à employer et bien des précautions à prendre, pour faire une traduction du *Li-ki*... On trouve, dans ce livre, des morceaux de la première beauté et de la plus haute antiquité ; mais des auteurs postérieurs y ont ajouté des choses absurdes [4].

*

T'CHIN-LI 陳 櫟, philosophe, érudit, commentateur, historien, membre du tribunal des rites.

Son nom d'honneur était Cheou-ong. Il naquit à Hieou-ning, département de Hoeï-tcheou-fou, dans le Kiang-nan. A l'âge de trois ans, Ou-chi, sa grand'mère, lui apprit à réciter le *Hiao-king* p.486 (le Livre de la piété filiale) et le *Lun-yu* (les Entretiens philosophiques). A cinq ans, il entra dans une école (*Siao-hiŏ*), où il se fit des *King* et des historiens une étude et un amusement. A sept ans, il aborda les

---

[1] *Biographie universelle*, livre XXXVII, fol. 16.
[2] Voyez la notice, 1e partie, Ie classe, section 4.
[3] Stanislas Julien, *Simple exposé*, p. 213.
[4] *Lettres inédites de Gaubil*, *Journal asiatique*, cahier d'octobre 1832, p. 326.

écrivains de la troisième classe, les moralistes et les légistes, les agronomes et les astronomes. Il était à peine âgé de quinze ans, quand un magistrat du rang le plus distingué le prit sous sa protection. Malheureusement, après la chute de la dynastie des Song, les lois sur les examens de capacité tombèrent en désuétude. Toutefois, Tchin-lĭ, qui avait des sentiments nobles, désintéressés, loin de se laisser abattre, redoubla d'ardeur et cultiva la philosophie. A la connaissance des auteurs anciens, il réunit celle des modernes. On répète souvent que, de toutes les écoles philosophiques, aucune ne peut soutenir la comparaison avec l'école de Tchu-hi, si l'on regarde la morale ; mais, ce qui n'est pas moins vrai, c'est que, peu de temps après la mort de ce grand homme, ses principaux disciples se relâchèrent considérablement. Pour fortifier les études et rétablir en même temps la discipline, T'chin-lĭ, dont le zèle était prudent, éclairé, publia successivement une Explication des quatre livres classiques, une Paraphrase et des Extraits du Commentaire de Tsaï-chin, un Choix d'opinions sur le *Li-ki*, d'autres ouvrages encore [1]. « Sa paraphrase de Tsaï-chin, dit la notice du Catalogue abrégé [2], est un ouvrage complet. »

p.487 La première année *yen-yeou*, du règne de Jîn-tsong (l'an 1314), quand cet empereur ordonna dans tout l'empire l'examen des lettrés et promulgua des règlements nouveaux, T'chin-lĭ, qui était membre du tribunal des rites, se démit de ses fonctions, abandonna son traitement et retourna dans son pays natal, pour y fonder une école particulière. Il obtint des succès réels et conserva toujours une réputation méritée. La Biographie universelle cite, à ce sujet, une anecdote curieuse.

Le philosophe Ou-t'ching, de Lin-tchouên, dont nous avons déjà parlé, avait l'excellente habitude de rendre au talent de ses collègues la justice la plus exacte. Il parlait avec éloge de Tchin-lĭ dans ses leçons publiques, et répétait souvent que ce philosophe avait rendu des

---

[1] *Biographie universelle*, livre XXVVII, fol. 13.
[2] Voyez cette notice, 1e partie, Ie classe, section 2.

services à l'école de Tchu-hi. Un jour, il fut, en quelque sorte, pris au mot par ses élèves, qui jugèrent à propos de déserter son cours, et, après s'être retirés dans la ville de Hoeï-tcheou-fou, suivirent les leçons de T'chin-lï [1]. Ou-t'ching ne s'en plaignit pas.

Mais c'est principalement en qualité d'historien que nous devons considérer T'chin-lï. Son véritable titre à la gloire est son *Abrégé de l'histoire critique des différentes dynasties*, ouvrage dans lequel il assigne les causes de la grandeur ou de la décadence de la nation, sous les règnes antérieurs. Les écrivains chinois ont particulièrement excellé dans la critique historique (*Sse-ping*). Ils expliquent d'ordinaire les p.488 événements par les mœurs, rassemblent, comparent les faits, puis remontent aux principes invariables et fondamentaux des *King* pour juger les hommes et l'histoire elle-même. Malgré cela, on aurait tort de regarder l'*Abrégé de l'histoire critique* comme un monument de génie, car, suivant la notice du Catalogue abrégé [2], dans les explications qu'il donne, T'chin-lï est plus superficiel que profond.

Ce philosophe se désignait lui-même par les mots : *Tong-feou-lao-jîn* « Le vieillard du tertre de l'Orient. »

*

T'CHIN-SSE-KAÏ 陳師凱, antiquaire, critique, commentateur.

Il avait pour nom d'honneur Tao-yong. Originaire de Nan-khang-fou, dans le Kiang-si, il s'était retiré sur le mont Liu-chan, où il composa son *Explication générale du Chu-king*. Il mourut la deuxième année *tchi-tchi*, du règne de Yng-tsong (l'an 1322) [3]. Voilà tout ce que la Biographie universelle nous apprend de cet auteur, auquel elle consacre deux pages. Elles sont remplies par un extrait de la préface de l'*Explication générale.*

T'chin-sse-kaï est le premier qui ait fait connaître toutes les opinions de Tchu-hi sur l'astronomie et la géographie du *Chu-king*, sur les

---

[1] *Biographie universelle*, livre XXXVII, fol. 13.
[2] Voyez cette notice, 1e partie, IIe classe, section 15.
[3] *Biographie universelle*, livre XXXVII, fol. 15.

armes, les instruments de musique, les mœurs, les coutumes et p.489 les lois, dont il est parlé dans le livre canonique des annales, car le *Prince des lettrés* n'avait pas tout écrit. Tsaï-tchin, son disciple, publia un nouveau commentaire et omit encore une foule de choses. T'chin-sse-kaï, élève de Tsaï-chin, a voulu continuer l'ouvrage de son maître ; mais, d'après la notice, il paraît qu'il n'avait pas l'érudition nécessaire pour travailler dans le même genre ; toutefois, comme il est recommandable par sa manière d'écrire, les lettrés lui ont une très grande obligation. Son ouvrage est intitulé : *Explication générale du commentaire de Tsaï-chin sur le Chu-king* [1].

*

T'CHIN-Y-TSENG 陳繹曾, rhéteur, poète.

Son nom d'honneur était Pe-fou, son pays natal T'chu-tcheou-fou, chef-lieu d'un département, dans le Tche-kiang [2]. Élève et ami de Taï-piao-youên, il s'acquit une assez grande popularité par ses vers, qui ne manquaient pas d'élégance ni de charme. Il était bègue [3] et pauvre. Obligé de travailler pour les étudiants, il écrivit des paraphrases. Le meilleur ouvrage de Y-tseng est son *Traité des compositions en prose* [4]. Après le rétablissement des collèges, sous le règne de l'empereur Jîn-tsong, comme ce petit ouvrage, dit le Catalogue de la Bibliothèque impériale, p.490 sembla fait pour servir de règle et de modèle aux étudiants, on l'adopta.

*

T'CHIN-YOUE-TAO 陳悅道, commentateur.

Cet écrivain a travaillé pour les étudiants. On a de lui un ouvrage intitulé : *Art de fixer le sens du Chu-king* [5].

*

---

[1] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 2.
[2] *Biographie universelle*, livre XXXVII, fol. 17.
[3] *Biographie universelle*, livre XXXVII, fol. 17.
[4] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IVe classe, section 4.
[5] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 2.

TCHING-CHO 鄭杓, antiquaire, paléographe.

Son nom d'honneur était Tseu-king. Originaire de P'ou-thièn, chef-lieu d'un arrondissement, dans le Fŏ-kièn, il étudia la paléographie. Rien n'est plus connu que son livre [1], intitulé : *Histoire de l'écriture* [2].

*

TCHING-TE-HOEÏ 鄭德輝, auteur dramatique.

Cet écrivain célèbre a composé dix-huit pièces de théâtre. Les meilleures sont : *Le Mal d'amour, L'Élévation de Wang-tsan et La Soubrette accomplie.*

*

TCHING-THING-YU 鄭廷玉, auteur dramatique.

Il ne nous reste que trois pièces de cet auteur ; p.491 ce sont *Tchao-kong, prince de Thsou* ; *La Fleur de l'arrière-pavillon* et *L'Histoire du caractère Jîn.*

*

TCHING-TOUAN-HIO 程端學, commentateur hétérodoxe, antiquaire, critique, professeur agrégé au collège impérial des Mongols.

Son nom d'honneur était Chi-cho. Originaire d'un district du Tche-kiang, il parvint au doctorat, la première année Tchi-tchi, du règne de Yng-tsong (1321), et fut nommé assesseur (*tching*) du tribunal de Sièn-kiu, charge assez lucrative qu'il refusa d'occuper, et qu'il échangea contre une place de professeur adjoint au collège impérial (*Koŭe-tseu-kièn*) [3]. Touan-hiŏ, infidèle aux traditions antiques, commentateur hétérodoxe, publia un grand ouvrage, intitulé : *Examen critique des passages douteux qui se trouvent dans les trois commentaires historiques du T'chun-thsieou* (vingt livres) [4]. Le *T'chun-thsieou* est attribué à Confucius ; mais on peut dire, avec l'abbé Grosier, que

---

[1] *Biographie universelle*, livre CV, fol. 96.
[2] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIIe classe, section 8.
[3] *Biographie universelle*, livre XCXII, fol. 93.
[4] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 5.

Confucius n'a rien écrit, car le *T'chun-thsieou* n'est qu'un extrait fort abrégé des annales du royaume de Lou, depuis l'an 732 avant J.-C., jusqu'à l'an 480, extrait dans lequel les événements sont à peine indiqués [1].

*

TCHING-TOUAN-LI 程端禮, rhéteur, professeur au collège de Khiu-tcheou-fou.

p.492 Il avait pour nom d'honneur King-chŏ. A quinze ans, Touan-li était comme son frère un enfant célèbre. Il savait par cœur et pouvait réciter d'un bout à l'autre les six livres canoniques ; il indiquait avec une intelligence remarquable le sens général de chaque passage [2]. Nommé professeur au collège de Khiu-tcheou-fou, il publia pour ses élèves un excellent ouvrage intitulé : *Cours de lecture avec des exercices pour chaque jour de l'année* [3]. Le grand collège impérial, dit la Biographie universelle, mit son livre au nombre des ouvrages d'éducation ; il fut adopté, d'après ses ordres, pour les écoles d'arrondissement et de district [4].

*

TCHING-YU 鄭玉, commentateur.

Son nom d'honneur était Tseu-meï ; il naquit dans le district de Hi-hien, département de Hoeï-tcheou-fou, province de Kiang-nan. On a de cet auteur un ouvrage en quarante-cinq livres, intitulé : *Recherches sur les passages douteux et les lacunes qui se trouvent* p.493 *dans le texte et dans les commentaires du T'chun-thsieou* [5]. Tching-yŭ avait un caractère ferme et des mœurs très austères. La quatorzième année *tchi-tching*, du règne de Chun-ti (l'an 1354), il refusa une place de

---

[1] Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. IX, p. 495, à la note.
[2] *Biographie universelle*, livre XCII, fol. 93.
[3] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIIe classe, section 1.
[4] *Biographie universelle*, liv. XCII, fol. 93. En lisant la notice, on reconnaîtra sur-le-champ que les auteurs du Catalogue abrégé ont abondamment puisé dans la Biographie universelle.
[5] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 5.

chancelier vacante à l'académie des Han-lin ; l'an 1356, il montra un grand courage, lorsque son pays natal fut envahi par les troupes des Ming [1].

*

TCHU-KONG-TSIÈN 朱公遷, commentateur, membre de l'académie impériale des Han-lin, ministre d'État.

Il avait pour nom d'honneur Kĕ-ching. Originaire de P'o-yang, département de Jao-tcheou-fou, dans le Kiang-si, fils d'un lettré, qui n'était pas lui-même sans mérite, Kong-tsièn, comme tous les commentateurs, avait ouvert une école particulière. C'était un excellent, mais fort ennuyeux écrivain. La Biographie universelle s'étend plus sur l'austérité de ses mœurs que sur les qualités de son style. Je ferai observer, en passant, que les commentateurs des *King* furent presque tous des sages ou, au moins, des hommes d'un caractère sérieux, très noble et très ferme. Au commencement du règne de Khoubilaï, ils se donnèrent la mort, plutôt que de manquer de fidélité aux Song. La première année Tchi-tching, du règne de Chun-ti (l'an 1348), Kong-tsièn fut p.494 nommé membre de l'académie des Han-lin et ministre d'État [2].

On a de cet auteur une *Paraphrase du Commentaire de Tchu-hi sur le Chi-king* (vingt livres) [3] et une *Interprétation générale des quatre livres classiques* (six livres).

*

TCHU-TCHIN-HENG 朱震亨, philosophe, médecin.

Son nom d'honneur était Yen-sieou. Originaire de Y-ou, département de Hin-hoa-fou, province de Tche-kiang, Tchin-heng avait étudié à l'école de Hiu-kièn [4]. Il s'adonna de bonne heure aux sciences, mais spécialement à la médecine, composa divers traités qui sont encore en

---

[1] *Biographie universelle de la Chine*, livre CV, fol. 96.
[2] *Biographie universelle*, livre XXII, fol. 10.
[3] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 3.
[4] Voyez plus haut l'article Hiu-kièn.

usage dans les écoles [1] et se fit un nom par sa théorie du Yn et du Yang [2].

Tchu-tchin-heng fut assurément le plus grand médecin de son époque ; mais l'art de guérir a-t-il fait des progrès sous les Youên ? la question paraît difficile à résoudre. Elle l'est sans doute ; elle le sera, tant qu'on n'aura pas traduit les ouvrages que j'ai cités dans la première partie, ou des ouvrages analogues ; néanmoins, l'histoire des Mongols de la Chine nous présente deux faits intéressants et d'une authenticité parfaite :

p.495 Le premier, c'est la faveur signalée et vraiment extraordinaire que la médecine a reçue des empereurs mongols. Le savant le plus universel du siècle des Youên, Ma-touan-lin, rapporte que, dès 1261 (la deuxième année *tchong-tong*), Khoubilaï confia à un assistant du grand comité médical de la cour la mission de parcourir les provinces et d'y établir des écoles de médecine [3] ; que, l'an 1285, il institua des concours réguliers pour le titre de *Médecin de la cour* ou de *Membre du grand comité médical* ; que, l'an 1312 (la première année Hoang-tsing), Jîn-tsong interdit sévèrement aux individus qui n'avaient pas *concouru* ou *publié un ouvrage sur la médecine* la faculté d'ouvrir des cours pour l'enseignement de cette science ; enfin, que les empereurs mongols attachaient une importance extrême à ces concours médicaux, d'où sortirent une foule de médecins distingués [4].

Le second fait, devant lequel tombe le principal argument des écrivains, qui, pour expliquer le peu de progrès que les Chinois ont fait dans les sciences, accusent de ce peu de progrès l'isolement dans lequel ils vivent, le second fait, dis-je, est l'introduction de la médecine arabe à la Chine, sous le règne des premiers empereurs mongols. Khoubilaï avait à sa cour deux comités de médecins, composés, l'un

---

[1] *Biographie universelle de la Chine*, liv. XXII, fol. 10.
[2] C'était une théorie nouvelle.
[3] On avait déjà créé des écoles spéciales pour la médecine sous les Youên ; elles ne donnèrent aucun résultat.
[4] Éd. Biot, *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine*, seconde partie, p. 417 à 419.

p.496 de Persans ou d'Arabes, l'autre de Chinois et de Mongols [1].

Or, en s'appuyant sur ces deux faits et en raisonnant par induction, y aurait-il de la témérité, je le demande, à avancer que la médecine des Chinois a fait quelques pas sous la dynastie des Youên, que Wang-hao-kou, membre du comité médical chinois (je pourrais citer les autres), a nécessairement puisé dans ses relations avec les médecins du comité arabe, sur la théorie comme sur la pratique, une foule d'idées justes et de notions vraies ; enfin, que les ouvrages des Youên, quoique moins étendus, moins volumineux, renferment plus d'observations exactes et plus de vues profondes que les gros traités médicaux de la dynastie des Song ? Quand on parcourt le Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale, l'hésitation cesse. On y remarque en effet que Wang-hao-kou, dans son Manuel de thérapeutique, montre le rapport des signes diagnostiques légués par les canons (*king*) avec l'indication thérapeutique fournie par le *Pen-thsao* (herbier médical), *invoque l'expérience, les observations et ne s'attache pas servilement au texte des anciens livres*. C'était, il faut en convenir, un progrès ; on en trouverait d'autres, si l'on examinait avec soin les notices du grand Catalogue, notices qui sont plus étendues et fournissent plus d'indications. Le célèbre historien persan Raschid-eddin, qui de simple médecin devint successivement premier ministre sous trois sultans, Raschid-eddin, contemporain de p.497 Khoubilaï, avait une estime particulière pour la médecine des Chinois. On lit, dans l'Histoire des Mongols de la Perse, qu'il avait fait traduire de la langue du Khataï (Chine), d'abord en persan, puis en arabe, deux grands ouvrages de médecine. Le premier de ces ouvrages contenait les *principes de la médecine théorique et pratique des peuples du Khataï* [2] ; c'était, à n'en pas douter, une version des douze *King* ou Canons médicaux. Le second traitait des *remèdes simples en usage dans le Khataï* [3] ; c'était une version du *Pen-thsao.*

---

[1] Gaubil, *Histoire des Mongols*, p. 492.

[2] *Histoire des Mongols de la Perse*, écrite en persan par Raschid-eddin, publiée, traduite en français et accompagnée d'un mémoire sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par M. Quatremère. (Voyez le compte rendu de ce grand ouvrage dans le *Journal asiatique*, cahier de décembre 1838, p. 576.)

[3] *Journal asiatique*, cahier de décembre 1838, p. 576.

Il est vrai et je reconnais volontiers que les auteurs de la dynastie des Youên ne témoignent pas du mépris, mais du respect, quelquefois de l'estime pour la théorie médicale des anciens. Toutefois, qu'on veuille bien y songer, le système physiologique, fondé sur les *King*, ou le système harmonique des cinq planètes, des cinq viscères, des cinq éléments, des cinq couleurs et des cinq saveurs, tout absurde qu'il est, ne disparaîtra des livres chinois qu'avec les institutions de la Chine. L'empereur lui-même, s'il touchait au système physiologique, y succomberait ; il succomberait sous le poids des mémoires et des représentations que les tribunaux de Peking ne manqueraient pas de lui adresser. Ces tribunaux, armés d'un pouvoir immense et incontesté, p.498 maintiennent dans les ouvrages des médecins une orthodoxie ridicule. Mais on aurait tort de croire qu'ils frappent de stérilité tous les travaux et arrêtent tous les perfectionnements. Autre est la théorie, autre est la pratique ; et, dans les sciences d'observation, comme dit spirituellement M. Abel-Rémusat, on appuie quelquefois une pratique raisonnable de raisonnements absurdes [1].

Voici la liste des principaux ouvrages de Tchu-tchin-heng :

1° *Phénomènes de l'économie animale* ou *Connaissance des premiers principes* (un livre). Comme les anciens comprenaient, sous ces termes : 格物 (*philosophie*) et 致知 (*premiers principes*), la médecine et toutes les sciences, l'auteur crut pouvoir intituler son livre : 格致 *Connaissance des premiers principes* [2]. C'est un petit ouvrage, dans lequel il explique les phénomènes de l'économie animale par la théorie du Yn et du Yang ; mais Tchin-heng ne s'arrête pas à la simple spéculation, il passe à la pratique et donne d'excellents conseils.

2° *Pharmacopée universelle* (un livre). Comme la pharmacopée chinoise est très riche, l'auteur expose de quelle manière on peut éviter les erreurs dans la composition des remèdes.

3° *Examen critique des passages douteux qui se trouvent dans le Traité des phlegmasies*. Tchang-ki, l'auteur de ce traité, vivait sous la

---

[1] Abel-Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. I, p. 246.
[2] *Catalogue abrégé*, liv. X, fol. 14.

dynastie des Han. p.499

4° *Petit traité des maladies externes*.

5° *Commentaire sur le Pen-thsao.* D'après ce qu'en dit le Catalogue abrégé, cet ouvrage ne manque pas d'une certaine analogie avec le Dictionnaire des drogues de Lémery.

*

TCHU-TCHO 朱倬, commentateur, antiquaire, critique.

Son nom d'honneur était Meng-tchang. Il naquit à Sin-tching, dans le Kiang-si, et parvint au doctorat la deuxième année *tchi-tching*, du règne de Chun-ti (l'an 1342) [1].

C'était un homme fort savant et, comme dit le Catalogue abrégé, un fidèle sujet [2]. On le compare, pour la vertu, à Tchao-chin, qui fut ministre d'État sous la dynastie des Song. Personne n'a plus approfondi les King et particulièrement le *Livre des vers*. On a de lui un excellent ouvrage, intitulé : *Questions sur les passages douteux du Chi-king* (sept livres) [3].

*

TCHU-TSOU-Y 朱祖義, commentateur.

C'est encore un auteur qui a travaillé pour les étudiants. On a de lui une Explication, phrase par phrase, du Livre canonique des annales [4]. p.500

*

THOKHETHO 托克托, ministre mongol au service de l'empereur Chun-ti, général d'armée, historiographe de l'empire, précepteur du prince héritier.

On trouve la biographie de ce ministre dans l'Histoire générale de la Chine du P. Mailla [5].

---

[1] *Biographie universelle*, livre XXII, fol. 9.
[2] *Catalogue abrégé*, livre II, fol. 17.
[3] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 3.
[4] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 2.
[5] Voyez le t. IX, p. 572 à 615.

Thŏkhĕthŏ a travaillé à l'histoire des Song, qui n'a pas moins de quatre cent quatre-vingt-seize livres, à l'histoire des Liao et à l'histoire des Kin [1].

*

THSI-TE-TCHI 齊德之, médecin.

Il a publié un *Examen critique des principaux traités sur les maladies externes* [2].

*

THSIN-KIÈN-FOU 秦簡夫, auteur dramatique.

On a de cet auteur *L'Enfant prodigue* et *Le Dévouement de Tchao-li.*

*

TONG-TING 董鼎, commentateur.

Son nom d'honneur était Ki-heng. Il naquit à P'o-yang, dans le Kiang-si. On a de cet écrivain une *Paraphrase du Hiao-king* (*Livre de la piété filiale*) et un p.501 *Choix de commentaires sar le Livre des annales*, *avec les notes de Tchu-hi* (six livres) [3].

*

TSENG-MING-CHEN 曾明善, économiste.

On a de lui un ouvrage, intitulé *Notions générales sur l'agriculture et la fabrication des étoffes* [4].

*

TSENG-TOUAN-KING 曾端卿, auteur dramatique.

On a de lui une comédie intitulée : *Histoire de la pantoufle laissée en gage.*

*

---

[1] Voyez les notices de ces ouvrages, 1e partie, IIe classe, section 1.
[2] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIIe classe, section 5.
[3] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 2.
[4] Voyez la notice, 1e partie, IIIe classe, section 4.

WANG-CHI-FOU 王實甫, l'un des plus grands poètes de la Chine, romancier, auteur dramatique.

La Biographie universelle de la Chine n'a point consacré d'article à cet écrivain célèbre, qui a trouvé et trouvera toujours des admirateurs et des enthousiastes. C'est l'auteur du *Si-siang-ki* (Histoire du pavillon occidental), dont j'ai parlé dans la seconde partie. p.502

*

WANG-HAO-KOU 王好古, médecin.

Les principaux ouvrages qu'il a composés sont : 1° un *Traité de nosologie, d'après un nouveau système* ; 2° un *Traité des cas difficiles* ; 3° un *Manuel de thérapeutique* [1].

*

WANG-HI 王喜, géographe.

On a de cet auteur un ouvrage intitulé : *Principes généraux pour diriger le cours du fleuve Jaune* [2].

*

WANG-KE-KHOUAN 汪克寬, commentateur, antiquaire, inspecteur des études.

Il avait pour nom d'honneur Tĕ-fou. La troisième année *taï-ting*, du règne de Taï-ting-ti (l'an 1326), il fut nommé inspecteur des études dans le Kiang-si et le Tche-kiang [3]. Kĕ-khouan publia divers ouvrages sur les *King*, dont le plus portant est intitulé : *King-li-pou-y* (Restitution du *Y-li*, d'après le texte des livres canoniques) [4]. Cet auteur se désignait lui-même par les mots : *Hoan-kou-sièn-seng* (Le docteur de la vallée des bijoux) [5]. p.503

---

[1] Voyez les notices de ces ouvrages, 1e partie, Ie classe, section 5.
[2] Voyez la notice du fleuve Jaune, 1e partie, IIe classe, section 11.
[3] *Biographie universelle*, livre XC, fol. 37.
[4] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 4.
[5] *Biographie universelle*, livre XC, fol. 37.

*

WANG-KEOU 王構, rhéteur, ministre d'État, docteur de l'académie impériale des Han-lin.

Son nom d'honneur était Kheng-thang ; il naquit à Tong-p'ing, chef-lieu d'un département, dans le Chan-tong. Son père, nommé Kong-youên, vécut durant les troubles qui marquèrent la fin de la dynastie des Kin. Un jour, les trois frères de celui-ci prirent le parti d'abandonner la maison paternelle pour se réfugier dans le midi. Kong-youên seul jura de garder jusqu'à la mort les tombeaux de ses ancêtres. Il dirigea ses pas vers les sépultures et s'agenouilla sur l'herbe, au milieu des arbustes. On eut beau l'appeler, il ne voulut pas sortir ; ses trois frères s'éloignèrent alors, navrés de douleur et en versant des larmes. Quand ils revinrent dans la maison paternelle, ils ne purent jamais savoir comment Kong-youên avait fini ses jours [1].

A l'âge de vingt ans, Keou enseigna la rhétorique, et, depuis, il ne cessa de se livrer à l'étude avec un zèle qui tenait de la passion. La onzième année *tchi-youên*, du règne de Chi-tsou (l'an 1275), il fait nommé ministre d'État (*tching-siang*) [2]. Chargé par le général Pe-yen (homme expérimenté, qui avait servi, en Perse et en Syrie, dans l'armée de Houlagou) de rassembler les cartes géographiques, les registres, les mémoires des historiographes, les vases p.504 des sacrifices, les armes des empereurs, il montra dans cette opération un courage admirable et une grande présence d'esprit. Keou contribua plus que tout autre et, pour ainsi dire, malgré lui, à l'établissement de l'empire de Khoubilaï. Il se distingua par ses travaux sous le règne de Tching-tsong et obtint le grade le plus élevé des lettrés, quand Wou-tsong monta sur le trône ; il fut nommé docteur de la grande académie impériale des Han-lin, mais il mourut quelques jours après sa nomination [3]. On ne connaît aujourd'hui de cet auteur qu'un ouvrage,

---

[1] *Biographie universelle*, livre LXXXIV, fol. 57.
[2] *Biographie universelle*, livre LXXXIV, fol. 57.
[3] *Biographie universelle*, livre LXXXIV, fol. 57.

intitulé : *Miroir de l'éloquence* [1]. C'est ce qu'il paraît avoir écrit de plus agréable.

*

WANG-LI 王履, médecin.

On a de lui un petit ouvrage intitulé : *Dissertation nouvelle sur les aphorismes contenus dans les traités de médecine* [2].

*

WANG-SSE-TIÈN 王士點, archéologue, statisticien.

Je n'ai point trouvé son nom dans la Biographie universelle de la Chine. Les principaux ouvrages de cet auteur sont : 1° un *Vocabulaire des palais impériaux*, dans lequel se rencontrent des notices sur les p.505 anciens palais, sur les belvédères, les pagodes, les lacs artificiels, les parcs et les jardins ; 2° une *Statistique des archives* [3].

*

WANG-TA-YOUÉN 汪大淵, géographe.

Il a publié une *Histoire des peuples étrangers*.

*

WANG-TCHING 王楨, agronome.

Le Catalogue abrégé regarde son *Traité de l'agriculture*, en vingt-deux livres, comme « le traité le plus complet qui existe, où l'on trouve, sur les machines hydrauliques et sur les instruments d'irrigation, des notions très exactes et très utiles [4] ». L'agronomie de la Chine attire aujourd'hui l'attention des philologues. Un jeune littérateur, qui écrit avec beaucoup d'élégance et de grâce, M. le baron Léon d'Hervey-Saint-Denys, a déjà signalé son nom dans ce genre d'étude par un ouvrage plein d'intérêt. Il a publié des Recherches sur l'agriculture et

---

[1] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IVe classe, section 4.
[2] Voyez la notice, 1e partie, IIIe classe, section 5.
[3] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIe classe, section 12.
[4] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIIe classe, section 4.

l'horticulture des Chinois [1]. La discussion vraiment scientifique des faits qui se rapportent aux climats de la Chine, comparés p.506 avec ceux de l'Europe occidentale et du nord de l'Afrique ; la deuxième partie, où l'auteur, passant en revue tous les végétaux cultivés par les Chinois, montre l'utilité que quelques-uns de ces végétaux pourraient nous offrir, et l'analyse de la grande encyclopédie *Cheou-chi-thong-kao*, ont obtenu les suffrages d'un illustre académicien [2].

*

WANG-TCHONG-WÊN 王仲文, auteur dramatique.

On a de lui un drame intitulé : *L'Innocence reconnue.*

*

WANG-TCHONG-YUN 王充耘, commentateur, archéologue, érudit.

Il avait pour nom d'honneur Keng-yé. Originaire du Kiang-si, il parvint au doctorat, la première année Youên-tong, du règne de Chun-ti (l'an 1333), et fut nommé sous-préfet de l'arrondissement de Yang-sin [3]. Après un certain temps, il quitta son emploi pour retourner auprès de sa mère, qu'il combla d'attentions. Témoin de la chute de la dynastie mongole, quoiqu'il vécût dans une époque d'orages et de calamités, il maîtrisa ses émotions, jusqu'au point d'écrire un Traité des antiques. Son meilleur ouvrage est intitulé : *Examen minutieux pour servir à la lecture du Chu-king*. Les auteurs du Catalogue abrégé p.507 n'en disent ni bien ni mal [4]. Ils reconnaissent pourtant que Tchong-yun a développé ses propres opinions et qu'il n'était ni plagiaire, ni compilateur.

*

WANG-THIEN-YU 王天與, commentateur, critique, directeur du collège de Lin-kiang.

---

[1] *Recherches sur l'agriculture et l'horticulture des Chinois et sur les végétaux, les animaux et les procédés agricoles que l'on pourrait introduire avec avantage dans l'Europe occidentale et le nord de l'Afrique*, par le baron Léon d'Hervey-Saint-Denys, un volume in-8°. Paris, 1850.

[2] M. Biot. Voyez le *Journal des savants*, cahier de novembre 1850.

[3] *Biographie universelle*, livre LXXXIV, fol. 68.

[4] Voyez la notice, 1e partie, Ie classe, section 2.

Son nom d'honneur était Li-ta ; on l'appelait aussi Meï-p'ou. Il naquit à Ki-ngan, chef-lieu d'un arrondissement dans le Kiang-si. Homme d'une profonde érudition, il publia un *Choix de commentaires sur le Livre canonique des annales* [1], ouvrage qui n'a pas moins de quarante-six livres. La troisième année *ta-tĕ*, du règne de Tching-tsong (l'an 1300), Thien-yu fut nommé directeur d'un collège, qui se trouvait alors dans la juridiction de Lin-kiang [2].

*

WANG-TSEU-Y 王子一, poète dramatique.

On a de cet auteur *La Grotte des pêchers*, opéra-féerie.

*

WANG-YOUÊN-KIE 王元杰, commentateur.

Il avait pour nom d'honneur Tseu-yng, naquit à Ou-kiang, dans le département de Sou-tcheou-fou, p.508 et publia un ouvrage, intitulé : *Conférences sur le sens du T'chun-thsieou* [3]. Cet ouvrage n'est qu'une compilation.

*

WEÏ-Y-LIN 危亦林, médecin.

On a de lui un ouvrage intitulé : *Remèdes légués par l'expérience traditionnelle et dont l'efficacité a été reconnue* [4]. Le nom de ce grand médecin ne se trouve pas dans la Biographie universelle.

*

WOU-HAN-TCHIN 武漢臣, auteur dramatique.

Il ne nous reste que trois pièces de Han-tchin : *Le Vieillard qui obtient un fils, Les Amours de Yŭ-hou* et *Le Petit pavillon d'or.*

*

---

[1] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 2.
[2] *Biographie universelle*, livre LXXXIV, fol. 67 et 68.
[3] Voyez la notice, 1e partie, Ie classe, section 5.
[4] Voyez la notice, 1e partie, IIIe classe, section 5.

YANG-HIÈN-TCHI 楊顯之, auteur dramatique.

Il a composé deux drames : *Le Naufrage de T'chang-thièn-khiŏ* et *Le Pavillon.*

*

YANG-HIOUEN 楊桓, lexicographe, recteur de Thsi-tcheou, professeur de belles-lettres et de paléographie au collège impérial des Mongols.

Son nom d'honneur était Wou-tseu ; il naquit à p.509 Yen-tchouen, dans le Chan-tong. C'est lui, dit la Biographie universelle, qui, en lisant le *Lun-yu* dans sa jeunesse, s'arrêta au paragraphe 宰予晝寢 (*Tsaï-yu se reposait sur un lit pendant le jour*) et, vivement touché des paroles de Confucius à ce sujet, prit une si noble résolution. Il n'imita point Tsaï-yu, ne ressentit jamais la plus légère incommodité et s'acquitta fidèlement de son vœu [1]. Ses talents et ses vertus lui acquirent l'estime de l'inspecteur général du Chan-tong, et, la première année *tchong-tong*, du règne de Chi-tsou (l'an 1260), Yang-hiouen fut promu aux fonctions de recteur de Thsi-tcheou [2]. Il composa quelques ouvrages et se retira dans son pays natal pour s'y livrer tout entier à l'étude des écritures anciennes. Nommé professeur de belles-lettres et de paléographie au collège impérial, la troisième année *ta-tĕ* (l'an 1299), il mourut quelques jours après sa nomination [3]. On a de lui un dictionnaire intitulé : *Loŭ-chu-thong* (Classification générale des caractères, d'après leur origine [4].

*

YANG-KING-HIÈN 楊景賢, auteur dramatique.

On a de lui la *Courtisane Lieou*, drame tao-sse. p.510

*

---

[1] *Biographie universelle*, livre LXXVI, fol. 45.
[2] *Biographie universelle*, livre LXXVI, fol. 45.
[3] *Biographie universelle*, livre LXXVI, fol. 46.
[4] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 10.

YANG-WÊN-KOUEÏ 楊文奎, poète dramatique.

Il a fait une comédie, intitulée : *La Réunion du fils et de la fille.*

*

YÉLIU-THSOU-TSAÏ 耶律楚材, ministre tartare au service des premiers princes de la famille de Gengis-khan, instituteur des Mongols, astronome, poète, littérateur, moraliste.

> « Les circonstances dans lesquelles vécut Yéliu-thsou-thsaï, dit M. Abel-Rémusat, qui a consacré à ce ministre une notice biographique très étendue [1], les belles qualités dont la nature et l'éducation l'avaient pourvu, ont fait de lui l'un des plus grands hommes de l'Asie orientale. Tartare d'origine et devenu Chinois par la culture de son esprit, il fut l'intermédiaire naturel entre la race des opprimés et celle des oppresseurs... Il organisa la partie orientale de cet empire gigantesque qui menaçait alors d'envahir le monde entier, et prépara de loin la révolution qui, en renvoyant les Mongols dans leurs déserts, devait affranchir la Chine d'une domination étrangère, et lui rendre un gouvernement fondé sur la base des mœurs naturelles et des traditions nationales [2].

p.511 Dans la Biographie universelle de la Chine, la vie de Yéliu-thsou-thsaï occupe dix pages. Le fait historique le plus intéressant qu'on y trouve, c'est l'opinion que ce ministre soutint dans le conseil de Gengis-khan, l'an 1227, opinion dont on a parlé tant de fois, et qui sauva la vie à plusieurs millions d'hommes. Voici le texte du passage, où la conversation de Thsou-thsaï avec Gengis est racontée, d'après les historiens de la Chine [3] :

p.512 Après que le *grand aïeul* (Gengis-khan) eut fait la conquête des provinces occidentales, dans les greniers, dans les magasins, on ne trouvait pas un boisseau de grain, une pièce d'étoffe. Tous les officiers représentèrent

---

[1] Voyez *Nouveaux mélanges asiatiques*, par M. Abel-Rémusat, t. II, p. 64 à 88.
[2] *Ibid*. p. 86 et 87.
[3] *Biographie universelle*, liv. CL, fol. 45.

que les Chinois n'étaient d'aucune utilité pour le service de l'État ; qu'il fallait exterminer la population des provinces conquises et faire de ces provinces un

萬石足以供給何謂無補哉。
十萬兩。帛八萬匹。粟四十餘
酒醋山澤之利。歲可得銀五
誠均定中原地稅商稅鹽鐵
陛下將南伐軍需宜有所資。
不若空其人爲牧地。楚材曰
帛之儲。羣言漢人無補于國。
太祖征西域。倉庫無斗粟尺

vaste pâturage (où l'on conduirait les troupeaux). Thsou-thsaï (prenant la parole) s'exprima en ces termes :

> — Sire, quand vos armées, en combattant, s'avanceront vers le midi, vous aurez besoin d'une infinité de choses. Si l'on voulait asseoir, pour toute la Chine, sur une base équitable, honnête, les contributions foncières et les taxes commerciales, l'impôt du sel, du fer, du vin, du vinaigre, (je crois que de cette manière) en tenant compte du produit des montagnes et des lacs, on pourrait retirer par an cinq cent mille onces d'argent, quatre-vingt mille pièces d'étoffes, plus de quatre cent mille quintaux de grain, en un mot, tout ce qui serait nécessaire à l'entretien des troupes. Comment peut-on dire (qu'une telle population) n'est d'aucune utilité ? Ce plan fut adopté [1].

Yéliu-thsou-thsaï composa en chinois un assez grand nombre d'ouvrages, dont il ne reste que la moindre partie. Ce sont des odes peu estimées et des fragments sur la politique et la littérature [2].

*

[1] Ce morceau a été traduit par M. Abel-Rémusat. (Voyez *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 70 et 71.)
[2] *Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale*, liv. XVII, fol. 2.

YN-CHI-FOU 陰時夫, lexicographe.

On a de cet auteur un Dictionnaire universel des rimes, en vingt livres [1]. p.513

*

YO-PE-TCHOUEN 岳伯川, auteur dramatique.

C'est l'auteur de *La Transmigration de Yŏ-cheou*, drame tao-sse.

*

YU-KAO 俞皐, commentateur.

On a de lui une *Explication générale des Commentaires du T'chun-thsieou* [2].

*

YU-KIN 于欽, géographe.

Originaire de Y-tou, département de Thsing-tcheou-fou (Chan-tong), il fut nommé vice-président du *Ping-pou* (tribunal de la guerre). Yu-kin avait une grande intelligence, une grande expérience, la mémoire remplie d'une foule de choses. Chargé d'une inspection dans le Chan-tong, il étudia les antiquités de cette province, les mœurs de ses habitants, les coutumes établies [3] ; il s'attacha surtout à la topographie et publia un excellent ouvrage, intitulé *Description topographique des trois Thsi* [4]. Le principal mérite de Yu-kin est dans la perfection du style [5].

*

YO-TSAÏ 余載, antiquaire, critique.

p.514 C'était un écrivain hétérodoxe. On a de lui un Recueil des anciens morceaux lyriques composés pour la danse [6]. Comme on ne

---

[1] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, IIIe classe, section 11.
[2] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 5.
[3] *Biographie universelle*, livre XVIII, fol. 34.
[4] Voyez la notice, 1e partie, IIe classe, section 11.
[5] *Catalogue abrégé de la bibliothèque impériale*, livre VII, fol. 6.
[6] Voyez la notice de cet ouvrage, 1e partie, Ie classe, section 9.

pouvait refuser à cet ouvrage le mérite d'un style élégant et correct, on l'a conservé dans la bibliothèque impériale.

@